

Harry Dickson, L'intégrale Tome 16

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

From
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTEGRALE/16



CLUB *Neo*

Jean
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTÉGRALE 16



CLUB *NéO*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/16

CLUB *Neô*

Table des matières

LES EFFROYABLES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 4

L&RSQUO;AFFAIRE
BARDOUILLET&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 60

LE PORTRAIT DE MR.
RIGOTT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 92

LE CAS DE MAUD
WANTEY&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 114

L&RSQUO;HOMME AU MASQUE
D&RSQUO;ARGENT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 122

LES SEPT PETITES
CHAISES&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 187

LES IDÉES DE MONSIEUR
TRIGGS&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 231

CONSPIRATION
FANTASTIQUE&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 245

LE DÉCAPITÉ
VIVANT&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP;&NBSP; 299

LES EFFROYABLES

1. L'amnésie de John Elslander

John Elslander descendit du train, heureux de respirer l'air pur de la nuit. Une affreuse migraine lui tenaillait les tempes et une seule idée, une unique volonté, s'imposait à son être : chasser cette migraine.

C'était un magnifique garçon frisant la quarantaine, grand, blond, harmonieusement décauplé ; fondé de pouvoirs d'une puissante maison d'exportation danoise, il parcourait l'Europe, faisant une propagande acharnée pour les produits de la firme « Bjorn et Malsen », qui l'employait. « Bjorn et Malsen » : conserves de poissons, harengs, saumons et sardines fumés, bref toutes les « delikatessen » des mers nordiques.

Le dernier train l'avait amené et, déjà, la gare fermait ses portes. Elslander déboucha sur l'esplanade déserte, alors qu'un garçon d'équipe, aux yeux déjà lourds de sommeil, faisait à grand bruit glisser les grilles.

Le Danois se retourna pour demander un renseignement : l'adresse d'un hôtel confortable, mais déjà l'employé s'était éclipsé.

Avec quelque ennui, il vit qu'aucune lumière ne persistait aux fenêtres des façades d'en face. D'ailleurs, aucune ne lui plut ; ce n'étaient que de vagues auberges, aux inscriptions défraîchies.

Le tam-tam de la migraine continuait à battre la chamade sous son crâne et il se dit qu'un bout de promenade lui ferait le plus grand bien.

Devant lui, une rue s'enfonçait dans les ténèbres piquées d'une double ligne de réverbères à gaz. Il la longea, pensant qu'elle le mènerait quelque part ; souvent, dans les petites villes de province, les meilleurs hôtels sont situés dans le centre.

Tout en marchant, il s'aperçut qu'il avait quelque peine à mettre de l'ordre dans ses pensées.

Une d'elles surtout était persistante.

À un certain moment, dans le coupé des premières qu'il occupait seul depuis tout un temps dans le train, une dame avait pris place.

Elle était tout habillée de noir et un épais voile de crêpe lui couvrait le visage. Tout au long du voyage, elle n'avait pas relevé le voile.

À la longue, Elslander s'était senti curieux.

La voyageuse paraissait jeune, très jeune même ; ses formes étaient souples et harmonieuses. Le Danois avait entrevu, gainée de soie noire, une jambe admirable et des mains longues et blanches, vraiment aristocratiques, sans autre bijou qu'une fine bague de platine où s'enchaînait un diamant noir : car, à un certain moment, l'inconnue avait retiré ses gants.

Une bizarre et pourtant délicieuse odeur avait flotté dans le compartiment, mélange de myrrhe, de rose et de musc. Elle était devenue si pénétrante que John Elslander s'était mis à fumer des cigarettes, beaucoup de cigarettes. Il en avait demandé au préalable l'autorisation à la voyageuse, et celle-ci avait consenti d'une simple et grave inclinaison de la tête. Ils n'avaient pas échangé une parole, pas un mot depuis.

La migraine persistait toujours... Était-ce à cause des nombreuses cigarettes ? Elslander les avait achetées quelque part à une halte. Il ne se souvenait plus où. Mais, en fait... de quoi se souvenait-il ?

Il se posa la question avec un peu d'angoisse. Il y avait comme un trou noir dans sa mémoire.

La dame... à propos... où donc était-elle descendue ? Brusquement, Elslander ne l'avait plus vue eu face de lui. Seule, la vision banale des coussins beiges de la voiture, de la lampe voilée par un écran bleu, des glaces d'un noir d'encre des portières demeurait.

— Ah ! s'écria soudain le Danois, où suis-je ? D'où suis-je venu ? Que fais-je dans cette ville que je ne connais pas ? Et quelle est cette ville ?

Il n'y avait personne pour lui répondre. La rue s'allongeait interminablement mais, en se rétrécissant, elle se mit bientôt à décrire des courbes.

Elslander atteignit une petite place publique, une sorte de vieux mail de province fort mal éclairé, aux ormes étiques.

L'envie de sonner à une porte quelconque le prit, mais un sentiment de gêne, de ridicule, s'imposa à lui et il continua sa marche, qui s'était faite angoissée et fiévreuse.

« Mon Dieu... une présence... un homme... un ivrogne, un voleur... n'importe, mais quelqu'un à qui parler ! »

Plus tard, il se fit la remarque que, malgré l'inconnu dans lequel il se mouvait, il n'avait pas hésité un seul instant. Il faisait route d'un pas hardi et ferme, non comme quelqu'un qui hésite sur la direction à prendre, mais en homme qui sait où il se rend, qui doit arriver quelque part.

En effet, à un carrefour où s'ouvraient plusieurs rues, il n'eut aucune hésitation. Il s'engagea dans une ruelle sinueuse, aux hautes façades ternes ; la rue la moins attrayante de celles s'offrant à lui.

Soudain, il tomba en arrêt. Une porte ouverte rougeoyait dans l'ombre. Il vit un très long corridor où des lampes de couleur étaient allumées et il s'y engagea immédiatement. Un courant d'air glacial y soufflait. Ce fut peut-être la raison pour laquelle le jeune homme se hâta de tourner, à angle droit, dans un passage au fond duquel s'amorçait un grand escalier, éclairé par un lampadaire.

Quand il en eut gravi les premières marches, il entendit, enfin, du bruit ; le premier depuis son arrivée dans la ville inconnue.

Ce bruit s'accrut, devint multiple, prit des ampleurs de ruche.

L'image d'une salle de spectacle s'imposa à l'esprit d'Elslander.

Il ne s'était pas trompé. À peine fut-il arrivé en haut des marches, qu'il reconnut le décor familier d'une galerie de pourtour de théâtre sur laquelle s'ouvraient les portes capitonnées des loges.

La salle devait être de proportions exigües, car les loges n'étaient qu'au nombre de six et peu spacieuses, puisque les portes étaient fort proches les unes des autres.

Six portes... À nouveau, le Danois aurait dû s'étonner de son manque d'hésitation devant elles : il s'avança vers la seconde de gauche et l'ouvrit brusquement. La loge était devant lui, obscure, peu large mais très profonde, se terminant en balcon. Au-delà commençait le vide de la salle de spectacle.

Elslander se pencha au-dessus de la rampe tapissée de velours et laissa errer ses regards autour de lui. C'était une salle de théâtre, étroite comme tout ce que le Danois voyait depuis son entrée dans l'immeuble inconnu, mais excessivement haute. Il compta cinq galeries superposées. La salle était très profonde également, car le rideau de velours noir avait l'air de se clore sur un horizon. Seules, quelques lampes étaient allumées dans le cintre, éloignées comme des étoiles et ne projetant aucune clarté dans la salle même. Une fine frange de lumière, un reflet de rampe courait au bas du rideau.

Elslander aurait eu quelque peine à dire s'il y avait du monde, si toutefois il n'avait entendu monter vers lui cette marée de murmures.

La fatigue commençait à s'emparer de lui et il se laissa choir dans un fauteuil moelleux et profond, incapable pourtant de se faire une idée nette des choses.

Il eut l'impression d'avoir fermé les yeux et de s'être abandonné quelques instants au sommeil, mais une vague terreur de perdre conscience dans un monde aussi mystérieux le poussa à agir. Il ouvrit les yeux.

Le rideau était toujours baissé et sa défaillance n'avait pu durer que des secondes. Pourtant, il n'était plus seul dans la loge.

Une silhouette se profilait sur le clair-obscur de la salle, assise contre le balcon. Il en était si près qu'il lui aurait suffi d'étendre la

main pour la toucher. Mais ce fut elle qui bougea.

Elslander lui vit faire un signe qu'il interpréta comme une prière : en effet, la main s'abaissait dans un mouvement l'exhortant au calme et au silence.

Enfin, la silhouette se dressa, tournée avec appréhension vers les ténèbres murmurantes de la salle.

Les yeux du jeune homme s'étaient déjà habitués à l'obscurité et il n'avait aucune peine à détailler la forme humaine.

C'était une femme en toilette de soirée sombre, sur laquelle tranchait l'éclatante nudité des bras. Les cheveux courts et noirs étaient comme collés sur la tête, et la nuque qu'elle présentait à Elslander était superbe entre toutes. Enfin, elle tourna le visage et, bien qu'il fût aux trois quarts noyé dans l'ombre, le jeune homme fut frappé par sa surhumaine beauté.

Déjà, la femme glissait devant lui, gagnant la porte. Elslander la vit poser un doigt sur les lèvres, comme pour prévenir aussi bien toute réponse que toute question.

Ensuite, sa voix sonna, assourdie, rauque, brisée par l'émotion ou la terreur :

— Prenez garde au troisième mort !

Elslander ouvrit la bouche... Déjà, la porte claquait dans les ténèbres, et il se retrouva seul.

Trois coups clairs furent frappés derrière le rideau et les murmures cessèrent comme par enchantement.

Le grand écran de velours se mit à ondoyer et s'envola soudain vers les frises. Alors, Elslander assista au plus étrange spectacle qu'on pût imaginer.

Si, jusqu'à ce moment, il s'était vu entouré d'images nocturnes et singulièrement menaçantes, il se trouva soudain devant un décor des plus rassurants : un paysage bucolique, tout en verdure et teintes vives.

La scène était, tout comme la salle, étroite mais profonde. À l'avant-plan, des praticables représentaient des massifs fleuris, les plans milieux étaient occupés par des fontaines et une cascabelle murmurantes, la toile de fond était également peinte d'arbres mais, devant elle, se trouvait une petite chaumière rustique, au toit de tuiles rouges, avec une porte basse et une minuscule fenêtre à rideaux.

Un acteur sortit des coulisses. Elslander comprit qu'il allait assister à une pièce du très vieux répertoire italien, car l'histrion était un Arlequin masqué, agitant frénétiquement sa batte.

— Ce sera une pantomime, se dit Elslander. En effet, l'acteur, tout en faisant force gestes et moulinets avec sa canne, ne soufflait mot.

Au bout de quelques instants, il disparut dans la coulisse.

La scène resta un moment vide de présences. Elslander en profita pour s'approcher du balcon et jeter un coup d'œil dans la salle. Il fut déçu : le cintre était devenu complètement obscur ; seule, la scène était éclairée, et le jeune homme ne distingua rien parmi les ténèbres.

Son attention fut alors attirée par le théâtre où Arlequin venait de surgir pour la seconde fois. Cette fois-ci, une petite ritournelle aigre de musette retentissait dans la coulisse.

Arlequin avait jeté un large manteau sur ses épaules, manteau qui cachait son vêtement bariolé. Il esquissa quelques pas de danse et, soudain, rejeta l'ample cape qui le couvrait.

Elslander fit un geste d'admiration stupeur : l'Arlequin était une femme.

Grande, élancée, aux formes hiératiques, elle était bien plus une prêtresse de légende qu'une Colombine de saynète. Une courte tunique lamée d'argent moulait son torse splendide, laissant les jambes et les bras nus ; le bonnet de fantoche avait disparu avec le manteau et laissait voir une magnifique chevelure auburn toute en flammes. Seul, le loup de soie noire persistait sur l'énigmatique visage.

Mais la scène s'anima : un personnage, n'appartenant nullement à la comédie italienne, sortait de la coulisse. C'était un gentleman de mise modeste, ressemblant à quelque employé de banque. Il s'avança vers le milieu des planches, d'un air gauche et emprunté, faisant de mesquines révérences à l'adresse de l'actrice. Celle-ci esquissa un nouveau pas de danse, leva sa batte et l'abattit d'un coup sec sur la tête de son admirateur.

Le gentleman s'effondra, comme frappé par une massue, et resta immobile.

Par gestes, la belle mime fit comprendre qu'il était mort et qu'elle s'en réjouissait.

Le moment d'après, le même jeu recommença avec un particulier sortant de la coulisse opposée, habillé d'une manière plus cossue que le premier, mais se conduisant envers la danseuse d'une façon identique. Le second coup de batte ne se fit pas attendre et le bonhomme s'allongea à côté du premier.

Il y avait deux « morts » sur scène... Alors, Elslander eut l'appréhension obscure du danger. Les paroles de l'étrange apparition de la loge sonnèrent à son oreille : « Prenez garde au troisième mort ! »

Il n'eut pas le temps d'y réfléchir longtemps : la porte de la petite maison du fond venait de s'ouvrir, livrant passage à un troisième personnage.

Elslander eut un frisson de malaise : l'homme ne ressemblait nullement aux deux autres. Il était habillé de noir. Alors que les

visages des deux autres victimes de la belle étaient neutres et quelconques, le sien respirait une cruauté résolue. Ce visage était pâle comme un marbre, mais les yeux flambaient comme une double braise, tandis que la bouche immense s'ouvrait à moitié sur un rictus de fauve. Il poussa un petit rauquement de colère quand la batte de la danseuse l'atteignit en plein crâne, et il se laissa aller à terre, près des deux autres. Mais Elslander voyait fort bien que ses yeux de flamme fouillaient l'espace sombre de la salle, remontaient lentement vers les galeries, allaient atteindre la loge où il se trouvait.

Elslander aurait voulu fuir. Une terreur sans nom venait de monter en lui, mais il sentait ses membres lourds.

L'effroyable regard du « troisième mort » suivait lentement le balcon. Soudain, le jeune homme eut l'impression nette que, malgré les épaisses ténèbres, ces horribles yeux noirs le voyaient.

La danseuse s'était reculée vers le fond de la scène, la batte en repos.

Lentement, très lentement, l'homme se souleva avec de lents mouvements de pieuvre et, tout à coup, ses deux bras monstrueux se tendirent en avant. Toute la salle résonna sous l'atroce cri de rage et de triomphe qu'il poussa.

— Là... là... Enfin, il est là !...

Rassemblant toutes ses forces, Elslander recula vers la porte de la loge. Comme il l'atteignait, défaillant, sa volonté anéantie, cette porte s'ouvrit avec violence et le jeune homme se sentit attiré dans la galerie extérieure. Il vit une forme féminine, roulée dans une grande cape de fourrure.

— Vite ! Vite ! Ou vous êtes perdu, malheureux !

Elle l'emportait littéralement.

Elslander vit une porte s'ouvrir, puis un étroit escalier raide, à peine éclairé par une petite lampe. Il tomba plutôt qu'il ne descendit les marches.

Le souffle frais de la nuit lui balaya le visage.

Une automobile était là, longue et basse, tous feux éteints, la portière ouverte. Le jeune Danois reçut une bourrade dans le dos et s'écroula face en avant dans la voiture.

Il eut l'impression d'un démarrage fou, puis d'une vitesse tout aussi immense. La dernière lueur de raison s'éteignit dans son cerveau.

2. L'expérience de la grenouille

Le Dr Wilbur Ellis observait, les sourcils froncés, le patient qui continuait à dormir depuis tantôt quarante-huit heures.

Un gentleman très grand, au visage maigre et glabre d'ascète, suivait ses mouvements d'un regard attentif.

— C'est une curieuse histoire, docteur Ellis !

Le médecin eut un geste de comique désespoir.

— Et c'est vous qui le dites, monsieur Dickson ! C'est d'ailleurs pour cela que je vous ai appelé à mon secours.

Le Dr Wilbur Ellis était un jeune médecin, de réelle valeur, qui avait ouvert une petite clinique dans Morelandstreet. La pratique n'affluait guère, puisqu'au moment où se situe ce récit, elle ne comptait qu'un seul client... Mais quel étrange client ! Ellis se complaisait à répéter les singulières circonstances dans lesquelles il lui avait été amené.

— Donc, monsieur Dickson, comme je vous le disais, c'était avant-hier, à dix heures du soir. Je m'apprêtais à me mettre au lit, car je suis avant tout un travailleur matinal. La sonnette de la porte d'entrée retentit longuement. Mon domestique, Bill Wade, qui est le maître Jacques dévoué de la maison, tant comme valet de pied que comme infirmier, et intendant, alla ouvrir.

» Aussitôt, Bill m'appela ; je descendis les marches de l'escalier et je trouvai Wade aux prises avec un individu.

» Aux prises, c'est trop dire. En fait, l'homme était affalé dans les bras de mon domestique.

» — Un ivrogne sans doute ? demandai-je, mécontent.

— Je ne le crois pas, sir. Mais ce qui est certain, c'est qu'il dort. »

» Il avait soulevé l'inconnu qui, transporté sur le banc du vestibule, continua à dormir comme dans le meilleur lit du monde.

» Nous vîmes alors qu'une enveloppe bleue, de modèle commercial, était épinglée sur le revers de son manteau. Elle était lourde et, quand je l'ouvris, car elle portait adresse à mon nom, un flot de banknotes s'en échappa. Il y en avait pour six cents livres. Oui, douze coupures de cinquante quid chacune.

» Avec cela, un bout de lettre écrite à la machine :

Docteur Ellis, je vous envoie un client. Soignez-le bien, mais surtout veillez à sa sécurité ; c'est un brave et honnête homme, qui court un terrible

danger. Soyez discret, dans son intérêt et, peut-être dans le vôtre également, car l'ennemi est redoutable. Ci-joint, une somme pour vos premiers frais.

Ellis respira longuement.

— Premiers frais ! Six cents quid ! L'auteur de la lettre ne se mouche pas du pied, il me semble ! s'écria-t-il avec admiration. Alors, continua-t-il, je me suis dit que soigner un malade c'était en effet mon affaire, mais le protéger contre un danger, c'était celle d'un détective comme Harry Dickson par exemple. Je me suis souvenu de nos excellentes relations, monsieur Dickson... Et voilà, tout est dit !

— L'homme n'est pas malade, il me semble ?

— Malade ? Il se porte comme un charme ! C'est un solide gars, et beau comme un dieu. Mais la léthargie dans laquelle il se trouve plongé me déconcerte. Certes, des moyens artificiels ont été employés. Mais lesquels ? J'ai eu beau recourir à toutes les réactions connues : aucune ne produit de l'effet.

Harry Dickson resta songeur.

— Je viens de soumettre ses vêtements à un examen consciencieux. Ils ne m'apprennent pas grand-chose. Ils sont d'excellente coupe, mais non anglaise. Pas française non plus. En plus, ils n'ont nullement la précieuse lourdeur que leur donnent les tailleurs allemands. Le type de l'homme est essentiellement nordique : hollandais, flamand, scandinave... Toutes les marques ont été enlevées de son linge. Le portefeuille contient une belle somme d'argent anglais, mais tout autre papier fait défaut. Oh !... J'allais commettre un grave oubli. Dites donc à Wade de m'apporter les chaussures de notre inconnu.

Le domestique s'empressa d'obéir.

— Hm... de bonnes et élégantes chaussures de série, murmura le détective. Ah ! des semelles caoutchoutées, comme pour quelqu'un qui voyage beaucoup dans le froid... C'est quelque chose, mais peu... Aha !

Ceci était lancé sur un ton de triomphe.

— L'homme a voyagé dans un train d'intérêt local !

— Sorcier ? railla doucement le médecin.

— Pas du tout ! Regardez-moi ces fines gaufrures, Ellis, et dites-moi si elles vous apprennent quelque chose ?

— Vous savez bien que non !

— Eh bien ! ce sont les traces laissées par des chaufferettes très chaudes sur la pâte du rubber. Il n'y a que les trains d'intérêt local qui se chauffent encore de cette primitive manière.

— Il n'y a pas mal de trains de ce genre !

— Une loupe... une forte loupe ! ordonna Harry Dickson.

L'examen fut repris plus attentivement que jamais.

— Ceci est un I... commença le détective, et voici la courbe supérieure d'une lettre S... la dernière lettre est un R.

En effet, ces chaufferettes sont constellées par les estampilles de la compagnie ferroviaire.

— Laquelle ? s'exclama le Dr Ellis.

— Les lettres se suivent par série de trois. J'aurais dû lire S. I. R. : South Irish Railway ! Si l'homme avait marché beaucoup depuis cette impression sur la semelle de ses chaussures, ces marques auraient été promptement effacées. Donc, il y a très peu de temps, notre inconnu voyageait en Irlande et notamment entre Dublin, Cork et Valentia.

— Prodigieux ! s'écria Ellis. Mais que vient-il faire chez moi ? Oui, pourquoi moi, un des médecins les moins connus de Londres, soit dit sans amertume ?

— Ceci est à étudier prochainement, répondit Harry Dickson, et pourrait avoir de l'importance. À propos, comment se comportent les pupilles du dormeur ?

— Révulsion faible, faible réaction également à la lumière, comme dans un sommeil d'hypnose.

— Hypnose... Avec un pareil gaillard, fort comme un buffle et sain comme le vent du Nord ?

— Entendons-nous, monsieur Dickson. J'oserais conclure à l'état hypnotique partiel, dû à l'emploi de certaines drogues, fort mystérieuses pourtant, je dois vous en faire l'aveu.

— Et combien de temps cet état peut-il se prolonger ?

Wilbur Ellis devint grave.

— C'est bien le côté terrible de la chose : il se prolonge... il se prolonge indéfiniment... jusqu'à l'extrême faiblesse du patient, voire jusqu'à la mort !

— Le dormeur pourrait-il prendre de la nourriture au cours de sa léthargie ? demanda fiévreusement le détective.

Ellis secoua la tête.

— Il y a neuf chances sur dix que non. Il ne l'assimilerait pas. Ce cas se trouve consigné dans les livres, mais jamais je ne l'ai rencontré.

— Ce qui prouve qu'il y a tout au plus deux ou trois jours que l'homme est plongé dans ce sommeil... disons criminel, car il ne manifeste aucun symptôme sensible d'affaiblissement physique, n'est-il pas vrai ? Or, il y a deux jours à peine, il se trouvait en Irlande. Le voici à Londres, dans Morelandstreet, avec six cents livres comme viatique. Son voyage de là-bas à ici, a dû se faire par avion. Comme vous le dites si bien, Ellis, les gens auxquels ce jeune homme a eu affaire ne se mouchent pas du pied.

— Pourquoi est-ce chez moi que... ? reprit le jeune médecin.

Mais Harry Dickson l'interrompit brusquement.

— Voilà le hic... Ellis, oui, tout est là. Attention ! Faites un effort de mémoire. N'avez-vous jamais tenté quelque expérience... hm, abracadabrante, de résurrection, ou quelque chose du genre, comme le font parfois des étudiants audacieux ?

Wilbur Ellis regarda le détective, le front barré d'une ride, mais soudain il poussa un cri.

— J'y suis ! La grenouille !

— Hein ? La grenouille ?

— Mais oui, la traditionnelle expérience de laboratoire, une grenouille morte dont on fait mouvoir les muscles grâce à un courant galvanique ! J'ai essayé cela un jour sur un homme, ouvrier dans une centrale électrique et qui avait été soumis à un courant à haute tension. J'ai fait agir le courant galvanique sur les ventricules du cœur. Cela a réussi, mais j'ai failli être mis à la porte de la Faculté par les vieux birbes qui n'entendaient rien à l'audace scientifique des jeunes !

— Quelqu'un a dû s'en souvenir comme vous, Ellis, dit lentement le détective. C'est là un premier rayon de lumière. Mais commençons par l'expérience.

— Hein, vous dites ? murmura Ellis.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un silence angoissé, que Dickson ne rompit pas.

— Soit ! soupira Ellis, vous m'aidez.

Il dénuda la splendide poitrine blanche du dormeur.

— Bah, une estafilade, grogna-t-il. Puis une faiblesse de quelques jours... Tenez-vous prêt à intervenir avec les pinces hémostatiques, monsieur Dickson.

L'opération fut rapidement conduite. Quelques gouttes de sang à peine furent perdues.

— La batterie ! murmura Ellis. Mon Dieu, faites que cela réussisse !

Des étincelles violettes crépitèrent.

Un bras du patient fut violemment soulevé et retomba. Une pince sauta, laissant fuser le sang, mais elle fut aussitôt remise en place.

— Les yeux ! s'écria le docteur.

Ils venaient de s'ouvrir, atones et fixes.

— Diable !... Allons, poussez la manette du rhéostat... Lentement... Oui, pas trop vite... Aha !

Le patient poussa un profond soupir et soudain murmura :

— Vous me faites mal !

— Hurrah ! cria Wilbur Ellis... C'est fini... Quelques points de suture et tout sera dit !... Fichtre, j'ai eu chaud !...

— Mais il s'est rendormi ! riposta Harry Dickson.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire, triompha Ellis. Son sommeil est absolument naturel. L'hypnose et tout ce qui marche dans son sillage ne peut plus rien contre lui : le ban est levé !

Deux heures plus tard, le patient prenait quelques cuillerées de cordial. Trois heures après, il ouvrait les yeux et répétait qu'il avait mal.

— Cela ne durera pas, affirma Ellis. Il passera une bonne nuit et racontera demain tout ce qu'il voudra.

Harry Dickson avait dû traduire les quelques paroles du dormeur, car il avait parlé danois.

Le lendemain matin, avec le Dr Ellis et Harry Dickson à son chevet, John Elslander s'éveilla et raconta son aventure.

*

— Procédons avec méthode, monsieur Elslander, dit Harry Dickson. Où, à votre avis, débute votre singulière équipée ?

Le Danois le regarda avec étonnement.

— Mais j'étais à Liverpool...

— À Liverpool ?... Et que faisiez-vous en Irlande ?

— En Irlande ? Jamais, je n'ai mis le pied en Irlande !

Le détective le regarda avec des yeux perçants.

— Pourtant vous avez pris le bateau, il y a fort peu de temps. Une petite tache de minium sur le bas d'un pantalon peut dire bien des choses.

Elslander baissa les yeux, visiblement gêné.

Harry Dickson fit semblant de ne pas s'en apercevoir et continua :

— Minium frais, comme on n'en trouve qu'à bord. Vous êtes trop soigneux de nature, monsieur Elslander, pour ne pas avoir fait disparaître une semblable souillure, dès que vous vous en seriez aperçu. Je présume donc que votre aventure ne débuta pas à terre, mais à bord d'un navire, et que votre négligence vestimentaire est due à votre amnésie.

John Elslander rougit et eut un signe affirmatif.

— Pourquoi en ferais-je un mystère après tout ? dit-il enfin. J'espère que vous m'approuverez pourtant, en apprenant qu'il s'agissait d'une dame.

» Oui, je fis sa connaissance à Liverpool, au Grand Hôtel de l'Ouest, où j'étais descendu. Elle s'appelait Miss Eva Driscoll. Nous avons passé une soirée au cinéma. Le lendemain, elle devait partir pour l'île de Man. Je lui demandai l'autorisation, respectueuse d'ailleurs, de l'accompagner, pouvant me permettre quelques jours de congé. Elle accepta.

— Et une fois dans l'île de Man ? demanda Harry Dickson.

— Nous avons visité Castletown... et puis... et puis... c'est drôle, j'ai beaucoup de peine à me souvenir.

— Faites un effort, monsieur Elslander !

— Nous avons déjeuné ensemble dans une petite taverne des remparts. Ensuite je crois que je suis sorti, sous l'emprise d'une forte migraine... Oh ! cette migraine, elle ne m'a pas quitté depuis. Il me semble que je la ressens toujours !

— Un effort... encore un effort, persista le détective.

Le jeune homme gémit sourdement.

— Un effort... C'est vite dit. J'ai la vague souvenance d'une mer très heurtée, puis d'un train. Oui, dans le train tout sembla de nouveau redevenir clair ; Miss Driscoll n'était plus auprès de moi. Pourtant, à un certain moment, je me suis demandé où j'étais et où j'allais. C'est à peu près alors que la dame voilée a dû monter dans mon compartiment. Peu après, je me suis à nouveau désintéressé de la route que je suivais. Ensuite, je me souviens très clairement de tout ce qui arriva dans l'étrange théâtre, jusqu'au moment où je fus précipité dans une automobile.

Le Dr Ellis avait écouté attentivement, sans prendre part à l'entretien. Il intervint alors, pour poser une question :

— Monsieur Elslander, pouvez-vous me décrire Miss Eva Driscoll ?

— Certainement, répondit le jeune homme avec un peu d'enthousiasme. C'était un beau type de femme blonde, pas de toute première jeunesse, car je lui donnais bien trente ans, mais combien belle ! Son type était plutôt slave que britannique.

— C'est un peu vague, répliqua le médecin. Voyons, n'avez-vous rien constaté de caractéristique chez elle ?

John Elslander réfléchit et finit par dire :

— Si, en effet, j'avais remarqué qu'elle conservait toujours le gant de la main gauche. Mais, sur le paquebot *de Man*, elle l'enleva un moment et je compris la raison qui la poussait à le garder la plupart du temps : une bien vilaine cicatrice barrait presque toute la largeur du dos de cette main.

— Attendez, monsieur Elslander, insista le docteur avec quelque nervosité dans la voix. Essayez de vous rappeler. Cette cicatrice n'avait-elle pas la forme d'une queue d'hirondelle ?

— Si fait ! s'écria le Danois. Connaissez-vous Miss Driscoll ?

— Miss Driscoll ? Non, dit lentement le Dr Ellis, mais bien une étudiante polonaise qui étudia avec moi au laboratoire anatomique de l'Institut médical de Londres...

— Son nom ? demanda Harry Dickson.

— Je ne m'en souviens plus !

— Très bien, dit le détective sans insister sur ce point. À

présent, monsieur Elslander, veuillez me dire à quelle date vous vous trouviez à l'île de Man ?

Elslander cita la date.

— Exactement sept jours, murmura Harry Dickson. Cela concorde...

Le Danois était visiblement fatigué et, au surplus, il n'avait plus rien d'intéressant à apprendre aux autres. On lui permit de se reposer ; bientôt, il était replongé dans un bon et réconfortant sommeil.

Quand ils eurent quitté la chambre du malade, le détective se tourna vers Ellis.

— À nous deux, docteur, dit-il. Je suppose que Miss... Driscoll a dû assister, dans le temps, à la fameuse expérience de la grenouille, appliquée à l'ouvrier sinistré de la centrale électrique.

— Vous avez raison, monsieur Dickson, répondit le médecin d'une voix sombre.

— Et vous avez naturellement retenu son nom.

— Eva Massagorska, avoua le praticien dans un souffle.

Harry Dickson ne dit mot, mais son visage se ferma.

— C'est tout ? demanda-t-il enfin, tout bas.

— Oui, tout ce que je sais... mais non pas tout ce que j'appréhende, Dickson !

— Dites-le donc, Ellis. Bien des choses peuvent en dépendre.

— Eh bien ! murmura Wilbur Ellis, c'était une femme de grande intelligence, mais d'une intelligence qui avait de terribles côtés d'ombre. Elle avait le culte de la richesse et elle était pauvre.

» Elle vola... je parvins à étouffer l'affaire et à éviter un scandale. Je ne crois pas qu'elle m'en sut gré une minute, puisqu'elle recommença. Elle frôla le tribunal, la prison, mais les évita. On la renvoya de l'Université ; elle disparut. La cicatrice que vit Elslander provenait d'une explosion de laboratoire.

— Où elle fabriquait certains explosifs sans doute ?

— C'est possible, mais je ne le sais pas.

— Alors... continuez, Ellis.

— Je n'ai plus rien à ajouter, Dickson, si ce n'est que j'ai obtenu sa promesse de quitter à jamais l'Angleterre. Je sentais que le chemin du crime s'ouvrait devant cette créature à l'âme double !

Harry Dickson hocha pensivement la tête.

— Et vous avez bien pensé, Ellis. Scotland Yard donnerait beaucoup pour mettre la main sur Eva Massagorska. C'est une des pires criminelles qui, en ces jours, soit lâchée sur le monde !

Ellis joignit les mains dans une attitude de prière.

— Mais qu'a-t-elle fait, la malheureuse ?

— Je serais fort en peine de vous le dire. Mais, sous le sceau du

secret, je puis vous dire quels sont les maîtres qu'elle sert.

» Avez-vous jamais entendu parler des « Effroyables » ?

» Non ? Je le crois. Jusqu'à l'heure présente, ils ne sont connus que de quelques hauts fonctionnaires de Scotland Yard, dont ils hantent les jours et les nuits. Qui sont-ils ? Vaine question ! Nous connaissons bien le nom de quelques-uns des comparses internationaux, comme Eva Massagorska, mais nous ignorons qui, derrière la scène, tire la ficelle de ces pantins.

» Ce qu'ils font ? Cela nous le savons, ou à peu près. Ce sont les trafiquants de la mort. Supposez que vous en veuillez à mort à quelqu'un et que vous soyez assez riche pour vous offrir le luxe d'un assassinat. Tâchez d'entrer en relation avec les « Effroyables » et le coup sera fait proprement, entouré de toutes les précautions imaginables pour paralyser l'action de la police et de la justice. Vous payerez la grosse somme, c'est certain. Scotland Yard connaît pour le moment plus de trente forfaits, perpétrés par ces monstres invisibles, mais n'en est guère plus avancé. Que signifie l'affaire Elslander ? Elle présente absolument toutes les formes d'action et de mise en scène des « Effroyables ». On patauge dans l'illogique, dans l'ahurissant, dans l'incompréhensible, dans l'irréel, et je pourrais allonger cette suite quasi allégorique.

» Combien de temps le Danois devra-t-il encore demeurer dans votre clinique ?

— Huit à quinze jours, au moins.

— Essayez de découvrir la nature du poison qui a agi sur lui en provoquant l'amnésie.

— C'est ce que je me promets de faire.

— Et maintenant, écoutez-moi bien, Ellis. Vous avez affaire à la Maffia la plus surnoise, la plus cruelle, la plus inexorable et, en même temps, la plus atrocement intelligente, qui fût de tous les temps. Gardez-vous !

— Pourquoi Eva Massagorska envoya-t-elle Elslander chez moi ? murmura Ellis.

Harry Dickson lui frappa cordialement l'épaule.

— À cela, je puis répondre, docteur, mon ami. Elle connaissait votre expérience, et d'un, – j'entends celle de la grenouille –, votre discrétion, et de deux, votre valeur scientifique, et de trois, votre courage, sans doute ; et, ensuite, elle est amoureuse d'Elslander et essaye de le sauver !

3. La belle soirée

Dans la calme tiédeur du home de Bakerstreet, Harry Dickson conversait avec son élève, Tom Wills.

— Il vous serait aisé, monsieur Dickson, de trouver la ville où se déroula la bizarre soirée théâtrale de Mr. John Elslander !

Le détective prit un atlas, l'ouvrit à la page de l'Irlande et indiqua un endroit de la pointe de son stylo.

— Rien n'est en effet plus facile, Tom. Il m'a suffi de confronter les heures de l'horaire ferroviaire avec les souvenirs du Danois.

» Voici l'endroit où le train de nuit passe exactement à l'heure de la fermeture de la gare. Mais halte là ! Je vous entends venir : qu'attendons-nous pour y courir ? Bien des choses, mon ami. D'abord, nous ne trouverons plus rien : nous avons affaire aux « Effroyables », qui ne laissent rien au hasard. Ensuite, nous serons repérés aussitôt par ces invisibles. Eva Massagorska apprendra que John Elslander est hors de danger, ce qui lui fera certainement plaisir, mais elle saura en même temps que le Dr Ellis s'est montré moins discret qu'elle ne l'aurait cru. Malheur à notre pauvre docteur dans ce cas ! Il ne pèsera pas lourd dans cette jolie main mutilée ! Certes, un jour ou l'autre, nous aurons sans doute à diriger nos pas vers ce côté, mais le moment n'est pas venu.

— Alors que faire ?... Attendre ?...

— Si vous voulez ! Rappelez-vous nos fécondes immobilités d'antan, avant de critiquer une certaine inactivité de notre part. Pourtant, il n'en sera pas complètement ainsi. Nous avons de la besogne à abattre, mon petit.

» Veuillez donc visiter notre garde-robe et y trouver deux complets pas trop usagés, mais pas trop neufs non plus, et d'une mode qui n'est ni celle du jour, ni celle de l'année dernière.

— Ah ! et nous serons ?...

— Messrs. Skelmersbrough & fils, grainetiers dans Upper-Richmond Road. De bien braves commerçants, allez ! Voici leurs portraits...

— Alors, ces gens existent ?

— Comment donc ? Croyez-vous que nous oserions partir sur la piste des « Effroyables » revêtus d'une personnalité imaginaire ou fantaisiste ? En moins d'une heure, nous pourrions être à l'état de

viande froide. Abe Skelmersbrough existe, ainsi que son jeune fils Simon. Je dois vous avouer qu'ils émargent au budget spécial de Scotland Yard, à qui ils rendent de fiers services. Ce soir, leur maison sera fermée à double tour ; le vieil Abe n'ira pas à son club ni le jeune Simon au cinéma.

— Et où irons-nous ?

— Nous assisterons à une petite représentation d'amateurs, dans Arlingtonstreet. Vous ai-je dit que les Skelmersbrough sont amoureux de tout ce qui a trait à l'art scénique ? Ah, mon garçon, tous les mystères de Drury Lane ne se passent pas seulement côté cour et jardin ! Et si nous en connaissons pas mal, c'est grâce à ces deux braves qui passent le plus clair de leur temps à peser des grains de millet et à tamiser du maïs de qualité secondaire. Mais, aujourd'hui, la partie est un peu forte pour eux. Il a été décidé, au Yard, que nous les remplacerions... pour voir jouer une comédie d'amateurs.

— Et pourquoi la maison d'Arlingtonstreet vous intéresse-t-elle ?

— Petit curieux, vous avez question à tout comme d'autres ont réponse à tout. La maison d'Arlington, comme vous dites, et pour préciser, le numéro 27 A, est occupée par un Mr. Shepherd, auteur dramatique aussi peu connu que méconnu, et qui ne trouve moyen de faire représenter ses pièces qu'en les faisant jouer chez lui par des amateurs du quartier. Mr. Shepherd est célibataire et ne roule pas sur l'or, il s'en faut de beaucoup. Aussi est-ce pour le moins étonnant de le voir passer un week-end à l'île de Man, dans un hôtel de marque, connu pour ses prix exorbitants, puis s'embarquer pour l'Irlande sur le plus coûteux des yachts de plaisance. Il faut ajouter qu'il se nommait alors Mr. Armstrong... Ah, tout ce que la police parvient à savoir tout de même, quand elle veut s'en donner la peine ! Mais je m'empresse d'ajouter qu'elle n'aurait pas prêté grande attention à Mr. Shepherd-Armstrong si ce dernier n'avait pas été mêlé, dans les derniers temps, à de louches petites affaires de trafic de drogue. Le tout évidemment pour se procurer un peu d'argent, car l'art dramatique ne doit pas le nourrir grassement, le pauvre.

» Mais où la police a manqué de flair, c'est en perdant brusquement la trace de ce brave homme sur la terre irlandaise. Ah, elle est bien bonne : le doux, l'innocent Mr. Shepherd, simple comme une chèvre, qui sème les meilleurs limiers du Yard, car le hasard voulut que c'étaient de bons inspecteurs qu'on avait lancés à ses trousses ! Quelle intelligence veillait donc derrière cet homme obscur ?

— Celle des « Effroyables » ?

— Ce n'est pas impossible ; c'est même fort plausible. Mais pourquoi ? Nous tâcherons de l'apprendre ce soir, Tom !

Tout en parlant, les deux détectives n'étaient pas restés inactifs : ils se grimaient, s'habillaient, se lançaient des regards critiques dans le miroir, rectifiaient un trait de maquillage, ajustaient autrement leurs vêtements d'emprunt.

— Monsieur Skelmersbrough, annonça enfin Harry Dickson.

— Et fils ! se présenta Tom Wills.

— On file en taxi ?

— Voulez-vous qu'on nous vole nos montres ?... Nous prenons le bus !...

Arlingtonstreet est une rue de petit commerce, le long du Regents Canal, sur lequel donne une partie de ses arrière-façades. Les boutiques y alternent avec de vieilles et bonnes maisons bourgeoises, habitées pour la plupart par des particuliers s'occupant de la batellerie et de son ravitaillement.

Mr. Shepherd ne faisait pas tout à fait exception à cette règle du voisinage, puisqu'il avait été naguère patron du Shepherd Warf, vieux chantier démodé que les péniches avaient déserté depuis belle lurette ; aussi son propriétaire s'était-il lancé corps et âme dans les belles lettres, sans toutefois y faire fortune, comme nous le savons.

Messrs. Skelmersbrough & Son n'étaient pas connus de l'auteur-acteur-amateur, mais se présentaient à lui nantis de la recommandation d'un critique de Fleetstreet. Aussi furent-ils les bienvenus.

— Cher monsieur Skelmersbrough ! s'écria Shepherd dès qu'il vit ses hôtes. Sans vous connaître, je vous ai déjà vu. Il y a quatre ans, on a donné un lever de rideau en un acte, au théâtre des Nouveautés de Drury Lane. Je vous ai vu dans la salle, et votre fils également, bien qu'il fût encore un enfant à cette époque, et vous avez applaudi ! Ah, je sais à présent que vous vous y connaissez dans le grand art de la scène !

— Et que verrons-nous ce soir, monsieur Shepherd ? s'informa le détective.

— Une pièce inédite en quatre actes, dont je suis l'auteur : *Le crépuscule de l'Amour*. Je me flatte de dire que c'est ma meilleure œuvre. Ensuite, il y aura une surprise : une charade allégorique. La représentation finira à minuit, mais je vous retiens tous à souper, bien entendu.

La maison de Mr. Sheperd était vieille mais spacieuse. Par la porte ouverte d'une salle latérale, les détectives virent une table servie pour une trentaine de personnes. De l'autre côté du vestibule, on avait agencé deux salons en suite et un cabinet attenant en salle de spectacle.

Il n'y avait pas de rideau devant la scène et, dans la place réservée aux spectateurs, on pouvait voir une suite de sièges

disparates, allant du fauteuil eu velours à l'escabeau de cuisine.

Il y avait déjà un peu de monde. Messrs. Skelmersbrough & Son furent présentés à des Messrs. et des Mrs. Jones, White, Bubson, Stevenson, Walker et Stalker, etc... Bientôt, la salle de spectacle fut pleine et tous les sièges occupés.

Mr. Shepherd vint annoncer qu'il ne jouerait pas, mais qu'il remplirait les fonctions de régisseur. La scène était éclairée par trois quinquets à pétrole. Comme on trouva ces luminaires insuffisants, on y joignit deux candélabres à quatre branches dont on renouvela les bougies au cours du spectacle.

Mr. Shepherd vint alors annoncer qu'il n'avait pas cru nécessaire de faire imprimer des programmes et qu'il présenterait lui-même les artistes. C'étaient quatre messieurs et deux dames. L'auteur dévoila leurs noms avec emphase, tout en y adjoignant, cocassement, leur situation sociale.

Mr. Edwin Robinson, esquire.

Mr. Algernon Potts, auxiliaire comptable chez Landson & Co Ltd.

Mr. William Bates, receveur honoraire de la Compagnie des Eaux.

Mr. Arthur Garret, commerçant.

Avec fort peu de civilité, que personne ne songeait toutefois à lui reprocher, Mr. Shepherd présentait les dames actrices après les messieurs acteurs :

Miss Ophélie Mason, dame de compagnie de Milady Hansfield.

Miss Bertha Bunkersmith, sténographe.

Un murmure approbateur et admiratif secoua la salle à l'énoncé du titre de la sèche Miss Mason, dame de compagnie de Milady Hansfield, et Miss Bunkersmith, piquée au vif, pria Mr. Shepherd d'ajouter qu'elle était également secrétaire privée de Mr. Buttercup, commerçant dans la City, détail prestigieux qui sembla pourtant laisser toute l'assistance indifférente.

La pièce, toute en interminables conversations, fut jouée avec application. Les messieurs soufflaient après chaque tirade, consciencieusement apprises par cœur, de sorte que Mr. Shepherd, dissimulé dans la coulisse, joignant l'emploi de souffleur à celui de régisseur, n'eut pas à intervenir. Miss Bunkersmith faisait des gestes immenses et ponctuait le moindre mot de battements de pied, comme si elle récitait des vers.

Miss Mason portait des lunettes, de sévères bandeaux noirs couronnaient son visage ingrat. Elle récitait son rôle d'une voix monotone et, néanmoins, s'entendit applaudir à tout bout de champ.

Entre chaque acte, Mr. Shepherd faisait une apparition sur scène et, jouant au rideau, annonçait la pause.

Une souillon circulait alors entre les sièges avec un plateau chargé de rafraîchissements variés.

La pièce n'avait ni queue ni tête : il était question d'un voyage aux Indes, d'un naufrage et d'un héritage qui, à la fin, revenait de droit à Miss Ophélia Mason, spoliée injustement par Miss Bertha Bunkersmith.

Sur ces entrefaites, Mr. Arthur Garrett devint instantanément amoureux de Miss Mason et leur prochain mariage fut décidé, tandis que Miss Bertha, repentante, se consolait dans les bras du vieux Mr. Bates, en l'occurrence un homme qui avait toujours caché soigneusement son état de fortune ; en cela consistait le *Crépuscule de l'Amour*.

Comme il faisait froid dans la salle, on servit du vin chaud, ce qui réconforta singulièrement les spectateurs.

À l'aide de quelques cartons peinturlurés, la souillon, secondée par Mr. Shepherd, transforma alors la scène en un décor qui devait être champêtre, et Mr. Shepherd annonça *La Charade*.

Aussitôt, sur un banc rustique, prirent place deux couples d'amoureux : Mr. Robinson et Miss Bertha Bunkersmith, Mr. Garrett et Miss Ophélia Mason. Ils se disaient des choses tendres, où il était beaucoup question de fleurs, d'étoiles, d'oiseaux et de ruisseaux. Tout à coup, un terrible mugissement retentit dans la coulisse et un être bizarre, velu, contrefait, bondit sur les planches. Dans les candélabres, les bougies étaient arrivées à la fin de leur carrière, ce qui fait que la scène était mal éclairée, mais les spectateurs purent voir, néanmoins, que le monstre était vraiment hideux.

Son visage se tordait dans des souffrances inconnues et Harry Dickson se dit, tout bas, qu'au milieu de tant de nullités, cet acteur se révélait un mime parfait, digne des plus grandes scènes.

L'affreuse créature arrachait des fleurs stérilisées aux pots groupés en parterre, et elle vint les poser tour à tour aux pieds de Miss Bertha et de Miss Ophélia.

Mais toutes deux les dédaignèrent avec des rires cruels.

À la fin, le monstre poussa une atroce clameur, se jeta sur les deux amoureux, qui roulèrent sur le sol et restèrent cois, et morts.

Poussant un cri de triomphe, l'homme-bête exécuta un digne pas de gigue devant les deux donzelles horrifiées, sembla hésiter quant à son choix, et le laissa enfin tomber sur Miss Ophélia Mason, qu'il prit à bras le corps et emporta, gloussante, dans la coulisse. C'était fini.

Mr. Shepherd vint annoncer alors que la charade était achevée et il en demanda le mot.

Presque avec unanimité, on s'écria : « Caliban » ! Et c'était la réponse exacte.

Le monstrueux héros de la tragédie shakespearienne avait fourni la matière de la saynète.

Il était minuit : l'heure du souper.

Celui-ci se révéla fort bon : Mr. Shepherd avait très bien fait les choses. On servit des huîtres et du vin blanc, des petits pâtés chauds au turbot, des volailles au gros sel et des dodines de canard en gelée. Une excellente crème aux ananas et aux raisins secs compléta ces agapes, dont le vin de France et les liqueurs n'étaient pas exclus.

Avant de se mettre à table, Harry Dickson avait eu l'occasion de glisser un mot à l'oreille de son élève, mot qui ne laissa pas d'étonner ce dernier :

— Faites la cour à Miss Mason !

— Service commandé, avait murmuré le jeune homme en jetant un regard sans aménité sur l'héroïne de la soirée et en constatant que, vue de près, elle avait la peau luisante, le nez rouge et une épaule légèrement plus haute que l'autre.

Mais c'était la dame de compagnie de Lady Hansfield et le maître avait ordonné.

Tom n'eut aucune peine à prendre place à côté d'elle à table, et il se rendit utile par mille petits services. D'abord revêche et hautaine, elle sembla pourtant s'humaniser au cours du repas, sans doute grâce au vin, dont elle usait assez largement.

Tom lui parla de sa voix d'or, de sa diction parfaite, de l'élégance de son jeu et il se peut fort bien qu'au dessert il lui fit la grande déclaration. Elle lui répondit peu, ne perdant pas un coup de dent, puis elle se laissa caresser la main sous la table, faire du pied, et elle consentit à ne pas écarter trop vite le genou que Tom pressait parfois trop tendrement contre le sien. Pendant ce temps, Harry Dickson donnait libre cours à son esprit d'observation.

Hélas, cette faculté, dont il était si fier, semblait ou l'abandonner ou vouloir lui être de peu de secours. Il ne voyait là que d'honnêtes et vaniteux bourgeois, discutant à perte de vue de l'art théâtral, en y entendant aussi peu que possible. Mr. Shepherd se trouvait loué à perte de vue et riait aux anges.

Quand vint l'heure finale des cigares, le détective réussit à prendre son hôte à part, pour lui prodiguer à son tour les louanges les plus insensées.

— À propos, dit-il tout à coup, je n'ai pas vu à notre table cet acteur inégalable qui incarna le terrible Caliban. J'aimerais pourtant le féliciter.

Dickson vit une ombre rapide glisser sur le visage épanoui de l'auteur dramatique amateur.

— C'est un timide, répondit Mr. Shepherd, bien que de grand talent. Il faut l'excuser. Il désire également garder le plus strict

incognito.

— C'est dommage, affirma Harry Dickson, j'aurais voulu le complimenter. Quel terrible naturel possède son jeu !

— Oh oui, répondit évasivement Mr. Shepherd, très naturel en vérité.

Il se sépara de son invité sous un prétexte quelconque, ne semblant nullement ravi du tour qu'avait pris leur bref entretien.

Sur ces entrefaites, on se sépara.

Les dames actrices partirent en taxi aux frais de la maison, les autres s'égaillèrent rapidement dans les rues sombres et vides.

Harry Dickson et Tom Wills attendirent d'avoir atteint City Road avant de prendre un taxi à leur tour, Encore, le détective donna-t-il l'adresse de Upper-Richmond Road. Ils y furent reçus par les véritables Messrs. Skelmersbrough, qui les félicitèrent fort de leur parfaite ressemblance et les firent sortir, sous leur apparence véritable, par une petite porte clandestine s'ouvrant dans une ruelle.

— Que de précautions ! déclara Tom Willis comme ils roulaient définitivement en direction de Bakerstreet.

— Il s'agit des « Effroyables », ne l'oubliez pas, murmura Harry Dickson.

— Comment, en cette sotte soirée ?

— Certainement, Tom !

— Eh bien ! ils ne me paraissent pas effroyables du tout ! s'esclaffa le jeune homme.

— Attendre et voir. À propos, soignez bien votre type de Skelmersbrough junior. Cela pourra vous servir un jour ou l'autre.

— Comment, je suis condamné à persévérer dans ma cour à ce laideron de Miss Mason ?

— Ce n'est pas impossible...

— Merci de la corvée... Heureusement qu'elle n'est tout de même pas « effroyable ».

— Tom, dit tout à coup le détective, que pensez-vous de Caliban ?

— Ah, admit le jeune homme, celui-là au moins était un acteur !

— C'est ce qui vous trompe !

— Comment, je me trompe ?

— Parce qu'il n'y a rien de plus naturel, de plus véridique que ce monstre.

— Alors... alors... il ne portait pas un masque ?

— Absolument pas !

— Mais il est affreux !

— Je vous entends... et ce qui plus est, c'est qu'il ne nous est pas tout à fait inconnu, Tom. C'est tout simplement le « troisième

mort » de Mr. John Elslander !

4. La nuit qui suivit

Mais Tom n'eut pas à jouer pour la deuxième fois son rôle d'amoureux auprès de Miss Ophélie Mason. La nouvelle tragique leur parvint à Bakerstreet ; dès potron-minet, Goodfield, le superintendant de Scotland Yard, arracha les détectives à leur sommeil.

— Eh bien ! Good, demanda Harry Dickson quand il vit son ami se chauffer les mains transies devant la salamandre rougeoyante, le feu est-il au Yard ?

— Non, mais si cela ne change pas d'ici peu, on sera aussi fou à Scotland Yard qu'à Bedlam. Le jeune Skelmersbrough vient d'être tué !

— Par tous les diables ! jura Harry Dickson.

Tom Wills fit un geste de pitié horrifiée.

— Pauvre gars... Il était bien gentil. Et son malheureux père... Goodfield sourit tristement.

— On peut bien vous dévoiler le secret, mon cher Tom. Le vieux Skelmersbrough, de son vrai nom Harvings, le lieutenant de police Harvings n'est pas son père, mais son chef. Skelmersbrough junior, c'était le sergent Markham, un garçon d'avenir.

Harry Dickson approuva, le regard assombri.

— Un coup des « Effroyables » que j'enregistre à mon passif, mais qu'ils n'emporteront toutefois pas au paradis. C'est la suite de la belle soirée d'hier, Tom, et de vos brèves amours avec Miss Ophélie Mason.

— Il n'y a que la main à étendre pour l'arrêter ! s'écria impétueusement le jeune détective.

— Tut, tut, tut... Et les preuves, qu'en faites-vous ? Nous n'en possédons aucune et les « Effroyables » doivent bien le savoir. Pourtant, j'affirme qu'ils viennent de faire un fameux pas de clerc. Comment Markham est-il mort ?

— Un coup de feu dans le dos, au moment où il ouvrait les volets de sa boutique, aux premières clartés de l'aube.

— Ah ça ! s'écria Harry Dickson. J'avais pourtant donné des ordres pour que cette boutique soit surveillée nuit et jour !

— Elle l'était, par l'inspecteur Morisson et l'agent Mac Duff. Il ont disparu tous les deux.

— Deux excellents policiers pourtant, murmura Harry Dickson. Tout à coup, son visage s'éclaira.

— Je crois entrevoir clairement la mécanique de l'attentat : le meurtre a été commis par un subalterne des « Effroyables », qui n'a reçu mission que de tuer le jeune Skelmersbrough et non les deux autres policiers. Il s'est contenté de les capturer, attendant des ordres futurs à leur sujet.

» Les « Effroyables » n'agissent que selon une directive unique, ce n'est pas la première fois que je le constate.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Tom Wills.

— Qu'une séide tête commande et que les autres ne peuvent prendre aucune initiative essentielle : un meurtre par exemple. Il nous faut retrouver Morisson et Mac Duff !

— Et vous croyez que c'est facile ?

— Oui... Je crois connaître le lieu qui sert de prison aux « Effroyables... »

— Tiens, dit naïvement Goodfield, c'est la première chose que j'apprends de vous à ce sujet.

— Aussi ne le sais-je que depuis hier soir, répliqua Harry Dickson.

— Mais vous étiez à la soirée de Mr. Shepherd.

— Bien entendu ! Souvenez-vous, Tom, de l'intérêt que je vouais à Caliban ? J'ai voulu le voir mais, en aucun moment de la soirée, il n'est reparu. Pendant le souper, la porte de la salle à manger donnant sur le vestibule est restée tout le temps ouverte, la pièce étant trop petite et trop remplie de convives. Il y faisait une chaleur torride. J'avais vue sur le corridor : en aucun moment personne n'y est passé, et la porte de la rue est restée fermée. Il doit donc y avoir une autre sortie. Et d'un...

» Quand je suis passé au lavatory pour me laver les mains, j'ai feint me tromper de porte et j'ai vu une cour bien entretenue, donnant sur le vieux warf dont Shepherd est le propriétaire. Bien que tout y soit délabré à souhait, je découvris une porte de cave dont les serrures et les verrous étaient diantrement neufs et solides... En route !

Goodfield était venu en auto. Par les rues encore vides de la métropole, ce fut une belle course vers Arlingtonstreet.

— Numéro 27 A... Stop ! commanda Dickson.

On sonna, mais en vain. Personne ne répondit à leur appel.

— Il y a un serrurier qui habite à deux pas, dit Goodfield.

— Qu'il vienne à l'instant !

L'artisan ne se fit pas attendre. C'était un solide gaillard à barbe rousse, brandissant une ample trousse de fausses clefs et de crochets.

— Ah ! s'écria-t-il dès qu'il vit la maison dont il aurait à violer l'entrée, c'est chez cet hypocrite de Shepherd. Cela ne m'étonne pas. Je me suis toujours dit que l'un ou l'autre jour il aurait des histoires !

— Pourquoi ? demanda Goodfield.

— Trop d'allées et venues dans ce vieux trou de boue qu'est le chantier, répondit laconiquement l'ouvrier en donnant un solide tour de clef. Là... c'est une serrure de meringue, mon capitaine.

L'odeur du cigare refroidi vint à la rencontre des intrus.

Harry Dickson et Tom Wills revirent la salle à manger comme ils l'avaient laissée la veille, ainsi que la salle de spectacle.

Mais les autres pièces de la maison dénotaient un départ en vitesse de la part des occupants. Des armoires bâillaient, ainsi que des tiroirs. Des vêtements et des objets de toilette avaient été lancés à la volée à travers les chambres. Ni Mr. Shepherd, ni sa servante n'étaient là, bien que leurs lits fussent défaits.

— Il n'y a pas longtemps qu'ils doivent avoir reçu l'avis de déguerpir, dit Tom Wills, car les couches sont encore tièdes.

— Tant mieux, opina Harry Dickson. Il se peut qu'ils n'aient pas eu le temps de déménager les prisonniers.

Ils s'élancèrent dans la cour.

— Dieu soit loué, on n'a pas bougé aux serrures, s'écria Harry Dickson en avisant un puissant battant en bois de chêne.

» Ouvrez-moi cette porte, mon brave...

— Mais celle-ci est en fer, et en quel fer ! mugit l'ouvrier en retirant une de ses clefs tordues.

Pourtant, il finit par avoir raison des fermetures.

Un escalier de pierre se trouvait devant eux et le serrurier alluma une lampe sourde qu'il avait apportée.

— Hurrah ! s'écria Dickson en dévalant les marches. Nos hommes sont là !

Morisson et Mac Duff, ficelés, comme des saucissons, faisaient piètre figure.

— Excusez, monsieur Dickson, dit avec peine l'inspecteur. Mac Duff ni moi ne savons au juste comment cela nous est arrivé.

» Nous étions de faction dans Upper-Richmond Road, au moment où le sergent Markham sortait de la boutique.

» On a entendu un coup de feu et on a vu Markham chanceler.

» On s'est mis à courir vers lui.

» Ah ouiche ! Quelle sale odeur tout à coup... Cela nous a pris à la gorge et la tête nous a tourné brusquement. Je crois bien qu'il y a eu une automobile en jeu, mais c'est tout... On s'est réveillé ici, tels que vous nous trouvez maintenant. On n'a vu personne !

— Mauvaise note pour les « Effroyables », murmura Harry Dickson. Ils ont dû sentir le vent de la panique. Le complice qui a tué Markham a commis une gaffe en faisant nos hommes prisonniers. En haut lieu, chez les forbans, on a dû s'en rendre compte. On a fait filer Shepherd et sa bonne, qui auraient pu devenir encombrants et

compromettants.

» Tenez, des caisses... Très bien : de la coco, de l'héroïne même... Voici de quoi justifier notre intervention devant les journalistes. Quant à vous, l'ami serrurier, Scotland Yard vous demande de ne pas souffler mot concernant les prisonniers !

— Entendu, capitaine, répondit le brave homme en saluant.

— Pourquoi ces restrictions ? demanda Tom quand ils se furent éloignés.

— Inutile qu'on parle des « Effroyables » dans le public, dit brièvement le maître. Pour le moment, c'est une affaire de linge sale à laver en famille !

Quand ils furent de retour à Bakerstreet, où ils comptaient continuer leur somme interrompu avant de se remettre en campagne, ils trouvèrent un mot du Dr Ellis.

J'ai essayé en vain de vous avoir au téléphone et je vous dépêche ce billet par Wade. Venez donc aussi vite que possible ! – Dr Ellis.

— Il est écrit que nous nous reposerons plus tard, grogna Harry Dickson en prenant le chemin de Morelandstreet.

Mais, auparavant, il chargea Tom d'une mission particulière.

*

— Allons, grogna Harry Dickson, quand il vit la figure atterrée du Dr Ellis, je suppose que vous n'allez pas m'apprendre la fin du monde ?

— Je ne sais si ce ne sera pas tout aussi sinistre, répondit le médecin.

— Comment va Elslander ?

— Heureusement très bien, mais il s'en est fallu de peu qu'il allât aussi mal que possible !

Harry Dickson suivit le médecin dans son laboratoire et, sous une cheminée de verre, qui ne servait qu'aux expériences dangereuses, il vit plusieurs cornues chauffant doucement au-dessus de la flamme bleue des becs Bunsen.

Une d'elles attira l'attention du détective par le passage graduel de la couleur de la matière qui y était contenue, couleur allant du noir à un beau rouge sombre.

— Voilà une remarquable réaction qui se prépare, déclara Harry Dickson.

— Dites plutôt une saleté extraordinaire, Dickson ! s'écria Ellis avec colère. Ciel, quel arsenal d'empoisonneurs a-t-il fallu pour en arriver à cette composition du diable. La Voisin, d'infamale mémoire, en aurait frémi d'horreur.

— Trouvé ? interrogea le détective avec joie.

— Partiellement, et je n'en découvrirai pas davantage. Mais cette découverte ne me fait pas grand honneur ; elle est parfaitement

fortuite, comme vous allez l'apprendre aussitôt.

À travers la vitre de la cheminée, Ellis observa la lente transformation de la mixture.

— C'est un « duvel-duvel » dit-il enfin.

— Tiens, murmura Harry Dickson, c'est de cette manière que les indigènes des archipels du Sud dénomment tout mal mystérieux qui s'acharne sur eux.

— Les Salomon ! ajouta Ellis.

— Un vilain endroit, ami docteur, surtout depuis que les pirates chinois y viennent pêcher le trepang.

— Aussi cette horreur toxique est-elle mi-îlienne, mi-chinoise. Je crois que cette panacée de mort et de folie s'appelle Si-Sen.

— J'en ai vaguement entendu parler par quelques voyageurs, mais je croyais que cette chose appartenait au roman de la mer.

— Il faut croire que non, puisque la voilà dans une cornue de verre, dans un petit laboratoire à quatre sous de Morelandstreet, à Londres !

— Intéressant, prodigieusement intéressant. Pouvez-vous m'en apprendre davantage ?

— Je crains que cela ne soit pas énorme. Je crois que nous nous trouvons devant un poison emprunté au règne animal plutôt qu'à tout autre. Comme celui que certaines peuplades sibériennes prélèvent sur les tarentules en fureur. Il s'agit ici d'un petit poisson, affreusement vénéneux, qui hante en grand nombre les fonds des coraux des îles du sud.

» Notez que son odeur n'est pas franchement mauvaise et rappelle un peu la parfumerie légèrement rancie. Son action est assez étrange, capricieuse.

» Une première application entraîne une annihilation instantanée de la raison et de la volonté, mais l'effet ne perdure pas. Le réveil à l'état de lucidité normale ne se fait guère attendre. La seconde ingestion provoque un état carrément hypnotique, avec des retours brusques, mais très bref, à la raison première. Par des applications suivies, on arrive enfin à un sommeil léthargique très prolongé, qui entraîne la mort du dormeur par affaiblissement graduel.

— Et comment cette drogue démoniaque s'applique-t-elle ?

— À toutes les sauces, si je puis m'exprimer de la sorte ! s'écria le Dr Ellis avec véhémence. Mélangée à la boisson, aux aliments, par fumigations, par inhalations, que sais-je moi... Ah ! quelle complaisance met ce poison à faire le mal !

— Nous en savons quelque chose par Elslander, déclara Harry Dickson, et par d'autres encore. Dites-moi maintenant comment vous êtes entré en possession de cette drogue ?

— Eh ! pas autrement que par l'atroce créature qui l'applique à ses semblables, par Eva Massagorska !

— Hein ? sursauta le détective. Vous avez vu cette femme ?

— Je l'ai vue devant moi, comme je vous vois, répondit Ellis d'un ton amer. Veuillez écouter le récit de ma nuit, Dickson !

» Je ne pourrais préciser l'heure, car ma montre s'est arrêtée, mais je pense qu'il était entre une et deux heures du matin. J'ai le sommeil très léger. J'entendis du bruit dans la chambre d'Elslander. Je crus que, contre les ordres donnés, il s'était levé. J'allai voir...

» Elle était là, debout devant le lit d'Elslander qui dormait. Elle : Eva Massagorska. Elle ne parut nullement émue de me voir arriver.

» — Vous avez de mauvaises serrures à votre porte, dit-elle tranquillement, et il suffit d'un tour de vrillette pour manœuvrer vos verrous.

» — Que faites-vous ici, vous introduisant comme une voleuse ? m'indignai-je.

» Elle haussa ses superbes épaules.

» — Des mots... Et puis, je suis dans mon droit en venant rendre visite au malade dont je paie le traitement. Les six cents livres vous suffisent-elles, docteur Ellis ?

» J'allais l'accabler de reproches, mais elle m'imposa le silence d'un geste hautain.

» — Je savais que vous auriez recommencé votre expérience de jadis et, aussi, qu'elle réussirait une première fois.

» — Pourquoi dites-vous « une première fois » ?

» — Parce que le poison qui l'a mis en cet état, le Si-Sen, peut être vaincu une première fois de cette audacieuse manière, mais s'il revenait une seconde fois à la charge, votre malade serait perdu, malgré toutes les expériences de la grenouille que vous pourriez tenter, Wilbur !

» Elle me parla alors, en termes scientifiques, de l'hideuse drogue. C'est ainsi que vous m'avez trouvé si savant à son sujet, Dickson.

» — Vous avez dû voyager à travers le vaste monde depuis que vous avez quitté l'Université, dis-je avec intention.

» — Un peu, en effet, répondit-elle en riant.

» Elle se leva pour s'en aller.

» — À propos, demandai-je, pourquoi vous intéressez-vous à ce jeune homme ?

» Elle me jeta un regard glacé.

» — Je l'aime, Ellis. Cela vous suffit-il ?

» Elle partit, me laissant anéanti. J'entendis le ronflement d'un moteur d'auto s'éloigner dans la rue.

— Mais elle vous laisse un échantillon de la drogue ?

Wilbur Ellis partit d'un éclat de rire sauvage.

— Un échantillon, vraiment ! Ah, et comment ! Je m'apprêtais à quitter la chambre d'Elslander, qui continuait à dormir, quand soudain je fus frappé par l'odeur. Un parfum têtue, douceâtre de vulgaire parfumerie ambrée. Or, je me rappelais qu'Eva Massagorska avait toujours manifesté une aversion presque malade pour les parfums artificiels, même pour les parfums en général.

» Il n'avait donc pu émaner de sa personne pendant sa présence dans la chambre. Soudain, mes regards tombèrent sur la carafe d'eau posée à la portée de mon patient. Je m'en saisis – l'odeur s'en élevait presque imperceptible, mais néanmoins détectable à un odorat averti.

» J'entrepris une première expérience : la réaction eut lieu... et elle continue, à présent, à se développer dans toute son hideur criminelle !

— Ainsi, dit froidement le détective, Eva Massagorska a tout fait pour sauver Elslander, et voici qu'elle essaie de le tuer. Car une seconde expérience de la grenouille serait sans résultat heureux ; elle ne vous l'a pas caché !

— C'est vrai, mais je n'y comprends rien !

Harry Dickson croisa les bras sur la poitrine et ricana.

— Et pourtant cela crève les yeux à force de clarté, Ellis !

— Oh... pour vous, sans doute...

— Elle n'a jamais voulu sauver Elslander, voilà tout ! Non, ne faites pas une si sottise figure, Ellis, vous comprendrez d'ici peu !

» Comment se porte le malade ?

— Ce n'est plus un malade. Il est guéri !

— Réveillez-le, qu'il s'habille et qu'il prenne place dans mon automobile, qui se trouve devant la porte.

Harry Dickson lut une lueur d'hésitation dans les yeux du docteur ; il lui posa doucement la main sur l'épaule et dit d'une voix grave :

— Vous l'aimez toujours... Eva Massagorska ?

Un sanglot s'étrangla dans la gorge d'Ellis.

— Je n'ai jamais cessé de l'aimer, gémit-il.

— Je le sais, et c'est pour cela qu'Elslander s'en va... Pour l'heure, vous êtes encore un honnête homme, Ellis, mais je crains pour l'avenir. Eva Massagorska, c'est le démon le plus noir, sous les plus beaux atours humains. Je crains de ne plus pouvoir compter sur vous dans cette affaire.

Wilbur Ellis se voila la face.

— Oh ! Dickson, c'est monstrueux ce que vous venez de dire ! sanglota-t-il.

À midi, l'avion partant de Croydon pour Copenhague, via Hambourg, emporta John Elslander.

5. La visiteuse

Ayant assisté au départ de l'Air Mail, Harry Dickson revint à Bakerstreet. Il y fut presque aussitôt rejoint par son élève Tom Wills.

— Eh bien Tom, demanda le détective. À voir votre tête, je crois que votre matinée n'a pas été perdue !

— Elle ne l'est pas, déclara le jeune homme avec orgueil, et j'ai hâte de faire mon rapport !

» Lady Hansfield habite un vieil hôtel de maître dans Kings Covent, mais dont on a dû amputer pas mal de choses, car il en reste à peine de quoi former encore une maison bourgeoise convenable.

» J'ai commencé par prendre un verre à la taverne de la Frégate d'Or, dont le patron est le plus agréable bavard du monde. C'est ainsi que j'ai appris, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, que la Hansfield est une vieille pimbêche, ladre comme une fourmi, dont le mari est mort depuis longtemps dans les colonies, où il occupait un poste quelconque de résident.

» J'ai bien ri en apprenant que la « dame de compagnie », en l'occurrence la talentueuse Miss Ophélia Mason, est de fait une sorte de bonne à tout faire. La vieille Hansfield, en effet, ne se paie pas le luxe d'autres domestiques, si ce n'est de temps à autre des femmes à la journée, qui changent tout le temps tellement on les paie mal !

» De la taverne, je pouvais parfaitement voir l'hôtel des Hansfield, et c'est ainsi que, de loin, je fis la connaissance de sa propriétaire.

» Elle regardait presque tout le temps aux fenêtres. C'est une petite vieille de l'ancienne école, avec de longues boucles grises, un bonnet de tulle, une antique robe de surah et un face-à-main qu'elle braque tout le temps sur la rue. Enfin, elle se retira à l'intérieur de sa maison et ne réapparut plus.

» J'allais quitter mon poste d'observation, quand je vis la porte de la demeure s'ouvrir pour livrer passage à ma flamme de l'autre nuit : Miss Ophélia Mason. Elle jeta un rapide regard dans la rue et se mit à marcher d'un pas pressé. Je vis qu'elle portait un ample manteau de voyage, qui devait dissimuler une valise.

» — Tiens, tiens, me suis-je dit, ma belle irait-elle en voyage ?

» Elle tourna l'angle de Russelstreet, et là-bas...

Tom Wills s'interrompt et demanda malicieusement :

— À propos, comment se porte Elslander ?

— Mais très bien, répondit son maître.

— C'est mon rival ! déclara Tom avec une férocité comique.

— Comment cela ?

— Il y avait une automobile qui stationnait devant les premières maisons de Russelstreet, et Mr. Elslander en descendit quand Miss Mason s'approcha de la voiture.

» Alors, ils s'embrassèrent et s'engouffrèrent dans l'auto qui partit à fond de train... Malheureusement pour moi, il n'y avait pas de taxi en vue et je dus retourner à Bakerstreet sans pouvoir songer à suivre mon infidèle amoureuse d'un soir.

— Bravo Tom, s'écria Harry Dickson en se frottant les mains, vos bons yeux méritent une prime... ou plutôt la moitié d'une prime seulement.

— Et pourquoi seulement une moitié ?

— Parce que vous n'avez pas vu Mr. Elslander.

— Ah, par exemple !... À moins d'être aveugle ! Mais je vous dis que je l'ai vu !

— Je n'ai pas quitté le Danois de toute la matinée, déclara tranquillement le détective, jusqu'à moment où l'avion de Copenhague s'envola, emportant le bon John Elslander vers sa nordique patrie.

Tom resta à considérer son maître, bouche bée, se demandant s'il se moquait de lui. Mais le détective coupa court à sa stupeur.

— Donnez-moi la collection des *Annales du Théâtre*, que vous trouverez sur le rayon inférieur de la bibliothèque, Tom, dit-il.

— Encore du théâtre, marmotta l'élève. Je me demande si nous ne jouons pas nous-mêmes une pièce, un vaudeville ou quelque farce du genre.

Harry Dickson feuilleta méthodiquement les magazines illustrés, ce qui lui prit plus d'une heure ; à la fin, son élève l'entendit pousser un grognement de satisfaction.

— Regardez, dit-il simplement.

Il montrait du doigt une grande photographie d'acteur.

— Elslander ! s'écria Tom Wills.

— Lisez le nom, invita Harry Dickson.

— Jacques Sullivan... Je n'y suis plus. À moins que, continua Tom après une hésitation, que cet Elslander ne joue dans la vie la même comédie qu'il interprète sur les planches.

— Pauvre Elslander ! s'écria joyeusement le détective. Il serait bien incapable de devoir dire par cœur une seule tirade de Shakespeare ou de Bernard Shaw. Il ne s'y connaît qu'en conserves de poisson ! Une ressemblance, Tom... et rien que cela, mais qui faillit être fatale au pauvre Danois. Enfin, le voilà hors du guépier, et c'est son sosie qui va reprendre son rôle.

— Oui, mais quel rôle ?

— Ah, voici une question qui m'embarrasse encore ; quand je pourrai y répondre, la majeure partie de cette affaire sera élucidée. Demandez au téléphone l'Agence théâtrale Murphy !

Tom établit la communication et tendit le cornet à son maître.

— Voilà !

— Bonjour monsieur Murphy. Ici Harry Dickson. J'ai besoin d'un renseignement confidentiel. Connaissiez-vous Jacques Sullivan ?

— Certainement, monsieur Dickson. Un joli garçon, mais un bien piètre artiste.

— Où joue-t-il en ce moment ?

— Nulle part, je crois. Il faisait partie d'une petite troupe lyrique nomade, qui effectuait des tournées dans les villes de l'Ouest, la troupe Frizzler. Il y interprétait, aussi mal que possible, les rôles de jeune premier. Mais je suppose qu'on a dû le résilier, car Frizzer vient de me demander par télégramme un jeune premier.

— Je vous remercie, monsieur Murphy... Attendez, un dernier renseignement. Connaît-on une liaison quelque peu... retentissante à cet artiste ?

— Liaison ? Oh, pas mal... C'est un Don Juan impénitent. Mais, voyons, il y en a une, pourtant, qui mérite d'être retenue, bien qu'elle date de quelques années déjà. C'est celle qu'il eut avec Dora Starbutt, une magnifique artiste, qui eut grand tort de s'acoquiner avec un pareil saltimbanque.

— Où est Dora Starbutt, en ce moment ?

— J'aurais bien de la peine à vous répondre à ce sujet, monsieur Dickson. Voici des années qu'elle semble avoir quitté les planches et je ne sais ce qu'elle est devenue !

Le détective raccrocha le cornet acoustique et resta songeur.

Tout à coup, il vit Tom qui, par la fenêtre, regardait dans la rue, faire un geste d'étonnement.

— Non, je vous le donne en mille ! s'écria-t-il. Devinez, maître, qui s'apprête à sonner à notre porte ! Lady Hansfield ! Elle vient de descendre d'un taxi et se dispute avec le chauffeur.

— Eh bien ! répliqua le détective, nous la recevrons.

Bientôt, on entendit un pas pénible dans l'escalier, accompagné du toc toc feutré d'une canne caoutchoutée, et Mrs. Crown, la gouvernante, introduisit la visiteuse. Elle était bien telle que Tom Wills l'avait décrite, vieille et ridiculement fardée pour son âge. Elle marchait courbée, littéralement cassée en deux.

— Monsieur Dickson, s'écria-t-elle d'une voix impérative dès qu'elle fut entrée, je suppose que c'est vous n'est-ce pas et naturellement pas ce jeune galvaudeux, qui doit être votre élève, Tom Wills ? J'ai entendu parler de vous et j'ai lu quelques-unes de vos aventures. Reste à voir si, vraiment, vous êtes un être aussi

pharamineux qu'on veut le faire croire au monde.

Visiblement fatiguée par cette tirade, elle reprit longuement haleine, son regard dardé sur Dickson à travers les verres épais et bombés de son face-à-main. Le détective s'inclina en souriant et la fit asseoir.

— On exagère, naturellement, répondit-il avec bonhomie.

— C'est bien cela, faites le modeste, riposta aigrement la vieille lady. Mais ce n'est pas pour dire des bêtises que je me suis dérangée personnellement. Combien prenez-vous pour une enquête ? Très cher, je suppose ?

— Souvent, répondit Harry Dickson.

— Qu'à cela ne tienne, je sais reconnaître et payer les bons services. Etes-vous un détective « privé » ?

Elle insista sur le mot « privé ».

— Je le suis !

— C'est-à-dire que vous n'avez à rendre aucun compte de vos actes à la police officielle ?

— Certainement pas, bien que fort souvent je collabore avec elle.

— Je sais, et ce n'est pas le plus beau de votre histoire, car Scotland Yard est une ruche d'imbéciles ; sinon Londres serait-il, comme elle l'est, un nid de brigands et de scélérats ? Aussi je m'adresse au détective strictement privé, qui ne rendra compte de son enquête qu'à moi-même, entendez-vous ?

— Arrivez au fait, Milady !

— Inutile de me le dire. Je sais par où commencer. Il faut que vous retrouviez ma dame de compagnie, Ophélia Mason, qui est partie ce matin de mon domicile, abandonnant son service.

— Ce qu'elle était bien libre de faire, il me semble ?

— C'est votre avis, et il est peut-être vrai, mais si j'ajoute qu'elle a emporté une parure à laquelle je tiens beaucoup...

— Dans ce cas, il faut avertir sans retard la police, puisqu'il s'agit d'un vol qualifié.

— Sornettes... Je vous répète que la police est un ramassis d'imbéciles. Ma parure se compose de seize rubis, et elle est cotée pour une valeur de trente mille livres. Feu Sir Hansfield l'acheta à Lahore, du temps qu'il voyageait par là.

— Avez-vous une idée de la direction prise par Miss Mason ? demanda Dickson.

— Oui... J'ai découvert une feuille arrachée à un indicateur des chemins de fer et perdue par elle dans sa chambre. Les horaires du train pour Douvres et Folkestone y sont marqués par des croix.

— C'est-à-dire qu'elle fait route vers le continent, dit Harry Dickson. Dans ce cas, il n'y a qu'à faire jouer le télégraphe et faire

cueillir cette indélicate personne à son arrivée à Boulogne.

— Par la police, n'est-ce pas ? Combien de fois vous ai-je dit que je n'en veux pas ? C'est une affaire entre elle et moi. Je veux que vous me la rameniez ici, à Londres, dans ma maison de Kings Covent. Je paierai !

— Eh bien ! c'est entendu ! dit le détective.

— Combien ? Je veux vous donner une avance pour vous prouver ma confiance.

— C'est inutile, car ce n'est pas dans mes habitudes. Moi aussi j'ai confiance dans la veuve de Sir Hansfield.

— Ah ! Vous le connaissiez ?

— Je sais que c'était un grand voyageur devant l'Eternel et qu'à la fin il accepta un poste en Australie, où il mourut d'ailleurs.

— En effet. Je suis revenue en Angleterre, car la vie m'était odieuse en ce pays fruste, rempli de gens mal élevés. Sir Hansfield ne m'a pas rendue heureuse, mais je lui pardonne. Qu'il se débrouille avec le Bon Dieu ou avec le diable, selon l'endroit où sa vilaine âme est arrivée.

» Ainsi, vous acceptez ma mission et vous partez sans retard ?

— Le temps de boucler ma valise, Milady.

Du bout de sa canne, la vieille lady désigna Tom Wills.

— Et le petit galvaudeux vous accompagne, sans doute ? Je n'y vois pas d'inconvénient et je veux bien assumer ses frais de voyage. Seule comme je suis à présent, je sais apprécier la valeur d'une compagnie.

À peine fut-elle remontée en taxi que le détective dit à Tom Wills.

— Regardez attentivement dans la rue et examinez l'homme qui surveille notre maison.

— Comment, on nous espionne ? demanda Tom Wills.

— C'est évident... eh bien ! le voyez-vous ?

— Comme je vous vois. Il ne m'a pas l'air d'être très habile à faire ce métier de limier. Quel amateur ! Et puis, il a une fausse barbe. On dirait quelque méchant acteur de Drury Lane, un qui fait les utilités.

— Il ne serait bon qu'à cela ! répondit Dickson en riant. Eh, dites-moi, rien dans son allure ne vous paraît-il familier ?

Tom souleva, encore une fois, un pan du rideau de velours et reprit son examen.

— Si... un peu... en effet... mais je n'arrive pas à le situer encore.

— Il est vrai, railla Dickson, que vous n'avez eu d'yeux que pour Miss Ophélia !

— C'est Shepherd ! s'écria Tom Wills.

— J'en étais certain, dit simplement le maître.

— Je téléphone au poste de police pour le faire cueillir ?

— Gardez-vous-en, mon petit. Vous commettriez la plus belle gaffe de votre vie. Shepherd n'est qu'un pâle comparse, un bonhomme qui n'atteindra jamais les terribles honneurs de la cour d'assises, mais à qui la correctionnelle allouera, tout au plus, six mois de villégiature d'Etat. Il nous sera, au contraire, d'un grand service !

— Nous partons pour Douvres comme le désire cette vieille folle ?

— C'est bien mon intention.

— Et, de là, nous gagnerons le continent ?

— Quant à cela, non... Une fois à Douvres, j'irai trouver mon ami Stappleton, qui habite une jolie villa sur la digue.

— L'aviateur ?

— En effet, il possède un des plus merveilleux avions de tourisme que l'on puisse rêver !

— Chic ! s'écria Tora Wills. Nous allons faire un tour dans les nuages !

— Nous avons encore trois heures avant le départ du rapide de Douvres. C'est plus qu'il ne nous en faut pour régler une autre petite affaire. Sonnez-moi Goodfield au Yard !

— Good', dit Harry Dickson quand il eut obtenu la communication, il s'agit d'une petite mission que vous aurez à effectuer en toute discrétion.

» Prenez deux hommes de confiance et rendez-vous à Kings Covent. Il faudra entrer dans la maison de Lady Hansfield... Non, non, il sera inutile de sonner à sa porte, on ne vous ouvrirait pas, pour le bon motif qu'il n'y a personne. Mais vous n'allez pas entrer là comme dans la maison de Shepherd, dans Arlington. Vous prendrez par la ruelle ; elle est déserte, car il n'y a que de vieilles remises qui s'ouvrent sur elle. Le mur n'est pas bien élevé et, en se faisant la courte échelle, on passe facilement dans le jardin de Hansfield-House. Fouillez bien et vous trouverez ; vous pourrez emporter la chose en auto, une fois la nuit venue... Et vous comprendrez alors que la discrétion est de grande rigueur. Oui, oui, officiellement parlant, mon vieux !

— Quel mystère ! s'écria Tom quand la communication fut coupée. Je me demande quel est l'objet mystérieux qu'on enlèvera de chez Lady Hansfield ? Et d'abord, qui vous dit que la vieille ne rentrera pas tout de go chez elle ?

— Mon petit doigt, Tom. Vous ne pourriez vous faire une idée comme ce petit doigt est une créature perspicace et clairvoyante.

— C'est cela, moquez-vous de moi à présent !

— Nigaud ! Vous ne comprenez donc pas que Lady Hansfield

nous expédie sur le continent pour nous faire perdre les deux jours dont elle a besoin pour retrouver, elle-même, Miss Ophélie Mason ?

— Mais pourquoi se débarrasserait-elle de nous ? s'écria Tom Wills. Nous ne la gêmons pas, il me semble !

— Cela n'a pas été son avis quand elle vous a reconnu derrière les vitres de la Frégate d'Or, mon petit ami !

Tom, penaud, baissa la tête, mais le maître lui allongea une tape amicale.

— Je ne vous en fais pas le reproche. Au contraire, car cela démontre que les choses se précipitent d'une façon singulière !

— Je suis curieux de ce que Goodfield trouvera à Hansfield-House, murmura Tom Wills en apprêtant les valises.

Ce fut le superintendant lui-même qui arriva en trombe à Bakerstreet. Il était en nage et tremblait littéralement d'émotion.

— Eh bien, Good', s'écria Harry Dickson, que dites-vous du cadeau ?

— Formidable, monsieur Dickson... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir mis le Yard en effervescence... Alors vous avez vu... ?

— Mais non, je n'ai rien vu. La logique a vu pour moi, et c'est tout. Il ne m'a pas fallu quitter mon home de Bakerstreet pour cela. Du moment qu'on envoyait un simplet comme Shepherd m'espionner sous mes fenêtres, c'est qu'on était bien certain de ne pouvoir y envoyer quelqu'un de plus important.

» Et puis, cette solution s'imposait !

— Mais enfin, qu'avez-vous trouvé, Goodfield, s'écria Tom Wills.

— Un cadavre, Tom...

— Celui d'Eva Massagorska, acheva Harry Dickson.

— Une balle dans la tête, une autre dans le cœur, ajouta le superintendant.

— Monsieur Dickson, s'écria soudain Tom Wills, je vois que Shepherd continue à nous surveiller... Si on le faisait filer à son tour.

— Mais non, mais non. Il faut que, pour notre plus grand bien, il accomplisse sa mission. Shepherd est notre ange gardien pour le moment. Soyez bien tranquille d'ailleurs : il nous quittera quand il aura vu que le train pour Douvres nous emmène effectivement. Et nous le retrouverons quand nous le voudrons, bien qu'il ne nous intéresse guère.

— Maître, demanda Tom quand Goodfield fut parti, lorsque nous aurons trouvé notre ami Stappleton à Douvres, où donc nous conduira son avion ?

Harry Dickson reprit la carte de l'Irlande et montra le point noir qu'y avait laissé l'autre jour le bec de son stylo.

— Voici l'endroit, Tom. Il y a un bon champ d'atterrissage dans

les environs, comme vous pouvez le voir.

— Et quel intérêt cette petite ville de quatre sous a-t-elle pour nous ?

— C'est la ville natale de Jacques Sullivan et de Dora Starbutt, mon fiston !

L'heure du départ était proche : un taxi appelé par téléphone se rangeait contre le trottoir.

À quelques mètres de là, Mr. Shepherd en héla un autre, qui s'ébranla au moment où celui des détectives se mettait en mouvement.

Harry Dickson se frottait les mains...

6. Le dernier acte

Harry Dickson ressentit une certaine émotion en retrouvant le décor tel que John Elslander l'avait fidèlement dépeint.

Descendus d'avion, les détectives avaient attendu le soir pour se rendre à la ville prochaine.

Ils virent la petite gare endormie et ses lumières avares, la longue rue sinistre, puis le mail désert et, enfin, la petite ruelle sinieuse.

— Je n'ai pas attendu qu'il fit complètement nuit, déclara le détective, parce qu'il me reste quelqu'un à voir dans la cité.

À quelques dizaines de pas de l'angle qu'ils venaient de tourner, Harry Dickson vit une haute maison sombre, enfoncée dans une encoignure.

— Je crois que voilà le singulier théâtre, dit-il. Mais il ne doit pas y avoir de spectacle aujourd'hui.

— Mais non, dit Tom Wills, ce doit être presque en face. Regardez, maître : *Théâtre du Pavillon d'Erin*.

Le détective secoua la tête.

— Elslander a bien dit à gauche. Or, il se fait qu'il a noté les moindres détails avec une remarquable exactitude. Ce Pavillon d'Erin est sans doute un théâtre concurrent. Tant mieux, nous allons y trouver celui qui doit me renseigner.

Ils pénétrèrent dans une minuscule salle des pas perdus, où un mélancolique contrôleur faisait des comptes derrière un guichet poisseux.

— Vous venez pour la pièce, gentlemen ? s'enquit-il, Hélas !... On a rendu l'argent aujourd'hui, et pas beaucoup, je vous assure, puisqu'il n'y a en tout et pour tout que douze spectateurs qui se sont présentés au bureau. Ah ! messieurs, l'amour du grand art s'en va... Et dire que nous aillions jouer une œuvre admirable de notre grand Will ! *Le Songe d'une nuit d'Été* !

— Ah ! s'écria Harry Dickson, combien je le regrette. Figurez-vous qu'un jour, sur cette même scène, j'ai vu donner cette pièce. C'était sublime et votre Caliban était d'un naturel ! il y a bien quatre ans de cela !

L'homme secoua la tête.

— Ce n'est pas ici, messieurs, mais en face. De ce temps il y avait là un théâtre, abandonné depuis lors. Je crois même que la

dernière pièce qui y fut jouée était précisément : *Le Songe d'une Nuit d'Été*. Je me rappelle, en effet, que le rôle de Caliban était tenu par un acteur de grand talent.

— C'est vrai, mais j'ai oublié son nom.

— Il y a de quoi, répliqua l'homme en riant. Il ne fut jamais connu. Il figurait sur le programme avec trois astérisques. C'était un amateur paraît-il, mais quel amateur ! Ah, c'est tout un drame !

— Un drame vraiment ?

— On raconte qu'à la sortie du théâtre il fut assommé, tué peut-être par un concurrent jaloux. Jamais on n'a su le fin mot de l'histoire et, depuis, le théâtre d'en face est resté fermé et l'on a oublié... Voilà, j'ai fini mes comptes. Ils n'étaient guère compliqués, trois fois hélas !

Harry Dickson et son élève prirent congé du contrôleur qui se hâta, à son tour, de s'enfoncer dans l'ombre, après avoir éteint les lumières et fermé la porte de son théâtre vide.

Tom vit un objet briller dans la main de son maître.

— On va entrer dans cette maison ? demanda-t-il en réprimant difficilement un frisson, car l'immeuble semblait sinistre entre tous.

Harry Dickson acquiesça de la tête et introduisit le rossignol dans la serrure. Sa lampe électrique dévoila bientôt la tristesse d'un vestibule délabré où stagnait une lugubre odeur de mois.

Tel qu'Elslander l'avait décrit, ils découvrirent l'escalier, puis la galerie extérieure et les portes des loges.

— *Voici la loge* du Danois, murmura Dickson en y entrant.

Devant eux, la salle de spectacle n'était qu'un immense gouffre noir.

— Qu'attendons-nous ! demanda Tom Wills à voix basse comme ils prenaient place sur les fauteuils de velours fané.

— Oui, répondit Harry Dickson sur le même mode, qu'attendons-nous ? Peut-être rien et peut-être tout. Mais c'est presque fatal ; c'est ce soir que tout se déclenchera et puis sombrera à jamais dans le néant.

Ils attendaient, les regards perdus dans les épaisses ténèbres, n'entrevoyant rien, n'entendant aucun son.

Tout à coup, Tom Wills sursauta : le bruit était venu.

C'était celui d'une foule envahissant le parterre et prenant place : on entendit le bruit des strapontins rabattus, celui des pas et, enfin, les murmures des conversations.

À l'orchestre, quelques faibles notes furent données pour l'accord des violons et un grêle menuet de hautbois pleura.

Mais tout cela se passait dans l'ombre la plus compacte !

À ce moment, quatre petites lampes, quatre étoiles rouges, s'allumèrent dans le cintre et la rampe lointaine s'éclaira doucement.

Tom Wills ne put réfréner un élan de curiosité. Il s'élança vers le balcon de la loge et plongeait ses regards dans la salle, mais aussitôt il revint auprès de son maître :

— Monsieur Dickson, la salle est vide !

— Qu'attendiez-vous, sinon ? murmura le détective avec un peu d'ironie.

— Mais cette foule... cet orchestre !

— Un excellent pick-up, quelques tout aussi bons haut-parleurs et une plaque de gramophone sur laquelle tous ces bruits ont été enregistrés ont fait l'affaire, Tom, répliqua Harry Dickson. Je m'en suis toujours douté !

Tom ne répondit pas, il était comme sidéré.

— Qu'allons-nous voir ? La comédie italienne ?

Le maître haussa des épaules impatientes.

— Nous sommes des spectateurs et rien que cela, dit-il. Seulement, nous ne connaissons pas le programme de la représentation... ou une faible partie.

Tom allait poser d'autres questions, quand brusquement son attention fut attirée d'un autre côté.

— Maître ! Il y a quelqu'un dans la dernière loge de la galerie !

— Possible... C'est une raison de plus pour vous tenir tranquilles !

Le ton était tranchant et formel, bien qu'à peine audible, mais le jeune homme se le tint pour dit.

D'ailleurs, le temps n'était plus aux questions.

L'orchestre invisible préluda et, soudain, le rideau de velours s'envola vers les hauteurs des frises.

Un petit décor champêtre parut, celui qu'Elslander avait vu un soir.

Mais un des praticables avait été avancé vers le milieu de la scène, en masquant une partie.

La porte de la chaumière du fond s'ouvrit et quelque chose bondit sur les planches. Quelque chose d'hirsute et de monstrueux :

— Caliban !

Oui, c'était le Caliban entrevu l'autre soir à la soirée d'amateurs d'Arlingtonstreet, chez Mr. Shepherd.

Des applaudissements nourris partirent de la salle obscure : le gramophone était bien réglé !

Et alors, pour la première fois, le monstre shakespearien parla.

Il parla d'une voix rauque, horrible, affreusement émouvante.

— Oh ! salle morte ! Oh ! salle qui fut témoin de ma honte et de ma douleur, sois aujourd'hui celui de ma vengeance !

» Ici, j'ai été honni et bafoué, moi le plus grand artiste de tous les temps ! Moi, qui aurais fait pâlir la vaste renommée de David

Garrick lui-même, si le Ciel ou l'Enfer ne m'avait pas fait si laid en me faisant naître. Jamais je n'aurais pu jouer d'autre rôle que celui que j'incarne aujourd'hui : Caliban, Caliban le réprouvé, le laid des laids ! Mais comme je l'ai incarné ! Comme je l'ai senti !

» Et une grande actrice l'a senti comme moi, puisqu'elle en a oublié ma laideur au point de vouloir m'épouser !

» J'ai cru en son amour... Mais simple que j'étais, innocent, idiot, imbécile, je ne savais pas ce qui se cachait derrière cet amour !

» Je l'avais épousé comme acteur, et elle me laissa dans l'idée qu'elle ne me croyait qu'un simple mais génial histrion.

» Non, non, la perverse ! Elle savait au contraire que j'étais un homme fortuné, un noble, occupant une situation en vue, et elle ne m'épousa que pour cela. Elle avait un amant, la fausse créature, et elle n'aima jamais que lui, et lui, le fourbe, accepta l'union de son amante avec moi parce qu'il convoitait ma fortune ! Mais je sus les lier pourtant à moi, en faire mes esclaves ! Je les tins par la peur ! Je parvins à apprendre qu'ils avaient assassiné deux adorateurs de l'actrice avant qu'elle ne devînt ma femme ! Et je leur dis que je connaissais leur secret et que je pouvais, d'un mot, les envoyer à la potence. Lui, le lâche, s'enfuit ! Oui, il s'enfuit, mais auparavant il essaya de me tuer, comme il avait tué les deux autres. Je n'étais pas mort cependant ! J'en revins et, plus que jamais, je fis une esclave de ma femme ! Je devins un criminel... Je commis des forfaits sans nombre et elle fut ma complice, et je la tenais par cela, une fois de plus !

» Mais l'enjôleur revint tourner autour d'elle. Je le sus et j'envoyai sur lui une complice terrible, qui prêtait main-forte, à tous mes crimes et m'obéissait aveuglément. Elle n'est plus ! Tant pis... Je n'ai plus besoin d'elle ! Je tiens ma vengeance ! Applaudissez, public !

Servilement, le gramophone obéit en lançant une salve d'applaudissements.

— La comédie est finie ! hurla Caliban en bousculant tout à coup le praticable.

Les deux détectives eurent un même geste de stupeur.

Deux êtres, étroitement ligotés, se tenaient assis sur d'étranges sièges, leurs visages révoltés par l'horreur : Jacques Sullivan, le sosie d'Elslander, et Ophélia Mason.

Caliban hurla :

— Oui, et je l'ai obligée, la belle Dora Starbutt, à vivre dans le monde comme une laideronne, bien qu'elle soit belle comme le jour. Regardez, public !

Le monstre se jeta sur la jeune femme, lui arrachant ses vêtements, une perruque sombre, frottant des fards : une beauté terrifiée mais merveilleuse parut.

— Ah ! ricana la bête humaine, et dire que laide comme elle était, elle plut tout de même à un jeune oison qui la vit jouer dans une inepte comédie d'amateurs. Skelmersbrough il se nommait !... Ma vaillante complice le punit sur mon ordre ! Il mourut ! Comme mourront tous ceux qui ont osé lever les yeux vers ma femme, vers ma chose !

Le monstre devint plus calme et il parla d'une voix presque solennelle.

— Ici, je vous ai connue, Dora Starbutt, ici j'ai cru en vous, ici j'ai été trompé, ici j'ai failli mourir de la main de votre amant !

Il hurla d'une voix épouvantable :

— Payez !

Un double cri s'éleva, atroce, inhumain, et une gerbe d'étincelles jaillit des deux fauteuils.

— Damnation ! cria Tom Wills. Il les a électrocutés... Ils sont morts !

Mais, presque aussitôt, il se retourna avec une stupeur sans borne : dans une des loges voisines, on applaudissait !

Non, ce n'était pas une reproduction de gramophone à présent, mais des mains frappant frénétiquement l'une contre l'autre.

— Bravo Caliban ! Bravo ! rugissait une voix de démon.

Le monstre sur la scène resta immobile, figé de stupeur et d'épouvante.

— Et voilà pour vous, bandit ! tonna la voix.

Trois détonations précipitées retentirent et Caliban roula sur le plancher, la tête fracassée.

Mais, déjà, Harry Dickson se ruait hors de sa loge, vers celle d'où les coups étaient partis.

Tom Wills s'élança derrière lui et le trouva aux prises avec un homme faisant des gestes désespérés pour se libérer de son étreinte.

— Enlevez-lui son revolver, Tom ! cria le détective.

Tom vit la main qui étreignait l'arme encore fumante et, d'un coup de pied, fit voler le revolver au loin.

— Là, dit Harry Dickson en se relevant, restez tranquille. Je ne veux pas que vous attentiez à vos jours, il y a assez de morts comme cela, et puis vous n'avez accompli qu'une œuvre de justice, docteur Ellis !

Comme les deux détectives, entraînant le docteur à leur suite, montaient sur la scène, Harry Dickson avisa une petite loge d'habilleuse et, du pied, remua quelques bardes. Tom poussa un cri.

— Oh ! quel nouveau crime s'est-il perpétré dans ce théâtre de malheur ? Voici la robe de soie, la perruque et le face-à-main de Lady Hansfield !

— Vous oubliez sa boîte à fards et... que c'était un comédien

de génie, Tom ! ricana le détective.

— Vous dites « un » comédien, au masculin...

— Mais oui... Il vous suffira de revêtir Caliban de ces hardes et, surtout, de le grimer comme il savait le faire, pour avoir Lady Hansfield devant vous.

— Ah... Caliban était une femme !

— Non, Lady Hansfield était un homme ! C'était Sir Hansfield ! Histoire compliquée et ténébreuse que celle de ce fou de génie, d'une laideur telle qu'il ne put jamais aspirer qu'à des postes lointains.

» Il avait épousé une femme beaucoup plus âgée que lui, séduite par son titre et lui apportant une grande fortune. Et voici le drame qu'il me semble voir surgir du passé : les Hansfield vivent en Australie et Lady Hansfield vient à mourir... laissant son mari pauvre, car elle avait gardé la libre disposition de sa fortune. Hansfield, homme d'une intelligence puissante, entrevoit immédiatement toutes les suites de cette perte. Que faire ?

» Il n'a jamais eu qu'une passion : celle du théâtre, mais il n'a jamais pu jouer la comédie et la tragédie que... seul, et sans doute l'a-t-il fait. Dans la solitude australienne, il a incarné, devant un auditoire absent, à lui tout seul, toutes les plus prestigieuses œuvres du répertoire classique. Nous y reviendrons bientôt d'ailleurs.

» Et cet amour du théâtre le sert : il est passé maître dans l'art du maquillage, nous en savons quelque chose, et il ne lui est pas difficile de faire un chef-d'œuvre en devenant, lui, sa propre veuve... disposant ainsi de toute sa fortune !

» C'est ainsi qu'il revient en Angleterre, sous les traits de sa femme. Il y vit en ermite, dans la vieille maison de Kings Covent, qui appartient à sa femme. Mais la passion du théâtre le reprend. Il subsidie, occultement, certaines petites scènes de province où il joue le seul rôle qu'il lui soit possible de tenir avec honneur : celui de Caliban. Même à Londres, il joue sur d'ineptes petites scènes d'amateur comme celle de Mr. Shepherd !

» Par ce qu'il a raconté lui-même avant de mourir, nous savons comment il fit la connaissance de Dora Starbutt, comment celle-ci l'épousa et finit par devenir sa victime, comme il avait commencé par être sa victime à elle.

» Ici, nous arrivons au plus sombre de son histoire.

» Il retient chez lui la belle Dora, sous les lamentables atours de Miss Mason, mais n'oublions pas que, malgré sa trahison, il l'aime. Et il dépense toute sa fortune pour lui acheter les plus somptueuses parures, espérant mieux la garder ainsi et lui faire oublier un peu sa captivité.

» Mais il lui faut une autre fortune : le démon la lui procure.

» En Australie, il a rencontré Eva Massagorska, volontairement

exilée d'Angleterre. Il la secourt, il la laisse étudier, et la cruauté de cette femme la porte surtout à étudier l'armoire à poisons des îles proches de l'Australie.

» Et maintenant, il a recours à elle ; à son appel, elle revient en Angleterre et accepte de collaborer avec lui à une formidable œuvre criminelle.

» Hansfield est un génie, et ce génie il le met au service du crime. Eva Massagorska n'est qu'un effroyable instrument d'action. Les « Effroyables » sont nés... Dora Starbutt l'apprend-elle ? Sans doute, car elle voit les richesses affluer autour d'elle, mais elle est tenue par la terreur. Comme Caliban l'a dit, elle et son ancien fiancé Sullivan ont déjà deux meurtres sur la conscience.

» La saynète qu'Elslander vit jouer ici n'était que la présentation allégorique des crimes de Sullivan ; nous allons l'expliquer immédiatement.

» Pour cela, nous devons faire un retour vers Elslander et, d'abord, vers Eva Massagorska. Eh bien ! mystère profond des âmes, la belle Polonaise aimait Hansfield, le monstre. Femme intelligente, elle avait été séduite par son intelligence. Mais, orgueilleuse, elle n'en laissa rien paraître. Elle resta une fidèle servante de l'homme qui l'avait secourue dans sa misère et dont elle admirait le génie. C'était une révoltée, la graine du crime était en elle. Lorsque Hansfield passa au crime lui-même, il devint un véritable dieu pour elle.

» Et elle se mit à haïr Dora Starbutt.

» Alors, un ordre vint de son chef : elle devait aller à la rencontre de Sullivan à Liverpool et l'attirer en Irlande, faire en sorte qu'il arrive au théâtre. Le hasard voulu qu'Elslander se trouvait à Liverpool en ce moment, et Eva se trompa de personne.

» Elle eut recours au terrible Si-Sen pour provoquer l'amnésie de sa victime et la conduire selon sa volonté criminelle. Certes, nous ne la voyons pas aux côtes du Danois pendant la dernière partie du voyage, mais tout me fait croire qu'ici le pouvoir hypnotique joua un rôle.

» Mais Dora Starbutt eut vent de l'affaire. Ce fut elle la dame voilée qui monta dans le train de nuit et dans le coupé d'Elslander, où elle s'aperçut que ce n'était pas Sullivan, son amant !

» Aussitôt, elle en conçut joie vive, car elle voyait Sullivan sauvé pour toujours et, dans cette joie, elle accepta même de jouer le rôle d'Arlequin-Colombine, faiseuse de cadavres !

» Et l'Allégorie montra les deux premiers amants assassinés, puis le troisième ! Mais ce troisième allait revivre et abattre d'un coup de feu l'unique spectateur instable dans une loge : Sullivan en personne.

» Maintenant, me direz-vous, pourquoi Eva Massagorska, après

avoir conduit sa victime aux lisières de la mort, la sauva-t-elle ?

» Caprice de femme, me direz-vous ? Oui, mais caprice de femme rusée, intelligente, cruelle. L'étrange conduite de Dora Starbutt avait dû l'étonner ; ensuite, elle dut se dire qu'il lui serait plus facile de faire souffrir sa rivale si elle parvenait à séduire Sullivan... et elle le sauva, le confia au seul être en qui elle avait encore confiance et qui, surtout, aurait pu ranimer la raison de la victime : le Dr Ellis... Voyez comme tout s'enchaîne...

» À Londres, elle tue le jeune Markham sur l'ordre d'Hansfield, emprisonne les deux détectives et les néglige. Il faut dire également qu'elle sent que les affaires se gâtent. Ne vient-elle pas de s'apercevoir qu'elle s'est trompée d'homme en la personne d'Elslander ? Alors, elle craint qu'à un certain moment le Danois ne se mette à la recherche de la ville et du théâtre mystérieux. Elle essaie de le supprimer, mais Ellis l'en empêche.

» Entre-temps Sullivan et Dora Starbutt s'enfuient... Hansfield est fou de rage, surtout quand il voit que Tom surveille ses fenêtres ; alors, Eva vient à lui. Je suppose qu'elle lui dit tout, qu'elle lui avoue son amour !

» Et Hansfield-Caliban, le laid des laids, méprise cette beauté... et Eva, au comble de la honte et de la colère, brandit soudain le terrible récipient au Si-Sen dont elle sait si bien se servir. Hansfield se défend et la tue.

» Quand la soi-disant Lady Hansfield se présenta chez moi et, surtout, quand je vis qu'il n'y avait plus que l'inepte Shepherd pour m'espionner, je compris qu'Eva ne devait plus être parmi les vivants, car sinon elle, et rien qu'elle, aurait assumé cette tâche et, surtout, elle n'aurait jamais admis que l'homme dont elle aimait le génie payât de sa personne devant le danger.

» Je compris aussi que Sullivan et Mason seraient retournés fatalement dans cette ville, où ils avaient des parents et des amis pour les tenir cachés, mais Hansfield l'avait bien compris avant moi.

» Je suppose que, les ayant rejoints, il travailla fort bien à son tour avec le poison d'Eva Massagorska, ce qui lui permit de les transporter facilement dans le local du théâtre qu'il voulait faire servir de scène à sa vengeance.

— Mais Shepherd ? intervint timidement Tom Wills.

— Euh, il ne mérite pas qu'on lui consacre un grand nombre de mots. C'était, comme Hansfield, un homme fou de théâtre. Hansfield le subsidiait chichement. Comme il tenait, avant tout, à avoir un serviteur à sa merci, il parvint habilement à l'impliquer dans une affaire de trafic de drogue, ce qui fait que le pauvre diable d'amateur avait la bouche cousue. Comme il fallait à Hansfield un figurant pour jouer les rôles des deux morts dans la petite saynète, il fit venir en

Irlande Shepherd et sa souillon de servante. N'oublions pas que l'auteur dramatique allait épouser incessamment sa bonne et qu'elle lui était, par conséquent, toute dévouée.

» Quand Hansfield se vit seul, après la mort d'Eva, il ne put que recourir aux services de Shepherd, caché dans sa maison de Kings Covent, pour m'espionner et pour lui téléphoner à une adresse convenue afin de l'avertir si j'étais parti, oui ou non, ce que fit notre auteur lyrique-amateur et ce qui rassura Hansfield. Comme Shepherd n'est ni au courant de la personnalité véritable de l'Effroyable, ni de ses crimes, j'estime qu'il faut le laisser en paix.

» Et maintenant...

Harry Dickson se tourna vers le Dr Ellis et sourit.

— Je vis un autre homme qui m'espionnait, lors de mon départ de Londres, bien que plus habilement que Shepherd. Et cet homme vit « Lady » Hansfield sortir de chez moi. Comme elle le dépassait sur le trottoir, il sentit soudain l'étrange odeur du Si-Sen. Mais il ne put la suivre. Il demanda à Mrs. Crown si elle connaissait cette dame. Comme il n'était pas un inconnu pour notre gouvernante, elle le lui dit.

» Et cet homme s'introduisit dans Hansfield-House et découvrit avant Goodfield le cadavre d'Eva Massagorska.

» Alors, une lueur se fit en lui.

» Il revint vers Bakerstreet, y guetta ma sortie et fit le voyage de Douvres avec moi. Quand il me vit descendre chez Stappleton, il comprit aussitôt ce qui allait survenir. Il s'adressa à un pilote des environs pour surveiller un certain aéroplane, qui allait s'envoler vers l'aube.

» Je vis parfaitement l'avion qui nous suivait à distance et survolait la plaine d'atterrissage irlandaise au moment où nous touchions terre.

» Dès lors, j'étais certain que le Dr Ellis nous rejoindrait dans la salle du théâtre mystérieux pour y venger celle qu'il aimait, aussi criminelle qu'elle fût.

» Et, comme je considère que Hansfield était un fou, tellement dangereux que, même dans un asile d'aliénés, il resterait un péril en potentiel, je résolu d'attendre d'abord le geste vengeur de Hansfield lui-même, du Dr Ellis ensuite, pour régler à jamais le compte des « Effroyables ».

FIN

L'AFFAIRE BARDOUILLET

1. La livraison originale intitulée « L'affaire Bardouillet » comporte également deux autres récits que nous publions à la suite de celui-ci, selon l'ordre déterminé par Jean Ray.

1. Les prospectus de Mr. Bardouillet

Mr. Bardouillet inscrivit encore rapidement quelques chiffres dans son gros livre de comptes. Il avait hâte d'achever cette besogne, car le jour baissait.

Au-dessus de sa table à la toile cirée élimée par les années, un bec de gaz se coudait à angle droit, mais Mr. Bardouillet se serait bien gardé de l'allumer si vite.

Le crépuscule lui apportait ses uniques minutes de délassement quotidien. Quand il ne voyait plus assez clair pour travailler, il allumait une pipe en terre rouge, bourrée d'une « fleur de comptoir » bon marché. A la nuit close, il allumait une petite flammèche bleue et orange au bout du bec de cuivre et continuait ses travaux d'écriture.

Mr. Bardouillet habitait en appartement dans une sorte de vague caserne, perdue dans les tristes profondeurs de Black-Friars et sous-louée en tout ce qui était sous-louable, depuis les caves jusqu'aux combles.

« L'appartement » se composait de deux chambres contiguës, dont l'une servait de chambre à coucher et l'autre de bureau à son occupant.

Quant au métier de ce dernier, bien malin qui l'eût pu dire.

Sur la porte du bureau se trouvait piquée une carte de visite :
Charles Bardouillet, esq.

Le patronyme avait un parfum de France, mais le titre vain *d'esquire* sentait à une lieue la vieille vanité anglaise ; la carte ne pouvait donc rien apprendre au visiteur, qui eût trait à la nationalité de l'habitant.

Le fait est qu'on pouvait adresser la parole à Mr. Bardouillet en français comme en anglais, en allemand comme en espagnol. Il répondait toujours, avec une aisance parfaite.

Au physique, c'était un petit homme au visage insignifiant, aux yeux pâles et terriblement myopes. Hiver comme été, il portait un complet tabac de mauvaise coupe et d'antiques chaussures à élastiques.

Ses affaires ? Mais qui donc aurait pu s'occuper de Mr. Bardouillet, au point de s'y intéresser ? Ses « appartements » se situaient au fond d'un couloir en cul-de-sac, et les autres habitants de la caserne ne devaient jamais passer devant sa porte. Ne s'engageait dans ce couloir que celui qui avait affaire avec Mr. Bardouillet.

Ces autres habitants appartenaient tous à une classe pauvre et soucieuse, ayant trop d'ennuis et de misère pour penser à s'occuper des charges d'autrui. Ils se désintéressaient de leur voisin, qui d'ailleurs faisait de même.

Mr. Bardouillet déposa donc la plume, se frotta longuement les mains à cause d'une légère crampe d'écrivain dont il souffrait parfois et regarda par l'unique fenêtre le paysage assombri.

Paysage..., en vérité..., si l'on peut appeler ainsi un fouillis de toitures en cône, des plates-formes étagées, quelques vagues frondaisons d'arbres perdus dans le soir.

Dans la pièce voisine, une pendule chevrotante sonna cinq coups.

— Cinq heures, murmura Mr. Bardouillet, cinq heures..., et personne ! Je suis habitué à plus d'exactitude.

Il y avait une grosse montre en nickel sur sa table, et Mr. Bardouillet écarquilla les yeux autant qu'il put pour suivre le mouvement de la grande aiguille.

— Deux minutes ! Trois minutes ! Cinq minutes ! C'est incroyable !

Il poussa un gros soupir et se laissa aller en arrière contre le dossier de sa chaise. Sur un large cendrier en gros verre bleu, sa pipe de terre rouge luisait faiblement à côté d'un petit paquet en papier gris et d'une boîte d'allumettes suédoises.

Machinalement, Mr. Bardouillet y puisa un peu de tabac. Mais, changeant d'avis, il le remit soigneusement dans le cornet en papier et se mit à branler frénétiquement la tête.

— J'attendrai encore un quart d'heure !

Le quart d'heure s'écoula. Il faisait noir au-dehors ; les toits et les arbres se perdaient dans une brume fuligineuse.

— Une demi-heure ! décida Mr. Bardouillet ; mais c'est la dernière limite, après cela, je ferme !

Soudain, il se dressa à demi sur son siège ; il lui avait semblé entendre marcher dans le corridor, mais de longues minutes s'écoulèrent et personne ne frappa à la porte.

Mr. Bardouillet devint visiblement nerveux. Il frotta une allumette et alluma le gaz. La pièce parut pauvrement meublée : la table, trois chaises disparates, un grand coffre-fort d'ancien modèle et des cartons verts, beaucoup de cartons verts. La pendule sonna la demi-heure.

— Il ne m'arrive jamais d'entendre mal, marmotta le petit homme, et il ouvrit la porte pour jeter un coup d'œil dans le corridor. Celui-ci était long et obscur, éclairé par une suite de hautes fenêtres laiteuses, où rôdait encore un reste de la clarté du jour. Mais aucune présence n'y était visible.

— Et pourtant, j'ai entendu ! grogna le scribe.

Il allait refermer la porte en bougonnant, quand la clarté du gaz tombant sur la porte lui fit découvrir quelque chose d'anormal : la carte de visite portant son nom avait quitté son horizontalité coutumière et était tournée négligemment en oblique.

Mr. Bardouillet devait être un homme d'ordre, car il la remit vivement en place, mais en même temps, il vit que quelque chose d'autre changeait sa sempiternelle ordonnance : un mot avait été inscrit au crayon rouge sous son nom.

Il se rapprocha de la carte, son nez touchant presque le bois de la porte, mais aussitôt il fit un pas en arrière en lisant le mot qui venait d'y être griffonné : *Assassin* !

— Hein ? gronda-t-il.

Il enleva soigneusement la carte de visite et la porta sous la lumière dansante du gaz pour mieux l'examiner.

Cet examen lui prit tout un temps.

Il regarda attentivement la haute écriture anguleuse et le paraphe furieux qui terminait l'épithète accusatrice.

Quand il déposa la carte, la pendule sonna six heures.

Mr. Bardouillet se frotta nerveusement les mains.

— J'ai entendu marcher, dit-il, mais non écrire ! Oui, de la façon rageuse dont ce mot est tracé, j'aurais dû entendre grincer quelque chose sur la porte. J'ai pourtant l'oreille fine !

Il retourna près de la porte et examina cette fois-ci le panneau extérieur, en s'aidant d'un bout de rat-de-cave comme luminaire supplémentaire. Tout en regardant, il monologuait :

— Impossible ! Impossible ! Bon, la carte n'a pas bougé depuis des mois. Voici un second trou de punaise... Ah, elle était piquée un peu plus bas. J'y suis !

Ces deux derniers mots n'avaient pourtant pas été prononcés sur un mode de triomphe, mais plutôt d'étonnement, sinon de terreur.

— La carte a été enlevée et remise en place, une fois que l'injure y fut tracée, conclut-il.

Il revint à sa pipe de terre rouge qu'il bourra et alluma.

Les ronds de fumée le ramenèrent à un certain calme et sans doute à une décision. Il fouilla dans quelques cartons verts, y prit des papiers qu'il glissa dans une serviette de cuir verdi par le temps.

Ensuite, ce fut le tour du coffre-fort, qui contenait une somme rondelette en bank-notes. Elle rejoignit les documents dans la serviette.

Cela fait, Mr. Bardouillet fit des yeux le tour de la pièce, éteignit le gaz et, bien que l'obscurité fût complète, il s'engagea sans hésitation dans le corridor.

Quand il eut atteint la rue, il se mit à trotter de toute la force

de ses petites jambes.

La soirée était grise et triste comme elle l'est souvent au début de l'automne à Londres. Il n'y avait pas de fog, mais néanmoins une brume basse, humide et glacée qui avait raison des plus épais manteaux.

Mr. Bardouillet ne semblait en avoir cure, car il allait toujours, les yeux fixés sur le sol et attentifs à tous les pièges de la rue.

De son menu pas égal et pressé, il couvrit pourtant assez rapidement les distances et arriva à Eaton Terrace, puis au coin de Cliveden Street, où un petit groupe de curieux stationnait devant une maison de maître de belle apparence.

Mr. Bardouillet vit les casques blancs de quelques policiers et l'activité nerveuse d'une demi-douzaine de reporters.

Il avisa un gros commissionnaire assis sur le timon de sa charrette plate, mordant à belles dents dans une pomme jaune.

— Bonsoir, mon brave, dit-il en saluant, si je ne me trompe, il doit être arrivé quelque chose à Melton House ?

Le commissionnaire l'admit, la bouche pleine.

— Si j'étais riche comme l'était Hamilton Melton, je n'aurais pas fait comme lui, déclara-t-il avec conviction.

— Je suppose que Sir Melton est encore riche, dit à son tour Mr. Bardouillet.

— Heu... on m'a toujours appris que dans le pays où il est parti, nul besoin n'est de livres et de cents, ricana le commissionnaire.

— Oh, fit douloureusement le petit homme, dois-je comprendre ?...

— Qu'il est mort ! Certainement, monsieur ! Sir Hamilton s'est suicidé cet après-midi. Une balle bien placée, dans le cœur dit-on, a mis fin aux jours de ce ravissant jeune homme, dont la fortune devait faire un des plus heureux de la terre. Moi, je dis qu'il y a une femme là-dessous !

— Un drame d'amour ?

— Sans aucun doute, sinon de quoi pourrait-on mourir quand on est beau et riche comme l'était Sir Hamilton ?

— Et cela vient d'arriver ?

— A quatre heures exactement !

Mr. Bardouillet remercia, salua et continua son chemin, comme si le drame lui était devenu indifférent.

Mais quelqu'un qui aurait, à ce moment, étudié attentivement son visage, ne se serait pas décidé si vite à conclure dans ce sens.

De fines gouttes de sueur perlaient aux tempes du petit homme, malgré la bise aigre et froide qui s'était mise à souffler.

Dans une ruelle traversière de Sloane Street, il entra dans une petite taverne déserte à cette heure, et commanda un grog bien épicé

qu'il avala à grands traits.

— Quatre heures ! murmura-t-il, et ce n'est qu'à cinq heures quinze que la carte a été posée sur ma porte. Pourtant, c'est son écriture ! Ainsi, quelqu'un d'autre que lui savait...

Il reprit du grog et resta un bon moment à réfléchir, les yeux dans le vide.

— Quelqu'un d'autre, reprit-il, mais qui ? J'aurais dû mieux examiner les lieux. Me faudra-t-il retourner là-bas ?

Il frissonna, bien qu'il fût assis à côté du poêle rouge.

A quelques pas de la taverne se trouvait un poste téléphonique public.

Mr. Bardouillet y entra, glissa une pièce de monnaie dans l'appareil et forma un numéro.

Quand il retourna dans la rue, il respirait plus fort et semblait déchargé d'un poids.

— Le sort en est jeté ! murmura-t-il. Un jour plus tôt ou plus tard...

Il se remit à marcher de son petit pas alerte de vieillard encore très vert.

*

— Bah, Mr. Dickson, c'est un crime assez ordinaire au fond !

Le surintendant Goodfield bâilla puis sourit au détective qui se tenait devant lui, dans une attitude pensive.

— Un coup de revolver tiré par derrière, en plein dans le crâne. Je suppose que l'assassin a fait son coup dès la porte ouverte. La victime est tombée le nez sur la table en cassant sa pipe de terre rouge.

— C'est-à-dire qu'il l'a cassée deux fois ! acheva Goodfield en riant, content d'avoir pu placer un calembour.

— Qui était ce Bardouillet ?

Goodfield fit un geste d'ignorance.

— Un homme bien obscur ! Il y a cinq ans qu'il est inscrit là-bas à Black-Friars. Les voisins n'en savent rien. Il payait régulièrement son loyer et les agents de la Compagnie des Eaux et du gaz disent qu'il n'a jamais eu une note en retard. Le coffre-fort a été ouvert avec les clés de la victime et tout l'argent – si argent il contenait – a disparu. Les papiers n'apprennent pas grand-chose ; ce ne sont au fond que des prospectus de diverses maisons de commerce. Quelque vague courtier ou commissionnaire, sans doute. L'affaire est en bonne voie pour être classée !

— Vous n'avez pas, par hasard, recueilli un ou deux de ces prospectus ?

— Mais si, mais si... En voilà quelques-uns sur le coin de ma table, en attendant que le garçon de bureau ne les emploie pour allumer les feux.

Harry Dickson les prit en main.

— Le garçon de bureau aurait fait une belle gaffe et mon ami Goodfield itou, dit-il froidement.

— Ah ! Et comment cela, je vous prie ? demanda le policier d'un ton pincé.

Harry Dickson étala devant lui une demi-douzaine de prospectus.

Dudson Brothers – Chaussures en tous genres. Marsh New Cut. 112 ter.

Hingley & Surrey. Tissus-éponges. Soieries artificielles. Bridge Road 173 B.

Curtoms & Son. Spécialités pharmaceutiques. Waterloo Road 409 C.

Livingstone & Balltree. Bois du Nord. Triplex et Multiplex de Finlande. Southwark Street, 25 ter.

— Eh bien ? bâilla de nouveau le surintendant.

— Consultez le bottin, Good !

Goodfield grogna, mais obéit tout de même.

Quand il eut regardé à l'adresse de Dudson Brothers, il secoua la tête, mais quand il fut arrivé à Livingstone, il poussa une exclamation de surprise.

— Eh bien ? répéta narquoisement le détective.

— Aucun de ces noms ne figure à ladite adresse dans le bottin !

— Précisément !

— Précisément..., ce n'est pas une réponse, Mr. Dickson, se plaignit le brave homme.

— Mon cher Goodfield, je crois que vous finirez par attacher quelque importance à ces misérables papiers commerciaux !

— Toutes ces fausses adresses sont dans le voisinage de Black-Friars, émit Goodfield en branlant du chef.

— La remarque est judicieuse et n'est pas sans valeur, approuva Harry Dickson, mais il y a mieux.

— Ah, et quoi donc ?

— Dans la chambre où le pauvre Sir Hamilton Melton s'est suicidé, on a trouvé un prospectus de Hingley & Surrey, rageusement roulé en boule.

— En quoi les tissus-éponges et les soies artificielles auraient-ils pu intéresser ce pauvre jeune homme ?

— Au point de les envoyer en boule à l'autre bout de la pièce,

quelques instants sans doute avant de mourir ! Oui, voilà le hic !

— C'est que le papier avait une signification inconnue, admit Goodfield.

— Nous y sommes, Good ! approuva vivement le détective. Tous ces faux prospectus ont chacun une signification spéciale. Les uns sans doute moins terribles ou plus terribles que les autres.

— Terribles ?

— Sans aucun doute, puisque Sir Melton en mourut ! Mais ils nous éclairent d'ores et déjà sur la profession de Mr. Bardouillet esq. C'était un fieffé et fort habile maître chanteur !

— Il s'agit de savoir qui encore a reçu de pareils papiers ! s'écria vivement le surintendant. L'assassin de Black-Friars doit se trouver parmi eux !

— Bravo, Goodfield, vous avez trouvé, mais ce qui est certain, c'est que ces personnes ne mettront aucune hâte à se faire connaître !

2. Nouveaux personnages

Lady Elisa Ogilvy se tenait immobile devant son secrétaire ouvert.

C'était une femme d'une remarquable beauté, nonobstant les assauts sournois de la quarantaine.

Elle s'était drapée dans sa robe d'intérieur garnie de riches fourrures et la serrait autour de ses membres, comme si un grand froid la prenait, bien que le thermomètre de la chambre marquât une température de serre chaude.

Pour la dixième fois au moins, elle défripa un journal vieux de huit jours déjà pour en lire et relire le même article.

C'était un quart de colonne en deuxième page relatant la mort de Mr. Bardouillet, sans grands commentaires, nouvelle probablement jugée par le reporter comme étant de minime importance.

— Pourtant, il est mort..., mort..., balbutia-t-elle.

Elle remit le journal en place et sonna.

Une femme de chambre vint aussitôt s'enquérir des désirs de sa maîtresse.

— Miss Charlotte n'est pas encore là ? demanda cette dernière.

— Il est à peine trois heures, mylady, fut la réponse respectueuse, et mylady n'ignore pas que Miss Hyams n'arrive qu'à quatre heures pour le thé.

Lady Ogilvy soupira.

— C'est exact, Brooker. Dès qu'elle sera arrivée, conduisez-la ici !

La soubrette s'inclina et se retira.

Restée seule, Lady Elisa fit fonctionner le mécanisme d'un tiroir secret de son secrétaire et en retira un portrait qu'elle considéra longuement, les yeux embués de larmes.

— Pauvre Hami... pourquoi avoir fait cela ?

Trois petits coups furent frappés à la porte.

La jeune femme remit vivement le portrait dans le tiroir et ferma sans bruit le secrétaire.

— Entrez ! ordonna-t-elle d'une voix raffermie.

Un gentleman d'âge mûr, grand, légèrement voûté par l'âge, entra et s'inclina profondément.

— Toujours à rêvasser, ma pauvre Elisa ? dit-il d'un ton compatissant.

Elle lui tendit la main et esquissa un pauvre sourire.

— Toujours, mon ami !

Lord Frédéric Ogilvy prit un air triste et grave.

— Moi-même, je reste sous l'impression de la mort tragique de mon pauvre neveu Melton, dit-il. Un suicide dans notre famille, Elisa, c'est terrible, surtout si les raisons en restent mystérieuses.

— Je ne sais que penser, murmura-t-elle.

— Pourtant, depuis ce matin, il y a quelques lumières qui semblent vouloir se faire, continua le vieux gentleman, mais elles ne sont guère d'une nature rassurante, ma chère Elisa.

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle avec effroi.

— Hélas ! On était parvenu à écarter la sotte supposition d'un drame sentimental, pour conclure presque à un accès de fièvre chaude, ce qui eût sauvé la face pour le malheureux en même temps que l'honneur de la famille. Mais, à présent, ce faible espoir semble vouloir s'envoler, lui aussi.

— Et que raconte-t-on ? balbutia la jeune femme avec émotion.

— Que sa fortune était fort compromise ! Depuis quelques semaines, il avait fait d'importants retraits à sa banque..., si importants même qu'il se trouvait à découvert au moment de sa mort !

Lady Elisa devint pâle et ferma les yeux.

— Il y a plus, continua son époux. Des créanciers juifs viennent de se faire connaître. Peu avant sa mort, le malheureux avait signé d'exorbitantes reconnaissances. Disons qu'il est décédé criblé de dettes.

— Mais pourquoi..., pourquoi ? gémit la jeune femme.

Son mari haussa tristement les épaules.

— Je n'arrive pas à connaître la vérité, et pourtant il faut que je la sache : pensez donc, chère amie, le fils unique de ma sœur se donnant la mort pour échapper à la honte !

— La honte ? s'exclama-t-elle.

— Des chèques sans provision circulent pour un très gros montant !

— Oh, sanglota-t-elle, c'est horrible.

— En effet, car Hamilton n'était pas un dépensier, ni un joueur hasardeux. Aussi ai-je décidé d'en avoir le cœur net. J'ai chargé un célèbre détective d'apporter la pleine clarté dans cette sombre histoire. Je craignais d'abord que l'affaire pût lui paraître trop futile pour s'en occuper, mais il n'en est rien. « L'affaire m'intéresse, mylord, m'a-t-il répondu, et je vais m'en occuper sans retard. »

— Qui est ce détective ? demanda la jeune femme à voix basse.

— Harry Dickson.

— Harry Dickson... Il y avait de l'effroi dans la voix de Lady Elisa quand elle répéta ce nom, mais son mari ne s'en aperçut pas.

Il baisa galamment le bout des doigts de sa femme et se retira sur quelques vagues bonnes paroles.

Peu de temps après, Brooker, la femme de chambre, annonça Miss Hyams.

Une boule de soies et de fourrures fit irruption dans la chambre et s'élança joyeusement vers Lady Elisa.

— Eh bien, belle cousine, combien de livres de suie, de goudron et de poix avez-vous broyées aujourd'hui ?

C'était une petite personne vive et pétillante, pas précisément jolie, mais plaisante avec ses petits yeux bleus brillant de malice et de joie de vivre.

Elisa se laissa embrasser fougueusement par la jeune fille, puis la garda contre elle, comme si elle voulait chercher un refuge à son chagrin dans cette joie juvénile que tout l'être de Charlotte respirait.

— Carly, petite Carly, j'ai tant de peine !

— Taisez-vous, Lizzie. Je sais, mais si vous continuez de la sorte, on finira par le voir autour de vous ! dit-elle d'un ton de commisération.

— Brooker n'écoute-t-elle pas à la porte ? demanda Lady Ogilvy avec crainte.

— Elle sait bien qu'il ne faudrait pas s'en aviser quand je suis là !

— Ecoutez, Carly..., c'est abominable.

— Je sais, je sais... Moi aussi j'avais de l'affection pour ce grand niais de Hamilton, mais on ne vit pas avec les morts, ma chérie !

— Ce n'est pas cela... Vous savez... Curtoms & Son ?

Charlotte parut soudain attentive et son menu visage devint grave.

— Oui, je sais... Eh bien ?

— Curtoms & Son...

— Spécialités pharmaceutiques : onguents, poudres, pastilles, fut la réponse impatiente. Finie cette chanson, je suppose !

— Hélas non ! Au courrier de midi, j'ai reçu son prospectus.

Charlotte Hyams ouvrit la bouche toute grande et considéra sa cousine d'un air fâché et incrédule.

— Que me chantez-vous, Lizzie ? Cet horrible Bardouillet est pourtant bien mort et le diable doit avoir son âme.

— Voici le papier, gémit Lady Ogilvy.

Machinalement, Charlotte prit le feuillet que lui tendait la jeune femme.

— C'est incroyable, murmura-t-elle, et qu'avez-vous fait ?

— Oh, je crains de devenir folle si cela continue. Aussitôt, j'ai téléphoné au numéro que vous savez et... je vous dis, Carly, que c'est

épouvantable !

— Mais cela ne m'apprend rien ! se fâcha Miss Hyams.

— Sa voix a répondu au téléphone. Oui, la voix de Bardouillet..., de Bardouillet qui est mort assassiné.

— Quelqu'un qui l'a imité. Cette canaille doit avoir des complices qui essayent de continuer ses horribles affaires.

— Malheureusement, il n'en est pas ainsi !

Charlotte la regarda avec stupeur.

— Que savez-vous donc de plus, Lizzie ?

— J'ai pris un taxi..., je suis allée là..., à Black-Friars. Oh, Carly, je ne sais comment j'en suis revenue vivante. J'ai frappé à sa porte et sa voix m'a crié d'entrer. Et je suis entrée... Il était là, comme toujours, devant sa table, avec sa pipe en terre rouge.

— Deux mille livres demain, a-t-il dit, et il a fait le geste de me congédier.

— Mr. Bardouillet, ai-je eu la force de balbutier, vous n'êtes donc pas...

Il m'a regardée avec une ombre de sourire.

— Vous en penserez ce que vous voudrez, mylady, m'a-t-il répondu, mais mort ou vivant, je possède toujours vos lettres et celles de votre neveu Melton. J'enverrai la première à Lord Ogilvy demain à cinq heures, si les deux mille livres en billets de la Banque d'Angleterre et non en chèque, ne sont pas en ma possession. Je vous salue, mylady !

Charlotte Hyams était devenue pâle.

— Avez-vous l'argent, Lizzie ?

— Je n'ai que quinze cents livres et il me faudra plus d'une semaine pour me procurer les cinq cents autres.

— Je vous les prêterai, Lizzie, bien que je ne sois pas très riche.

— Merci, ma chérie... Alors il faudra continuer à payer... toujours à payer ?

— Pour le moment, oui... je le crains, cela nous donnera le temps de nous retourner quelque peu.

— Carly..., vous... vous les porterez ?

Charlotte eut un haut-le-cœur.

— Soit, dit-elle d'une voix altérée. Alors je devrai aller là-bas, encore, comme les autres fois ? Oh, Lizzie, vous l'avez dit, c'est horrible.

— Ce n'est pas tout, Carly, continua sa cousine ; mon mari vient de prendre une décision qui me jette dans un terrible désarroi : il a consulté Harry Dickson !

— Ah ! l'imbécile, gronda la jeune fille.

— Qui ? Harry Dickson ? demanda naïvement Lady Ogilvy.

— Quant à cela non, et je le regrette, répondit amèrement Miss Hyams, Harry Dickson est bien l'opposé d'un imbécile. Mais Frédéric en est un... vu sous notre jour.

— Harry Dickson pourrait découvrir...

— Vos amours avec Hamilton, acheva sèchement Charlotte.

Elle se mit à réfléchir.

— Même de ce côté, rien n'est perdu, dit-elle enfin. Harry Dickson est un gentleman : il ne parlera pas !

— Si je pouvais vous croire, Carly !

— Vous l'avez toujours fait jusqu'ici et vous vous en êtes bien trouvée, il me semble, riposta la jeune fille légèrement vexée.

— Oh, ma chérie, je vous dois tant..., je vous dois tout !

— N'en parlons plus... Prenons le thé et défense formelle de souffler encore un mot de toute cette histoire : je désire ne pas partir d'ici la tête lourde de migraine. Je souhaite garder l'esprit lucide.

Charlotte Hyams n'était pas acceptée dans toute sa famille, qui lui reprochait amèrement son trop grand esprit d'indépendance. N'avait-elle pas voulu faire du théâtre ? Elle n'y avait pas réussi d'ailleurs et avait dû rester confinée dans des rôles de second plan.

Mais la faible Elisa Ogilvy savait rester forte dans ses affections. Elle plaida la cause de l'émancipée devant son mari et Ogilvy House resta ouvert à Charlotte Hyams.

Quand Brooker eut enlevé le plateau de thé, Charlotte se leva à son tour.

— Oh, restez, Carly..., supplia sa cousine.

Charlotte secoua énergiquement sa courte tignasse blonde.

— Chaque chose en son temps, ma chérie, vos affaires d'abord, soit... et elles seront soignées, je vous l'assure ; le travail vient ensuite, mais il vient tout de même.

— Vous jouez ce soir ?

— Non, une répétition seulement, mais je ne désire pas figurer au tableau noir des amendes ! Je suis déjà fort en retard.

— Prenez donc l'automobile !

— Pensez-vous ! Pour que le directeur me prenne pour une poule de luxe et en profite pour m'imposer un rabais sur mes appointements ! gouailla Charlotte Hyams. Le bus fera tout aussi bien mon affaire !

Les deux cousines s'embrassèrent tendrement et se séparèrent après avoir pris rendez-vous pour le thé du lendemain.

Le théâtre qui comptait Charlotte Hyams parmi ses pensionnaires, était coté comme une scène de deuxième rang. Disons qu'il méritait à peine le troisième. Il se situait au fond de Drury Lane, vers Broad Street, et sa clientèle se composait surtout de petites gens du quartier. On y jouait des vaudevilles français périmés, des farces,

des petites revues de fin d'année, et parfois une pièce ayant fait son temps au Châtelet de Paris, et servie dans une traduction aussi douteuse que peu littéraire.

Miss Hyams arriva juste à temps pour arrêter le bras du régisseur qui allait coucher son nom sur le tableau noir en regard d'une amende de deux shillings pour retard.

— Ne vous pressez pas, Mills, raila-t-elle, je n'ai pas des deux shillings à jeter à la face du directeur.

— Parlez-en du directeur, Miss Carlotta, bougonna le régisseur, il est d'une humeur massacranche. Bell reste bel et bien absent. A son domicile, on ne sait rien, sinon qu'il n'a pas reparu depuis huit jours.

— En bonne fortune ? se moqua Miss Hyams.

— Cela ne se demande pas ! Ah, l'amour, l'amour ! philosopha le vieil homme.

— Je me demande qui jouera désormais nos rôles de composition, dit pensivement l'actrice. Bell avait une piètre diction, mais il savait se composer une tête comme personne. Il sera bien difficile à remplacer.

— Le vieux vient d'engager un quidam qui paraît convenir.

— Ah, vraiment ? J'espère qu'il n'est pas trop moche, car tout au long de la nouvelle pièce, il me sert de partenaire, répliqua Miss Hyams.

— Moche... non, on ne peut dire qu'il l'est, mais sa garde-robe a rudement besoin d'être remontée. Il était sans engagement depuis six mois et je crois que pendant tout ce temps, il ne s'est pas nourri tous les jours de biftecks et de puddings au rhum ! ricana Mr. Mills. Tenez, Miss Carlotta, le voilà : son nom est Sweet !

Mr. Sweet arrivait presque en courant et s'excusait déjà.

— J'ai raté ma correspondance à Paddington, gémissait-il, j'espère que je ne suis pas en retard, monsieur le régisseur ?

— Il s'en est fallu de peu, Sweet, riposta Mr. Mills avec hauteur. La répétition du premier acte tire à sa fin et vous êtes de la première scène du deux, ainsi que Miss Hyams.

Mr. Sweet salua d'une profonde révérence sa jeune partenaire.

— C'est un grand honneur pour moi, de pouvoir donner la réplique à Miss Carlotta Hyams, dit-il en jetant un regard admiratif sur la jeune femme.

Celle-ci s'en aperçut et s'en trouva flattée. Décidément, l'homme lui plaisait, malgré son demi-saison élimé et son linge un peu défraîchi.

— Vous connaissez votre rôle, Mr. Sweet ?

Il s'inclina très bas.

— La pièce n'est pas neuve et je l'ai jouée plusieurs fois en province, répondit-il.

Ils avaient atteint les loges des artistes, quand la voix du second régisseur s'éleva dans les coulisses.

— Une demi-heure de pause entre le un et le deux pour faire les raccords !

— C'est plus qu'il nous en faut, dit Miss Hyams avec satisfaction ; voici votre loge, Mr. Sweet. Comme je ne dois pas me grimer, je serai prête dans un instant et je viendrai vous prendre.

— Vous me faites vraiment trop d'honneur, Miss Hyams ! murmura l'acteur.

Quelqu'un qui l'aurait suivi dans sa loge, aurait vu immédiatement que Sweet était un vieux rat de scène. Sans hésiter, il se choisit les postiches qu'il lui fallait, un peu de fond de teint et quelques coups de crayon gras lui composèrent une belle tête de mousquetaire.

Quand Miss Hyams frappa à sa porte, il s'adressait justement un coup d'œil satisfait dans la glace.

— Ah ! s'écria la jeune femme, savez-vous que vous êtes vraiment bien ?

Il se mit à rire.

Il n'avait plus rien du cabotin miteux de tout à l'heure ; l'habit de soirée lui seyait à merveille, la fine barbiche noire allongeait avantageusement son visage et le léger trait de khôl lui donnait des yeux rêveurs d'amoureux.

— Chic ! s'écria Miss Hyams, vous ressemblez à l'empereur Napoléon III !

Elle consulta sa montre-bracelet.

— Vous avez travaillé en vitesse, mon ami, car il nous reste encore plus d'un quart d'heure avant d'entrer en scène. Bavardons ! Vous pouvez fumer si vous le voulez !

— Vraiment ? demanda joyeusement l'artiste. Mais je vais certainement vous décevoir : je suis un plébéien et je ne fume que la pipe... Encore mon tabac ne sera-t-il de choix qu'au jour où je pourrai passer à la caisse !

Un rire clair et juvénile lui répondit.

— J'adore cela ! Vous me plaisez énormément, Mr. Sweet !

Mr. Sweet prit dans la poche de son lamentable pardessus une hideuse petite pipe en terre qu'il bourra d'un tabac grumeleux. Miss Hyams approuva.

— Si j'étais un homme, je ne fumerais jamais que de pareils calumets, avoua-t-elle.

Ils bavardèrent de choses et d'autres.

Mr. Sweet s'avéra charmant causeur, même si, en dehors des choses du théâtre, son érudition ne paraissait pas très grande.

La sonnette du régisseur retentit dans les coulisses et de toutes

parts les artistes accoururent pour le deuxième acte.

Le directeur se tenait contre la niche du souffleur, la mine sombre : il doutait des possibilités de sa nouvelle recrue.

Mais à mesure que l'action se déroulait, son visage s'éclairait : Sweet jouait à merveille. Il avait l'aisance de Bell, le lâcheur, mais en plus de cela sa diction était parfaite.

— Je vais lui préparer un engagement pour trois saisons consécutives, se dit-il avec satisfaction. Avec un sujet pareil, j'oserai remonter *Oliver Twist* !

De son côté, Miss Hyams ne cachait pas sa joie d'avoir enfin un partenaire digne d'elle.

Le vieux régisseur Mills, qui avait plus de trente ans de théâtre à son actif, s'en aperçut et ricana doucement.

— Ce diable de Sweet, je crois qu'il a tapé dans l'œil à la Carlotta !

La répétition s'acheva à l'extrême satisfaction de tout le monde : la bonne humeur du patron déteignait sur son personnel.

« Ce Sweet est une véritable découverte, se disait-on de toutes parts, et certainement il sera bien meilleur camarade que ce petit morveux de Bell ! »

Charlotte Hyams retourna à son appartement de Red Lion Street.

— Ce Sweet me plaît, murmura-t-elle, je cherche un homme... et je ne sais quoi en moi me dit que Sweet est un homme !

Sweet s'était éclipsé modestement, en homme qui sait qu'il ne faut pas trop se fier aux rapides succès.

Il avait décliné gentiment l'offre des rafraîchissements que lui avaient faite ses nouveaux camarades, prétextant une fatigue que tout le monde admit sans la moindre réserve.

Bien malin qui eût pu le suivre ! Comme une ombre, il se fondit dans le brouillard nocturne.

3. Harry Dickson perd la face

Derrière Red Lion Street se trouvent quelques misérables ruelles qui, un jour ou l'autre, disparaîtront sous le pic des démolisseurs.

En attendant, leurs tristes et vieilles demeures servent de havre à des gens de bien petite condition : représentants de commerce sans grande clientèle, voyageurs à la commission, artisans en chambre.

L'une de ces maisons est la pension de famille de Mrs. Bradfield, une respectable veuve qui connut des jours meilleurs. Elle louait sa demeure, des sous-sols aux greniers, à des prix fort modiques.

— Le déjeuner comporte du rôti de porc, Mr. Nathanson, dit-elle ce jour à son nouveau pensionnaire, mais pour vous il y aura du mouton bouilli.

Mr. Nathanson, dont le nom et l'aspect révélaient l'Israélite à cent pas, fut sensible à cette attention.

— Vous me comblez, Mrs. Bradfield, murmura-t-il en saluant.

Il se frotta les mains en signe d'évidente satisfaction et monta l'escalier à petits pas feutrés.

C'était un long escogriffe, maigre, au nez recourbé, au teint brouillé.

Commissionnaire en fausse bijouterie, il portait toujours une petite mallette plate en cuir noir.

Dans la pension de famille de Mrs. Bradfield, il occupait une petite chambre donnant sur la cour intérieure et où il faisait si sombre qu'en plein midi, il fallait y allumer la menue ampoule du plafond.

Pourtant, l'obscurité devait sembler lui convenir, puisqu'une fois dans sa chambre il ne tourna pas le commutateur.

Il se contenta de fermer soigneusement sa porte à clé et de masquer le trou de la serrure en pendant son chapeau à la poignée.

Ensuite, il se posta derrière les rideaux de mousseline tendus devant l'unique fenêtre de la pièce.

La vue pourtant manquait de charme : une cour étroite, noire et suiffeuse, une sorte de puits avec un pan de ciel comme couvercle.

Mais Mr. Nathanson semblait s'en contenter également.

Il prit une chaise et s'y installa à la façon des marins, le ventre contre le dossier. Ses yeux ne quittèrent plus la cour.

Presque en face de sa fenêtre s'en ouvrait une autre dont les rideaux de fine guipure révélaient chez le locataire un certain goût du

luxé.

Il se passa tout un temps avant que le Juif fût récompensé de son attente.

Une lampe électrique s'alluma et un petit salon coquettement meublé apparut. Une forme se mouvait lentement dans la pièce. Après quelques minutes, elle se précisa et le Juif put la détailler à son aise.

Certes, Miss Charlotte Hyams ne devait pas se douter des regards indiscrets qui suivaient tous ses mouvements sinon elle eût tôt fait de baisser les stores de toile rouge, mais de longue date elle avait appris à ne pas se méfier des pauvres voisins qui occupaient la maison de Mrs. Bradfield.

Elle s'occupa donc un peu de sa toilette, prit un livre, bâilla, le rejeta bientôt, l'air songeur.

De son côté, Nathanson restait immobile, ses regards rivés sur la jeune actrice.

Comme la rêverie de la belle se prolongeait, il secoua la tête avec un peu de dépit et réprima un bâillement.

— Elle me fera perdre beaucoup de temps, grogna-t-il.

Comme si Miss Charlotte n'avait attendu que cette saute d'humeur, elle se leva et se dirigea vers la muraille.

Nathanson devint très attentif.

Un petit panneau venait de s'y ouvrir.

Charlotte sembla fort s'affairer autour de son contenu, puis elle referma le portillon et la muraille reparut nette à l'endroit de l'armoire secrète.

Peu de temps après, la jeune femme prit son manteau de fourrure, s'en drapa et sortit. Nathanson fit de même et gagna la rue. Comme il y arrivait, il vit au loin Miss Hyams héler un taxi et disparaître.

Paraissant heureux de ce départ, Nathanson retourna dans sa chambre. Son apathie avait complètement disparu et il se mit à défaire fébrilement sa mallette de cuir. D'étranges objets en sortirent.

C'étaient des plaques plates d'un métal sombre, dont chacune pouvait avoir une longueur de trente centimètres. Le Juif les ajouta les unes aux autres, et l'engin s'allongea, s'allongea...

Sans bruit, il ouvrit sa fenêtre et inspecta la cour obscure.

C'était l'heure du déjeuner et personne ne se trouvait à ce moment dans les autres chambres ; l'étroite courette était déserte, comme elle devait l'être souvent d'ailleurs.

Nathanson fit entendre un léger grognement de satisfaction. Il poussa son engin hors de la fenêtre. Bientôt, celui-ci rejoignit le rebord de la fenêtre d'en face : un pont étroit et fragile se trouvait établi entre les deux.

Il fallait que l'homme fût un habile et audacieux acrobate pour

oser se risquer sur une pareille passerelle, mais à aucun moment la peur ne sembla l'habiter.

Il mit deux secondes pour franchir le pont improvisé et périlleux, deux autres pour ouvrir la fenêtre, une seule pour bondir dans la chambre de l'artiste et attirer le pont vers l'intérieur.

Nathanson était dans la place !

Sans hésiter, il se dirigea vers le mur. Les gestes de Miss Hyams devaient être gravés dans sa mémoire, car il les refit sans l'ombre d'une hésitation et, un instant après, le panneau de l'armoire secrète fut ouvert.

Nathanson glissa la main dans l'ouverture, et une singulière grimace déforma son visage.

— Ah bien, fort bien ! grommela-t-il.

Il tenait au bout des doigts un petit carton sur lequel se trouvait écrit d'une main ferme : « Harry Dickson n'est qu'un imbécile ! »

A son grand regret, Mrs. Bradfield perdit ce jour-là son pensionnaire juif qu'une affaire urgente appelait sur le Continent.

*

— Vous m'avez plu dès la première minute, Sweet, mais n'allez pas en conclure que je vous aime ! J'ai cherché un camarade en vous, plus même, un ami... Je ne me trompe jamais sur la valeur d'un homme, aussi je vous ai fait mes plus intimes confidences. Vous êtes pauvre et je puis vous aider, mais vous pouvez m'aider bien plus encore !

Ainsi s'acheva la première partie de l'entretien entre Charlotte Hyams et Baxter Sweet.

Ils achevaient de dîner dans un humble restaurant de Covent Garden et l'actrice tenait ses yeux bleus et clairs fixés sur son nouveau camarade.

Elle venait de lui raconter tout ce qu'elle savait au sujet de sa cousine Lady Ogilvy et du singulier Mr. Bardouillet.

Sweet resta longtemps songeur, une ombre étendue sur son visage fripé mais intelligent.

— Vous vous êtes gentiment jouée de Harry Dickson, dit-il enfin.

— Oui, j'avais vu tout de suite que quelqu'un m'épiait de l'autre côté de la cour dans la pension de famille de Mrs. Bradfield. Puisque Dickson s'occupait de cette malheureuse affaire, ce ne pouvait être que lui, ai-je conclu. Et je me suis amusée à lui donner une leçon.

— Donc ce détective vous suspectait !

— C'était assez logique, puisque j'ai toujours été

l'intermédiaire entre cet affreux Bardouillet et ma pauvre cousine Lizzie !

— Qui pouvait être ce Bardouillet ?

Elle haussa les épaules avec un peu d'impatience.

— Pouvait..., dites-vous ; dites donc carrément « peut », car au-delà de la mort, ce bandit semble vouloir continuer son ignoble jeu de chantage.

— Qu'attendez-vous au juste de moi, Miss Carlotta ? demanda tout à coup Sweet. Franchement, je crains que vous n'ayez exagéré ma valeur !

Elle secoua énergiquement la tête.

— Jamais ! Je me vante d'être physionomiste, monsieur !

Sweet parut flatté et sourit.

— Lady Ogilvy est très riche, n'est-ce pas ?

Charlotte fit un geste de dénégation.

— C'est ce qui vous trompe. Elisa est une Hyams. Et, bien que de bonne lignée, les Hyams ne sont pas riches. Témoin moi-même !

— Alors c'est Lord Ogilvy qui doit l'être pour deux.

— Certainement, Frédéric pouvait se permettre d'épouser une jeune fille de bonne famille, mais à peu près sans le sou, et très jolie...

— Dans ce cas, les chantages de Bardouillet ne devraient pas affoler si fort la pauvre lady, répliqua Baxter Sweet.

Charlotte Hyams laissa fuser un petit rire amer.

— C'est ce qui vous trompe encore ! Lord Ogilvy est loin d'être la générosité en personne. Il tient même bien serrés les cordons de sa bourse.

— Et lady Elisa a dû recourir à celle de son neveu par alliance Melton pour subvenir aux demandes d'argent du maître chanteur ?

Charlotte acquiesça, les yeux sombres.

— En effet, mais le couteau de Bardouillet coupait des deux côtés, car il faisait chanter également le pauvre Hami !

— Bardouillet détenait-il des lettres compromettantes ?

— Oui, elles furent volées à Lady Ogilvy. Voici en peu de mots l'histoire de ces malheureuses épîtres.

» Depuis trois ans, Lizzie et Hami échangeaient des lettres, disons... un peu tendres, trop tendres peut-être. Un jour, Lizzie prit peur et supplia Melton de cesser leurs relations coupables. Je ne sais si Hami accéda à ce désir, mais ce qui est certain c'est qu'en vrai gentleman il rendit ses lettres à Lizzie. Celle-ci eut la faiblesse de les garder dans un tiroir secret de son secrétaire. C'est de là que, quelques mois plus tard, elles disparurent, celles de Lizzie et celles de Hamilton en même temps. Peu de temps après, Bardouillet entra en scène.

— Chaque prospectus recelait une demande ou une menace ?

— Oui, Dudson Brothers voulait dire : « Envoyez de l'argent ».

En général, c'était mille livres. Hingley & Surrey signifiait : « Je n'ai rien reçu, prenez garde ! » Curtons & Son : « Je double la somme ! » Et Livingstone & Balltree : « Demain, les lettres seront remises à qui de droit. » Il se peut qu'il y en ait même d'autres, qui devaient signifier de plus grosses sommes, mais ici la mémoire me fait défaut.

— Bardouillet n'aurait-il pas eu d'autres victimes sous sa coupe ? demanda brusquement l'acteur.

Le front de Miss Hyams se fronça.

— Si, murmura-t-elle à voix basse.

Elle prit un temps avant de reprendre la parole.

— La chose est arrivée au théâtre, dans notre théâtre, dit-elle. Il y a plus d'un an de cela. N'avez-vous jamais entendu parler du ténor d'opérette Francis Mackline ?

— Si fait, un bien joli garçon !

— Un vilain monsieur, oui ! Il avait fait la connaissance d'une de ses admiratrices qui commit l'imprudence de lui envoyer quelques lettres trop enflammées.

» Peu de temps après, Mackline partit pour Vienne et Bardouillet fit bientôt savoir à la dame en question qu'il était en possession de ses lettres !

— Le nom de l'imprudente ? Pouvez-vous me le confier ?

— Grâce Mastbury...

— La femme du grand industriel ! Bardouillet a trouvé là brebis propice à une tonte en règle, ricana Sweet ; mais, dites-moi, comment le savez-vous ?

— Francis Mackline m'avait prise comme confidente. Il m'a parlé de ses amours avec Grâce Mastbury.

— Et vous les avez gardées pour vous, ces confidences ?

— Oui, sans doute, si ce n'est que j'en ai parlé à Lizzie ; nous ne nous cachons rien !

— Cela ne me dit pas comment vous avez appris l'intervention de Bardouillet.

— Vous avez raison. Vous avez entendu parler de Bell, votre prédécesseur, n'est-ce pas ? Ce garçon me faisait la cour, et je l'envoyais paître avec fracas. Il ne se découragea pas pourtant et, à la fin, se contenta d'une sorte de camaraderie assez franche. Un jour qu'il avait bu, c'était peu de temps après le départ de Mackline, il me raconta que ce dernier l'avait accusé d'avoir volé les lettres de la dame Mastbury pour les vendre à un maître chanteur.

— Il n'y a pas que Bardouillet dans Londres pour exercer ce vilain métier !

— Attendez ! Un soir, chargée d'une mission par ma cousine, je vins trouver Bardouillet dans son officine. J'ai croisé Mrs. Mastbury dans le corridor. Elle essaya de masquer son visage, mais je l'ai très

bien reconnue. Et c'est de moi-même que j'en vins à la conclusion que vous connaissez à présent...

— Très bien, dit Baxter Sweet, je veux bien mettre la main à la pâte. Etes-vous libre demain ?

— Mais certainement.

— A quelle heure prenez-vous le thé chez votre cousine ?

— A quatre heures.

— Dans ce cas, je vous accapare pour deux heures. Donnons-nous rendez-vous à Black Friars Road, devant les magasins de Page & Summers.

— Et alors ? demanda-t-elle avec curiosité.

— Nous irons relancer la bête, si bête il y a, dans son antre !

Il se leva, lui tendit la main et partit rapidement.

Charlotte Hyams le suivit d'un regard rêveur.

— C'est un homme, en effet, et comme je regrette de devoir ruser avec lui... Ah, Harry Dickson, mon pauvre petit, je vous ai reconnu sous le déguisement du Juif Nathanson, mais si vous croyez que je ne vous découvre pas sous celui de Baxter Sweet !

4. ... Mais Harry Dickson triomphe !

— Dites-moi, Goodfield, quel est le médecin qui a procédé à l'autopsie de feu Bardouillet ?

— C'est le docteur Muggins, Mr. Dickson !

— Je m'en doutais un peu !

— Comment cela ? demanda le surintendant interloqué.

— Parce qu'il n'y a de pire négligent, j'allais dire d'imbécile, dans tout Londres. Il a donné sans plus le permis d'inhumation ?

— Sans doute au cimetière de Brompton.

— Vous allez me signer sur l'heure un permis d'exhumation en règle !

— On ne peut rien vous refuser ! gouailla Goodfield en s'exécutant.

A dix heures du matin, la tombe était ouverte et le détective se penchait sur le cercueil éventré.

De sa main gantée de caoutchouc, il toucha le visage bleui du mort, resta quelques instants en contemplation devant la hideuse dépouille et donna l'ordre aux fossoyeurs de remettre tout en place.

— Je le pensais bien, murmura-t-il, nous allons pouvoir terminer promptement cette affaire.

A deux heures précises, Miss Charlotte Hyams descendit de taxi devant les magasins de Page & Summers et tendit une main cordiale à son collègue Sweet.

— Je frissonne à l'idée de me trouver en face d'un fantôme, dit-elle, en emboîtant le pas à l'acteur.

— Vous ne vous trouverez en face de rien du tout, Miss Carlotta, du moins pas pour le moment !

— Eh, fit-elle étonnée, on dirait que vous avez déjà fait quelque découverte.

— Puisque vous me prêtez tant de qualités, autant que j'essaye d'en démontrer quelques-unes, railla-t-il doucement.

Elle eut un sourire singulier.

— Je ne m'attendais pas à moins de votre part, Mr... Sweet.

Si l'acteur remarqua l'hésitation, du moins n'en laissa-t-il rien paraître. Ils marchaient à présent d'un bon pas. Une brume noirâtre avait envahi les rues et il y faisait sombre comme à la nuit tombante.

A l'intérieur du bâtiment qui abritait les bureaux de feu Mr. Bardouillet, quelques maigres becs de gaz avaient été allumés.

Ils traversèrent les corridors déserts et sonores pour arriver bientôt devant la porte de l'office du maître chanteur.

Rien n'y était changé ; seule la carte de visite avait disparu de la porte.

Miss Hyams voulut frapper, mais son compagnon la retint.

— Inutile, dit-il, il n'y a personne !

Il prit une clé dans sa poche, clé qui s'adapta parfaitement dans la serrure et la fit fonctionner aussitôt.

Miss Charlotte ne fit aucune remarque à propos de ce nouveau talent de Mr. Sweet ; déjà le bureau avait attiré son attention. Mais il ne présentait rien de remarquable, et la chaise devant la table était vide.

Après avoir fermé la porte à l'aide de sa clé, Mr. Sweet se dirigea vers la pièce voisine et en sortit porteur d'un singulier objet qu'il installa sur la chaise.

— Ciel ! s'écria Miss Hyams en regardant le mannequin, mais c'est Bardouillet !

Sweet allait répondre quand soudain il dressa l'oreille : quelqu'un marchait dans le corridor.

Vivement, il prit sa compagne par le bras et l'attira dans la chambre contiguë. Une vive perplexité se reflétait sur le visage de l'acteur.

— Ce n'est pas ce que j'attendais, dit-il.

— Mais quoi alors ?

— Peu importe..., on verra, mais silence !

Les pas s'étaient arrêtés devant la porte, on entendit le grincement d'une clé, puis la porte fut ouverte avec force et aussitôt un coup de feu retentit.

Miss Hyams allait crier, mais elle sentit la main de Sweet sur sa bouche.

Dans le corridor, des pas résonnaient, s'éloignant.

Tous deux revinrent dans la pièce et Sweet se pencha sur le mannequin dont la tête ballait.

— Tout comme pour feu... Bardouillet, murmura-t-il ; c'est logique, mais ce qui ne l'est pas, c'est que le tireur s'est servi d'un revolver d'un autre calibre !

— Mr. Dickson..., dit doucement la jeune femme.

Celui-ci se mit à rire.

— Je savais bien que vous m'aviez reconnu, dit-il avec bonne humeur, mais qui sait si cela n'entraîne pas dans mon jeu ? En prenant Harry Dickson comme confident, vous étiez certaine de vous assurer sa discrétion à l'endroit de votre cousine. Miss Charlotte, même si Dickson se faisait appeler Baxter Sweet, vous êtes très habile, très perspicace et je vous admire réellement.

— Je suppose que vous me suspectez de jouer un rôle fort trouble en cette affaire, riposta-t-elle, les yeux en bataille. Mais aussi fort que vous soyez, monsieur le détective, vous avez laissé fuir un assassin !

— Moi ? Pas le moins du monde !

— Et celui qui vient de tirer ?

— On n'est pas nécessairement un assassin pour avoir envoyé une balle dans la tête de cire d'un mannequin, même si ce fantoche a les traits de Mr. Bardouillet.

— Vous semblez vous être attendu à ce qui vient d'arriver !

— Le fait est que j'attendais un coup de feu, mais pas celui-là !

— Et lequel donc, je vous prie ?

— Celui qui éclatera à deux heures trente précises !

— Et qui le tirera, monsieur le prophète ? fit-elle, incrédule.

— Mr. Bardouillet !

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous êtes tout de même un type étonnant, Mr. Dickson, quoique votre maquillage laisse souvent à désirer, permettez-moi cette critique en tant que femme de métier !

— Il est presque l'heure, murmura le détective en consultant sa montre, ne restons pas ici, car la personne qui vient n'en serait pas à une balle près si elle se voyait en danger !

Le cri mélancolique d'un porteur d'eau retentit au loin dans les sombres couloirs du lugubre bâtiment.

— Vite dans la chambre voisine, ordonna le détective avec force, et laissez-moi faire !

Il avait pris un sachet dans sa poche et, tout en détournant légèrement la tête, y avait puisé une bonne poignée de poudre.

Des pas rapides bien que feutrés sonnèrent dans le corridor.

Une clé tourna dans la serrure, presque sans le moindre bruit.

Charlotte Hyams, les yeux agrandis par la terreur, vit cette porte s'ouvrir et par la fente apparaître le canon d'acier bleui d'un revolver.

Un coup de feu claqua et le mannequin, que Dickson avait remis en place, s'écroula de côté.

Mais en même temps, le détective lança de toutes ses forces sa poignée de poudre par la fente de la porte.

Un cri de douleur retentit et, comme un tigre, Harry Dickson s'élança.

— Ne criez pas, Bardouillet, ricana-t-il, ce n'est que du poivre et cela passera bientôt. Très bien, je tiens votre revolver et je vous passe le cabriolet.

Charlotte Hyams ne put attendre plus longtemps et accourut. Mais aussitôt elle poussa une plainte déchirante.

— Lizzie !

Lady Elisa Ogilvy, hagarde, les yeux larmoyants, se tenait debout, enchaînée, comme si elle ne savait pas ce qui se passait autour d'elle. Mais à peine entendit-elle la voix de Charlotte, que son visage blêmit de fureur.

— Vipère ! rugit-elle.

— Oh, Mr. Dickson, gémit l'actrice, est-ce possible ?

*

Après avoir remis Lady Ogilvy aux policiers stationnant dans les environs, Harry Dickson conduisit Miss Hyams chez lui, à Baker Street, et s'expliqua.

— Lady Ogilvy était pauvre, et son mari la laissait manquer d'argent, vous me l'avez dit vous-même, Miss, mais ses besoins d'argent étaient énormes : elle devint Mr. Bardouillet. S'installant ici, elle ouvrit un cabinet de chantage. Les relations qu'elle possédait dans le grand monde lui en faisaient connaître les dessous, et grâce à des complicités ancillaires, il ne lui était pas difficile de se procurer des lettres compromettantes pour s'en servir à son avantage. Elle jeta aussi son dévolu sur un neveu de son mari, Melton, ou plutôt sur sa fortune, et elle se mit personnellement en frais pour établir une liaison et une correspondance coupables. Elle fit coup double, soutirant à son ami l'argent nécessaire au soi-disant Bardouillet, et en le faisant chanter à son tour. Elle ruina le malheureux, plus vite qu'elle ne l'avait cru, car elle le croyait plus riche. Et Melton se suicida.

— Voulez-vous me faire croire qu'Elisa prit la forme de Bardouillet ?

— N'avez-vous jamais joué avec elle des comédies d'amateur ?

— Si. Nous, les Hyams, nous avons le théâtre dans le sang...

— Et elle fut un Bardouillet parfait, poussant la perfection jusqu'à fumer du mauvais tabac !

— Halte, monsieur le détective, s'exclama Charlotte Hyams ; cette étrange passion, c'est moi qui l'avais, je crois vous l'avoir dit, et... je l'ai passée à ma cousine, je crois !

— Et cela fut sur le point de vous rendre suspecte à mes yeux, mais passons.

— Mais Bardouillet a été tué ! s'écria tout à coup l'actrice.

— Non, il fallait nécessairement un complice qui pût prendre sa place ici, ce complice était son amant et elle le tenait par le funeste amour qu'il éprouvait pour elle. Elle l'a tué sans remords pour faire disparaître à jamais Bardouillet !

— Et qui était ce malheureux ?

— Vous le connaissiez bien : le mime Bell !

— Oh, le pauvre garçon !

— Il a payé chèrement sa lâcheté, je l'avoue.

— Vous ne dites pas tout : qui a tiré le premier coup de feu, celui que vous n'attendiez pas ?

— J'y arrive.

Harry Dickson demanda la permission de fumer et l'obtint aisément.

— Ceci se complique un peu, suivez-moi bien, miss !

» Quelqu'un aimait le pauvre Hamilton Melton d'un amour caché. Quelqu'un qui avait la fâcheuse habitude d'écouter aux portes, car c'était la femme de chambre de Lady Ogilvy, la petite Brooker. De cette façon, elle apprit, par les conversations des amants, l'existence du terrible Bardouillet.

» Quand elle apprit le suicide de l'être aimé – et elle fut une des premières à l'apprendre, puisqu'elle devait porter une lettre de sa maîtresse à Melton –, elle comprit tout de suite que Bardouillet en était la cause.

» Elle courut chez lui pour le tuer, mais le courage lui manqua au dernier moment. Une idée puérile germa alors dans son cerveau. Elle retira en tapinois la carte de visite piquée sur la porte du maître chanteur, y inscrivit le mot « assassin », courut la remettre en place et s'enfuit.

» Bardouillet l'entendit se sauver et poussant la tête dans le couloir, remarqua la carte.

» En étudiant l'écriture, Bardouillet-Lady Ogilvy reconnut celle de sa femme de chambre !

» Elle prit peur et décida d'en finir avec le cabinet de chantage en y laissant le cadavre de Bell, ne pensant pas une minute que les médecins légistes auraient tôt fait de découvrir ce camouflage.

» Mais le hasard et la bêtise d'un certain docteur la servirent...

» C'est alors que je découvris dans le bureau un téléphone clandestin. Dois-je avouer que, bien vaguement encore, je commençais à penser à Lady Ogilvy comme étant trop bizarrement mêlée à cette affaire. Je précise : j'avais découvert d'autres victimes et toutes étaient en relations directes avec votre cousine.

» C'est alors que je donnai moi-même le fameux coup de téléphone.

» Lady Ogilvy accourut aussitôt et trouva mon mannequin en place. Mais était-elle démunie d'arme en ce moment ou prit-elle peur ? La scène que j'attendais, caché dans la chambre voisine, ne se produisit pas et elle s'enfuit.

» Elle était tellement troublée qu'elle fut sincère en vous racontant l'étrange et terrible événement ou presque, puisqu'elle crut nécessaire, par habitude sans doute, d'y ajouter une demande d'argent

qui vous était destinée. Mais Brooker, comme toujours, écoutait aux portes, et celle-ci apprit ainsi que Bardouillet, le fourbe, était revenu. Elle décida de le tuer pour venger son amour.

» Brooker arriva peu de temps avant sa maîtresse que j'avais convoquée, en tant que Bardouillet, pour deux heures trente, et, fichtre, elle faillit brouiller mes cartes !

— C'est horrible, murmura Charlotte Hyams, des sanglots dans la voix, elle sera pendue.

Le téléphone sonna sur la table du détective.

— Rassurez-vous, Miss Carlotta, dit-il après avoir écouté la communication, le Seigneur a eu pitié d'elle ; on vient de m'apprendre qu'elle est morte d'une rupture d'anévrisme au moment où son transfert à la prison venait d'être décidé.

Charlotte Hyams resta longtemps silencieuse.

— Je me suis montrée bien méchante à votre égard, dit-elle tout à coup.

— Vous êtes une brave fille, qui avez voulu sauver l'honneur de votre cousine, répondit-il d'une voix émue.

Elle sourit faiblement.

— Le théâtre va me paraître bien triste, bien vide, murmura-t-elle ; toute ma vie, je regretterai Baxter Sweet !

LE PORTRAIT DE Mr. RIGOTT

1. Quelqu'un ne revient pas.

Au coup de trompe du passeur d'eau, Mrs. Rigott sut qu'il était près de quatre heures. A ce moment, Cruckey, le marinier, chargeait son ponton de passagers, et les transportait d'une rive à l'autre du canal de Newbury.

Mrs. Rigott savait que, ce jour, feraient le voyage les dames Wunkle, Miss Shepherd et Mr. Crabb, ses invités du lundi.

Elle leur servirait du thé, du véritable thé de Chine, du Su-Song, dont un marin ami, la pourvoyait régulièrement, des muffins, du cake chaud et des sprats en daube, une spécialité de la maison.

La maison de Mrs. Rigott se trouvait sur le quai qui longe le canal de Newbury, à l'endroit où celui-ci s'évase en un bassin servant de point d'attache à quelques vieux cargos semainiers, toujours les mêmes, venant des ports de Belgique et de Hollande.

A voir la demeure, on l'eût dit échappée de quelque petite ville zélandaise, tant elle était menue et proprette. Ses volets étaient d'un vert tendre, et les petites vitres des fenêtres étaient encore serties dans du plomb, comme au bon vieux temps.

A l'intérieur, l'illusion continuait : la cuisine-salle à manger était carrelée de rouge vif, des bahuts flamands étaient chargés de chopes en grès bleu et de belles assiettes en faïence de Tournai, un poêle de Louvain, tout en longueur, fonçait en avant dans la pièce comme une bête orgueilleuse.

L'après-midi printanier était frisquet et Mrs. Rigott avait tisonné jusqu'au moment où le corps arrondi du poêle s'était mis à rougir.

— Là, ils peuvent venir maintenant, dit-elle en jetant un regard satisfait à la table servie.

Mrs. Rigott était une petite vieille accorte, un peu grasse, aux splendides bandeaux d'argent ; éternellement vêtue d'une robe de surah noir, copieusement blindée de passementeries anciennes. Elle avait dû être bien jolie autrefois et, dans la petite ville maritime, on affirmait qu'elle ne manquait toujours pas d'admirateurs et même de soupirants.

Mais elle ne vivait que pour son fils Jerry, employé dans une maison de la place, la firme Cooper & Binney, où l'on vendait de tout, des articles de ménage, du lard en barils, des biscuits en boîte et de la fausse bijouterie ; à cette unique affection, elle joignait un culte

presque idolâtre pour la mémoire de son feu mari Ned Rigott, ancien capitaine au long cours.

La trompe de Cruckey résonnait de plus en plus fort et, en s'approchant de la fenêtre, dont elle souleva les blancs rideaux de mousseline, Mrs. Rigott vit débarquer les passagers du ponton.

Les dames Wunkle, affublées d'immenses pèlerines, en descendaient comme d'un transatlantique, emmenant dans leur sillage la blonde et frêle Miss Cora Shepherd, qu'on disait fiancée à Jerry.

— Bon, grommela Mrs. Rigott, ce vieil animal de Crabb se fera de nouveau attendre ; il sera obligé de prendre passage sur une petite yole de marinier et cela lui coûtera six pence. Pendant deux heures, il gémira ici sur la dépense. Tant pis pour lui, les retardataires ont toujours tort, n'est-il pas vrai ? conclut-elle en s'adressant à un portrait pendu à la place d'honneur sur la muraille du fond.

L'homme à casquette de marin qui s'y trouvait représenté, continuait à sourire, mais Mrs. Rigott y lut un acquiescement à sa question.

— Mon pauvre Rigott, murmura-t-elle, et ses yeux bleus devinrent humides.

Mr. Rigott avait fait le bonheur de sa femme à sa façon, celle de tous les marins au long cours.

L'ayant épousée jeune, il avait aussitôt recommencé à courir les mers, ne revenant que de loin en loin à Newbury, mais y trouvant toujours un home prêt à le recevoir, une femme patiente et aimante et un fils appliqué.

Et un jour, il n'était plus revenu.

Bien des mois après, une brève lettre du Lloyd annonça à Mrs. Rigott qu'elle était veuve, et que le vapeur *Astrologer* que commandait Ned Rigott devait être considéré comme perdu.

L'histoire de Mrs. Rigott était en somme celle de bien des femmes de marins...

Sans doute les pensées de la veuve allaient-elles se reporter mélancoliquement vers le passé défunt, quand elles furent heureusement détournées par l'entrée des invitées.

— Mes chéries, dit la bonne hôtesse, le thé est à point et vous savez que sa qualité ne tolère aucune attente. Les muffins sont chauds, le cake aussi. Nous allons nous mettre à table sans Mr. Crabb !

Elle se tourna vers Miss Cora et son visage devint radieux.

— Que vous êtes jolie, mon enfant ! Je parie que vous avez tricoté vous-même ce joli chandail... Ah, une fois de plus, vous allez séduire mon pauvre Jerry !

La jeune fille sourit doucement et se mit en devoir d'aider sa future belle-mère à servir le thé.

Miss Deborah Wunkle, la plus âgée des deux sœurs, minauda

aigrement :

— Pauvre Cora, elle va bien s'ennuyer pendant une heure encore, puisque Jerry ne quitte son comptoir qu'à cinq heures !

Les dames Wunkle, sèches et dévotes vieilles, aimaient faire ressortir à tout propos que Jerry Rigott n'était pas un employé de bureau, mais un vendeur, un simple calicot : Mais cela n'offusquait ni la maman ni la fiancée.

Le thé fut versé dans des tasses de majolique noire et aussitôt les dames Wunkle firent preuve d'une voracité fantastique, engloutissant d'énormes morceaux de cake beurré, des muffins brûlants et des sprats ruisselant de sauce sinapisée.

Mr. Crabb arriva avec un quart d'heure de retard ; il était employé à la mairie de Newbury et son service finissait ordinairement à trois heures de l'après-midi. Rien qu'à voir sa tête, on voyait qu'il était porteur de nouvelles importantes.

— Un cambriolage à la mairie ! s'écria-t-il dès qu'il eut franchi le seuil. Tout le monde a dû travailler pour remettre les archives en ordre, tellement les bandits avaient bouleversé les précieuses paperasses de nos bureaux.

— Je me demande ce qu'on a pu voler à la mairie, s'écria Miss Deborah Wunkle ; des encriers vides, des plumes sans barbe, de vieilles affiches municipales, des souris peut-être ?

Mr. Crabb lui jeta un regard désapprouvateur.

— Vous parlez de choses que vous ne connaissez pas, Miss Wunkle, dit-il avec reproche. La caisse communale contenait à ce moment sept cents livres en argent liquide, or et billets de banque !

— Et tout cela a été volé ? s'écria Mrs. Rigott. Vous allez voir que les gens du conseil vont en profiter pour voter de nouvelles taxes !

— Hum, répondit Mr. Crabb, je n'ai pas dit cela, et voilà précisément où l'affaire se corse et devient mystérieuse : on n'a pas touché à la caisse, on n'a pas même fracturé mon pupitre, où je garde toujours une cinquantaine de livres pour les besoins de mon emploi.

— C'est que les voleurs n'en auront pas eu le temps, opina Miss Shepherd.

— Détrompez-vous, miss : bien qu'ils aient opéré à deux pas du coffre-fort, ils n'y ont pas même touché, ils se sont contentés de retourner les archives, mais alors... quel désordre ! Pour moi, c'est un exploit anarchiste !

— N'ont-ils rien emporté en fait de paperasses ? demanda la cadette des sœurs Wunkle.

Mr. Crabb fit un geste désespéré.

— Comment voulez-vous qu'on le sache ? Il y en a des tonnes entières. Il est vrai qu'elles ne présentent aucun intérêt !

Il prit un air avantageux.

— Ce que j'estime avoir de la valeur, les registres de l'état civil, je les garde chez moi. J'en ai reçu l'autorisation par décret du conseil communal, car je les mets en ordre après mes heures de bureau, contre une juste rémunération supplémentaire, cela va sans dire !

Miss Deborah retroussa son nez rouge avec dédain.

— Peuh, c'est bien ce qu'il doit y avoir de moins important en fait d'écrits dans notre mairie, il me semble !

Mrs. Rigott sentit venir l'orage et, en parfaite hôtesse, elle se hâta de détourner la conversation.

— Cela se trouvera dans les journaux, dit-elle, et ce sera une bonne affaire pour eux, car depuis des jours et des jours, ils ne contiennent rien qui vaille vraiment la peine de les lire.

— C'est vrai, concéda Mr. Crabb en mordant à belles dents dans un cake aux fruits, gluant de confiture de cerises, en tant que nouvelles intérieures, nous sommes en Angleterre comme un bateau en eaux tranquilles. Il n'en est pas de même à l'étranger. Le Japon fait la grimace à la Russie, qui le lui rend bien. Un building de trente-huit étages s'est effondré à Chicago. La Hongrie cherche un roi comme les grenouilles de la fable...

— C'est donc bien difficile à trouver ? demanda naïvement Miss Cora.

— Il paraît. Le vieux roi est mort sans laisser de descendant et voici que son peuple veut en trouver un, bon gré mal gré ! Sont-ils fous dans ces petits patelins balkaniques !

— Ce sont des peuples bien curieux, dit rêveusement la jeune fille. Ah, comme j'aimerais voyager, voir du pays, étudier les mœurs des habitants !

— C'est dommage que Jerry ne se soit pas fait marin comme son père, ricana Miss Deborah, il vous aurait emmenée avec lui à son bord.

— C'est ce qui vous trompe, riposta Mrs. Rigott avec sévérité, la femme ne suit pas son mari à bord, témoin moi-même. Ai-je jamais suivi mon pauvre Ned dans ses lointains voyages ?

— Vous seriez loin en ce moment, dit méchamment Miss Wunkle.

— Vous dites vrai, Deborah, soupira tristement la veuve, et mon pauvre Jerry serait bien seul maintenant !

Ce fut au tour de Mr. Crabb d'intervenir. Il comprit qu'il devait donner un autre tour à l'entretien, et se tourna aimablement vers Miss Shepherd.

— N'avez-vous pas voyagé avant de vous établir à Newbury, Miss Cora ? demanda-t-il.

La jeune fille sourit doucement à ses souvenirs.

— Si cela peut s'appeler voyager ! dit-elle. Comme Jerry est fils de marin, je suis fille de marin. Je suis même née à bord, dans la Méditerranée, mais on m'envoya bien vite à terre dans un pensionnat français. Tout comme à Jerry, la mer m'a pris mon père qui était alors depuis longtemps déjà veuf de ma pauvre maman. J'ai pris du service comme stewardess à bord d'un navire de tourisme qui desservait régulièrement les côtes de l'Afrique du Nord, mais pendant tous ces voyages, je n'ai fait qu'entrevoir les ports, du haut d'un pont de navire. C'est bien peu !

— Et, il y a un an, vous avez jeté l'ancre à Newbury, acheva Mr. Crabb.

— La firme qui m'employait fit de mauvaises affaires, mais les patrons furent bons pour moi et me procurèrent une place chez leurs correspondants de Newbury.

— Vous y aurez en tout cas trouvé le bonheur, dit triomphalement Mr. Crabb, car Jerry est un excellent garçon et sera bon époux comme il fut toujours bon fils !

Au nom de Jerry, Mrs. Rigott leva la tête vers la vieille horloge flamande.

— Il va venir, dit-elle, voici que j'entends la trompe de Cruckey !

Tous les yeux se tournèrent vers la fenêtre.

On vit le ponton se détacher de la rive opposée du canal et se mettre à glisser sur l'eau moirée.

— Mais..., murmura Mrs. Rigott en regardant les rares passagers du bateau, mon Jerry n'est pas à bord.

— C'est le jour des retardataires, railla Miss Deborah.

— C'est bien contre ses habitudes, soupira la maman avec un peu d'inquiétude.

— A moins qu'on n'ait cambriolé les magasins de Cooper Binney, persifla la vieille fille.

Mr. Crabb s'était posté devant la fenêtre.

— Je ne le crois pas, miss, dit-il après quelques instants d'examen, voici trois employés de la firme Cooper qui rentrent chez eux.

— Demandez-leur pourquoi Jerry n'est pas avec eux, supplia Mrs. Rigott.

Serviable, Mr. Crabb prit son chapeau et courut vers le quai ; on le vit accoster les trois jeunes gens et engager de brèves palabres avec eux.

Quelques minutes plus tard, il revint, tête basse.

— Eh bien, fit-il avec hésitation... eh bien...

— Mais parlez donc, Mr. Crabb ! s'écria Miss Shepherd.

— Ses collègues m'ont dit... ils m'ont dit..., balbutia le brave

homme, que Jerry n'est pas venu au magasin cet après-midi.

— Pas possible ! cria Mrs. Rigott.

Mr. Crabb accepta avec une joie mal contenue la mission d'aller téléphoner à Messrs, Cooper & Binney ; et quand il revint, il ne parut guère être plus avancé qu'après sa conversation avec les trois collègues de Jerry.

— Ces messieurs déclarent qu'ils ne l'ont pas vu et s'en montrent fort étonnés car, affirment-ils, Jerry est la ponctualité et l'ordre en personne. Ils ont même pensé qu'il pouvait être malade et, sur le coup de trois heures, ils ont voulu envoyer leur garçon de courses, le petit Briggs, chez Mrs. Rigott pour s'en informer, mais Briggs a prétendu avoir rencontré Jerry, vers deux heures, dans la rue de l'Homme-de-Fer...

— La rue de l'Homme-de-Fer ! s'écria Miss Deborah avec horreur.

En effet, cette ruelle, où s'ouvraient des bouges à matelots et des tavernes interlopes, était bien la plus mal famée de tout Newbury.

— Mon garçon..., mon petit..., sanglota Mrs. Rigott.

Les sœurs Wunkle partirent à six heures, pour ne pas manquer le dernier passage de Cruckey. Mr. Crabb resta héroïquement jusqu'à huit heures, prodiguant de vagues et vaines consolations.

Quand à onze heures, Miss Cora se leva, pâle et défaite, Jerry Rigott n'était pas encore revenu.

2. Les surprises d'une enquête

Après une terrible nuit blanche, Mrs. Rigott se leva et, machinalement, se mit à faire son ménage.

— Mon pauvre Jerry, pleurait-elle doucement, que vous est-il arrivé ?... Oh, Ned, si vous étiez ici pour me conseiller...

Elle allait s'adresser comme toujours au portrait du cher défunt quand soudain, elle laissa choir le balai qu'elle tenait à la main.

Le portrait de Mr. Rigott avait disparu !

La veuve se laissa tomber sur une chaise, fixant éperdument l'endroit vide où, la veille encore, souriait l'avenante image de feu son mari.

— Il est peut-être tombé, murmura-t-elle.

Mais le carreau était rouge, propre et luisant comme toujours, et le balai fut promené en vain sous les meubles : il n'en ramena aucun portrait.

Mrs. Rigott était encore toute à son effarement, quand on frappa à la porte de la rue. Elle l'ouvrit aussitôt.

Deux gentlemen la saluaient avec respect : l'un très grand, ayant l'air d'un clergyman, l'autre en qui Mrs. Rigott reconnut le vieux Mr. Cooper en personne, petit et pimpant.

— Mrs. Rigott, dit le dernier, pouvez-vous nous accorder quelques instants d'entretien ?

— Je suppose qu'il s'agit de mon fils, sanglota la veuve. Oh, Mr. Cooper, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux !

— Rassurez-vous, ma bonne dame, répondit le petit vieillard d'un ton affectueux teinté de commisération, nous n'avons aucune nouvelle à son sujet et qui dit pas de nouvelles dit souvent bonnes nouvelles.

Mrs. Rigott hocha tristement la tête.

— Ce n'est pas possible autrement, dit-elle tout bas.

— C'est ce que nous saurons bientôt, riposta Mr. Cooper, j'ai appris hier soir, qu'un homme illustre était de passage à Newbury, et j'y ai vu comme le doigt de Dieu. Je suis allé le trouver sur-le-champ à *l'Hôtel de la Jetée* où il était descendu, et je l'ai supplié de nous aider. Soyez rassurée, autant que vous pouvez l'être, Mrs. Rigott : je vous présente Mr. Harry Dickson !

— Harry Dickson ! haleta la vieille dame.

Le grand détective s'inclina avec un bon sourire.

— Et je me suis mis immédiatement à l'ouvrage, madame, dit-il d'une voix douce. J'ai exploré de nuit tout le quartier maritime qui environne la rue de l'Homme-de-Fer.

— Et vous avez trouvé..., non, vous n'avez rien trouvé ! pleura la mère éplorée.

— Mais non, je ne dis pas cela, au contraire, je crois bien avoir trouvé quelque chose. Vous comprendrez toutefois, madame, qu'il y a des choses que, dans l'intérêt de mon enquête, je dois garder strictement pour moi seul. Une chose pourtant peut vous être certifiée : votre fils vit !

— Il vit ! s'écria Mrs. Rigott. Ah ! Mr. Dickson, si vous le dites, je puis le croire. Mais, ajouta-t-elle soudain méfiante, serait-il en danger ?

Le détective ne répondit pas immédiatement. L'instinct maternel ouvrait les yeux de la veuve.

— Peut-être, dit-il évasivement, mais ce danger ne va pas perdurer. Je ne connais pas encore sa nature précise, mais je crois qu'il est plutôt souhaitable que votre fils soit pour l'heure hors circulation.

La veuve joignit les mains.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? Ce garçon ne doit pas se cacher pourtant !

— N'avez-vous rien remarqué d'anormal ces derniers temps ? demanda le détective en éludant la question.

— No...on, c'est-à-dire si.

Mrs. Rigott fit part à Dickson de la curieuse et inexplicable disparition du portrait de son époux.

— Depuis dix ans que mon mari nous a quittés pour toujours, son portrait n'a pas été enlevé de cette place au mur, Mr. Dickson, et voilà que soudain il a disparu.

Harry Dickson se leva pour inspecter l'endroit vide.

— Le portrait a été volé, dit-il.

— Volé ! Chez moi ?

Du doigt, le détective tâta le mur.

— Il était attaché par quatre petits clous très profondément enfoncés dans le mur, déclara-t-il, et il n'y en a plus que trois. Aux deux clous supérieurs adhèrent encore de petits fragments de papier, le troisième est légèrement tordu et branle dans son alvéole, le quatrième est tombé. Le portrait a été arraché du mur avec une certaine violence.

Mrs. Rigott le considérait avec stupeur, comprenant mal où il voulait en venir.

— Quand avez-vous vu le portrait pour la dernière fois ?

— Mais pendant l'heure du thé... peut-être après... Vous

comprenez que je n'ai fait que penser à Jerry, et cela m'a fait oublier quelque peu mon mari.

— Racontez-moi par le menu ce qui s'est passé à l'heure du thé.

La veuve s'exécuta sans aucune peine. Ce n'était pas bien difficile après tout de retracer le calme après-midi dont l'issue fut si pleine d'appréhensions et de craintes.

— Donc, Miss Shepherd vous a quitté en dernier lieu. Est-elle de haute taille ?

— Non, elle est plutôt petite..., disons comme moi.

— Pour atteindre le portrait, il vous fallait monter sur une chaise ?

— En effet, c'est ce qui m'arrivait en enlevant la poussière, à moins que Jerry le fit pour moi ; il n'a pas besoin d'une chaise, lui, il est très grand !

— Très bien, dit Harry Dickson en se frottant les mains, soyez plus que jamais rassurée, madame.

— En quel sens peut-elle l'être, Mr. Dickson ? intervint Mr. Cooper, qui avait jusque-là écouté en silence.

— Parce que son fils est en vie !

— Ah, et puis-je vous demander pourquoi ?

— Parce qu'il est grand, Mr. Cooper !

— Cela dépasse mon entendement, murmura le vieillard.

— Vraiment, quand je vous l'expliquerai plus tard, vous verrez que c'est simple. Oui, cher monsieur, si Jerry Rigott avait été de petite taille, je crois que j'aurais tout de même fait draguer le canal pour retrouver son cadavre, mais à présent nul besoin n'en est, Jerry est bien en vie !

Harry Dickson consulta sa montre.

— A quelle heure Mr. Crabb prend-il son service à la mairie ? demanda-t-il.

— A dix heures seulement, répondit Mrs. Rigott.

— Ce qui veut dire que nous aurons à le relancer chez lui. Savez-vous où il habite, Mr. Cooper ?

— De l'autre côté de l'eau. Je serais heureux de vous servir de guide, sir, répliqua le petit vieillard.

Sur quelques paroles de réconfort, ils prirent congé de Mrs. Rigott et grâce à un bon pourboire ils obtinrent de Cruckey de pouvoir devancer l'horaire de son premier transport.

Mr. Cooper conduisit le détective par un fouillis de petites ruelles, où la vie quotidienne s'éveillait lentement. Ils traversèrent la place de la mairie encore tout endormie et Mr. Cooper en profita pour narrer à son compagnon l'autre événement qui mettait Newbury en émoi : le cambriolage nocturne de la maison communale, où rien

n'avait été volé pourtant.

Contre toute attente, le détective parut y prêter beaucoup d'attention.

— N'êtes-vous pas échevin de la ville, Mr. Cooper ? demanda-t-il.

— Je le suis, en effet !

— Alors, malgré l'heure un peu matinale, vous allez pouvoir me faire ouvrir les portes de la mairie pour une petite tournée dans les locaux.

— Certainement, accepta le vieillard, heureux de pouvoir donner une preuve de son autorité à un homme aussi célèbre.

Un portier mal éveillé leur fit les honneurs de quelques bureaux fétides et obscurs où s'allongeaient des meubles disparates et vieillots.

Harry Dickson examina quelques serrures et sourit.

— Voilà ce qui s'appelle du bel ouvrage, dit-il enfin. Un professionnel n'aurait pu opérer avec plus de soin et de circonspection. Le meilleur service anthropométrique ne pourrait pas relever ici l'ombre d'une empreinte digitale. Clenches, poignées, vantaux, meubles..., tout a été passé à l'éther une fois le travail fait. Quant aux papiers eux-mêmes...

Il feuilleta quelques liasses.

— Ils ont été manipulés avec des gants en caoutchouc !

Tout à coup, le détective tomba en arrêt devant une porte donnant dans le cabinet des archives.

— Qui ferme les portes le soir ? demanda-t-il au portier.

— Moi-même, sir, dès la fermeture des bureaux.

— Et celle-ci ?

— Mais – comme les autres !

— Eh bien, mon ami, elle est ouverte !

— Négligence ! dit sévèrement Mr. Cooper en se tournant vers l'employé.

Harry Dickson secoua la tête.

— Ne l'accusez pas, Mr. Cooper, cet homme a fait son service, car cette porte a été fracturée cette nuit !

— Cette nuit ? Vous dites bien *cette* nuit ? Mais le cambriolage date de la nuit précédente !

— Eh bien oui, mais cette nuit encore, votre mairie a reçu une visite mystérieuse. Où donne cette porte ?

— Sur un couloir et puis sur une cour qui ne nous sert plus guère, répondit le portier.

— Voyons le couloir et la cour.

Le couloir ne leur apprit rien, mais une fois dans la petite cour, le détective manifesta un intérêt inaccoutumé.

— Quelles sont ces maisons dont l'arrière-façade donne sur cette cour ?

— Celles de la rue Nelson, dit Mr. Cooper. Une bien petite rue pour un si grand nom, et je le regrette, car elle ne compte guère que trois ou quatre maisons.

Le détective leva le nez en l'air et immédiatement après baissa la tête.

— Je crois que le portier de la mairie cumule ses fonctions avec celles d'agent de police, dit-il en voyant l'insigne que l'employé portait sur le revers de son habit.

— En effet, sir ! répondit l'homme en se mettant au garde-à-vous.

— Courez de toute la vitesse de vos jambes, mon ami, et arrêtez la première personne qui sort de l'une de ces demeures. Ne vous étonnez de rien et ne vous laissez pas émouvoir. D'ailleurs ladite personne sera tellement inquiète que vous verrez immédiatement que quelque chose n'est pas en règle.

L'agent courait déjà, quand Dickson le héla :

— Enfermez-la dans vos propres appartements, l'ami, et soyez discret, pas un mot à personne !

— Faites ce que monsieur vous dit de faire ! ordonna Mr. Cooper.

Puis, se tournant vers Dickson :

— Je suis curieux de savoir qui c'est !

— Heu... Il vous faudra patienter pourtant ; chaque chose en son temps ! Et celle-là peut attendre. Je tiens beaucoup à rencontrer Mr. Crabb sans retard.

— Nous n'en sommes pas bien loin !

Au bout de quelques minutes, ils se trouvèrent près d'une maison basse de gentille apparence devant laquelle se tenait une femme d'âge mûr.

— C'est la femme de ménage de Crabb, expliqua Mr. Cooper. Eh bien, Mrs. Crumps, on n'ouvre pas ?

— Voilà plus d'un quart d'heure que je sonne et que je frappe à la porte, répondit la femme d'un ton maussade. Si le vieux croit que j'ai du temps à perdre ! J'ai d'autres ménages à faire que le sien !

— Cela lui arrive-t-il souvent de vous faire attendre ? demanda Harry Dickson.

— Pour cela non, je puis le dire. Mr. Crabb est très matinal et il m'ouvre toujours à mon premier coup de sonnette ; même qu'il lui arrive de m'attendre sur le pas de sa porte !

Le front du détective s'était assombri.

— Il nous faut entrer immédiatement dans cette maison, dit-il d'une voix brève.

— Lui serait-il arrivé malheur ? larmoya soudain Mrs. Crumps. Oh, oh, — allons-nous le trouver mort d'une « plexie », comme c'est arrivé au cordonnier Muston, l'année dernière, ou assassiné par des bandits ? Le pauvre cher homme a quelque argent ! Si vous cassez la petite vitre de la porte, sir, vous arriverez facilement à faire glisser les verrous et la chaîne de sûreté.

Le conseil était bon et Harry Dickson le suivit immédiatement.

Le détective et ses deux compagnons se trouvèrent dans un petit hall luisant de propreté au fond duquel on voyait une porte entrouverte.

— La lumière brûle encore dans son bureau ! s'écria Mrs. Crumps. Et lui qui est si économe à cet endroit !

Harry Dickson s'élança vers le fond du hall et poussa la porte.

Il vit un bureau de dimensions restreintes, une table, chargée de gros registres, éclairée par un bec de gaz encore allumé malgré le jour.

Devant celle-ci, affalé sur une chaise, la tête bizarrement inclinée sur l'épaule gauche, Mr. Crabb semblait dormir.

Mais Mr. Cooper poussa un cri d'horreur : une large flaque de sang se figeait sur la carpette devant l'employé de la mairie.

— Il a été tué d'un coup de feu par-derrière, constata Dickson.

Mrs. Crumps allait se mettre à pousser des hauts cris lorsque Harry Dickson lui intima rudement l'ordre de se taire.

— Vous allez rentrer chez vous, Mrs. Crumps, ordonna-t-il, et ne pas en sortir avant d'en avoir reçu l'autorisation expresse de Mr. Cooper. Et naturellement, vous ne direz rien à personne. A ce prix, vous serez largement dédommée de vos heures de travail perdues. Sinon, je vous fais conduire en prison.

Mrs. Crumps était au fond une maîtresse femme qui savait ce que parler veut dire ; elle accepta presque avec calme.

Harry Dickson prit un des registres de la table et consulta son carnet de notes. Puis il se mit à feuilleter le gros volume.

— La page 128 manque, dit-il... Voyons la date... C'est bien cela !

Il se tourna vers Mr. Cooper qui continuait à n'y rien comprendre.

— Mrs. Crumps ne restera pas longtemps prisonnière à son domicile, dit-il, je crois bien qu'avant la fin de la journée, tout sera dit et fait !

— Où allons-nous maintenant ?

— Nous retournons à la mairie !

Ils arrivaient à peine sur la petite esplanade qui s'étendait devant la maison communale, qu'ils virent de loin, le portier leur faire des signes frénétiques.

— Ah ! messieurs, si j'avais pu prévoir cela ! Elle avait une fiole dans son sac, et à peine l'avais-je fait entrer dans ma chambre, qu'elle en a avalé le contenu !

— Diable ! s'écria Dickson en se mettant à courir.

Dans la loge basse et obscure du portier, Mr. Cooper vit le détective s'agenouiller près d'une forme immobile étendue sur le sol.

— Cela passera, grommela le détective, ce n'est que du laudanum, et encore en solution assez faible, mais cela provoquera un sommeil qui ne finira pas avant la nuit close. Pour le moment, il n'est pas question de songer à un interrogatoire.

Mr. Cooper s'approcha et de nouveau il cria de stupeur.

Il venait de reconnaître en la prisonnière, Miss Deborah Wunkle !

3. Et ce que l'on trouva...

— Vite chez les dames Wunkle, grogna Harry Dickson. Je crains fort d'avoir fait un pas de clerc !

Ils sonnèrent à la porte d'une maison haute et étroite, sans qu'il leur fût ouvert. A la fin pourtant, une fenêtre s'entrebâilla à l'étage et le visage apeuré de Miss Betsy Wunkle, la cadette, se pencha au-dehors.

— Je ne puis descendre, gémit-elle, ma sœur m'a enfermée depuis hier soir dans ma chambre et il m'est impossible d'en sortir.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Harry Dickson, je suppose que les serrures de Newbury ne sont guère plus compliquées que celles de Londres.

Un tour de rossignol en effet eut raison de la serrure en peu de secondes et le détective et Mr. Cooper entrèrent dans une maison entretenue avec une minutieuse propreté.

— Allons délivrer cette pauvre fille, dit Harry Dickson. Nul besoin n'est de lui dire où se trouve sa sœur, ni dans quel état.

Ils furent reçus par une femme tout en larmes.

— Qu'est-ce qui nous arrive ? sanglota-t-elle. Deborah toujours si calme, si maîtresse d'elle-même, est devenue comme folle, depuis hier soir. Je pense que cette triste affaire de Jerry lui a monté à la tête !

— Elle aimait donc bien ce jeune homme ? demanda Harry Dickson.

— Comme son propre fils ! Songez donc qu'elle l'a vu naître.

— Miss Betsy, dit Harry Dickson d'un ton rassurant, rien de fâcheux ne se passe ni pour vous, ni pour votre sœur, tout est un peu... bizarre, il est vrai, mais laissez-moi faire appel à votre confiance et aussi à votre intelligence. Dites-moi ce que votre sœur a fait hier soir ?

La pauvre Betsy secoua tristement la tête.

— C'est à n'y rien comprendre ! Dès que je suis entrée dans cette chambre, elle m'y a enfermée à double tour, sans me fournir la moindre explication. Elle est folle et moi, je vais le devenir !

— L'avez-vous entendue cette nuit ?

— Oui, car je n'ai pu fermer l'œil... Il me semble qu'elle parlait avec quelqu'un.

— Où cela ?

— C'est étrange... à l'étage supérieur, où ne se trouvent que des chambres abandonnées. Elle y a marché toute une partie de la nuit.

— Merci, dit le détective, c'est tout ce que nous désirons savoir.

Toujours suivi de Mr. Cooper, ainsi que de la vieille fille tout en larmes, Harry Dickson monta à l'étage.

— Oh, s'écria Betsy..., on a dressé un lit dans cette chambre ! Ce sont des matelas et des oreillers empruntés à la chambre de Deborah !

— Il n'y a pas si longtemps qu'elle était occupée, observa Dickson.

— Mais oui, dit naïvement Betsy Winkle, un quart d'heure avant votre arrivée, j'ai entendu ma sœur descendre l'escalier. Je l'ai suppliée de me délivrer, mais elle n'a même pas daigné me répondre.

— Un quart d'heure, murmura Mr. Cooper, mais il y a plus d'une heure que...

D'un geste, Harry Dickson lui imposa le silence.

— Ce n'était pas Miss Deborah que je voulais faire arrêter par le portier de la mairie, lui murmura-t-il à l'oreille.

— Mais qui alors ? demanda tout bas Mr. Cooper.

Il ne reçut aucune réponse, car le détective venait de retourner le lit de fortune et retirer de l'amas des coussins, un carton carré.

— Reconnaissez-vous ce portrait ? demanda-t-il à Mr. Cooper ?

— Ciel ! c'est celui de Mr. Rigott !

— *All right* ! fit Harry Dickson. Tout devient clair à présent.

Mr. Cooper soupira. Cette clarté n'existait pas encore pour lui !

Harry Dickson considéra longuement le portrait de Mr. Rigott et sourit.

— Mr. Cooper, dit-il, nous allons voir lever le rideau sur le dernier acte de cette pièce qui aurait dû rester une comédie, mais qui, hélas, a tourné à la tragédie par la mort de Mr. Crabb. Il me reste une personne à voir parmi celles qui se trouvaient hier chez Mrs. Rigott : Miss Cora Shepherd.

— La secrétaire de Mason & C° ? Newbury n'est pas bien grand et nous y serons dans dix minutes.

Ils y furent en moins de temps car ils avaient marché d'un bon pas, et c'est à peine s'ils n'avaient pas couru.

Quand ils se furent arrêtés devant une belle bâtisse neuve, portant le nom de « Mason & C°, exportateurs », Harry Dickson se gratta doucement le menton.

— Prenons garde aux complications internationales, murmura-t-il.

— Hein ? s'écria Mr. Cooper, qui crut avoir mal entendu.

— Patientez encore un peu et vous saurez !

Mr. Mason le chef de la firme vint au-devant de Mr. Cooper la main tendue.

— Cooper..., quel bon vent matinal vous amène ?

— Ce monsieur, mon ami, désire vous demander quelque chose.

— Les amis de nos amis... répondit en français Mr. Mason.

Harry Dickson s'inclina.

— Puis-je parler une minute à Miss Shepherd ?

— Elle est dans son bureau... Et comme elle l'occupe seule, vous n'y serez pas dérangés. La voici !

Cora Shepherd se leva à l'entrée des visiteurs.

— Messieurs ? demanda-t-elle avec politesse, vous désirez ?

— Me présenter d'abord, mon nom est Harry Dickson.

La jeune femme s'inclina.

— J'en suis flattée ; votre nom ne m'est pas inconnu, il s'en faut de beaucoup.

— C'est que votre mémoire est bonne, madame la duchesse von Schutterbach. J'ai l'honneur de vous apprendre que Mr. Jerry Rigott, pardon, Son Altesse le prince héritier d'Hongrêlie, est en route pour son pays et pour... son trône.

Elle devint livide.

— J'ai perdu, murmura-t-elle.

— Mais vous avez aussi tué, dit sévèrement le détective.

— Cet imbécile de Crabb... Peuh, que vaut la vie de cet homme dans la balance des destinées d'un pays !

— La loi anglaise pourrait bien voir autrement les choses.

Elle éclata d'un rire amer.

— Puisque j'ai perdu, la vie ne m'est plus rien, mais je vous dirai ceci, Mr. Dickson : Jerry... pardon, Sa Majesté le roi d'Hongrêlie, ne pourrait tolérer qu'on pendre son ancienne fiancée.

Harry Dickson la considéra d'un air sombre.

— Je suppose...

— N'en dites pas plus long, avant la fin du jour je serai morte.

— Je vous crois, duchesse... et que Dieu vous pardonne !

Elle prit son manteau et son chapeau et partit sans tourner la tête.

*

— Il y a bien des années, raconta Harry Dickson à Mr. Cooper, le jeune prince d'Hongrêlie, épris d'aventure, partit sur mer. Il ne donna plus signe de vie, et ce n'est que bien plus tard qu'on apprit qu'il était entré comme officier dans la marine marchande anglaise.

C'est ainsi qu'il arriva un beau jour à Newbury, y fit la connaissance d'une belle jeune fille qu'il épousa en justes noces. Il en eut un fils. Mais il avait la passion de la mer et il continua à naviguer, retournant de loin en loin au home anglais et se conduisant d'ailleurs en mari parfait.

» Un jour, le hasard ou peut-être la nostalgie le ramena au pays natal, juste au moment où son auguste père venait d'y mourir.

» Le devoir d'un roi fut-il plus impérieux que l'appel de la mer et celui de la famille fondée en Angleterre ? Je ne pourrais me prononcer à ce sujet. Ce qui est vrai, c'est que le capitaine Rigott disparut à jamais du globe pour devenir le roi d'Hongrêlie.

» Sans doute y fut-il souverain en quelque sorte prisonnier de ses familiers ; en tout cas, il ne donna plus signe de vie à sa femme ni à son fils. Ce ne fut qu'en sentant sa fin proche qu'il dévoila la vérité à ceux qui l'entouraient. Mais vous n'ignorez pas que l'agonie de ce monarque dura très longtemps et qu'il souffrit encore de longs mois avant de rendre l'âme. Dès qu'il eut dit la vérité un clan adverse du parti royal dépêcha à Newbury avec mission d'y attendre des ordres une envoyée : la duchesse von Schutterbach.

» Le roi étant décédé, il y eut une hésitation au pays dont le trône restait vacant. Enfin le parti adverse se décida à l'action. Mme von Schutterbach reçut l'ordre de faire disparaître à la fois les pièces d'état civil constatant le mariage légal du roi et la naissance de l'héritier et... en même temps, cet héritier lui-même.

» Il n'y a que deux jours de cela.

» Mais quelqu'un veillait dans l'ombre, quelqu'un de très intelligent, qui depuis des années, avait pénétré le mystère royal : Miss Deborah Wunkle.

» Miss Deborah qui aimait farouchement, comme une mère, ce grand garçon et qui préférerait le savoir près d'elle comme un simple petit employé qu'au loin, roi et à jamais ravi à son affection.

» Le cambriolage de la mairie coïncidant avec la nouvelle donnée par les journaux, de l'appel impérieux du peuple hongrélien à son mystérieux prince héritier, lui fit entrevoir des déboires proches pour son protégé. Elle le mit au courant, lui conseilla de se promener dans une ruelle torve pour qu'on pût croire quelque temps à un crime vulgaire, et le cacha chez elle.

» La nuit dernière, elle s'introduisit dans la mairie, voulant faire œuvre de détective et rechercher l'identité du cambrioleur.

» Au moment où nous étions dans la cour de la mairie, je vis fort bien le rideau de sa fenêtre se soulever. Par deux fois même, la première fois il fut soulevé par le coin du bas, donc par une personne de petite taille, la seconde fois par celui du haut, donc par quelqu'un de haute taille.

» Alors je compris.

» Mais Miss Wunkle comprit elle aussi.

» Elle saisit par instinct que j'entrevois la fuite de Jerry et que j'allais le faire appréhender. Elle décida de payer de sa personne.

» Cela lui réussit : le portier l'arrêta, et comme elle ne se souciait guère d'être interrogée, elle avala le contenu d'une fiole de laudanum en faible solution, qui devait la plonger dans un sommeil profond.

» Entre-temps, Jerry pouvait s'enfuir, échapper à ses ennemis, qu'ils fussent ceux d'Hongrécie ou de la police, car pendant la nuit, Miss Wunkle avait été gagnée à des projets de royauté.

» Tout se fit comme elle l'avait prévu... quelle admirable femme, Mr. Cooper ! Le roi d'Hongrécie ferait bien en l'appelant à ses côtés comme conseiller.

» Cependant, la tragique duchesse avait accompli la première partie de sa mission : supprimer les actes d'état civil que Mr. Crabb avait naïvement déclaré détenir chez lui. Ces actes existant en triple exemplaire, le meurtre du pauvre Crabb aura été vain !

— Mais le portrait et votre histoire de l'homme de grande taille ?

— C'est Jerry lui-même, qui retourna de nuit à la maison maternelle. Un jeu pour lui... Il enleva le portrait qui pouvait être utile à ses futures prétentions. D'ailleurs, il n'aura aucune difficulté à les faire admettre. On est au courant de tout en Hongrécie.

— Je lui en veux d'avoir laissé sa pauvre mère dans l'inquiétude, dit tout à coup Mr. Cooper.

— N'oubliez pas que Jerry se sentait déjà sur les marches du trône. Bien des cruautés se sont commises ici-bas, par raison d'Etat ! répliqua doucement Harry Dickson.

LE CAS DE MAUD WANTHEY

— Le cas de Maud Wantey ?

Peuh ! Peuh ! fait la pipe du détective et son sourire s'accroît, lui donnant l'air d'un faune bienveillant.

— J'aime à le raconter, pour ce que j'ai coutume d'appeler ma plus grande pénitence. On se fait une fausse idée de mes aventures en croyant qu'elles ne sont qu'une suite ininterrompue de succès et de victoires. Ecoutez donc !

*

Harry Dickson était sur un de ses terrains de chasse favoris : Rotherhite.

Un quartier affreux, plus affreux encore que Limehouse, puisque c'est par excellence le repaire du crime.

Limehouse, Shadwell et même Whitechapel, maintenant bien modernisé pourtant, offrent souvent asile à des rôdeurs, des sans-gîte, de la toute petite pègre, presque inoffensive. Mais Rotherhite sue le crime rouge et noir.

Que cherchait le détective ?

Il n'aurait pu le dire lui-même, il allait au hasard, il reconnaissait le champ de bataille de demain et rien de plus.

C'était par une de ces sinistres nuits de tempête qui transforment Londres de l'East End jusqu'aux riches quartiers du West End, en un désert rugissant d'averses et de coups de tonnerre, où même un chien n'ose circuler.

Mais le crime ne redoute pas la colère des éléments, et Dickson, quêtant sur sa piste chaude, devait faire comme lui.

Vers minuit, il se trouvait avec son élève Tom Wills dans le voisinage d'une maison lugubre entre toutes, *Snake House*, la « maison du serpent ». Elle avait été baptisée de la sorte à la suite d'une vieille affaire criminelle. Un charmeur de serpents y attirait ses victimes et les y faisait mordre par ses dangereux pensionnaires.

Harry Dickson considéra avec dégoût la vieille bâtisse aux fenêtres basses, au long corridor menant vers des arrière-cours où donnaient de croulantes mesures.

— On y entre ? demanda Tom Wills.

Le maître haussa les épaules.

— Vous croyez donc que les bandits se tiennent à plaisir dans ces caves vermineuses et dans ces chambres ouvertes à la pluie et au vent ? Soyez certain qu'ils préfèrent quelque chaude taverne, avec de bonnes banquettes de moleskine.

Un violent coup de tonnerre roula et un éclair énorme déchira le ciel du zénith à l'horizon.

Les échos en roulaient encore, quand le cri retentit.

Il était strident, infiniment douloureux et désespéré.

— Maître ! s'écria Tom, on a crié dans Snake House !

Sans hésiter, le détective s'élança au long du corridor ténébreux, braquant sa lampe.

— Quel dédale ! bougonna Tom, je parie qu'à l'aube, nous ne nous y serons pas retrouvés !

— Taisez-vous, murmura le détective, et écoutez...

— Quelqu'un pleure et se lamente !

Harry Dickson eut tôt fait de repérer l'endroit d'où venaient les tristes clameurs et se mit à courir, entraînant Tom à sa suite.

Après quelques vains détours, toujours guidés par les plaintes, ils finirent par arriver dans une salle basse, aux colonnades de pierre suintantes, qui donnait par une petite fenêtre aux carreaux fêlés, dans l'une des arrière-cours sordides.

La clarté de la lanterne du détective tomba sur une scène bien étrange.

Sur les dalles humides, une jeune fille, vêtue à la mode tzigane, était étendue sans mouvement, le teint pâle, les yeux clos.

Quant aux plaintes, elles étaient poussées par un gros homme, courtaud, au mufle lourd, habillé de façon voyante, qui se tenait à genoux à côté de la femme inerte.

— Tenez l'homme en respect, ordonna à son élève Harry Dickson, qui s'occupa immédiatement de la jeune fille.

Elle n'était pas morte, mais elle respirait très faiblement ; un léger filet de sang coulait sur sa joue maquillée.

Le détective voulut torcher ce sang à l'aide de son mouchoir pour mieux reconnaître la blessure, mais à son extrême étonnement, le mouchoir resta net, sans macule sanglante, tandis que le filet rouge continuait à étinceler sur la chair livide.

Il approcha la lanterne de la tête de la blessée, et son étonnement s'en accrut sur l'heure. De fait, c'était une zébrure toute fraîche et assez profonde, toute rouge, mais qui ne saignait pas, et dont la forme était celle d'une petite vipère.

— Que signifie ceci ? demanda-t-il rudement à l'homme qui continuait à se lamenter.

— Il n'y a rien à tirer de lui, bougonna Tom : il se fourre les poings dans les yeux et il hurle de plus belle.

Harry Dickson saisit les mains velues couvrant le visage de l'inconnu et les écarta sans douceur.

Alors apparut une mine patibulaire, au menton prognathe, au nez écrasé, ainsi que de gros yeux blancs roulant hideusement dans leurs orbites.

Le détective eut un geste de recul, mais une seconde plus tard, il se ruait littéralement sur l'homme, le terrassait et lui passait les menottes.

— Je me demande si je ne rêve pas, dit-il en se relevant, les yeux fixés sur son prisonnier.

Celui-ci ne semblait pas se rendre compte de ce qui venait de se passer. Il continuait à hurler sauvagement, par onomatopées, n'articulant aucun mot.

— Il y a une station de taxis à trois cents mètres d'ici, Tom, déclara le maître, plus vite vous me ramènerez une voiture, mieux cela vaudra.

Le jeune homme allait obéir quand il vit que son maître se postait à quelques pas du captif, revolver au poing et dans l'intention évidente de s'en servir.

— Il est donc bien à craindre, ce particulier ? de-manda-t-il.

Harry Dickson ricana sourdement.

— Nous allons le conduire à Scotland Yard, mon garçon, et je vous promets une surprise quant à l'accueil qu'on nous réservera.

La curiosité donna des ailes à Tom Wills qui revint cinq minutes plus tard annoncer que la voiture les attendait devant la porte.

— Que le chauffeur nous donne un coup de main pour enlever cette jeune femme. Son cas me semble assez inexplicable. Quant à moi, je me charge de ce derviche hurleur.

En effet, l'homme hurlait toujours.

Le trajet se fit sans encombre et en vitesse. Bientôt l'Embankment fut atteint et les tristes bâtisses de New Scotland Yard parurent piquées de lumières.

— Avertissez Goodfield, lança Harry Dickson au sergent de planton, il y a urgence.

— Vous n'aurez pas longtemps à attendre, Mr. Dickson, il est de service de nuit.

— Bon, convoquez sur l'heure le docteur Miller !

Deux bobbies portèrent avec précaution la jeune femme évanouie, tandis que Dickson conduisait l'homme, le tenant fortement par le bras, et gardant toujours son revolver prêt à servir.

Le surintendant Goodfield les reçut dans son bureau, brillamment éclairé.

— Allô, ce vieux Dickson, quel vent...

— C'est du gibier de choix, Good ; jugez par vous-même.

Tom Wills assista alors à une bien curieuse scène.

Goodfield regarda l'homme qui s'était laissé tomber sur une chaise, tout en continuant à marmotter d'inintelligibles choses, entrecoupées de plaintes et de grognements de souffrance.

Le surintendant se frotta les yeux.

— C'est-il Dieu possible !

— Non, Good, vous ne rêvez pas !

— Eh bien, Mr. Dickson, j'en doute encore ; par le Seigneur, c'est bien lui... et vous l'avez amené comme cela... comme un vulgaire ivrogne qu'on mène au poste, alors...

— Que toute la police d'Angleterre est sur les dents depuis un an, pour le pincer, hein ? C'est bien cela que vous voulez dire ?

— Justement !... Dieu de Dieu, vous avez enlevé les deux mille livres de prime !

— Je n'ai pas grand mérite, aussi j'abandonne la prime à la caisse des agents de police de Londres ! railla doucement le détective.

— Mais enfin, qui est-ce ? s'impatienta Tom Wills.

— Vous ne savez pas ? s'indigna Goodfield. Ah, quel petit ignorant vous faites, mon pauvre Tom ! Mais c'est Gorrock !

— Non !

— Gorrock... le nouveau Jack the Ripper, l'éventreur de femmes, l'insaisissable. Un monstre habile, malin comme le diable, robuste comme un tigre... et le voilà docile comme un bébé. Je n'y comprends plus rien !

— Ni moi, avoua simplement Harry Dickson.

— Le docteur Miller ! annonça l'agent de service.

Le petit médecin légiste entra, roulant comme un cargo sur ses courtes jambes. C'était un praticien fort averti, et toujours d'excellente humeur.

Il allait lancer une de ces boutades qui faisaient sa renommée dans la police et la presse, quand ses regards tombèrent sur le prisonnier.

— Par la pipe de mon grand-père, balbutia-t-il, mais c'est Gorrock !

Il lui fallut quelques instants pour se remettre de sa stupeur, puis son éternel humour reprit le dessus :

— Je suppose que vous ne voulez pas me le faire soigner, ce serait de l'ouvrage perdu, il sera pendu tout de même !

— Vous avez raison, docteur, c'est plutôt cette jeune femme qui demande vos services.

On avait étendu la malheureuse sur un lit de fortune rapidement dressé et Goodfield, qui l'avait longuement regardée, annonça :

— Je la connais, c'est Maud Wantey, une chanteuse ambulante qui va de cabaret en cabaret, chanter des chansons tziganes. Si elle est encore vivante, c'est vraiment un miracle, car il n'est pas dans les habitudes du sieur Gorrock de se tenir longtemps en compagnie de dames qui n'ont ni le ventre ouvert ni la gorge tranchée.

— Léthargie, annonça à son tour le docteur Miller.

— Provoquée par un narcotique, sans doute ! demanda Tom Wills.

Harry Dickson se mit à rire.

— Ce serait la première fois que Gorrock se serait servi d'anesthésiques pour procéder à ses opérations chirurgicales !

— Pas l'ombre d'un narcotique, en effet, approuva le médecin en fronçant les sourcils. Il faut la faire conduire d'urgence à l'hôpital, car je ne puis dire ce qui lui est arrivé.

Il examina l'étrange blessure rouge qui ne saignait pas.

— Jamais vu ! avoua-t-il, perplexe.

Il se retourna vers Gorrock et poussa un grognement.

— Au diable cet homme est en train de mourir !

Avec une remarquable vélocité, il se mit à déshabiller le prisonnier, et à peine eut-il enlevé la chemise, que tous ceux qui étaient présents poussèrent un cri d'étonnement en un unisson parfait.

Le corps du tueur de femmes n'était plus qu'une vaste plaie ; partout couraient des zébrures d'un rouge vif, en tous points pareilles à celles qui se trouvaient sur la joue de Maud Wantey.

— On dirait des petits serpents observa Goodfield.

— Ce sont des serpents, affirma Dickson, et remarquablement dessinés... Regardez, aucun détail ne manque.

Le docteur Miller haussa furieusement les épaules.

— Je vais lui faire une piqûre antitétanique, mais je vous le dis, ce sera inutile, il passera entre nos mains.

Il eut raison ; cinq minutes après, Gorrock se mit à râler, son corps se tordit d'une façon hideuse, puis resta immobile. Il était mort.

Miller tâta du doigt les prunelles révulsées du défunt.

— Je comprends qu'il n'ait pas opposé grande résistance. Il était mourant et... aveugle !

On n'en apprit pas plus long cette nuit-là, ni les jours qui suivirent.

La léthargie de Maud Wantey dura trois semaines au cours desquelles il fallut recourir, pour l'alimenter, à la nourriture artificielle. Pendant ce temps, le bizarre tatouage pâlit et finit par disparaître complètement.

Ce jour-là, elle sortit de sa torpeur et quelques heures plus tard, bien que très faible encore, elle put être interrogée.

Mais on en tira peu de chose.

Le soir où Dickson l'avait découverte dans Snake House, elle avait fait la connaissance de Gorrock en sortant d'un cabaret de Rotherhite où elle venait de chanter. L'homme l'avait abordée d'une manière très civile, la priant de bien vouloir chanter ce soir même dans un club de nuit.

De pareilles propositions devaient être coutumières à la jeune femme, puisqu'elle accepta sans détour et suivit sa nouvelle connaissance dans la maison abandonnée. Là, elle eut peur et voulut s'enfuir, mais l'inconnu la prit à bras-le-corps et l'emporta comme une plume à travers la sinistre demeure.

Et soudain, elle ne se souvenait plus de rien... Si ce n'est d'une furieuse clameur, comme si des milliers d'hommes en colère avaient surgi de l'ombre. Et puis, derechef, ce fut pour elle le néant.

— Le principal, avait déclaré Goodfield, c'est que Gorrock soit mort.

Mais Harry Dickson n'était pas satisfait de cette conclusion.

*

Huit jours plus tard, Harry Dickson avait touché la prime allouée pour la capture du monstre. Comme il persistait à ne pas vouloir reconnaître son propre mérite, il en avait versé la moitié à la caisse des policiers subalternes du Yard, et de l'autre moitié, il avait fait la fortune de Miss Wantey, qui avait joué un rôle fort périlleux dans l'aventure.

Assis au coin du feu, il fumait distraitement sa pipe, quand Tom Wills le vit plisser les yeux d'une singulière façon, et presque aussitôt un grand éclat de rire retentit.

— Tom, mon garçon, votre maître était en passe de devenir le plus fier âne de la création ! s'exclama-t-il avec une joie bruyante.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Dans le cas de Maud Wantey ! Ah ! quand je pense que Goodfield se résigne à n'en rien connaître, que le docteur Miller en attrape des cheveux gris, que les savants de l'Institut de médecine s'apprêtent à écrire de gros mémoires s'achevant sur des points d'interrogation énormes...

— Y verriez-vous plus clair, par hasard ? se moqua doucement Tom.

— Clair ? Mais c'est aveuglant, aveuglant, c'est bien le mot qu'il fallait dire. Vite une auto et en route pour Rotherhite !

Une fois arrivé à Snake House, Harry Dickson s'élança vers la sinistre chambre voûtée qui avait failli servir de théâtre à un nouveau crime de l'éventreur.

Sans hésiter, le détective se dirigea vers la petite fenêtre, en

examina les vitres et s'écria :

— Voilà la chose... et tout est dit !

Dans un coin du carreau supérieur, il montra une petite vipère artistement dessinée sur le verre, sans doute par l'ancien occupant de la pièce, dans une vaine heure de loisir.

— Le voilà... le serpent, auteur de tous les maux, ou plutôt de toutes nos chances de la fameuse nuit !

— Oui, concéda Tom Wills, il est en tous points pareil aux tatouages découverts sur le corps de Gorrock et à celui défigurant Miss Wantey, mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Rappelez-vous cette nuit, Tom, dit le maître, une nuit d'enfer, des coups de tonnerre dignes du Jugement dernier, des éclairs effroyables...

— Oui..., je me souviens, mais...

— Les caprices de la foudre, Tom, et tout est dit ! Avec une vitesse tout électrique, la formidable décharge céleste a accompli cette curieuse œuvre de tatouage, reproduisant en un seul exemplaire ce petit reptile sur la joue de Miss Wantey, mais en parsemant le corps du misérable Gorrock qui a été électrocuté. Mais comme c'était un homme d'une vigueur exceptionnelle, il a offert encore quelque résistance, bien qu'il eût été aveuglé sur l'heure. Quant à Miss Wantey, elle n'a dû être victime que du phénomène du choc en retour. Souvent, les journaux en racontent bien d'autres encore sur le compte de la terrible arme de l'ire divine.

— Ainsi, ironisa Tom Wills, c'est le feu du ciel qui fut le véritable vainqueur de cette triomphale journée de capture !

— Vous l'avez dit, répondit Harry Dickson en riant, mais je me vois mal porter à son crédit une somme de deux mille livres ! Aussi laisserons-nous les choses où elles en sont. Beaucoup d'agents de police tombent annuellement victimes de leur devoir, et Miss Wantey, qui n'est pas une mauvaise fille, il s'en faut même de beaucoup, peut à présent envisager l'avenir sans souci ni amertume. Il faut admettre que le doigt de Dieu est intervenu ici, et non le détective Harry Dickson !

FIN

L'HOMME AU MASQUE D'ARGENT

1. Le hameau des célibataires

Ce que l'on appela tout un temps la catastrophe du E-19 arriva, en septembre 19..., entre Tower Bridge et London Bridge.

La matinée était claire, légèrement nuageuse, une brume légère voilait les lointains de la Tamise.

Vers dix heures, les habitants levèrent le nez en l'air en entendant un vrombissement aigu qui provenait du fond du ciel, et, bien qu'étonnés, ils ne peuvent s'empêcher de sourire.

Il n'était pas rare de voir les magnifiques unités de la défense aérienne britannique survoler Londres, mais l'aéronef qui remontait le cours du fleuve à une altitude relativement faible semblait être un ancêtre du genre. Du type semi-rigide, il était lourd et trapu, pourvu de gros plans latéraux et d'hélices distancées. La nacelle, très petite, ne formait pas corps avec le dirigeable lui-même et se situait presque en son milieu sous le ventre du ballon, au centre d'un gréement compliqué.

— D'où sort-il, celui-là ? s'écrièrent les petits vendeurs de journaux de la Fleet ; il a dû appartenir à la reine Victoria !

Le dirigeable avançait avec lenteur, fort gêné dans sa marche par le vent qui soufflait de la mer.

— Il s'en va au cabinet d'archéologie où on le mettra en vitrine, disaient des étudiants qui passaient, leurs livres et cahiers sous le bras.

Mais les reporters des journaux qui venaient de mettre, eux aussi, le nez à la fenêtre des salles de rédaction, s'exclamèrent :

— Tiens, tiens, le vieil E-19 qui met le nez à la porte. Il va s'enrhumer !

— Qu'est-ce que l'E-19 ? demandèrent les secrétaires de la rédaction.

Les reporters, surtout ceux des journaux de Londres, savent, bien entendu répondre à toutes les questions.

— C'est un appareil d'avant-guerre construit par un inventeur habitant Orpington, le professeur Jérémias Caltrop. Il avait voulu vendre son dirigeable à l'Etat, mais il paraît qu'il ne répondait pas aux exigences de l'heure. Pendant la guerre, on l'immatricula pourtant à l'Air Office, sous le chiffre E-19, mais il ne fit qu'une ou deux sorties sans intérêt.

» La guerre terminée, Caltrop reçut un petit dédommagement

et put reprendre son saucisson volant, qu'il remisa depuis lors dans son hangar d'Orpington.

— Faudrait savoir pourquoi il est sorti, cela nous fera toujours vingt lignes de copie, dirent les chefs d'information.

— Soit, téléphonons au parc d'aviation de Croydon, ce n'est pas bien loin d'Orpington ; il doit s'y trouver des gens au courant de cette escapade.

Les reporters avaient raison : on était au courant à Croydon.

— Caltrop était en relations avec des particuliers, possesseurs d'une petite île dans le Canal, où ils désiraient fonder une riche station balnéaire. Ils comptaient acheter l'aéronef pour organiser, l'été prochain, un service de paquebot aérien entre la côte et leur île. Pour cela, il fallait l'autorisation du gouvernement et de la commission de contrôle. Or, l'E-19, pour ne pas être rapide, était solide et présentait des garanties suffisantes pour la sécurité de ses passagers. L'autorisation avait été donnée. L'aéronef faisait une promenade au-dessus de Londres, avec son nouveau propriétaire, Manassé Creston, et ses deux ingénieurs, avant de rejoindre sa nouvelle base, l'île Creston, ainsi nommée d'après son possesseur.

— Vingt lignes de texte et pas plus, en effet, bougonnèrent les journalistes.

— Il y en aura davantage ! hurlèrent soudain les reporters. Regardez donc !

Immédiatement, on avait trouvé des lunettes d'approche que l'on braquait sur le navire volant.

Un homme se balançait hors de la nacelle. Et soudain, lâchant prise, il s'abîma dans les profondeurs. Moins d'une seconde après, ce fut le tour des deux autres passagers.

Le dirigeable prit brusquement de la hauteur et s'enfonça dans les nuages ; puis le bruit de ses moteurs diminua et on ne le vit plus.

Mais les reporters couraient déjà vers l'effroyable point de chute de l'équipage du E-19.

Vingt-quatre heures plus tard, cette affaire se résumait de la façon suivante, sur le cahier de notes du détective Harry Dickson, chargé de l'enquête par ordre spécial de Scotland Yard :

Les cadavres des trois hommes tombés de l'E-19 sont en bouillie et complètement méconnaissables. Dans les poches de l'un d'eux se trouvent des papiers au nom de Manassé Creston et des titres de propriété de la petite île Sham, devenue île Creston. Dans les poches des autres ne se trouve aucune pièce d'identité.

Les titres de propriété sont réels, mais le nom de Manassé Creston est faux.

Les pourparlers entre Creston et le professeur Caltrop n'ont duré

que cinq jours. L'accord fut établi dès le troisième jour, mais il a fallu attendre pendant deux jours encore le consentement de l'Air Office.

Celui-ci a été donné immédiatement, après examen de l'aéronef par une commission d'ingénieurs compétents. Aucune recherche administrative n'avait été ordonnée, car l'E-19 ne présentait aucun intérêt pour l'Air Office.

Le paiement de 10 000 livres en billets de 100 livres avait été effectué par le soi-disant Creston, entre les mains du professeur Caltrop, la veille du départ et de la catastrophe du E-19.

Ces 10 000 livres avaient été retirées le jour même de la Midland Bank.

Elles y avaient été déposées la semaine précédente par Creston lui-même, à son nom, non en billets mais en or.

Cet or, apporté par une camionnette, était contenu dans cinq caisses.

Sur ordre de Creston, il avait été converti en billets.

Aussi, en ce qui concerne les billets de banque, il n'y a aucune piste possible à suivre.

L'île Sham a été vendue par ordre du Trésor, il y a un mois. Le paiement a été effectué avec un chèque de la British Californian Bank, et, une fois la somme versée, il n'est resté que quelques livres au compte de Manassé Creston.

De ce côté également, l'enquête se heurte à l'ignorance des gens.

Le E-19 était solide et, aux dires du professeur Caltrop ainsi que des ingénieurs de l'Air Office, de maniement aisé, mais il ne pouvait fournir de grandes vitesses à cause de la faiblesse de ses moteurs et de sa construction.

Or, il se fait que, dès les premiers moments de la catastrophe, des avions sont partis de Croydon à la recherche du dirigeable et ne l'ont plus revu.

De même sa chute n'a été signalée nulle part. Ni même son passage.

Quand Harry Dickson eut relu ses notes, il poussa un profond soupir et regarda devant lui d'un air découragé.

Tom Wills, son élève, en profita pour s'enhardir et envisager une partie du problème à son tour :

— Voilà donc des hommes qui font tout ce qu'ils peuvent pour rester des inconnus, qui dépensent un argent fou pour acheter une méchante rocaille dans le Canal, puis un tout aussi méchant dirigeable, et qui tombent hors d'une nacelle très hermétique avant de se tuer le plus bêtement du monde.

Harry Dickson haussa les épaules.

— Ce serait trop beau si l'on découvrait tout dès le début. Une pièce qui se devine dès le lever du rideau est une mauvaise pièce, et

un roman dont le dénouement se trouve consigné dans le préambule, un livre illisible...

» Nous avons trouvé ce pauvre professeur Caltrop entouré d'une nuée de reporters féroces ; nous lui avons donc laissé quelques heures de répit.

— Comment ! nous allons retourner chez ce vieux birbe ? s'écria Tom Wills ; il ne paraît que pressé de jouir de ses dix mille livres.

— C'est un pauvre et doux savant dont l'entêtement à trouver sublime une œuvre imparfaite m'attendrit quelque peu. Nous le relancerons donc encore une fois dans sa retraite, en espérant y être un peu plus seuls que la première fois, décida le détective. D'ailleurs la matinée promet d'être splendide et le E-19 lui-même, s'il lui prenait la fantaisie de revenir, ne trouverait pas le moindre bout de nuage pour s'y dissimuler.

La voiture conduite par Tom Wills sortit de Londres par Southwark, fila sur Lewisham, contourna Sydenham et Bromley et, afin d'éviter un détour par Farnborough, quitta la grand-route à Hayes pour prendre un magnifique petit chemin à travers champs dans la direction d'Orpington.

Le hangar qui avait abrité le E-19, son champ d'expériences, ainsi que la maison du professeur Caltrop se trouvaient en retrait du village et des chemins fréquentés, proches toutefois d'un hameau de bien minime importance, qui ne comportait que quatre ou cinq maisons.

La propriété du professeur était vaste, mais présentait les signes d'un indiscutable abandon. Un parc et d'assez vastes prairies étaient retournés à l'état de jungle. Caltrop avait possédé une belle fortune dans le temps, mais ses expériences malchanceuses l'avaient fortement ébréchée.

Comme la voiture arrivait à la hauteur du hameau, les détectives virent les habitants des maisons sur le seuil de leurs portes, regardant avec curiosité une antique tapisserie haute sur roues, sur laquelle des déménageurs empilaient des meubles disparates et sans richesse.

Un petit homme à mine chagrine leur donnait des ordres.

Il n'y avait pas place sur la route pour deux voitures et Tom dut arrêter la sienne.

Un homme en sarrau bleu, qu'une odeur fraîche de résine et de bois raboté désignait d'avance comme un menuisier, leur fit un salut.

— Faudra attendre le bon plaisir de Sa Seigneurie, gentlemen, s'écria-t-il de bonne humeur.

— Quelqu'un d'ici déménage ? demanda Harry Dickson.

Il cligna de l'œil et ajouta :

— Il a tort, assurément, car l'endroit est charmant.

— Assurément, répéta le menuisier charmé par la louange.

L'homme ne demandait qu'à bavarder, et bientôt il était lancé :

— Le vieux Mathias Subre s'en va et ce n'est pas dommage. Il ne s'entend avec personne, pas même avec les Caltrop qui sont de braves gens. Cela lui a pris tout à coup, et l'on dit que c'est de chagrin d'avoir vu cette vieille brouette de dirigeable s'envoler dans les airs comme une sorcière sur son balai !

— Tiens, c'est vrai, dit négligemment le détective, c'est d'ici qu'est parti cet étrange ballon !

Le menuisier l'affirma en branlant du chef et reprit :

— Etrange ! C'est bien le mot qu'il fallait dire, sir ! Voilà un ballon qui n'est pas sorti de son hangar depuis dix ans et qui tout à coup s'envole comme une mouette et que l'on ne voit plus. Il est vrai que le vieux professeur Caltrop le soignait tous les jours comme un malade. Mais, en tout cas, le ballon ne bougeait plus.

Mathias Subre sortit à ce moment de sa maison vidée et en ferma la porte.

— Holà, Mr. Subre, cria le menuisier, on s'en va donc sans dire au revoir aux voisins ?

Le petit vieux se retourna et répondit poliment :

— Je ne leur dis pas au revoir, Mr. Breckpoole, mais adieu !

— Et si vous leur laissiez votre adresse pour le cas où il y aurait des commissions à vous remettre ? demanda le menuisier d'un air railleur.

— Vous savez bien que je ne reçois pas de commissions, Mr. Breckpoole, riposta le vieillard du même ton courtois. Et n'ayez aucune crainte en ce qui concerne le loyer de la maison. Je l'ai réglé entre les mains de Mr. Snaggs, l'agent d'affaires d'Orpington. Quant à ma future adresse, il se peut qu'elle soit un peu trop éloignée, et vos connaissances géographiques doivent être plutôt restreintes, Mr. Breckpoole.

Il s'aperçut alors de la présence des deux étrangers et s'excusa.

— Ma tapissière part à l'instant. Elle vous laissera le chemin libre, messieurs. Je regrette de vous avoir fait perdre du temps.

Harry Dickson le regarda attentivement : le visage du vieillard ne lui semblait pas tellement inconnu...

— Vous allez regretter le pays, Mr. Subre, dit-il aimablement, surtout que vous devez l'habiter depuis quelque temps.

Ce fut Mr. Breckpoole qui répondit à la place de l'interpellé :

— Ces maisons ont été bâties ici, il y a cinq ans, par Mr. Snaggs, et Mr. Subre en était le premier locataire, dit-il.

Mr. Mathias Subre s'inclina avec un peu d'ironie.

— Et puis sont venus Mr. Traddle et Mrs. Traddle, et plus tard

le colonel Chadwick et Mr. Bleacher. Le dernier est cet excellent voisin, Stephen Breckpoole ! Adieu, messieurs !

Il prit place sur le haut siège à côté du cocher, et aussitôt la tapissière s'ébranla tirée par deux maigres mais assez rapides haridelles.

— Que faisait donc, ce brave Mr. Subre ? s'enquit le détective auprès du menuisier.

— Faire ? s'esclaffa ce dernier, mais il ne faisait rien, pas plus que les autres qui habitent ce hameau et qui sont rentiers ; il n'y a que votre serviteur qui doit trimer dur pour gagner son pain quotidien, en prenant des commandes pour une fabrique de meubles d'Orpington.

À ce moment, une fenêtre s'ouvrit à l'étage de la maison voisine et une voix furieuse s'éleva.

— Breckpoole, satanée vieille femme, vous voilà de nouveau en train de bavarder comme une pie-grièche, et je parie que la barrière de mon jardin n'a pas encore été réparée !

— Elle l'est depuis ce matin, colonel ! protesta le menuisier avec déférence.

— Eh bien ! Votre sacré bavardage et je ne sais quels autres bruits m'ont empêché de terminer convenablement ma sieste, entendez-vous, menuisier du diable ?

— C'est Mr. Subre qui déménageait, colonel !

— Comment, cette infecte canaille est partie ?

Harry Dickson vit alors une figure lourde et rougeaude se pencher à la fenêtre et lui jeter un regard sans aménité, qui se contracta soudain, quand elle eut aperçu l'automobile.

— Une automobile... et cela devant ma porte ! Allez-vous-en ! Et si vous avez le malheur d'écraser une de mes poules, je vous tirerai un coup de fusil.

La fenêtre se referma avec fracas.

— Pas commode, le colonel Chadwick, dit Harry Dickson en riant.

— Commode, sir ? Dites carrément qu'il est terrible, murmura Mr. Breckpoole. Heureusement que tous les voisins ne sont pas comme lui. Tenez voici Mr. Bleacher qui va prendre sa pinte de stout à la taverne des *Trois Brochets*.

Un homme rond comme un muid sortit d'une des maisons et lança un tonitruant :

« Bonjour la compagnie ! » puis de toute la vitesse de ses courtes jambes, il roula et tangua vers Orpington.

— Je crois que nous connaissons à présent tous les habitants de ce hameau, dit Harry Dickson en se tournant vers le menuisier.

— Pardon, répliqua Tom, j'ai fort bien retenu les paroles de Mr. Subre. Ce joli cottage doit abriter le bonheur du ménage Traddle,

il me semble.

— Aha ! s'esclaffa le menuisier, le ménage Traddle... Oui, oui, le ménage Traddle, elle est bien bonne, celle-là ! ! !

— Vous avez le rire facile, Mr. Breckpoole, répliqua le jeune homme, piqué au vif par l'intempestive hilarité du bonhomme.

— Ne vous fâchez pas, mon jeune monsieur, dit Mr. Breckpoole, mais Mr. et Mrs. Traddle, ce n'est pas un ménage ! Mrs. Traddle n'est autre qu'une bicyclette, et Mr. Traddle l'entoure de soins attentifs et constants, comme si c'était une créature vivante ! Je crois que c'est Mr. Bleacher qui lui a donné ce tendre nom.

Il n'y avait plus grand-chose à dire au sujet des habitants de la rangée de maisons, et c'est pourquoi Mr. Breckpoole finit par demander si les automobilistes se rendaient « au château ».

— Hier, il y a eu affluence « au château » avec cette malheureuse histoire du dirigeable, dit-il, mais aujourd'hui le vieux Caltrop a consigné sa porte aux curieux. Vous êtes sans doute des journalistes ?

— Quelque chose du genre, répondit Harry Dickson en souriant ; ce vieux Caltrop est un farouche solitaire à ce qu'il paraît.

— Quant à être solitaire, il l'est, répondit le menuisier, car il a condamné la plus grande partie de son château pour ne pas être obligé de prendre des domestiques. Il y a seulement un jardinier qui travaille à la journée et une femme de ménage qui vient d'Orpington, une ou deux fois par semaine. Miss Dhélia, sa nièce, lui sert de ménagère. Une jeune fille triste et peu causante...

Il tira une grosse montre en nickel hors de sa poche, s'effara devant l'heure tardive et prit vivement congé.

— On croirait que je suis millionnaire et que je ne dois pas gagner ma vie en travaillant ! déclara-t-il. Bonne chance, gentlemen, et au revoir.

La voiture remonta une allée herbeuse fort mal entretenue, au fond de laquelle se profilait un château de mine peu altière.

— Que pensez-vous du hameau, Tom ? demanda tout à coup le maître.

— Peuh !... Des gens de minime importance, il me semble.

— Des célibataires, Tom. Tous des célibataires... Le hameau des célibataires !

— Curieux, en effet, mais...

Il n'acheva pas sa réflexion, car son maître venait de pousser un cri.

— Ah ! par exemple, je savais bien que ce visage ne m'était pas inconnu !

— Lequel donc, maître ? demanda Tom Wills, interloqué.

— Celui de Mr. Mathias Subre... Eh bien, en voilà une

rencontre, mais il doit être loin à cet heure, le rusé compère !

— Qui est-ce ?

— Qui ? Mais personne d'autre que Pat Hunter, un des plus madrés et fieffés cambrioleurs, sur lequel la police n'arrive jamais à mettre la main, faute de preuves !

2. Snaggs, agent d'affaires

Mr. Caltrop reçut les deux détectives de la façon la plus courtoise.

C'était un savant de la vieille école, au visage rose et souriant, aux yeux bleus et candides.

Il ne semblait pas se soucier bien fort de la catastrophe du E-19, mais s'émerveillait plutôt d'avoir pu vendre le ballon à si bon prix.

— Après tant d'années d'immobilité, il a pris l'air comme s'il sortait tout neuf d'un chantier de l'Aéronautique, déclara-t-il avec une emphase naïve. Mais il faut ajouter que je le soignais avec amour et que j'avais gardé ses moteurs dans un parfait ordre de marche.

— Sans le concours de personne ? demanda Harry Dickson.

— Pour quoi faire ? Des domestiques et des aides, cela exige de l'argent, et mes expériences m'en ont coûté pas mal. Et puis je suffisais parfaitement à la tâche. Je ne dis pas que je ne regretterai pas un peu mon vieil E-19 qui n'a jamais eu les honneurs qu'il méritait, mais je devais songer à mes vieux jours et aussi à la santé et à l'établissement de ma nièce Dhélia qui a sacrifié toute sa jeunesse à son vieil oncle.

» Nous allons fermer le château, le louer si possible à quelque amateur de la vie champêtre et aller respirer un autre air, quelque part au bord de la mer.

Le vieillard se tut et regarda ses visiteurs avec un peu d'embarras.

— Mr. Dickson, dit-il, vous êtes la cause des reproches que j'ai essuyés de cette bonne Dhélia !

— Vraiment ? Croyez que je le regrette fort, Mr. Caltrop !

— Quand vous êtes venu l'autre jour ici, il y avait tellement de monde, des journalistes, des policiers et des curieux, que je n'ai parlé de vous à ma nièce qu'après votre départ. Elle en parut très affectée.

— S'il y a quelqu'un que j'aurais voulu voir, c'est Harry Dickson, m'a-t-elle dit. Il aurait fallu le retenir un peu.

— Eh bien, il n'est pas trop tard pour cela, s'écria le détective en riant. J'aurai une grande joie à faire la connaissance de Miss Dhélia Caltrop.

— Elle dort pour le moment, et comme cela ne lui arrive pas souvent depuis... oui, depuis un certain événement dont il vaut mieux qu'elle vous parle personnellement, je vous serais obligé de respecter

encore un peu son repos. Voulez-vous prendre un verre de vieux porto en attendant ?

— Je vous remercie, Mr. Caltrop ; si vous le permettez, j'aimerais mieux me promener un peu dans les environs et respirer l'air pur de la campagne. Je n'en ai pas l'occasion tous les jours, ni mon élève, Tom Wills, ici présent... À propos, qui sont vos voisins ?

— Mes voisins ? demanda Mr. Caltrop étonné.

— Les habitants du hameau, naturellement.

Le vieux savant haussa les épaules, avec dédain.

— Vous voulez parler de ceux qui habitent les maisons construites naguère par Mr. Snaggs ? Je ne les connais pas, je ne connais d'ailleurs personne, n'étant jamais sorti de l'enceinte de ma propriété depuis des années. Il y a environ six ans que ce Mr. Snaggs, qui est un homme d'affaires d'Orpington, m'a fait des offres pour acheter une bande de terrain, à la limite de mon parc. Je les ai acceptées, car je pouvais fort bien employer l'argent qu'il me proposait.

— Tiens, dit le détective, vous me donnez une idée, Mr. Caltrop. Laissons Miss Dhélia se reposer encore pendant une heure ou deux. Je les emploierai pour pousser jusqu'au délicieux village d'Orpington.

— La promenade en vaut la peine, répondit le vieillard. Si vous sortez de ma propriété par la barrière ouest, vous trouverez un chemin ravissant, grimpant une colline et qui conduit tout droit à Orpington. À bientôt !

La voiture prit par une large avenue plantée d'arbres centenaires, et quitta le domaine de Mr. Caltrop.

Ce dernier n'avait rien exagéré ; sous le beau soleil de septembre, la cime des arbres se dorait légèrement, et les lointains avaient des tons ravissants d'aquarelle. Au loin, Orpington jaillissait d'un gros bouquet de verdure.

— Mr. Snaggs ? demanda le gros policeman qui, aux portes de la petite ville, bavardait avec un garçon livreur. C'est bien facile à trouver, gentlemen ; il n'y a qu'à suivre cette rue et tourner la troisième à votre droite, River Lane ; c'est la quatrième ou cinquième maison. Une grande plaque en cuivre se trouve sur la porte : *Snaggs – Agent d'affaires*.

— Et quel est le genre de ces affaires ? demanda le détective.

L'agent prit un air prudent.

— Il n'y a que six ans que Mr. Snaggs habite Orpington, dit-il évasivement.

— Mais il n'aura pas fallu plus de six jours pour savoir que c'est un bonhomme grincheux et de commerce peu agréable, dit le garçon livreur en prenant la parole sans y être invité. Il change tout le

temps de domestique, et je ne crois pas qu'il ait traité beaucoup d'affaires dans le pays.

— Attendez, dit Harry Dickson en s'adressant à l'agent de police, ce Mr. Snaggs, n'est-ce pas un bonhomme long comme un jour sans pain, myope comme une taupe, toujours habillé de noir comme un clergyman, avec une denture complètement aurifiée et...

— Mais vous le connaissez, je le vois, s'écria le brave policier.

— Je le pense bien, répondit Harry Dickson en appuyant sur l'accélérateur.

— Vous m'étonnez, maître, murmura Tom Wills.

— Je vous étonnerai bien plus encore, mon cher garçon, en vous disant que je ne compte pas trouver Mr. Snaggs chez lui. Je pense même que je ne l'y trouverai jamais !

— Et pourquoi ?

— Parce que Mr. Subre est parti, que Mr. Subre n'est autre que cette rusée canaille de Pat Hunter, et que là où Pat Hunter se trouve, un certain Jelby, agent d'affaires marron, ne peut être loin. Je crois que Jelby et Snaggs sont une seule et même personne... Tudieu, ces lascars ont dû poursuivre une fameuse affaire qui les a tenus près de six ans hors de la circulation criminelle de Londres et de l'Angleterre ! Je vais donc, par acquit de conscience, sonner à la porte close de Mr. Snaggs, et après, pour écourter le chemin du retour, je vous raconterai une histoire qui le concerne et qui ne manque pas d'être passionnante pour les gens du métier comme nous. Ah..., nous voici arrivés à bon port.

Pourtant la porte ne resta pas close comme le détective l'avait supposé. À son coup de sonnette, un jeune domestique à l'air niais vint ouvrir.

— Mr. Snaggs n'est pas chez lui, dit-il, il est en voyage et pour longtemps. Il m'a payé un mois de gages au complet et m'a donné ordre de fermer la maison.

— Je le sais, répondit Harry Dickson avec aplomb, il m'a écrit à ce sujet ; il voulait me voir louer la maison telle qu'elle est, toute meublée. Il me semble qu'il aurait pu m'attendre !

— Il était pressé, car une automobile de Londres est venue le prendre avec ses bagages. Mais si vous voulez voir la maison, ce n'est pas difficile, donnez-vous la peine d'entrer. Seulement je vous préviens qu'en fait de meubles, ce n'est pas du dernier confort.

Le jeune valet avait raison : la maison de Mr. Snaggs était on ne peut plus sommairement meublée. Harry Dickson se promena lentement de chambre en chambre, prenant bien son temps, faisant de temps à autre une observation quant à la disposition des pièces.

Seul le bureau présentait quelque confort et Harry Dickson, comme quelqu'un que la route et la visite avaient fatigué, se laissa

tomber dans le fauteuil posé devant la table de travail.

— Je vais prendre quelques notes, dit-il en s'installant.

Il se tourna alors vers le domestique :

— Comme votre maître n'attendait pas de visiteurs, il ne doit avoir pris aucune disposition pour leur offrir des rafraîchissements... et il fait une soif...

Le lourdaud partagea son avis.

— Je le ferai donc à sa place, dit jovialement le détective en posant un billet de dix shillings sur le bureau. Allez chercher du whisky et du soda, et gardez la monnaie pour vous, mon garçon.

Le garçon ne se le fit pas dire deux fois et, après avoir empoché le billet de banque, s'en fut au pas de course.

— Vite, la corbeille à papier, Tom, ordonna le maître, je vois que dans sa hâte de partir Snaggs-Jelby a omis de la vider !

Tom ne trouva que des prospectus fripés, des papiers gras ayant enveloppé des charcuteries, quelques feuillets épars d'un vieux roman à six pence.

— Et cette feuille roulée en boule ? demanda Harry Dickson.

Le jeune homme la défripa et eut un rire de mépris :

— Des considérations philosophiques ! railla-t-il.

— Donnez toujours !

Harry Dickson se trouva devant un bout de papier à lettre vulgaire, couvert d'une haute et anguleuse écriture.

— Je serais bien curieux de connaître l'auteur de cet incohérent aphorisme, dit-il, écoutez-le donc :

Le mépris du danger est un piètre masque. Craignez le manque d'argent, la perte du revenu que l'on possédait hier, la malchance d'un soir. Un jour vous gagnez en plein sur 35 ; ce sont les tours du destin !

— Quel charabia et quelles sottises, hein ? fit Tom Wills.

Le domestique revenait et Harry Dickson s'empessa de glisser le papier dans sa poche. On trinquait rapidement et, au bout de quelques minutes, les détectives quittèrent la maison de Mr. Snaggs.

Quand ils furent sortis du village, Harry Dickson reprit le papier et le tendit à son élève.

— Eh bien, il ne vous apprend rien ?

— C'est de la grosse morale bourgeoise, assez pompeusement exprimée. 35 signifie le numéro plein de la roulette.

— Et c'est tout ?

— Je le pense !

— Dans tout ce verbiage, il y a un mot qui me frappe, celui de *danger*. Il occupe la quatrième place au début de la première phrase. Maintenant, veuillez remarquer que les consonnes suivies d'un signe d'élidation se trouvent aussi près que possible du mot qu'elles précèdent : dans *d'argent*, dans *l'on*, dans *d'un*. Comme si l'on voulait

faire comprendre qu'ils ne forment qu'un seul et même mot avec lui, une expression euphonique comme en sténographie. À présent, la lecture de cette lettre – car c'en est une – sera aisée.

— Pas pour moi en tout cas !

— Parce que vous ne vous en donnez pas la peine. Le mot danger se trouve en quatrième place, les mots précédés d'une consonne et d'un signet d'élidation n'en forment qu'un seul avec elles ; soulignez les mots arrivant quatrièmes et lisez.

À peine Tom Wills fut-il arrivé au bout de ses traits qu'il poussa une exclamation étouffée :

— Oh, cela change en effet !

— Lisez, Tom, invita le maître.

— Voici :

Danger – masque d'argent revenu hier soir – Gagnez 35 tours.

— Il y a un spécimen de cette écriture anguleuse déposée dans les archives de Scotland Yard, dit le détective, et je ne crois pas me tromper en disant qu'elle appartient à Pat Hunter. Il a dû faire parvenir ce mot par un courrier d'occasion, qui ne possédait pas sa pleine confiance, et il a employé ce moyen fort simple en vérité que Snaggs-Jelby devait bien connaître.

— Le masque d'argent et les trente-cinq tours... murmura Tom Wills.

— Deux bizarres images en effet, mais qui doivent être bien lourdes de signification en tout cas. Ce sera pour plus tard, Tom, car voici le château de Mr. Caltrop qui émerge des arbres de la route.

Mr. Caltrop les reçut sur le pas de sa porte ; il avait l'air content et se frottait doucement les mains.

— Dhélia va mieux, dit-il. Elle sera très heureuse de vous voir.

— Elle était donc souffrante, Mr. Caltrop ?

Une expression d'embarras revint sur la bonne figure du savant.

— Dhélia préfère vous raconter cela elle-même, dit-il en s'éclipsant.

Dans le salon où ils avaient été reçus quelque temps auparavant par le maître du logis, les détectives trouvèrent une mince jeune fille, aux cheveux d'un blond filasse, à la mine fatiguée et triste, vêtue d'un modeste complet en drap bleu. Un bandage blanc recouvrait son front et une acre odeur d'éther et d'iode flottait autour d'elle.

Elle tendit une pâle main presque diaphane à Harry Dickson, sourit avec peine, et leur fit signe de prendre place sur les vieux fauteuils en tapisserie désuète.

— Je regrette de vous trouver souffrante, mademoiselle, commença Dickson avec politesse, mais du geste elle lui coupa la

parole.

— Pas plus que moi, Mr. Dickson, vous devez aimer les vains mots. C'est précisément mon état qui demande, non pas un médecin, mais un détective.

Harry Dickson la regarda attentivement.

— Vous avez été blessée ?

— Oui, et je précise : blessée par suite d'un attentat à mes jours.

Elle n'attendit aucune invitation du détective pour continuer son récit.

— L'agression a été brutale, stupide. Elle date exactement de dix jours.

» Je fais quotidiennement une ou deux promenades dans le parc, et en général, je suis un même itinéraire. Je quitte la maison et, au lieu de suivre l'allée qui conduit au hangar du dirigeable, je prends celle qui mène à travers la pelouse et la prairie, vers un bois de sapins.

» Je n'ai pas la poitrine solide et l'air balsamique des résines me fait beaucoup de bien ; aussi ai-je fait installer un banc rustique dans la sapinière. J'y étais à peine installée depuis quelques minutes que je fus frappée violemment sur la tête. La douleur fut intense, mais pourtant je ne perdis pas connaissance. Je parvins à regagner la maison et à me mettre au lit. Je ne voulais pas alarmer inutilement mon oncle. Le pauvre homme avait déjà bien assez de soucis ! J'ai prétexté une forte migraine pour pouvoir garder la chambre où, une fois couchée, mes forces m'ont abandonnée.

Dhélia Caltrop se tut et ses yeux lancèrent des éclairs.

— Et savez-vous quand j'ai repris mes sens, Mr. Dickson ? Non ? Eh bien, hier seulement, quand le départ et la catastrophe du E-19 étaient choses faites !

— Et votre oncle n'a pas prévenu la police ? s'écria le détective.

— Ne lui en faites pas de reproche, il ne pouvait penser à mal, le pauvre cher homme. Me découvrant de fortes fièvres, il est allé quérir le médecin le plus proche... ou plutôt un ancien officier de santé de l'armée, qui se laisse donner le nom de colonel Chadwick. Et savez-vous le diagnostic de cet ignorant ? « Etat super-nerveux ayant provoqué une léthargie ! »

— Hm, fit Harry Dickson.

— Vous dites « hm », Mr. Dickson ; en effet, cela prête à réflexion. Le fait est que, par des piqûres quotidiennes, cet état a été entretenu jusqu'après le départ du E-19 !

— Vous y seriez-vous opposée, Miss Caltrop ?

— Mais non, car je suis bien heureuse que ce maudit ballon, qui valut tant de peines et de déboires à mon oncle, soit enfin parti, et

c'est pourquoi la conduite du nommé Chadwick me déconcerte fort.

— Vous accusez donc le colonel Chadwick ? demanda le détective.

— Et qui ne le ferait pas, à ma place ? De l'aveu même de mon oncle à qui je n'ai parlé de l'attentat de la sapinière que hier soir, seul le colonel Chadwick est venu à mon chevet durant cette période d'assoupissement. Je ne puis comprendre pourquoi on a agi de la sorte à mon égard.

— Et votre oncle n'a rien trouvé d'anormal dans votre état ?

— Lui ? Oh le pauvre ! En dehors de ses chères études d'aéronautique, d'aérodynamique et de mécanique, on peut lui faire prendre un galet de torrent pour un œuf d'autruche et lui faire admettre que les macaroni poussent comme des épis de blé !

— Je retiens donc votre soupçon, Miss Caltrop : des inconnus ont voulu vous tenir à l'écart pendant les pourparlers qui devaient se terminer par la vente du dirigeable, et vous croyez que le colonel Chadwick a fait le jeu de ces inconnus.

— On ne pourrait mieux résumer ce que j'avais à vous dire, sir.

— Vous ne connaissez pas particulièrement les gens habitant le hameau voisin, miss ?

— Non, je ne crois pas que, depuis l'existence de ces maisons, je sois passée trois fois devant elles. Seul Chadwick traversait parfois notre parc et nous donnait de loin un coup de chapeau. Une seule fois, un menuisier du nom de Breckpoole a exécuté quelques menus travaux de restauration. Je n'ai pu m'en louer, car le bonhomme avait exagéré le montant de sa note et, par dessus le marché, il avait voulu nous tromper quant à la qualité du bois employé.

— En somme, Miss Dhélia, en ce qui concerne la catastrophe même du E-19, vous ne pouvez nous apprendre grand-chose ?

— Non, je ne puis vraiment rien supposer de transcendant. N'oubliez pas toutefois, Mr. Dickson, que je ne dispose de mon esprit clair et lucide que depuis vingt-quatre heures. Je ne dis pas que je ne vais pas y réfléchir plus avant.

» Je ne suis pas très familiarisée avec les travaux de mon oncle, mais il en a trop parlé devant moi pour que des bribes ne m'en soient pas restées dans la mémoire.

» L'achat du dirigeable me paraît assez plausible, surtout au prix de 10 000 livres qui, pour un appareil du genre, est réellement infime.

» La mort de l'équipage, telle que les journaux la racontent, est incompréhensible, et la disparition de ce ballon, si lent et de si faible force motrice, l'est tout autant. Je ne crois rien vous avoir appris à ce sujet, Mr. Dickson !

— Nous irons faire un brin de causerie avec le colonel

Chadwick, dit Harry Dickson en se levant.

— Notez bien que je ne porte pas de plainte contre lui ; toutefois, je vous affirme que si je le trouve encore dans la propriété de mon oncle, je lui tirerai un coup de fusil comme sur un maraudeur !

3. « Trente-cinq tours »

Midi était passé depuis longtemps ; l'après-midi était déjà fort avancé.

Tom Wills, dont l'estomac criait famine, jeta un regard désespéré sur la montre enchâssée dans le tableau de bord de l'automobile.

— Nous ne luncherons pas de sitôt, grommela-t-il.

Il inspecta l'horizon.

— Nulle part un toit qui pourrait abriter une auberge ; aucune colonne de fumée qui révèle une cuisine, ajouta-t-il comiquement.

Soudain, il prit son maître par le bras et ajouta :

— En fait de cuisine, elle ne doit pas être grasse au hameau, car là non plus il n'y a aucun toit qui fume ; pourtant, je ne crois pas que le gaz d'éclairage y soit installé pour alimenter de problématiques réchauds.

Mais le maître ne répondit par aucun sourire ; au contraire, son visage se contracta.

— Ce hameau nous réserve encore des surprises, murmura-t-il.

La voiture avait contourné une partie du parc et roulait sur l'allée herbeuse conduisant aux maisons.

— Cela semble bien désert par ici, observa Tom Wills ; faut-il croire que tout le monde a suivi l'exemple de Mssrs. Subre et Snaggs ?

— Cela n'aurait rien d'étonnant, grommela Harry Dickson en stoppant devant la demeure du menuisier :

— Holà, Mr. Breckpoole !

L'appel resta sans réponse bien que l'atelier du menuisier fût ouvert.

Mais il n'y avait là que des tas de copeaux, des outils et des établis encombrés de pièces de bois fraîchement équarries.

Harry Dickson fit entendre un rire amer.

— Subre nous a brûlé la politesse avec l'audace et l'impertinence qui sont siennes. Mr. Bleacher ne doit pas encore être revenu de l'auberge des *Trois Brochets*, si toutefois il s'y est rendu, ce dont je doute. Mr. Traddle doit avoir eu recours aux bons offices de Mrs. Traddle, sa bécane, car je vois que les volets de sa maison sont baissés. Reste le colonel Chadwick...

Tom sonnait déjà à toute volée à sa porte.

— Je crois que l'on pourra carillonner jusqu'au jour du

jugement dernier, gronda le détective. Prenons par le côté jardin, comme on dit au théâtre.

Il n'y avait qu'une haie basse à franchir pour entrer dans un misérable potager où picoraient quelques poules étiques, puis une hâve pelouse à traverser pour atteindre une porte ouverte sur l'intérieur de la maison.

— Pfui ! fit Tom Wills, comme cela sent mauvais, le colonel a dû laisser brûler le rôti.

L'odeur s'accroissait à mesure de l'avance des détectives dans le corridor, et comme ils poussaient la porte d'une pièce qui devait servir de cabinet de travail au locataire, ils reculèrent, suffoqués par l'affreuse émanation délétère.

Mais déjà Dickson avait vu...

Dans un large fauteuil à oreillettes, quelque chose de hideux, d'indescriptible se tassait en boule.

Au premier abord, on aurait dit un volumineux paquet de vieilles hardes, dans lesquelles s'insinuaient des formes horribles.

C'était une longue main décharnée et noircie, une jambe atrophiée, un crâne éclaté d'où coulait un liquide gras et grisâtre.

Surmontant son dégoût, Harry Dickson souleva légèrement la tête mutilée.

Apparurent alors des traits affreusement crispés, reconnaissables pourtant, malgré l'atroce bouffissure des chairs.

— Chadwick ! murmura-t-il.

— Il a été brûlé vivant, hoqueta Tom Wills qui se sentait pris de nausées.

— Il est mort électrocuté par un courant tellement violent que le corps s'est consumé aussitôt, expliqua le détective.

Tout à coup, Tom Wills jeta un cri.

— Maître, regardez donc cette porte !

Le fauteuil du mort se trouvait adossé presque à une porte donnant sur la véranda : à la hauteur du fronton, un trou bizarre s'ouvrait dans le panneau de bois.

Tout autour, le bois avait brûlé complètement et s'effritait au moindre toucher.

— On dirait..., balbutia Tom.

— Allons, dites, encouragea le détective.

— Voyez la forme étrange de cette ouverture, maître, on dirait qu'une main gigantesque, une main de feu, a passé à travers le panneau, pour se poser sur la tête du malheureux Chadwick... Regardez, le fronton du fauteuil a été brûlé également !

— C'est fantastique, concéda Harry Dickson ; voyons ce que la véranda peut nous apprendre.

C'était une petite pièce tout en vitres, garnie de quelques

plantes ornementales de qualité ordinaire.

— Des géraniums brûlés, constata Tom Wills.

— Et une table en rotin traversée de part en part, par « la main de feu », ajouta son maître. Remarquez que l'ouverture est identique à celle du panneau de la porte. Quel mystérieux drame s'est donc passé ici pendant notre absence ?

Après la véranda, ils explorèrent la maison de haut en bas, et constatèrent la pauvreté du mobilier : le colonel devait y vivre chichement.

— Tout comme chez Snaggs ! fit observer Tom Wills.

— Oui, répondit le maître, rappelez-vous les pauvres meubles que Mr. Subre entassait dans sa tapissière. Je parie que nous trouverons les mêmes chez Bleacher et chez Traddle. On dirait que chacun ne s'est installé ici que provisoirement et que, contre son attente sans doute, il lui a fallu habiter le hameau plus longtemps.

— Mais que faisaient-ils ? s'écria le jeune homme. On dirait qu'ils y montaient quelque garde !

— Je crois que l'expression que vous venez d'employer est exacte, Tom, répondit le maître ; ils montaient une garde..., mais laquelle ?

— Et pour cela, ils étaient cinq, habitant séparément et ne semblant pas se comporter précisément en amis l'un vis-à-vis de l'autre, riposta Tom.

— Se supportant mutuellement peut-être.

— Ou se faisant la concurrence !

— Hein ? Mais c'est étonnant, ce que vous venez de dire là, mon petit, « se faisant la concurrence ». Mais oui, je crois que voilà le hic. Toutefois, cela ne dit pas en quoi ni pourquoi.

Harry Dickson venait de visiter une petite pharmacie de campagne. Il en retira une fiole en verre bleu dont il flaira le contenu avec méfiance.

— Miss Caltrop avait raison, dit-il ; voici une saleté qui aurait pu prolonger encore pendant quelques jours sa léthargie... Ah, Chadwick ne semblait pas vouloir sa mort pourtant, puisque voici des préparations d'alimentation artificielle.

» Il nous faudra vivement retourner à Londres, Tom, et mettre Scotland Yard au courant de tout ceci.

Ils reprirent la route vers la métropole par le magnifique chemin creux qu'ils avaient suivi lors de leur arrivée, mais ils n'étaient pas à deux kilomètres du hameau qu'un homme surgit d'un fourré en faisant des gestes suppliants.

— Mais c'est ce brave Mr. Breckpoole ! s'écria Tom Wills en appuyant sur les freins, et dans quel état, mon Dieu !

Le menuisier faisait peine à voir ; ses mains et son visage,

souillés de poussière, étaient par-dessus le marché copieusement lacérés par les ronces du fourré dont il venait de jaillir. Ses yeux étaient hagards et son haleine sifflait d'émotion.

— Laissez-moi partir avec vous si vous ne voulez pas avoir la mort d'un honnête homme sur la conscience, gémit-il.

— Que vous est-il arrivé, Mr. Breckpoole ? demanda Harry Dickson.

— Non, non, pas ici, conduisez-moi à Londres, j'y serai en sécurité parmi les hommes, les maisons et les gens de la police. Ici, il pourrait revenir !

— Il ? De qui voulez-vous parler ?

— Du monstre blanc qui m'a regardé par-dessus la barrière du jardin, au moment où il sortait de chez le colonel. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi impossible... Quelle créature ! Enorme..., aussi haute que large. Et elle brillait comme le soleil. Et cette horrible figure d'argent luisant où ne s'ouvraient que deux yeux noirs comme la nuit. Et des mains... des mains... Oui, des mains qui fumaient !

» Il s'est avancé vers moi, le monstre, mais il ne marchait qu'avec lenteur.

» Je me suis mis à courir. Je parlerai encore à Londres, mais pas ici... pas ici..., l'homme à la tête d'argent pourrait revenir.

— Le masque d'argent ! murmura Tom Wills. Pensez donc au billet trouvé chez Mr. Snaggs, maître.

Le détective fit un lent signe de tête.

— Que Mr. Breckpoole s'installe derrière nous dans la voiture, et dans une demi-heure tout au plus nous serons à Londres, dit-il.

— Ce ne sera pas malheureux, dit Tom Wills, car si ce n'est pas l'homme au masque d'argent, ce sera la faim qui me tuera !

Et il donna un furieux coup sur l'accélérateur.

Au tournant de Sothboro, un coup de feu claqua au loin dans la campagne.

— C'est vrai, la chasse est ouverte depuis hier, dit le jeune homme ; j'espère que Mrs. Crown nous servira des perdrix aux choux pour notre déjeuner !

Les premières maisons de Southwark défilaient à leurs côtés quand le détective se tourna vers Mr. Breckpoole.

— Voici ce qui doit vous rassurer, Breckpoole, nous arrivons à Londres...

Le menuisier, la tête penchée sur la poitrine, semblait dormir.

— Mr. Breckpoole..., Tom, stoppez donc ! Ah, gronda Harry Dickson en serrant les poings... le coup de feu sur la lande !

Mr. Breckpoole était mort : une balle de fusil lui avait traversé la tête.

Quinze jours plus tard, Harry Dickson rejeta avec colère son fameux cahier de notes.

Il n'avait pu y ajouter que des choses fort décevantes pour un enquêteur :

Chadwick : ancien officier de santé de l'armée, ayant démissionné pour malversations et prévarications. Avant d'habiter le hameau dépendant administrativement d'Orpington, vivait en garni à Londres. Petites dettes, habitudes détestables. Très mal coté. N'a plus fait parler de lui pourtant depuis qu'il réside à la campagne. Semble s'être rangé.

Bleacher : venu à Orpington de Londres. Fausse adresse et naturellement faux papiers. Bien vu au village ; homme cordial, faisant de menues dépenses. Rentier. Source de ses revenus : inconnue.

Traddle : venu à Orpington de Liverpool... Fausse adresse et, tout comme Bleacher, faux papiers. Venait rarement au village.

Breckpoole : brave homme insignifiant, ayant toujours habité Orpington et s'étant établi en pleine campagne pour des raisons de santé.

Visites domiciliaires : comme je l'avais prédit à Tom Wills, toutes les maisons du hameau ont été aussi sommairement meublées que possible. Rien de remarquable n'y a été découvert.

Le château des Caltrop est fermé. Mr. Caltrop et sa nièce sont partis sur le continent, avec l'intention de résider dans le Midi. Je les avais priés de me laisser une adresse où je pourrais les atteindre au besoin.

Hôtel du Grand Trianon – Lettre – Disparition ? ? ?

Ces derniers mots sont soulignés et sont suivis d'un quadruple point d'interrogation, qui doit dénoter de la part du détective une certaine exaspération.

Non sans motif d'ailleurs !

Peu de jours après le départ du professeur Caltrop et de sa nièce, Harry Dickson reçut de Paris une lettre de M. Lefèvre, directeur de la Sûreté, conçue à peu près en ces termes :

... Dans une des chambres de l'Hôtel du Grand Trianon à Montmartre, une servante a trouvé une lettre adressée à Harry Dickson. Ou plutôt c'était le début d'une lettre qui était restée inachevée et que l'on avait jetée au panier.

Elle ne contenait que ces quelques mots : « Depuis mon départ d'Orpington, je me sens inquiète, au sujet... »

La chambre en question avait été occupée par Miss Dhélia Caltrop, qui voyageait en compagnie de son oncle le professeur Caltrop.

Sur la fiche d'hôtel, les deux voyageurs ont indiqué comme prochaine destination : Dijon, hôtel de la Cloche.

Je me suis informé discrètement. Ils n'ont été vus ni à cet hôtel renommé ni à Dijon. Ni ailleurs, car j'ai fait prendre immédiatement tous

les renseignements possibles concernant leurs déplacements. Le nom de Caltrop avait été trop intimement lié à la mystérieuse catastrophe du E-19 pour ne pas avoir attiré mon attention. Je crains qu'il ne soit arrivé malheur à ces voyageurs qui, à ce qu'il paraît, étaient des gens doux et simples...

— Donc, déclara Tom, tout le monde a disparu, c'est d'un complet...

— Ah, murmura Dickson, les lèvres pincées, et dire que je n'avais que la main à étendre pour les cueillir tous... Il me faut en retrouver un, rien qu'un seul, et je vous assure que je le ferai parler.

— Il n'y a pas que les hommes qui parlent, répliqua sentencieusement Tom Wills.

Harry Dickson se mit à rire.

— J'accepte la leçon, Tom, bien que je ne la mérite qu'à moitié. Je compte sur quelque chose qui parlera, je crois, très prochainement. J'attends la visite de Mr. Jurvis, d'un moment à l'autre.

— Connais pas, dit sèchement le jeune homme.

— Hélas... Pourtant, si un citoyen d'Angleterre mérite une honnête renommée, c'est bien Mr. George W. Jurvis, Esquire. Employé à l'Institut cartographique du Royaume-Uni, il n'y a pas une ville, un village, une bourgade, un hameau, que dis-je, une place qui possède un nom propre en Angleterre qu'il ne connaisse.

» Demandez-lui le nombre des habitants de Liverpool, lors du dernier recensement, ou celui de Gretna Green, et il vous répondra immédiatement sans l'ombre d'une hésitation. Exigez de lui qu'il vous dise sur-le-champ où se trouve Orkney, ou Sarton-Bridge, ou Mosmoor, la réponse exacte est toute prête. C'est cet homme précieux que j'attends, et qui doit sonner à notre porte en ce moment.

Mr. George W. Jurvis, Esquire, était bien la créature la plus insignifiante qu'on pût imaginer. Depuis son visage neutre jusqu'à sa cravate décolorée et son complet de confection, tout en lui était banal et insipide.

Il salua, s'installa sur le bord d'une chaise, toussa et son regard se perdit dans le vide. Il attendit qu'on voulût bien le questionner.

— Mr. Jurvis, dit Harry Dickson, la désignation « trente-cinq tours » vous dit-elle quelque chose, au point de vue géographique ?

L'homme salua et répondit d'une voix monotone, comme s'il récitait une leçon :

— Il y a trois siècles, elle signifiait davantage qu'aujourd'hui.

» C'était une île rocheuse des Hébrides qui constituait une véritable place forte pour les pirates écossais. Le nom de « trente-cinq tours » est venu de ses rochers et de ses falaises bizarrement

déchiquetées et qui, de loin, ressemblent à des tours. Aujourd'hui, elle est pratiquement inhabitée, car seuls, de temps à autre, des pêcheurs y font de courts séjours lorsque le flétan abonde dans les eaux voisines. On peut y voir encore les vestiges du château du pirate Hork, qui occupa l'île pendant plusieurs années. L'île ne porte plus le nom de jadis, mais celui de Booh-Grân, que lui ont donné les habitants des Hébrides, ce qui signifie à peu près « la mauvaise ».

Mr. Jurvis se tut, ce qui voulait dire qu'il n'en savait pas davantage.

— Va pour Booh-Grân, dit Harry Dickson. Je suppose qu'il n'y a aucun bateau qui fait le service entre les côtes proches et votre île ?

— Non, répondit Mr. George W. Jurvis.

— Et quel est le port de pêche le plus proche où l'on pourrait trouver une barque convenable pouvant y conduire d'éventuels touristes ?

— Stornaway, port charbonnier, fut la laconique réponse.

— Je vous remercie, Mr. Jurvis !

Mais l'employé de l'Institut cartographique ne faisait pas mine de se lever, et avait l'air particulièrement embarrassé.

— Je... ne... puis parler... que si l'on me questionne, dit-il avec peine. Il m'est absolument... impossible... de parler... autrement qu'en réponse à des questions.

Mi-étonné, mi-amusé, le détective le regarda avec plus d'attention.

L'homme semblait foncièrement malheureux et inquiet : sa belle sérénité, son indifférence avaient fondu comme neige au soleil.

— Vous avez donc quelque chose à m'apprendre encore, Mr. Jurvis ?

— Oui, sir.

— Au sujet de l'île Booh-Grân ?

— Oui... euh, non... c'est tellement difficile, vous ne posez pas la question qu'il faut, pour y répondre nettement. Vous avez demandé les « trente-cinq tours », alors j'ai répondu... J'ai dit ce que je savais, mais pas seulement à vous !

Harry Dickson bondit.

— Quelqu'un d'autre vous a posé la même question ! Est-ce bien cela ?

Mr. Jurvis agita frénétiquement la tête.

— Oui, quelqu'un m'a posé exactement la même question que vous : la désignation de « trente-cinq tours » vous dit-elle quelque chose ?

— Qui était-ce ?

— C'est fort difficile à dire ; je ne crois pas que c'était quelqu'un.

— Mr. Jurvis, vous me faites gagner une partie de mon ciel en vous questionnant avec patience, s'écria Harry Dickson.

Cette parole désespérée parut faire son effet sur l'impassible fonctionnaire. Il fit un effort mental, qui dut être énorme, car de fines gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

— Il y a trois jours, exactement, c'est-à-dire qu'il y aura trois jours, cette nuit, disons vers minuit.

— Vous n'étiez plus à votre bureau à cette heure, Mr. Jurvis !

— En effet, sir, à cette heure, en effet, je suis chez moi et je dors. Je me mets toujours au lit à huit heures précises et je me lève à cinq heures pour me mettre aussitôt au travail.

— Peut-être avez-vous le téléphone ? demanda le détective.

— Non, sir, car je ne pourrais m'en servir, je n'ai jamais téléphoné de ma vie.

— Quelqu'un s'est-il donc introduit nuitamment chez vous, Mr. Jurvis ?

— Introduit ? Non, on ne pourrait dire qu'il se fut introduit. C'est fort difficile à préciser, savez-vous ! Comme vous posez mal vos questions à présent, mais je vais tout de même essayer de vous satisfaire.

» Je suis célibataire... vous ne me l'avez pas demandé, et excusez-moi si cela n'est pas de nature à vous intéresser. J'habite au dernier étage d'une maison de construction récente à Chelsea.

Mr. Jurvis s'arrêta, visiblement fatigué par l'effort fourni.

— Combien d'étages ? demanda Dickson.

— À la bonne heure, je vais pouvoir continuer à parler à présent, s'écria le maniaque. Au cinquième !

— Je connais ces maisons, elles sont bâties en cube, avec une plate-forme.

— C'est cela ! admit Mr. Jurvis, une plate-forme, retenez bien cela.

— Et par où l'homme est-il venu ?

— Ai-je dit que c'était un homme ? Non, je ne l'ai pas dit, ce n'était pas un homme. Il a fait un trou dans la plate-forme !

— Fichtre, en voilà des moyens peu ordinaires ! Comment vous êtes-vous éveillé ?

— Par la pluie qui tombait sur mon visage.

— Et qu'avez-vous vu ?

— Un trou dans le plafond au-dessus de ma tête et quelque chose de très brillant qui s'y dessinait.

— Et puis quelqu'un a parlé par cette ouverture ?

— Oui, pour me poser la question que vous savez.

— Et vous avez répondu ?

— Comme je vous ai répondu, sir.

— Comment était la voix ?

— Lointaine, mais pourtant très audible, une voix que je n'avais jamais entendue.

— Qu'est-il arrivé quand votre réponse a été donnée ?

— Quelque chose comme un très grand bras brillant est descendu par le trou et j'ai senti pendant quelques secondes un contact froid et métallique sur mon front, puis tout a disparu.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai rebouché le trou par des moyens de fortune et je me suis rendormi.

— Heureux homme... Ensuite ?

— Ensuite ? Rien, le lendemain j'ai bouché l'ouverture définitivement ; j'ai arrangé le plafond, car je sais faire métier de mes mains.

— Et vous n'avez rien dit à personne ?

— Non, cela m'aurait obligé à trop parler et cela me fatigue énormément.

Cette fois-ci, Mr. George W. Jurvis, Esquire, avait tout dit et il s'empessa de prendre congé du détective et de son élève.

— En voilà une histoire des *Mille et Une Nuits* ! s'écria Tom Wills hors de lui.

— Mr. Jurvis a eu bien de la chance, dit Harry Dickson ; je ne sais vraiment pas par quel miracle on ne l'a pas retrouvé comme nous avons découvert le colonel Chadwick... Jurvis a reçu la visite de l'homme au masque d'argent.

— Qui est l'homme au masque d'argent ? s'écria Tom.

Son maître ne répondit pas ; il avait l'air soucieux, et le jeune homme put voir une expression d'angoisse répandue sur son visage.

4. Où l'homme au masque d'argent apparaît

Gornwick Castle, situé sur la rive nord de l'estuaire de la Clyde, a été complètement détruit par le feu. Cet antique manoir se trouve dans un endroit désert et si loin de tout centre habité qu'il était déjà complètement la proie des flammes avant que des secours aient pu être organisés.

On craint que les habitants aient péri dans le sinistre, car aucun n'a été retrouvé.

Sir Gregory Gornwick résidait hiver et été dans son château, ne s'entourant que du strict nécessaire en fait de domesticité, soit trois ou quatre sujets tout au plus.

Il avait un renom d'originalité assez prononcé. N'est-ce pas lui par exemple qui fit convertir toute sa fortune liquide en lingots d'or pour les enfouir dans le secret des immenses souterrains de son castel ?

Des recherches seront entreprises pour les retrouver.

D'autres détails manquent pour l'heure.

Harry Dickson relisait ce bref article paru dans un journal du matin qu'il avait acheté sur le quai de la gare maritime de Glasgow.

Il avait compté prendre place dans un omnibus pour gagner la pointe extrême de Stornaway, mais ce qu'il venait de lire avait dû le frapper au point de le faire changer immédiatement d'itinéraire. En définitive, il avait loué une automobile pour se rendre à Gornwick.

À Tom Wills qui en demandait la raison, il répondit :

— Si Gornwick était un port ou tout au moins un havre, ce serait l'endroit rêvé pour gagner l'île Booh-Grân, dans le plus bref délai, par le plus court chemin, mais, comme les cartes l'indiquent, il n'y a là, en face de la mer, que des falaises accores, sans la moindre petite baie apte au mouillage d'un bateau quelconque.

— En tout cas, nous risquons de retrouver Pat Hunter et Jelby à l'île des Trente-cinq Tours, dit Tom Wills.

— Vous oubliez le masque d'argent, répliqua le détective, et ses habitudes de ne rien laisser de vivant derrière lui, à moins de je ne sais quelle anicroche, comme celle qui dut sauver la vie à cet excellent Mr. Jurvis.

— Ce singulier criminel semble en vouloir énormément aux gens du hameau proche d'Orpington, dit Tom.

— Sans doute... et je ne donnerais pas grand-chose de la peau de Messrs. Hunter et Jelby, si je ne connaissais l'intelligence de ce coquin de Hunter !

La voiture était de bonne marque et avançait à vive allure à travers un paysage stérile et sans attrait. À gauche des voyageurs, la Clyde, gonflée par les pluies, roulait des eaux limoneuses que descendaient de lents cargos.

Bientôt, la voiture quitta la rive du fleuve pour prendre parmi les landes et foncer à travers une solitude désertique, parsemée de rochers et de gros blocs erratiques.

Enfin, le chauffeur leva la main et montra une colonne de fumée montant vers le ciel gris où passait un triangle d'oies sauvages.

— Les derniers feux de Gornwick Castle, dit-il.

À un mille de là, ils croisèrent une grosse limousine bondée de voyageurs qui faisaient route en sens inverse.

— La police de Glasgow a déjà achevé sa besogne, ricana le conducteur, l'endroit n'a rien d'enchanteur ni de confortable pour y séjourner longtemps.

Mais le véhicule stoppa et une voix impérative héla le détective.

— Que faites-vous par ici ? Le chemin ne conduit nulle part, sinon au château de Gornwick dont l'approche est interdite.

Harry Dickson allait répondre, lorsqu'une autre voix s'éleva de la voiture.

— Oh là là, nous pouvons retourner en paix à Glasgow, du moment que Dickson s'en mêle.

— Ah, Mac Tavish, c'est vous ? s'écria le détective en reconnaissant un des chefs de la police écossaise. Je m'en vais en effet pousser une pointe jusque-là, par pure curiosité d'ailleurs.

— Si c'est pour les lingots, Mr. Dickson, il faudra patienter, car les caves sont remplies de décombres brûlants. Il y règne une température d'enfer... C'est inouï, le fer y coule comme de l'eau... et toute approche est impossible.

— Et les habitants ? demanda le détective.

— Quelques poignées de cendres, sans aucun doute, qu'on n'arrivera pas à séparer de cette pyramide de ruines en ignition ! Bonne chance, Mr. Dickson, si toutefois vous comptez chercher plus avant. Vous reverra-t-on à Glasgow ?

» N'oubliez pas que ce sera avec un plaisir extrême ! Au revoir..., nous sommes très pressés !

— Tant mieux, murmura Dickson en voyant derrière lui la voiture de police disparaître dans un nuage de poussière. Si Mac Tavish avait été de la partie, il n'aurait fait que me raconter des histoires de pêche à la truite et au saumon !

L'après-midi avançait déjà, et comme le temps était gris et fermé, sentant l'automne proche, le crépuscule s'annonçait à brève distance.

— J'espère que ces messieurs ne resteront pas trop longtemps, dit le chauffeur comme ils mettaient pied à terre devant une énorme ruine noircie d'où montaient encore des torrents de fumée noire. L'endroit n'est pas réjouissant pour y rester seul.

Harry Dickson lui donna ordre de contourner à très lente allure l'imposante masse de décombres.

— Regardez-moi ces moellons, dit soudain Tom Wills, ce sont de véritables blocs de roche, et ils sont calcinés comme au sortir d'un four d'une puissance prodigieuse. Je me demande comment cela a pu flamber ?

Le détective inspecta les alentours.

— Notre chauffeur a raison, dit-il tout à coup, la solitude ne doit rien avoir de particulièrement gai en cet endroit. Aussi, allez-vous lui tenir compagnie, mon petit Tom.

— Comment... et vous laisser partir seul dans cet enfer ? protesta le jeune homme.

— Il se peut que vous me soyez plus utile au-dehors qu'à l'intérieur, répliqua son maître. Personne ne pourrait tenir là-dedans, en effet, et je me demande si je pourrai y faire quelque besogne utile. Mais une agression peut venir de l'extérieur et vous ne serez pas de trop tous les deux pour y parer et pour m'avertir en cas de besoin.

Tom se rendit à ces raisons, et, après avoir pris poste auprès d'un pan de mur qui aurait pu leur servir d'abri et de retranchement en cas d'alerte, le chauffeur et lui laissèrent partir le maître à l'aventure.

Bien vite, Harry Dickson dut se rendre compte que Mac Tavish n'avait rien exagéré en prétendant que l'approche des ruines était impossible.

Une chaleur atroce s'en dégageait et, à plusieurs reprises, il dut rebrousser chemin. Il allait même renoncer à son projet d'exploration quand un bruit de pierres croulantes attira son attention.

Au fond, il n'y avait rien d'anormal à cela : les pierres devaient fatalement continuer à s'effondrer, mais il y avait dans ce bruit quelque chose de méthodique, qui faisait penser à quelque travail d'homme.

Harry Dickson prêta attentivement l'oreille et s'avoua avec satisfaction qu'il ne s'était pas trompé.

À quelques pas de lui, mais sous terre, on creusait avec prudence.

Il entendait le choc du pic, puis le roulement des pierres que l'on dégageait.

Il lui fallut pourtant plus d'un quart d'heure, pendant lequel le bruit continuait, entrecoupé de brèves haltes de repos, pour découvrir une ouverture dans le sol, masquée par des décombres et de vieilles planches à moitié consumées. Un escalier en pierre de roche montrait qu'il se trouvait devant une entrée des souterrains de Gornwick Castle.

Le bruit lui semblait proche, mais, en avançant dans le couloir ténébreux, il reconnut que c'était là un effet d'acoustique qui rapprochait la rumeur.

Il faisait chaud et lourd dans le passage, mais non au point d'y rendre l'atmosphère irrespirable.

Harry Dickson marchait dans les ténèbres épaisses et se guidait sur la muraille qu'il frôlait de la main. L'incendie avait épargné cette partie des caves, car le sol était sec et ne présentait aucune trace d'écroulement ou de décombres.

Le bruit continuait toujours, avec de courts intervalles de silence, pendant lesquels Harry Dickson s'arrêtait avec prudence.

Enfin une lumière parut.

Elle brillait au fond d'une spacieuse cave dont le plafond voûté était soutenu par de gros piliers de pierre bleue. Une partie en était complètement creusée dans le roc, tandis que l'autre était constituée de grosses briques et de pierres sèches, comme c'était l'usage des constructeurs des siècles passés.

Harry Dickson vit une lanterne d'écurie dans laquelle brûlait une grosse bougie, posée sur le sol tout près de là muraille portant des traces de démolition récente. L'air était relativement frais, et même un vent coulis soufflait de temps à autre, faisant vaciller la flamme du fanal.

Mais il n'y avait pas trace d'ouvrier ; d'ailleurs le bruit s'était tu.

Après un moment de réflexion, Harry Dickson voulut avancer vers le mur que le pic venait d'entamer, quand il fit un geste de stupeur et d'effroi.

Une main venait de se poser sur son bras, une main qui dépassait un des gros piliers de pierre, masquant le corps auquel elle appartenait.

— Restez tranquille, Dickson, dit une voix étouffée, le danger est effroyable.

Le détective sursauta : il venait de reconnaître cette voix qui, tout en étant effrayée, était empreinte d'un peu de raillerie. C'était celle de Pat Hunter.

— Hunter ! murmura le détective.

— Oui, c'est moi ; tournez le pilier et restez à mes côtés sans bouger. Il se peut que nous sauvions notre peau.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne puis vous l'expliquer, je ne le sais pas trop moi-même, mais c'est atroce.

— La chose qui frappait sur le mur ?

— Oh non... Taisez-vous, vous allez voir vous-même.

Une forme se glissa tout à coup entre la lanterne et la muraille, et Harry Dickson reconnut l'énorme ventre et les jambes courtes de Mr. Bleacher.

— Bleacher, murmura-t-il.

— Il est perdu, répondit Hunter à voix basse, et ne faites rien pour le sauver, ce serait impossible. D'ailleurs, c'est une crapule. Regardez bien, il doit se douter lui-même de quelque chose de particulièrement effrayant.

En effet, le gros homme était livide de peur et la sueur coulait comme de l'eau sur son visage. Il ne songeait plus à continuer son travail, mais armait nerveusement un énorme revolver automatique.

— Autant se servir d'une sarbacane, ricana doucement Hunter, contre la chose qu'il attend et qui va venir. Ecoutez !

Un autre bruit s'était levé dans le souterrain – celui d'un pas formidable, lent et pesant, comme si un des énormes piliers de pierre venait de se mettre en marche.

La chose formidable éveillait en marchant une vague et angoissante résonance qui avait d'étranges et pénibles sonorités.

Bleacher, le revolver levé, se tenait tourné vers un boyau obscur où la lumière de son fanal devait quelque peu pénétrer.

Tout à coup, Harry Dickson le vit lever le bras et braquer son revolver.

Trois coups de feu partirent et Pat Hunter ricana doucement :

— Là, que vous ai-je dit ?

Les pas résonnaient toujours, beaucoup plus proches à présent.

Et tout à coup la monstruosité surgit dans le cercle lumineux de la lanterne.

Au premier abord, Harry Dickson crut avoir mal vu : l'apparition était trapue, grotesque et amorphe ; on aurait dit quelque stupide bonhomme de neige construit par de malhabiles gamins. L'ensemble était caricatural et frisait le ridicule dans sa tendance à imiter les formes humaines. Le tronc était rond comme un baril et posé sur de courtes jambes tortues poussées en pieds de marmite ; deux longs bras grêles brinquebalaient le long du torse, surmonté d'une boule ronde comme un fromage de Hollande.

La matière dont ce pantin de folie était fait semblait purement métallique et avait une apparence de tôle ordinaire ; seule, la partie qui devait représenter le visage était d'une substance blanche et luisante comme de l'argent vierge.

Ce visage qui n'en était pas un s'y apparentait néanmoins grâce

à deux grands trous ronds percés dans le masque. Et pourtant, le détective eut l'impression de quelque chose d'impitoyable et de terrible.

Les deux autres hommes qui se trouvaient dans le souterrain devaient partager cette pensée d'angoisse, car Pat Hunter ne bougea pas et Bleacher se tint immobile à trois pas de l'impossible créature, pareil à un oiseau devant le regard fascinateur du serpent.

Harry Dickson remarqua bientôt que le gros homme, malgré sa terreur évidente, était en proie à une fureur désespérée. Avec effort, il leva la main et tira trois coups de feu sur le monstre.

Celui-ci ne broncha pas et les balles ricochèrent dangereusement à travers la cave... Puis soudain, la créature leva le bras.

Elle le fit avec une vélocité ophidienne et saisit la tête de Bleacher dans une sorte de courte pince.

Ce fut bref, épouvantable, infernal.

Le corps du gros homme se tortilla comme un ver, laissant fuser de toutes parts des jets de fumée nauséabonde, et, retombé à terre, continua à grésiller comme s'il était posé sur un gril ardent.

Aussitôt *la chose au masque d'argent* fit un quart de tour, leva l'autre bras et l'appliqua sur la muraille entamée par le pic de Bleacher.

Harry Dickson se sentit tout à coup pris au collet par Hunter et obligé de se mettre à courir.

Il était temps : une lueur aveuglante régna un instant dans la crypte, suivie immédiatement par un roulement de tonnerre. Des pierres et des masses de terre meuble croulèrent dans les dos du détective et de son compagnon. Lorsqu'ils atteignirent l'air libre, le sol derrière eux se mit à fumer comme un volcan.

— Hunter, dit Harry Dickson, je crois que je vous dois la vie.

Le petit homme regarda derrière lui d'un air inquiet.

— Ce n'est pas l'endroit pour parler, dit-il, en pressant le pas et en faisant signe au détective de suivre son exemple. Je suppose, ajouta-t-il, que vous avez une automobile qui vous attend tout près d'ici ?

— C'est exact !

— Dans ce cas, faites-moi le plaisir de m'y offrir une place et de dire à votre chauffeur de ne pas ménager l'essence et d'aller au plus vite. Je ne serai à peu près certain d'avoir la peau sauve qu'au milieu de la bonne ville de Glasgow.

— Trop heureux de pouvoir vous rendre service, Pat, répondit Harry Dickson, et... Dites-moi, votre bonté ira-t-elle jusqu'à répondre à quelques-unes de mes questions ?

— C'est à voir lesquelles, Dickson. Vieux malin, dit Pat en

riant, il faut se méfier de vous, même si l'on vient de vous sauver la vie. Mais jusqu'à un certain point, nous avons partie liée. Je pourrai peut-être vous dire l'une et l'autre chose, mais je crains que ce ne soit énorme.

Ils trouvèrent Tom Wills et le chauffeur à leur poste. Le jeune homme ouvrit de grands yeux étonnés quand il reconnut le compagnon de son maître, mais sur un signe mécontent de ce dernier, il baissa la tête et prit sagement place à côté du conducteur.

— Dickson, dit Pat Hunter, comme la voiture filait en prise directe sur la lande obscure, Dickson, mon vieil ennemi, après une séance comme celle-ci, on respire et l'on se dit qu'au fond, il fait bon vivre sur la vieille machine ronde !

— La chose, Pat... *c'est l'homme au masque d'argent* pour lequel Snaggs et vous avez fui Orpington ? demanda le détective.

— Tout juste. Nous avons failli avoir affaire à lui dans le passé, et nous avons préféré nous en aller et lui céder le terrain.

— Qui est-ce ?

— L'homme au visage d'argent ?...

Pat Hunter prit une mine sincèrement étonnée.

— Mais je n'en sais rien, je l'ai vu à l'œuvre, comme vous-même aujourd'hui, c'est une affreuse chose à tuer, mais je ne sais ce qu'il y a dans cette carcasse. Une machine ? Un être humain ? Est-ce un monstre par lui-même ?

— Comment se rend-on à l'île des Trente-cinq Tours ?

De nouveau, Pat Hunter se mit à rire.

— Maintenant je puis vous le dire, Dickson, maintenant que nous sommes doublement brûlés. Cet excellent îlot m'a toujours servi de refuge, quand les gens de la rousse s'occupaient trop de ma personne. Mais c'est une bête autrement redoutable qu'un flic de Scotland Yard, qui nous y a dégottés l'autre jour, le pauvre Snaggs et moi !

— Où est Snaggs ? Ou Jelby, si vous préférez ?

— Sans doute là où se trouve Bleacher. Bien qu'il fût bien moins canaille que lui, son sort a été le même !

— Brûlé vivant par le monstre au masque d'argent ?

— Tout à fait ! Ah, Dickson, si vous deviez voir comme notre pauvre petit cottage si bien dissimulé dans l'île des Trente-cinq Tours a été arrangé ! Il s'est littéralement mué en un bloc de verre noir ! J'ai pu m'enfuir et me voici seul dans la vie à présent. Mais seul avec un compte que je désire régler un jour ou l'autre.

— Avec l'homme au masque d'argent ?

— Peut-être bien.

— Autre question, Pat. Que faisiez-vous cinq années durant dans cette maison solitaire du hameau d'Orpington ?

— Je regrette, Dickson, de ne pouvoir répondre à cette question, puisqu'il s'agit d'un secret professionnel.

— Je l'ai bien pensé, dit gravement le détective, depuis que mes souvenirs ont identifié également l'infortuné Bleacher.

— Ah, vraiment ?...

Pat Hunter lui jeta un regard malicieux.

— Son nom commence par un R... n'est-ce pas ? Ce n'était pas un gentleman et il n'avait aucune considération pour ses confrères.

— Je le pense bien, puisque ledit Bleacher, de son vrai nom Rörsch, passait pour le roi des cambrioleurs allemands. Il est resté à Orpington tout comme vous, pendant cinq ans, je présume ?

— À peu près !

— Et je suppose également que vous deviez poursuivre un même but ?

— Vos suppositions sont toujours lumineuses de véracité, fit gaiement le forban.

— Je ne désire pas vous interroger sur les morts, continua Harry Dickson, je crois qu'il ne me faudra pas faire un grand effort pour découvrir certains de leurs mobiles de jadis, mais un nom me hante, Pat Hunter, c'est celui de Traddle.

Les lumières de Glasgow paraissaient au loin et Hunter poussa un soupir de soulagement.

— Il ne nous a pas eus, Dickson, dit-il d'une voix plus grave, mais l'homme au masque d'argent n'est pas toujours aussi magnanime ni aussi ignorant, car il doit avoir ignoré notre double présence dans son voisinage, ce soir, sinon...

» Nos chemins se séparent, mais je vous avertis du danger qu'il y a à vouloir lutter contre ce démon mystérieux.

— Pat Hunter, répéta Harry Dickson d'une voix pressante, qui est Traddle ?

L'étrange bandit soupira.

— C'est bien la première fois de ma vie que je joue à l'indicateur de police, dit-il en secouant la tête, mais, dans ce cas, je crois pouvoir déroger à certaines lois que je me suis imposées. Le nom véritable de Traddle est Heberstein, le docteur Heberstein, un des plus grands savants étrangers à qui l'Angleterre donne asile pour le moment.

» Il habite une petite maison de Rowan Street, dans Hammersmith, où il ne se cache pas. C'est un homme qui ne badine pas avec certaines lois de l'honneur et son honnêteté est rigide et scrupuleuse.

» Il vous tuera comme un cobaye de laboratoire s'il s'aperçoit que vous vous êtes dressé au travers de sa route.

5. La pluie d'or

La même nuit de septembre fut pour les habitants de Shorthorn la plus incroyable de toutes celles qu'ils avaient vécues.

Ce fut celle de la pluie d'or...

L'événement fut bref et fantastique et n'eut pour témoins que deux braves noctambules Messrs. Pretty-bingle et Nicholls dont nous essayerons de retracer les bizarres aventures.

Mr. Prettybingle, qui exerce dans le doux village de Shoreham le métier de peintre en bâtiments et Mr. Nicholls, qui est pharmacien dans la même bourgade, se trouvaient être cousins et avaient, de ce chef, assisté à une noce à Broughton.

La fête avait duré jusque très tard dans la nuit, et tous les invités avaient été priés de loger au village. Mais, prétextant leur travail matinal, Messrs Prettybingle et Nicholls avaient décliné l'offre et préféré revenir à Shoreham. D'ailleurs le temps était loin d'être mauvais : dans la soirée, il avait tourné à la pluie, puis au brouillard, mais finalement ce dernier s'était dissipé, et ce fut sous un ciel brillamment étoilé que les deux cousins avaient pris le chemin du retour. Toutefois ils n'avaient pas voulu user d'un raccourci à travers champs et s'étaient résignés à prendre par la grand-route de Pound. Bien qu'ils fussent quelque peu éméchés par les fréquentes libations de la journée, l'air frais de la nuit n'avait pas tardé à les rendre dispos. Ils avançaient d'un bon pas, en devisant de choses sérieuses.

Ils discutaient sans trop de fièvre sur une question à l'ordre du jour, quand ils arrivèrent à la hauteur de la lande d'Halsted.

L'endroit était légèrement surélevé et la vue s'y étendait fort loin jusqu'à Orpington, dont on voyait luire les rares lumières.

— C'est un beau pays, dit le peintre en bâtiments en faisant halte au sommet de la côte. Certes, on n'en voit pas grand-chose maintenant, mais pendant le jour...

Son cousin, le pharmacien, approuva d'enthousiasme.

— Eh, s'écria tout à coup Mr. Prettybingle, on vient de tirer un coup de feu. Depuis quand braconne-t-on sur la lande de Halsted ?

— C'est en effet étrange, répondit Mr. Nicholls, car de mémoire d'homme, jamais un lièvre ni un lapin n'ont gîté en ces lieux.

— Encore ! s'écria son cousin... Encore un coup de fusil.

— Prettybingle, dit sévèrement Mr. Nicholls, vos idées ne sont pas encore bien claires puisque vous prenez cette détonation pour

celle d'un fusil. Voyons, monsieur, avez-vous fait la guerre comme moi oui ou non ?

— Certainement, Nicholls, riposta l'autre piqué d'air vif, mais quel rapport...

— Voilà un troisième coup de feu, tiré sans doute pour vous prouver votre erreur !

Mr. Prettybingle hocha la tête.

— C'est ma foi vrai, cousin. Je veux avaler mes pinceaux et mes pots de couleur si ce ne sont pas des éclatements de shrapnells !

— Et qui se rapprochent, s'écria le pharmacien. Attention..., planquez-vous !

Des éclats venaient de leur siffler aux oreilles.

Les deux noctambules s'étaient jetés à plat ventre, mais, curieux, ils inspectaient le ciel noir au-dessus de leur tête.

— Les voilà ! s'écria soudain Mr. Prettybingle en voyant de brèves étoiles surgir et s'éteindre au firmament. Tudieu, on dirait un tir contre des avions ! Tenez, voici un beau coup de fourchette : un, deux, trois éclatements en triangle ! Boum ! encore un !

— Pourtant l'Etat-major ne se livre jamais à un exercice du genre, bougonna Mr. Nicholls, surtout pas dans des parages habités comme ceux-ci. Entendez-vous un avion, cousin ?

Ils eurent beau dresser l'oreille, aucun vrombissement de moteur aérien ne leur parvint sinon, derechef, une nouvelle salve.

Glouf !

Un coup sourd frappa le sol non loin d'eux et ils sentirent que la terre se mettait à trembler.

Glouf ! Glouf ! Glouf !

Des masses lourdes, mais invisibles, tombaient à présent du haut du ciel et touchaient la terre avec un terrible bruit mat.

Prettybingle et Nicholls restèrent couchés pendant plus d'une demi-heure, puis, comme les éclatements aériens ne se reproduisaient plus, et que les étranges et lourdes chutes avaient cessé, ils se levèrent et se mirent à marcher avec prudence.

C'est alors qu'ils découvrirent des trous profonds dans le sol, aux endroits où les chutes mystérieuses avaient dû se produire.

— Ne nous risquons pas à explorer ces excavations, cousin, conseilla le pharmacien. Ce sont peut-être des obus non éclatés. Nous allons prévenir le maire de Shoreham !

L'aube s'était déjà levée quand le maire accéda, après quelques remarques incrédules, à leurs objurgations et décida d'aller voir les points de chute.

Et c'est alors qu'on découvrit au fond des cratères ainsi creusés des lingots d'or en forme de pyramide, comme sont ceux qu'emmagasine la banque d'Angleterre.

Il y en avait onze en tout...

Le maire de Shoreham était un homme prudent et avisé, et il décida d'en référer d'abord à Londres. Bien lui en prit, car quelques heures après, arriva un courrier spécial, chargé d'enlever les mystérieux lingots porteur d'un ordre venu de haut lieu, priant le maire de garder le silence sur cette étrange histoire.

Dans l'après-midi de la même journée, deux gentlemen à la mine fatiguée, qui semblaient avoir passé une nuit blanche et avoir un long et rapide voyage derrière le dos, questionnèrent avec ferveur les deux seuls habitants de Shoreham qui avaient été témoins du prodige nocturne.

Leur tâche terminée, ils remontèrent en automobile et foncèrent à toute allure dans la direction d'Orpington.

— Le cap sur le village ? demanda Tom Wills qui conduisait la voiture.

— Non, sur le hameau !

— Bien vide, il faut le dire.

— De gens peut-être, mais sans doute pas de choses.

La voiture gravissait une côte qui s'achevait sur un petit plateau, et le détective donna ordre à Tom de faire Halte.

Au loin, apparaissaient les toits et les clochers d'Orpington, et, à quelque distance, la brève ligne rouge des toitures du hameau voisin.

C'est dans cette direction que le détective braqua sa lunette.

— C'est bien cela, fit-il en soupirant ; je pourrais me dispenser de visiter encore une fois ces demeures abandonnées, mais je puis bien payer un tribut à la curiosité humaine. En route !

Ils durent prendre par un chemin de traverse mal macadamisé qui les conduisit presque tout droit au hameau.

Celui-ci était désert et, bien qu'il fût encore complètement habité il y avait quelques jours encore, un air d'abandon l'avait enveloppé.

— Devant la maison de Traddle ! ordonna le détective.

Un simple tour de crochet ouvrit la porte, et sans s'attarder aux pièces d'en bas, le détective monta immédiatement au grenier.

— Cela ne manque pas d'air, hein ? ricana Harry Dickson en poussant la trappe du plancher qui y donnait accès.

— Ah mais..., s'écria le jeune homme, on a démoli une partie de la toiture !

— Regardez donc par l'ouverture et voyez jusqu'où porte la vue, lui dit son maître.

— La lande de Halsted est juste devant nous.

— Je ne vous le fais pas dire !

Harry Dickson, penché sur le plancher, restait en observation devant quatre trous, percés chacun à l'angle d'un quadrilatère de quatre pieds carrés de superficie.

— Un épatant gaillard que le Traddle, dit-il à mi-voix, et disposant d'étonnants engins, ma parole.

— Oh ! s'écria Tom Wills, il y a eu un canon antiaérien sur le plancher !

Le détective se mit à rire.

— Trois mauvais points, si pas dix, mon garçon ! Un canon sur un plancher !

» Voilà un plancher de grenier qui aurait passé illico dans la cave, en enfonçant tous les étages ! Non, my boy, mais une catapulte d'une rare puissance et absolument inconnue par la science balistique anglaise.

» Un canon aurait d'ailleurs fait un potin de tous les diables, en supposant même que, par miracle, on ait pu en installer un à cet endroit. Tandis qu'un engin du genre catapulte reste parfaitement silencieux.

— Je me demande sur quel objectif il pouvait tirer, grommela Tom.

— Innocent... Sur l'E-19 que diable, et le plus beau de l'affaire c'est qu'il l'a atteint !

— Qu'en savez-vous ? répliqua Tom, furieux de si mal comprendre.

— Le fait d'avoir dû abandonner du lest pour gagner de la hauteur et s'enfuir. Et quel lest ! Les lingots d'or dérochés au château de Gornwick !

— Mais nous le quittons à peine ! hurla Tom complètement désespéré.

— Et sans doute d'autres avec nous, mon petit, répliqua Dickson en riant sous cape. Ah Tom ! quel pas de géant nous venons de faire...

— À votre avis sans doute, maître, mais n'oubliez pas que les deux gentlemen de Shoreham n'ont pas entendu le moindre bruit de moteur.

Le détective poussa un cri de joie.

— C'est là le hic, Tom ; c'est à peu près ce qu'il fallait démontrer. La solution est trouvée dans ses grands traits ; toutefois il reste les corollaires.

Il devint plus grave.

— Et ceux-là nous donneront encore bien du fil à retordre, mon jeune ami. Il nous faudra repartir sur le chemin de la guerre.

— Guerre, guerre, bougonna l'élève détective, on ne sait pas même contre qui.

— Pas tout à fait, je le concède, mais ce qui est terrible dans ce conflit, c'est que c'est une guerre de cerveaux. Nous ne sommes peut-être pas trop loin de la fin du mystère, mais non plus du péril.

Il resta en contemplation devant le toit éventré et les quatre trous forés dans le plancher.

— Quelles armes aurons-nous à opposer à celles dont ils disposent et qu'ils emploieront impitoyablement ? acheva-t-il à voix basse.

Harry Dickson et Tom Wills ne prirent qu'un court repos dans leur home de Baker Street. Et encore celui-ci fut-il entrecoupé de coups de téléphone venant de Scotland Yard puis, à la fin, par la venue d'un agent de police porteur d'un pli.

Il contenait un plan topographique levé avec soin.

Rowan Street. Petite maison ancienne ayant appartenu jadis au baronet Lynholme et louée depuis au docteur Heberstein, savant polonais réfugié de Russie après l'avènement des Soviets. Maison au milieu d'un beau jardin complètement entouré de murs. Renseignements sur Heberstein : excellents.

Homme taciturne, riche, donnant beaucoup aux œuvres philanthropiques. Naturalisé Anglais depuis sept ans. Travaux du docteur Heberstein : importants mémoires sur la flore d'Europe, les champignons et certaines maladies des arbres.

— Pas bien dangereuses ces études, opina Tom Wills en retroussant le nez.

— Reprenez le volant de l'auto, my boy, et ne dites pas de bêtises, riposta le maître en prenant son chapeau et son manteau.

Ils atteignirent le quartier d'Hammersmith par la large King Street.

La soirée était douce, exquise, vraiment estivale.

Les habitants bavardaient sur le pas de leur porte et toutes les terrasses des cafés étaient remplies de monde.

Une paix magnifique rayonnait alentour et pourtant Harry Dickson se sentait le cœur serré, lourd d'appréhensions prochaines.

Pendant que Tom conduisait attentivement, il tenait les yeux fixés sur le ciel où, de minute en minute, s'allumaient d'amples constellations blondes.

Ils durent stopper un moment devant le passage à niveau de Broadway, pour laisser le passage à une automotrice filant dans la direction d'Earls Court.

Enfin les barrières mécaniques se levèrent : la voie était libre. Tom Wills remit le moteur en marche, avança lentement à la suite des autres voitures.

Et soudain une immense exclamation de terreur s'éleva autour d'eux.

Un éclair effroyable venait de jaillir entre la terre et le ciel, suivi par une série d'explosions formidables.

Des gens couraient déjà affolés, sans savoir pourquoi ; une pluie de débris et de flammèches s'abattirent dans les rues avoisinantes, tandis que du côté de Rowan Street, un véritable geyser de flammes et de vapeurs incandescentes jaillissaient à une hauteur énorme.

Déjà, la voiture se frayait un pénible chemin à travers la cohue hurlante. Arrivés à l'angle de la petite Wolverton Street, les détectives durent cependant abandonner leur véhicule et faire la route à pied, en jouant frénétiquement des coudes.

Une fois dans Rowan Street, ils virent toute l'étendue du désastre.

D'une propriété isolée qui s'entourait de hauts murs, des torrents de flammes s'élevaient, répandant une chaleur telle que l'approche en était impossible.

Les sonneries des autopompes retentissaient, tandis que de hâtifs cordons de police se formaient.

Harry Dickson vit le chef de la brigade descendre d'une des voitures de service et il s'élança vers lui.

— Morrisson ! s'écria-t-il, il me faut coûte que coûte pouvoir pénétrer dans cette maison. Vite, faites-moi donner le costume ignifugé d'un de vos hommes !

— Mr. Dickson ! s'écria le capitaine Morrisson avec effroi, vous n'y songez guère. Vous n'en reviendrez pas !

— J'ai dit ! tonna le détective, et je vous rendrai responsable des suites de votre refus qui peuvent être incalculables. Allez !

Sur un signe du chef, six paires de mains s'emparèrent de la personne du détective, l'affublèrent d'un casque protecteur, d'un costume spécial, ainsi que d'un appareil respiratoire.

— Je ne vivrai pas jusqu'à votre retour, Mr. Dickson ! gémit Morrisson.

Dickson ne l'écoutait plus. Par une brèche de la muraille à moitié écroulée, il courait déjà vers la maison en flammes.

Une partie en était encore debout, et c'est à travers un nuage de fumée brûlante, que le détective s'y engagea.

« Heberstein devait pourtant avoir pris des précautions », se dit-il.

Réfléchir... conclure... penser... et cela au milieu d'un volcan en furie !

Mais devant lui, il vit l'entrée des caves et cela lui donna du courage surtout lorsqu'il aperçut les gigantesques masses de ciment

armé.

— Un refuge contre les bombes ! s'écria-t-il. Ah... Heberstein était un homme à précautions et à prévisions...

— Tonnerre !

Il poussa ce cri en trébuchant contre un corps étendu à ses pieds.

Non, le docteur Heberstein n'avait pas eu le temps d'atteindre le refuge cimenté qui aurait peut-être pu le sauver. Il gisait sur les escaliers effondrés, le crâne brisé, le torse défoncé.

Une longue flamme livide serpenta autour du détective qui grinça des dents. Allait-il devoir battre en retraite, sans retirer aucun profit de sa bravoure ? Non.

Là-bas, devant lui, se crispait le poing du mort enserrant un petit carnet de notes dont le détective s'empara.

Il était temps : un pan de mur vacilla et couvrit le cadavre du docteur d'un amas de décombres brûlants.

À l'instant où Harry Dickson gagnait la rue et tombait presque évanoui dans les bras du capitaine Morrisson, la demeure n'était plus qu'un fantastique brasier.

— En voilà assez pour ce soir ! s'écria Tom Wills quand il revit le maître ; nous avons droit à un peu de repos et de sécurité, il me semble.

Presque de force, il poussa le détective dans la voiture et tourna délibérément le dos au sinistre.

— Heberstein ou Traddle est mort, continua-t-il tout en roulant et voyant que son maître gardait le silence. De tous ceux qui ont été de loin ou de près mêlés au drame du E-19, il ne reste de vivants que le docteur Caltrop et sa nièce !

» Et qui nous dit qu'ils sont vivants ? ajouta-t-il après un moment.

Harry Dickson tenait dans ses mains le carnet enlevé aux doigts du mort de Rowan Street, et secouait lentement la tête.

— Je suppose que c'est à la suite d'une communication téléphonique récente que le docteur Heberstein ou Traddle a dû inscrire fiévreusement cette adresse, dit-il d'une voix songeuse.

— Quelle adresse ? demanda Tom en donnant un tour au volant pour éviter un autobus qui passait chargé de monde.

— Blackheath Road – Cottage 14 près des Kent Water Works. En plus, il y a deux initiales crayonnées en marge : D et J.

» Dhélia et Jérémias : les prénoms des Caltrop !

— Mais, riposta Tom Wills, vous parlez d'un coup de téléphone récent ; or, vous savez bien que nous avons cherché en vain le nom d'Heberstein dans le bottin du téléphone, et cela pour le bon motif qu'il n'en avait pas !

Alors Dickson eut de nouveau une de ses exclamations qui avaient l'heur de mettre l'esprit de son élève en déroute :

— Ah, cela devient de plus en plus clair !

— Où allons-nous ? hurla Tom Wills dépit.

— Mais où sinon à Blackheath Road – Cottage 14, près des Kent Water Works ! dit doucement le détective.

Le cottage était une triste maison presque en ruines et qui, par surcroît était à louer. Heureusement, une escouade d'agents cyclistes du quartier s'approchait à ce moment et Dickson se fit connaître.

— Il y a plus de deux ans que cette mesure est inhabitée, déclara le sergent qui commandait le détachement.

L'on ouvrit la porte qui d'ailleurs tombait presque en pourriture.

Une odeur affreuse accueillit les visiteurs et Harry Dickson pâlit.

Dans une des pièces du rez-de-chaussée, on découvrit les cadavres en décomposition du professeur Caltrop et de Miss Dhélia Caltrop.

Il n'y avait plus que des morts dans l'affaire du E-19, et cela Tom Wills le répéta. Mais soudain, il se ravisa avec un geste de colère :

— Et Pat Hunter ? !

Harry Dickson prit une mine chagrine.

— Me serais-je tellement trompé sur le compte de Pat Hunter ? murmura-t-il.

6. La formidable apothéose

La ténébreuse histoire en resta là. Des jours s'écoulèrent, puis des semaines, puis des mois. Tout paraissait brusquement avoir été coupé au couteau.

Harry Dickson connut une véritable mortification quand l'affaire fut classée. Une affaire à laquelle il avait été mêlé de si près. Classée..., quel camouflet, quelle torture à sa fierté !

Il se lança à tête perdue dans d'autres enquêtes criminelles qui se terminèrent avec plein succès, mais qu'importe... l'affaire classée lui semblait une offense personnelle, un affront qu'il ne pourrait laver.

« Et pourtant, il continue à s'en occuper », se disait Tom Wills, quand il voyait le maître s'abîmer dans de moroses pensées.

Méditations vaines, pensées stériles. Le détective se sentait comme devant un mur infranchissable.

Parfois son élève osait risquer une observation quand il le voyait un peu moins préoccupé.

— Vous sembleriez si près de la solution finale, maître...

— J'y étais, Tom, je la tenais d'une main. Il a suffi des deux morts de Blackheath Road, pour qu'elle s'envolât au loin.

Alors Tom se risquait à parler de Pat Hunter.

— Vous vous êtes trompé à son sujet ; pourtant, ce n'était jamais qu'un vulgaire voleur !

— Vulgaire ? protestait Harry Dickson ; qui m'a jamais entendu prétendre cela ?

» Hunter est avant tout un dilettante, il a érigé le vol en un art de pure intelligence. Il lui est souvent arrivé de retourner le butin à sa victime, rien que pour la joie et l'honneur de faire un coup audacieux et difficile. Scotland Yard connaît son nom, et comment, mais ce n'est que son nom, car jamais, jamais entendez-vous, la police n'a mis la main sur lui. Ce délinquant de génie, dont le nombre de forfaits est assez étendu, n'a jamais fait une heure de prison ! Et l'on ne sait rien de lui, que ce simple nom : Pat Hunter !

— Tout le monde au hameau d'Orpington, possédait donc une double identité, le malheureux Breckpoole excepté ! riposta Tom Wills.

— Oui, et cela ouvre un champ immense aux suppositions, me direz-vous. Eh bien, je vous dis, moi qu'au contraire cela le circonscrit puissamment. Tous ces gens vivaient là, dans un même but, en frères

ennemis, en concurrents, se supportant mutuellement, mais vivant dans l'espoir de se damer le pion l'un à l'autre.

— Et vous connaissez ce but ?

— Certainement, dit sèchement Harry Dickson en se détournant pour montrer qu'il mettait fin à cet entretien qui ne lui plaisait guère.

Pourtant le jour était proche où le détective devait retrouver l'espérance d'une éclatante revanche.

Une année s'était écoulée depuis la catastrophe du E-19, et l'on était au début de l'automne.

Bien que le temps fût clair, un froid précoce s'était abattu sur Londres, et devant la salamandre rougeoyante, le détective lisait les journaux du soir.

Tout à coup, Tom le vit se lever, jeter la feuille déployée sur le sol et faire un geste de joie intense.

— Enfin !!!

— Enfin ! Enfin quoi ?

— Des nouvelles de Pat Hunter !

— Non, mais des fois... montrez-moi cela !

— Ce n'est qu'un entrefilet, mais combien suggestif, lisez donc, dit Harry Dickson en lui indiquant un bas de colonne dans le *Daily Express*.

— Hm, grogna le jeune homme, ce n'est pas très clair pourtant en fait de nouvelles !

Depuis trois semaines, Sir Maple Sanderton, le farouche original, occupe le manoir de Radcliffe non loin de la Clyde. On a surnommé cet excentrique le « Robinson de l'Or ». On sait en effet que Sir Sanderton est propriétaire d'immenses placers australiens et qu'il garde pour lui la plus grande partie du rendement précieux de ses terrains aurifères. Son amour du métal jaune n'a d'égal que sa misanthropie aiguë. Pendant des années, il vécut seul dans un immense hôtel de maître de Melbourne, avec son trésor et en sachant le défendre, car quinze cambrioleurs – pas un de moins – attirés par sa richesse solitaire, essayèrent de violer sa retraite et y trouvèrent une mort prompte. Sir Maple Sanderton voudra sans doute transformer en un vaste coffre-fort le puissant château de Radcliffe et compte également le défendre avec autant d'acharnement que sa prodigieuse demeure de Melbourne.

— Eh bien, Tom ? demanda le maître en se frottant les mains.

— Eh bien, maître, c'est une, nouvelle curieuse, mais assez insignifiante en somme.

— Ignare ! C'est l'appel de Pat Hunter ! Radcliffe, château solitaire, quasi abandonné ; des trésors en lingots d'or pur ! C'est une édition revue et augmentée du château voisin de Gornwick.

— Ah, murmura Tom Wills ébranlé tout de même, et vous

croyez que...

— Que Pat Hunter est un type épatant, sur le compte duquel je ne dois pas m'être trompé, mon garçon !

— Et naturellement, on s'en va faire un tour prochainement à Radcliffe Manor ?

— Prochainement ? Voulez-vous bien vite téléphoner au port aérien de Croydon et retenir deux places dans l'avion de nuit en partance pour Glasgow ?

Et les deux détectives achevèrent la nuit, commencée si paisiblement devant la salamandre du salon de Baker Street, dans un avion rapide tanguant au vent de la nuit de l'automne, pour débarquer au petit matin sur le champ d'aviation de la ville écossaise.

Radcliffe Manor se trouvant sur l'autre rive de la Clyde, les détectives ne virent plus les ruines noircies de Gornwick Castle, mais traversèrent une plaine sinistre, entrecoupée de boqueteaux et de halliers nains. Ils n'avaient accepté le mode de locomotion automobile que jusqu'à trois milles de Radcliffe et firent le reste du chemin à pied.

Harry Dickson semblait vouloir passer aussi inaperçu que possible.

Après une marche assez pénible par un terrain raviné, profondément coupé de fondrières, ils virent au loin poindre l'unique tour carrée de Radcliffe.

C'était un castel bien moins imposant que Gornwick ne l'avait été en son temps, doté d'un unique corps de logis précédé d'une étroite cour d'honneur, entouré néanmoins de bonnes murailles. Les Radcliffe de l'endroit n'avaient jamais été que de bien petits seigneurs, et leurs héritiers, pauvres comme des rats d'église et habitant Edimbourg par économie, avaient dû être bien contents de pouvoir louer à bon compte cette antique et vaine pierraille.

Aucun signe de vie n'était perceptible de loin, et même quand les détectives s'approchèrent de la sombre demeure, ils ne purent rien voir d'autre qu'un triste petit manoir délabré au plus haut point, en dehors de la solide ceinture de pierres grises.

— Une poterne ouverte, observa Dickson en s'approchant, on n'est pas plus accueillant, Tom. Il est vrai que nous sommes attendus.

Ils traversèrent la cour d'honneur déserte, à l'exception d'une paire de choucas qui becquetaient tristement entre les pierres disjointes du pavage.

En montant l'unique perron, ils virent, à travers les vitres verdies d'une salle du rez-de-chaussée, la lueur d'un grand feu de bois.

Le hall était sombre et des vents coulis y sifflaient, mais la clarté du feu apparaissait sous la fente d'une de ses portes.

— Entrez ! fit une voix cordiale, comme les voyageurs s'approchaient.

Pat Hunter, un peu plus ratatiné encore, un peu plus vieillot, plus insipide, se tenait près de l'énorme feu de brandes, vers lequel il tendait ses petites mains sèches.

— Très bien, Dickson, dit-il, voilà ce qui s'appelle comprendre. Vous devez avoir faim et je n'ai pas grand-chose à vous offrir : des conserves et rien que des conserves. Il est vrai que l'on s'en va demain !

— Comment, demain ? s'écria Tom Wills. Et nous sommes à peine ici !

— Cela suffit, jeune homme, il est d'ailleurs temps que cela finisse, voici plus d'un an que je néglige de boire et de manger. Je suis un vieil homme et j'ai droit au repos. Dès demain, je me retire dans un charmant village de Cornouailles, tout au bord de la mer. On y met la dernière main à l'aménagement d'un cottage dont j'ai fait l'acquisition. Quand vous viendrez m'y rendre visite, je pourrai vous faire un accueil plus digne de vous et surtout moins lugubre qu'aujourd'hui.

On ne fit allusion à rien d'autre : Pat Hunter posa quelques excellentes conserves sur la table, un flacon de vieux vin de France, un autre de bon whisky d'Ecosse et donna l'exemple en mangeant de bon appétit.

— Dickson, dit-il après avoir avalé la dernière bouchée, vous aviez raison !

— Raison ? Mais je ne vous ai encore rien dit !

— N'empêche, j'ai suivi, une fois de loin, une autre fois d'un peu plus près, ce que les ignares pourraient appeler votre enquête perdue et sans résultat.

» Au contraire, vous avez atteint tous les résultats possibles. Orpington, son hameau, ses habitants, le E-19, tout cela est désormais sans secret pour vous, je le sais bien, puisque vous n'attendiez plus qu'un signe : le mien, sachant qu'il n'y avait que moi pour pouvoir le faire.

— C'est juste, répondit brièvement le détective, je sais...

Pat Hunter sourit finement.

— Une erreur pourtant, Dickson, une seule...

— Ah, fit pensivement le détective, je savais bien qu'il devait y en avoir une, *c'était absolument impossible sans une erreur de ma part.*

— Elle est excusable, et je l'aurais fait comme vous, si je n'avais pas connu dès le début de l'affaire ce que vous deviez à peu près ignorer jusqu'à sa fin.

» En fait de raisonnement, j'ai eu la chance de pouvoir travailler par *induction*, alors que vous ne pouviez le faire que par *déduction*. Tout est là, Dickson.

Il se leva, et leur fit un geste invitant à le suivre.

— Je vais vous montrer quelque chose.

Il les conduisit par le hall vers un coin humide où un escalier menant aux caves, s'enfonçait dans le sol.

Ils y étaient à peine que les détectives virent de longues cloisons de tôle devant eux.

— Le coffre-fort ? demanda Dickson en riant.

— En effet, et je ne sais combien de tonnes de pierres, de galets et de graviers j'ai entassé. Ah ! j'ai travaillé pendant les dernières semaines !

— Seul ? demanda Tom Wills.

— Euh, je ne dis pas, j'avais à mon service quelques garçons dévoués que je n'ai congédiés que hier soir.

— Au moment où votre article paraissait dans les journaux de Londres...

— Et d'ailleurs, Dickson... oui, d'ailleurs également. Mais on ne se fait pas d'idée combien de gens lisent attentivement ces journaux. La preuve en est que j'ai déjà reçu une visite.

— Avant nous ? demanda Tom.

— Certainement, et même avant les premières clartés de l'aube. Il y a des gens qui s'entendent à aller vite en besogne ; d'ailleurs, je n'attendais pas moins d'eux.

— Et ce visiteur ? continua Tom Wills, serait-il indiscret de vous en parler ?

— Aucunement, puisque je vous conduis auprès de lui.

— Dans la cave ?

Pat Hunter avait pris une mine plus grave, et Tom Wills fut frappé de l'étrange sévérité de ses traits.

— Doucement, fit-il à voix basse ; puis-je vous demander de ne pas faire de bruit ?

Il les avait précédés dans un renforcement du souterrain qui finissait en cul-de-sac.

À son ébahissement, Tom vit que le châtelain de Radcliffe allait se poster tout contre le mur du fond en l'invitant à suivre son exemple.

Il s'aperçut alors qu'entre les pierres, trois trous avaient été forés à la hauteur des yeux, de manière à pouvoir regarder dans la pièce qui devait se trouver de l'autre côté de la muraille.

Tout d'abord, Harry Dickson et son élève ne virent qu'une cave à peu près pareille à celle où ils se trouvaient et faiblement éclairée par un rai de lumière oblique glissant par un soupirail.

Mais soudain Tom sentit que son maître esquissait un geste de recul, sinon de frayeur. Immobile, Misant vaguement dans l'ombre, une forme grotesque se tenait dans un des angles de la cave voisine.

— L'homme au masque d'argent ! murmura le détective

horrifié.

Mais déjà Pat Hunter l'entraînait hors du souterrain.

— Hunter ! dit Dickson quand ils furent de retour dans la salle où brûlait le feu, vous sentez-vous donc impuissant contre cette mystérieuse chose ?

— Nous sommes impuissants contre elle, affirma le bonhomme ; bien qu'en ce moment elle soit inerte, il ne fait pas bon séjourner dans son voisinage immédiat. On ne sait jamais quand elle peut se réveiller, ni comment.

— Et le fera-t-elle, se réveillera-t-elle ? questionna fébrilement Tom Wills.

Pat Hunter consulta sa montre.

— Elle le fera certainement et je suppose que cela arrivera entre neuf et dix heures. Entre-temps, je vais vous montrer deux petits chefs-d'œuvre de pure technique.

Il s'approcha de la cheminée et fit pivoter une de ses plaques de marbre ; un mince objet tabulaire apparut.

— Un périscope ! s'écria Tom Wills.

— En profondeur, répondit Pat Hunter. Que voyez-vous dans son champ de vision ?

— Tiens, c'est la salle souterraine aux cloisons de tôle.

— La salle des coffres-forts, fit Dickson en riant.

— En effet, Dickson, c'est la salle des coffres-forts !

— Et la seconde surprise ? demanda l'incorrigible jeune homme.

Pat Hunter se mit à rire.

— Vous me donnez une idée, mon jeune ami, en l'appelant une surprise ; eh bien, qu'elle en soit une et le reste jusqu'à ce soir, disons également entre neuf et dix heures. À ce moment, je vous conduirai vers elle, cela se trouve dans cette petite niche de pierre, sur le chemin de ronde que vous voyez d'ici.

Harry Dickson regarda par la fenêtre et son visage prit une expression ardente.

— Pat Hunter ! s'écria-t-il, vous êtes un homme merveilleux... Il est donc dit que ce soir se jouera le dernier acte de ce drame mystérieux et terrible !

— Dieu le veuille ! dit le vieillard.

Ils passèrent le restant de l'après-midi auprès du feu. Pat Hunter était un homme d'agréable compagnie et dont la réserve d'anecdotes et de bonnes histoires semblait inépuisable. Harry Dickson ne se montra pas moins charmant causeur, et, à les regarder bavarder et fumer leurs pipes, Tom Wills crut voir, devant le foyer, deux vieux amis et non deux hommes dont les destinées se trouvaient aux antipodes l'une de l'autre.

Mais à mesure que le crépuscule avançait, leurs paroles s'espacèrent et il y eut même de longues minutes de silence.

Pat Hunter n'avait pas allumé de lampe, et seule la lueur dansante du foyer leur servait de luminaire. Dans la dernière clarté du jour, Tom vit Hunter prendre une petite boîte carrée munie de manettes, et en faire jouer quelques-unes. Un tableau gradué devint lumineux sur le flanc de l'objet.

— Tiens, fit Tom, une radio.

Harry Dickson rit doucement.

— Cela y ressemble, mais ne vous attendez pas à un concert ; ceci est un détecteur d'ondes, d'une rare perfection, il est vrai.

— Le War Office n'en possède pas de meilleur, dit Pat Hunter.

À ce moment, une aiguille se mit à osciller sur le cadran, indiquant un chiffre que Pat Hunter nota fébrilement sur un bloc-notes.

Une nouvelle manette fut tournée, éclairant un cadran à aiguille immobile. Mais elle ne le resta pas ; très lentement, elle se mit en mouvement.

Il était neuf heures vingt.

Les trois hommes n'échangeaient pas une seule parole, les yeux rivés sur les disques lumineux et les aiguilles tremblantes.

Tout à coup, une crispation nerveuse s'empara de Pat Hunter : un fin tube de quartz enchâssé dans le couvercle de la boîte venait de s'irradier d'une lumière rougeâtre.

— Au périscope, dit Hunter d'une voix sourde.

Tout d'abord, les trois hommes n'y virent qu'un champ de ténèbres épaisses, mais qui lentement devint plus clair, envahi par une phosphorescence laiteuse. Et brusquement, dans un halo tremblotant de clarté mauve, surgit la singulière créature de métal. Elle avançait d'une démarche lente et pesante, son masque d'argent luisant comme un morceau de lune.

Devant la cloison de tôle, elle fit halte et demeura immobile, un bras légèrement levé. À ce moment, un léger vrombissement se leva de l'appareil posé sur la table.

Pat Hunter se retourna d'un bond.

— Vite ! Dans la cour ! Le moment d'agir est venu. Voyons l'angle de la première aiguille... Parfait..., c'est magnifique !

Pat Hunter courait comme un chat et les détectives avaient presque peine à le suivre. En quelques secondes, il atteignit la niche de pierre sur le chemin de ronde et se mit à tourner frénétiquement un petit cabestan.

Un déclic se fit entendre et Tom Wills vit un mince tube d'acier sombre se lever et se braquer vers le ciel.

— Oh, murmura-t-il, un canon de défense contre avions !

— Une merveille du genre, murmura Dickson d'un air connaisseur.

— Et dont je vous promets, des merveilles, glapit Pat Hunter.

Tom Wills regarda le ciel ; il était clair et sans nuage, des étoiles y brillaient et il eut beau dresser l'oreille, il n'entendit aucun bruit de moteur.

— Le voilà pointé, murmura Hunter : passez-moi une des dragées qui se trouvent dans la caisse à vos côtés, Dickson !

— Mais il n'y a pas d'avion ! s'écria Tom Wills.

— Taisez-vous, Tom, répondit le maître d'un ton mécontent. Les deux noctambules de Shoreham en ont-ils vu ou entendu un ? Contentez-vous de voir.

Pat Hunter avait glissé un mince obus bagué de cuivre dans la culasse et soudain il pressa un déclic.

Une détonation sèche retentit, et quelques secondes plus tard, un éclatement se produisit dans les airs.

— Trop court ! gronda Pat Hunter. Il n'en faudra pas beaucoup de ce genre ou bien nous sommes flambés. Chargez donc, Dickson.

Il se remit à consulter son appareil détecteur d'ondes qu'il avait emporté.

— Là, je le pensais bien..., on nous a vus ! Feu, Dickson !

— Trop long à présent... Attendez, je change d'angle. On s'approche de nous à toute vitesse. Si nous ratons celui-là...

Le troisième obus partit, et soudain quelque chose d'énorme se produisit.

Là-haut dans le ciel, au-dessus de la lande voisine, une flamme fantastique brilla, et aussitôt les contours d'un dirigeable devinrent visibles.

Cela dura une seconde à peine et ce ne fut plus un aéronef, mais une colossale torche oblongue qui fonçait avec furie vers le sol. Alors seulement roula le formidable tonnerre de la déflagration.

— Maître ! hurla Tom Wills, en levant le doigt vers la masse incandescente, quelqu'un vient de sauter en parachute. Tenez, il tombe... il tombe.

En effet, dans l'affreuse clarté de l'incendie aérien, ils virent se déployer un vaste parachute de toile blanche. Mais la chute en fut instantanément troublée : deux monstrueux brandons jaillirent de la carcasse enflammée qui tombait et atteignirent en plein le parachute déployé.

On vit la toile se ployer et soudain prendre feu avant de tomber comme une masse.

— Vite ! Il faut voir cela de près, avant que le feu n'en ait complètement raison ! cria Harry Dickson.

À deux cents yards du château, le parachute s'était abîmé,

continuant à brûler et à fumer, tandis que la grande masse du dirigeable, entraînée par la vitesse et par le vent, passait au-dessus du manoir et s'effondrait dans les flots de la Clyde.

Comme les hommes s'approchaient du parachute, un odieux grésillement de chair leur parvint.

— N'empêche, s'écria Dickson en saisissant à pleines mains une horrible forme sombre, je veux voir !

Il arracha un casque de cuir, vit du sang, des yeux vitreux, et hurla :

— Impossible !

Il venait de reconnaître le visage de Dhélia Caltrop.

— Votre unique erreur, dit doucement Pat Hunter.

— À présent, sus à l'homme au masque d'argent ! cria Tom, en retournant en hâte au manoir.

Pat Hunter se mit à rire.

— On ne peut rien vous refuser, cher petit ami !

Il descendit délibérément dans la cave dite aux « coffres-forts ».

— Voilà, dit-il.

Une petite plaque de métal fondu se trouvait devant eux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tom.

— L'homme au masque d'argent, dit Harry Dickson.

— Mais qui était dedans ? Qui était derrière ce masque ?

— Rien, répondit Pat Hunter.

— C'est trop fort ! hurla Tom Wills.

— Aussi avons-nous toute une nuit devant nous pour les explications nécessaires !

Pat Hunter alluma une forte lampe à pétrole, jeta quelques bûches sur le feu, ouvrit un second flacon de whisky ainsi qu'une boîte d'aristocratiques cigares et commença :

— Après l'armistice, quand l'Aéronautique rendit à ce bon professeur Caltrop son inutilisable E-19, une pâle jeune fille qui était sa propre nièce étudiait à l'Université de Londres.

» Quelle étudiante, ma parole... quel génie ! Elle travaillait dans le laboratoire d'électricité, aux côtés du célèbre professeur Joe Wilkinson.

» Et voici que cette jeune fille fit une découverte merveilleuse, concernant certaines ondes encore fort mal connues. Wilkinson l'y aida de son mieux d'ailleurs et qui plus est – il s'amouracha de son élève.

» Elle répondit à son amour... Ce fut alors que le pauvre savant fit une découverte terrible : sa fiancée était un véritable monstre au point de vue psychologique. Quand elle eut réalisé son terrible homme au masque d'argent, qui de fait était un automate pouvant agir, voir,

entendre à distance grâce aux nouvelles ondes, elle décida de ne le faire servir qu'à de hideux projets dont le vol était certes le moindre.

» Oui, l'homme au masque d'argent était transporté de nuit, auprès de certaines maisons riches, de banques par exemple et surtout de celles qui possédaient une grande réserve d'or, car Dhélia avait la terrible passion de l'or et rien que de l'or. De loin, grâce aux ondes dirigées, elle voyait et entendait pour lui, elle dirigeait ses mouvements, criminels : tuer, voler, incendier. Jusqu'au jour où Wilkinson fou d'horreur l'abandonna...

» Mais, en partant, il avait eu soin de faire une chose : il avait détraqué à jamais l'admirable et horrible machine.

» Dhélia, déçue et furieuse, alla vivre chez son oncle, où son génie s'attacha à la marotte de ce pauvre cher homme et, à l'insu de ce dernier, elle perfectionna le lamentable E-19 et en fit le plus formidable dirigeable qui fût jamais. Un dirigeable pouvant évoluer avec une agilité et une vitesse fantastiques, grâce à des engins spéciaux de peu d'envergure, tout en conservant son masque innocent de vieille péniche aérienne. Il y a plus : grâce à une disposition géniale de miroirs paraboliques, elle avait diminué au plus haut point les angles de réfraction de l'objet.

» Dans quel but, croyez-vous ?

» Pour réaliser un dirigeable d'abord silencieux par ses nouveaux moteurs, mais également à peu près invisible quand il avait pris une assez grande hauteur.

» Comprenez-vous pourquoi les avions lancés à sa recherche ne le virent plus ? Il était perdu dans la lumière solaire, et s'éloignait d'ailleurs d'eux à une vitesse énorme !

» Mais Dhélia ne pouvait travailler seule à cette réalisation.

» Elle fit la connaissance, à Orpington, d'un ouvrier en difficulté d'argent, qu'elle sauva de la ruine, sinon du déshonneur. Il s'appelait Breckpoole.

» C'était un bon mécanicien, mais, pour mieux masquer les choses, il dut, sur son ordre, exercer le métier de menuisier.

» Bien que Breckpoole ne fut pas un bavard, il parla tout de même trop, et le bruit de la découverte de Miss Caltrop vint à l'oreille d'un fin et rusé bandit du nom de Jelby, alias Snaggs.

» Jelby commença par élaborer un projet de vols de plans avec un nommé Chadwick, officier de l'armée anglaise, faisant argent de tout et travaillant comme espion pour une firme ou un gouvernement révolutionnaire de l'Amérique du Sud. Sans doute Jelby ne fut-il pas content, car il fit tour à tour des offres à d'autres éléments corrompus : Heberstein, espion à la solde des Soviets ; Rörsch ou Bleacher, bandit allemand, qui travaillait quelquefois pour son pays. C'est alors qu'un nommé Pat Hunter, voleur notoire, vint trouver Jelby et ensemble, ils

furent le pacte d'exploiter l'affaire pour leur compte.

» Il fut convenu entre les parties que chacun courrait sa chance et Jelby vint à Orpington, acheta du terrain à Caltrop à l'insu de sa nièce et bâtit le hameau.

» Il ne resta à Dhélia, surprise par cette intrusion, que la ressource d'installer un espion à elle dans le hameau. Ce fut naturellement Breckpoole.

» Dhélia travaillait avec lenteur, mais – et cela tout le monde l'ignorait – avec une idée derrière la tête et bien décidée à avoir raison de tous les espions qui entouraient sa nouvelle œuvre. Elle était même si certaine de sa victoire, qu'elle méprisait leurs allées clandestines. Le navire aérien était enfin au point.

» Mais alors Chadwick, le gros malin, eut brutalement le dessus. Il parvint à se débarrasser de Miss Caltrop pendant le temps nécessaire à la vente du dirigeable à ses amis sud-américains.

» Et ils partirent avec le E-19.

» Mais Dhélia avait prévu bien des choses, et surtout le vol de son dirigeable.

» Une demi-heure après le départ de celui-ci, un ingénieux mécanisme se mit en marche, ouvrant comme des valves le plancher de la nacelle et précipitant ainsi son équipage dans le vide.

» Mais sa vengeance n'était pas complète. Pendant des années, elle n'avait pas travaillé uniquement à son navire aérien, mais à la restauration de son terrible automate au masque d'argent. Et elle y réussit ; de nouveau, la terrible puissance était entre ses mains, de nouveau elle pouvait voir, entendre et agir à distance. Le masque d'argent n'était au fond qu'un merveilleux récepteur d'ondes, transmettant des ordres au monstre de fer !

» Je le sus et je m'enfuis. Bleacher aussi, ainsi que Traddle. Dois-je vous dire qu'ils furent avertis charitablement par mes soins, bien qu'ils fussent des concurrents éhontés ?

» Seul Chadwick, du reste saoul comme un muid, refusa de partir, et vous savez ce qui en advint.

» Dhélia dut être un peu effrayée en voyant que vous étiez chargé de l'enquête, Mr. Dickson, et c'est vraiment là un grand honneur que cette femme vous fit. D'ailleurs, depuis ce jour, votre pensée a dû la hanter tout le temps, et elle s'est conduite en conséquence. D'abord en vous parlant avec une certaine franchise de Chadwick, ensuite en tuant d'un coup de feu le pauvre Breckpoole qui aurait pu devenir indiscret. Ensuite, mais nous allons y venir...

» Dhélia ne pensait à présent qu'à anéantir ceux qui avaient approché son secret. Elle trouva habilement le mien et celui de ma retraite à l'île des Trente-cinq Tours, grâce à un appareil fort curieux, application des rayons Roentgen, qui lui permit de photographier

l'intérieur de vos poches, à votre plein insu. Miss Caltrop était un génie, ne l'oubliez pas. Ainsi elle eut connaissance du billet oublié par Jelby et recueilli par vous. Elle parvint à mon repaire qu'elle détruisit en un tour de main, tuant Jelby. Quant à moi je parvins à m'enfuir.

» L'annonce de l'or arrivé en masse à Gornwick Castle devait fatalement la faire accourir, je le savais bien, et j'y fus, mais sans moyen d'action contre elle. Et Bleacher, qui n'était pas un idiot, y fut aussi et n'en revint pas.

— Alors elle avait retrouvé son dirigeable ? demanda Tom Wills.

— Son dirigeable ? Elle ne le perdit jamais ! Grâce à ses ondes damnées, elle le dirigeait comme elle le voulait, même à distance.

— Pourtant, un pareil engin ne se cache pas comme une bicyclette ! s'écria Tom.

— Il n'était plus question du E-19, mon garçon, ce dernier n'était qu'un masque. Peu de temps après la catastrophe de Londres, il se dépouilla au-dessus de la mer de tous ses accessoires inutiles et devint en fait un autre dirigeable, un véritable petit navire joujou, qui évoluait comme un oiseau, pas même comme un avion, et qui a regagné sans anicroche le hangar d'Orpington, lequel était d'ailleurs gentiment truqué à cet effet et pouvait cacher le mignon nouveau E-19, sans que personne n'en sût rien. Pas même Dickson.

» Mais Heberstein-Traddle aussi avait compris que l'or de Gornwick Castle allait jouer un rôle ; il attendit le forban aérien à son retour, et il faillit l'avoir.

» La revanche de Dhélia ne se fit pas attendre et la nuit suivante, Heberstein se vit régler son compte, mais, auparavant, il avait reçu un avis téléphonique...

— Non, s'écria Tom Wills, il n'avait pas le téléphone.

— Pardon, dit Dickson, il avait un excellent appareil téléphonique sans fil qui lui permettait de converser avec Dhélia à bord de sa nef pirate !

— Mais pourquoi reçut-il cet avis..., commença Tom.

— À l'intention de Harry Dickson que Dhélia voyait fort bien accourir chez Heberstein, découvrir le billet et filer vers la maison de Blackheath Road, pour y trouver les cadavres de Caltrop et de Dhélia !

— Mon unique erreur ! murmura Dickson.

— En effet, Dickson, le cadavre du pauvre Caltrop, occis par sa terrible nièce, était bien réel, mais celui de Dhélia n'était que le corps d'une pauvre fille qui lui ressemblait !

— Pendant un an, continua Pat Hunter, j'ai préparé en silence le coup de ce soir. Cette année, je dus l'employer à faire des démarches très délicates et des plus difficiles. Je devais travailler seul. D'ailleurs, je ne voulais travailler que seul. J'aurais pu brusquer les

choses et m'attaquer au mystérieux repaire d'Orpington, mais l'homme au masque d'argent veillait, et j'étais payé pour savoir quelle était sa puissance.

» Et j'ai travaillé seul...

— Oui, dit Harry Dickson, vous l'avez fait. Toutefois, je vous dirai à mon tour,... hm, Hunter, qu'il était pour le moins étrange que vous ayez su immédiatement de quoi il s'agissait quand l'homme au masque d'argent a réapparu devant vous à Orpington. Entendez-vous, je dis réapparu ! Donc vous connaissiez le monstre. Ensuite, vous n'auriez pas pu vous échapper de l'île embrasée où périt Jelby, sans un certain miracle...

Tout à coup, Pat Hunter se couvrit le visage de ses mains et se mit à pleurer.

— Oui, continua doucement Harry Dickson, vous avez été épargné, et ce miracle s'appelle peut-être l'amour qui n'a pu être oublié. Vous avez tout racheté, bien que vous l'aimiez encore. Peut-être qu'elle vous aimait également, professeur Wilkinson !

Harry Dickson garda un moment le silence.

— Je suppose que vos démarches se sont orientées surtout du côté du War Office et de l'Intelligence Service de Downing Street que vous avez pris en confidence. Donc, officiellement, tout vous est pardonné également.

» À vrai dire, je crois que je dois vous appeler « capitaine » ? Ce titre ne vous a-t-il pas été décerné ?

Harry Dickson sourit et lui tendit la main.

— Eh bien, mon ami, moi aussi j'ai travaillé en silence pendant une année entière, et je me suis conformé aux ordres de Downing Street pour ne pas troubler votre action, et je me suis tu, même pour ce bon Tom Wills. La preuve en est que je savais parfaitement qu'au château de Radcliffe j'allais trouver, non Pat Hunter mais bien le capitaine Joe Wilkinson !

FIN

LES SEPT PETITES CHAISES

1. Une singulière agression

La conversation que nous allons rapporter ici n'a certes pas grand-chose à voir dans le récit de cette aventure mais, comme elle se situe tout à ses débuts, elle nous servira d'introduction à cette affaire bizarre des sept chaises.

Harry Dickson et Tom Wills prenaient quelques jours de vacances à Alwich, un coquet village situé dans la partie la plus boisée des sources de la Tamise. La journée d'été s'annonçait très chaude et, dès le matin, les tentes étaient tendues au-dessus des terrasses des cafés de la grand-place, pour créer un peu d'ombre fraîche au profit des clients.

Les détectives avaient pris place autour d'une table de marbre blanc et sirotaient béatement une excellente citronnade glacée, quand Mr. Shaw, le maire, vint à passer et demanda jovialement à être des leurs.

— Alwich vous plaît toujours ? demanda-t-il eu matière d'introduction.

— Toujours, monsieur Shaw, et l'on aurait mauvaise grâce à faire autrement, répondit Harry Dickson. Je crois bien que cet endroit est le plus tranquille du monde.

Tom Wills, qui étrennait un magnifique costume de flanelle blanche, lui donnant un air colonial avec sa peau déjà dorée par le soleil, fit une légère grimace. Il n'était pas fait pour la tranquillité et, tout bas, il s'avouait que l'inactivité et le repos étaient souvent choses bien monotones.

Mr. Shaw sourit malicieusement.

— Pourtant cela va changer un peu à Alwich ! Oh, pas d'une manière fort intempestive en vérité ! Demain commence la foire du village. Elle dure cinq jours et est assez amusante. Tenez, voilà les premiers forains qui s'amènent.

Une petite roulotte verte, tirée par un canasson brun, déboucha à sage allure d'une des rues latérales et s'arrêta au milieu de la place, où les emplacements avaient été indiqués au cordeau.

Sur un des flancs de la voiture, une toile bariolée avait été tendue et mentionnait en grosses lettres : *CIRQUE MEXICAIN GOMEZ – GRANDES ATTRACTIONS.*

Presque aussitôt des roulottes, pareilles à la première, arrivèrent et se rangèrent à ses côtés. Quelques hommes, aux

vêtements criards et exotiques, en descendirent et se mirent en devoir de dresser immédiatement un mât destiné à servir de centre au petit chapiteau du cirque roulant.

L'unique constable d'Alwich surgit aussitôt, on ne savait d'où, et apostropha les forains avec dignité. Le chef de la troupe lui tendit des papiers que l'agent examina avec méfiance, pour les rendre ensuite avec un hochement de tête.

— Pas en ordre !

Les nomades protestèrent et leurs aigres cris parvinrent jusqu'à la terrasse où se trouvaient les détectives et Mr. Shaw.

Le constable continuait à faire des gestes de refus.

Tout à coup, il vit son chef, le maire. Aussitôt, il s'avança vers lui de toute la vitesse de ses courtes jambes.

— Eh bien ! Weeny, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Mr. Shaw.

— Les étrangers ont des papiers qui ne sont pas tout à fait en ordre, sir !

— Bah... Et que leur manque-t-il, à ces papiers ?

— Ils sont dressés pour quatre hommes et deux femmes, et la troupe comporte cinq hommes et deux femmes.

— Ce n'est peut-être pas bien grave, fit le maire, conciliant. Veuillez appeler le chef de la troupe.

Ce dernier avait assisté de loin au colloque. Au maintien respectueux de l'agent de police, il avait compris que Mr. Shaw devait être un homme d'importance. Il arriva presque en courant.

— Señor, se lamenta-t-il, cet agent de police veut m'enlever le pain de la bouche et, par-dessus le marché, priver les honorables citoyens de cette ville d'un des spectacles forains les plus sensationnels d'Europe.

— Monsieur Gomez, dit sévèrement le constable Weeny, ce gentleman ne s'appelle pas Señor mais Shaw, et il est le maire d'Alwich. Veuillez ne pas l'oublier...

Gomez souleva respectueusement son sombrero.

— Que vous reproche-t-on, monsieur Gomes ? demanda Shaw.

— Une amélioration que j'ai apportée à ma troupe, señor. Je viens de Londres, de la foire de Bermondsey, où le succès de mon cirque fut étourdissant. J'y ai fait la connaissance d'un artiste de mon pays – Juarez il s'appelle –, le plus fin « shooter » de la terre, et je l'ai enrôlé pour présenter un magnifique numéro de tir. D'ailleurs, le voilà !

Un bel homme, dont le costume mexicain très soigné, luxueux même, contrastait avec les haillons de ses confrères, se tenait à l'écart de ces derniers, fumant négligemment cigarette sur cigarette.

— Faites-le venir, ordonna Mr. Shaw.

Juarez s'avança d'une allure fière, quelque peu hautaine.

Harry Dickson regarda, non sans plaisir, le beau visage jeune et mâle, bronzé par le soleil et orné de favoris bruns. Il remarqua que l'homme avait des yeux bleus, et non noirs comme ceux des autres nomades du Sud.

L'homme salua poliment, sans affectation, et dit en excellent anglais :

— Mon nom est Juarez... Juan Juarez... Mes papiers ne semblent pas être tout à fait conformes avec la loi sur la résidence des étrangers. L'explication en est aisée, gentlemen. J'ai fait partie du cirque Beys, qui brûla à Londres il y a une quinzaine de jours. Une partie de mes papiers a flambé avec ceux du bureau du cirque. J'ai négligé d'en demander des doubles ou, plutôt, il m'a fallu passer par des formalités tellement longues et saugrenues que j'ai perdu patience. Je regretterais beaucoup si ce brave Gomez devait s'attirer des difficultés de ce fait.

— Bah, répondit Mr. Shaw, ce n'est pas bien grave. Vous ne restez ici que cinq jours. Eh bien ! on ne vous inquiétera pas ! Mais, dans votre intérêt, je vous conseille de vous mettre en règle, car vous ne trouverez pas toujours des maires aussi conciliants que je le suis. Bonne chance, señor Juarez !

L'étranger salua avec déférence et se retira.

— Un bel homme, dit Harry Dickson.

— Sa mine fière me plaisait, répondit Shaw. Je crois bien que c'est là une des causes de ma mansuétude à son égard. C'est un fier, et les autres le savent et le respectent. Regardez comme tous s'affairent pour dresser la tente, tandis que lui, sans affectation pourtant, se tient à l'écart... Une nouvelle citronnade ?... Ou que diriez-vous d'une bouteille de vieux cidre de Normandie ? Il n'y a rien de plus rafraîchissant !

Ainsi se passa la matinée.

Après un fin déjeuner à l'auberge de « La Carpe-Miroir », dont la renommée s'étendait à bien des milles à la ronde, et une sieste dans l'ombre fraîche de l'arrière-taverne, Harry Dickson et Tom Wills optèrent pour une promenade dans les environs.

Les sources de la Tamise sont des plus pittoresques et abondent en sites imprévus et un peu sauvages. Une sorte de maquis s'étend fort loin, entrecoupé de landes toutes roses de bruyères ou jaunes de genêts en fleurs.

La grosse chaleur du jour était tombée. Quelques flocons blancs montaient dans le ciel devenu d'un bleu moins violent. Les oiseaux sentant venir fin du jour, s'égosillaient en signe d'adieu à la lumière ; des lapins sauvages folâtraient à l'entrée de leurs terriers.

Les promeneurs n'avaient pas choisi de route déterminée. Ils

s'étaient enfoncés au hasard dans le maquis, empruntant des sentiers à peine esquissés et traversant de brèves clairières.

Tom Wills se sentait une âme d'écolier et souhaitait en riant de s'égarer dans les bois.

— Quand la nuit viendra, dit-il, je monterai dans un arbre. Je verrai, au loin, briller une petite lumière. Ce sera la maison de l'ogre ou l'ancre des voleurs. Et l'aventure sera réjouissante...

Il avait à peine parlé qu'un cri retentit, suivi d'appels d'angoisse.

— Au secours ! Au secours !

Une seconde après, ces appels se muèrent en hurlements de détresse :

— À l'assassin !

— Voilà l'aventure, cria Tom. Il n'a pas fallu l'attendre jusqu'à la nuit close !

— À notre droite ! commanda Harry Dickson.

Le jeune homme tira son revolver et s'élança à travers les fourrés, au grand dam de son beau complet de flanelle blanche. Son maître avait quelque peine à le suivre.

Le fourré s'éclaircissait petit à petit. Au bout de quelques minutes, Tom Wills déboucha dans une clairière gazonnée. Il entendit des heurts sourds, des grognements et des plaintes.

— Les mains en l'air ou je tire ! cria-t-il. Tout aussitôt, il s'étonna : — Ah bah... une ancienne connaissance !

L'homme, qui se levait en obéissant à son ordre, était le Mexicain Juarez.

Il portait toujours son beau costume régional, auquel il avait ajouté, en manière de coiffure, une sorte de madras d'un rouge violent.

À quelques mètres de lui était posé un mousqueton à bretelle de cuir. Il ne faisait pas mine de se rebiffer, regardant avec tranquillité les deux hommes qui venaient de le surprendre, et il se détournait dédaigneusement de sa victime.

Car il y avait, en effet, une victime : un homme d'une cinquantaine d'années, à la mine rubiconde, vêtu à la manière d'un petit bourgeois campagnard. Son couvre-chef, un antique chapeau à galon, avait roulé à quelques mètres, ainsi qu'un ridicule parapluie en grosse toile. La figure tuméfiée, il respirait difficilement et ne faisait aucun geste pour se lever.

— Juarez ! gronda Harry Dickson. Rendez-vous !

— Vaine parole, sir, puisque je me suis rendu déjà ! répondit le Mexicain avec la plus grande courtoisie.

— Tenez-le en respect avec votre revolver, Tom, dit le détective en se penchant sur l'homme évanoui.

— Diable, murmura-t-il, encore un peu il avait son compte... Il a failli être proprement étranglé !

— Oui, sir, fit froidement l'étranger.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda Harry Dickson.
Pour le voler ?

Une sombre rougeur couvrit les joues du prisonnier.

— Voler ? Moi... et le voler... lui ? rauqua-t-il.

— Sinon, pourquoi l'avez-vous attaqué ?

Juarez haussa imperceptiblement les épaules.

— Je suis votre prisonnier. Je vous suivrai et vous pouvez me faire arrêter, mais je n'ai rien à ajouter.

— Connaissez-vous cet homme ?

— Certainement. Son nom est Fage.

— Il habite le village d'Alwich ?

— Non... Sa maison se trouve là-bas, dans ce pli de terrain. Il habite seul.

— Vous semblez bien connaître la région, ricana Tom Wills.

— Non, sir, mais je le connais, lui, et cela suffit.

L'homme ne s'était pas départi une seule minute de sa fierté, ni de son sang-froid.

— Vous avez emporté un fusil ? demanda Dickson.

— Une habitude. Je ne sors jamais sans lui.

— C'est défendu !

— Je le sais... Aussi, vous pouvez me faire arrêter.

Harry Dickson ne pouvait se défendre d'une sympathie irraisonnée à l'endroit de cet étranger agresseur.

— Nous ne pouvons laisser cet homme ici, dit-il en désignant le campagnard évanoui. Je vais m'en charger. Quant à vous, Tom, mettez ce fusil à la bretelle et faites avancer le prisonnier devant vous !

La victime n'était pas grande et, bien que bedonnante, elle ne pesa pas fort lourd aux robustes bras du détective.

À peine sortis de la clairière, ils atteignirent l'orée d'une lande extrêmement sauvage, où serpentait un étroit sentier conduisant tout droit à une maisonnette toute blanche et carrée. Un petit jardinet, où luisaient de grands soleils jaunes, la précédait ; des volets de bois, peints en vert clair, complétaient cet aspect purement champêtre.

Le soleil descendait, disque de cuivre rutilant, vers l'horizon, allongeant les ombres, quand la petite troupe parvint à l'habitation.

— Il n'y a personne dans la maison, dit Juarez. Fage vit seul. Vous trouverez sans doute la clef dans sa poche.

Le Mexicain avait raison. Quand Dickson eut ouvert la porte – et il s'émerveilla devant la robustesse de sa serrure – il déboucha dans un petit hall blanc, propre comme un sou neuf, sur lequel s'ouvrait

une belle cuisine carrelée.

La lumière du couchant teignait de rose les meubles sobres, en chêne lustré, et quelques belles dinanderies en cuivre, éparses dans la pièce.

Dickson, qui regardait autour de lui pour voir où il déposerait son fardeau, sourcilla une seconde devant une rangée de chaises qui paraissaient pour le moins peu ordinaires. Elles étaient basses et larges, trapues et solides, faites d'un gros bois noirâtre, toutes pareilles et affectant grossièrement des airs d'escabeaux transformés en fauteuils. Il en compta sept, soigneusement alignées le long de la muraille du fond.

Le détective installa l'homme évanoui sur l'une d'elles. À ce moment, celui-ci entrouvrit les yeux pour la première fois.

— J'ai mal !... Oh, comme j'ai mal !..., gémit-il en portant les mains à sa gorge meurtrie.

Mais, tout à coup, il vit le siège où il était assis et, d'un bond, il se dressa.

— Pas là ! Pas sur la chaise !

Alors seulement, il découvrit les deux étrangers et le Mexicain, qui affectait ne pas le voir.

Son visage devint affreusement livide.

— Ne me faites pas de mal, supplia-t-il. Je vous donnerai de l'argent, je...

— Pardon, dit Harry Dickson, vous vous méprenez... Nous vous avons tiré des mains de cet homme, au moment où il s'apprêtait à vous jouer un mauvais tour. Vous êtes sauvé et nous arrêtons votre agresseur.

— Arrêter ! balbutia le campagnard. Seriez-vous de la police ?

— Plus ou moins !

— Non ! cria soudain Fage ! Laissez-le libre. Je ne porte pas plainte ! Vous n'avez aucun droit sur lui, puisque je ne porte pas plainte ! Vous m'entendez ! Je connais la loi !

— Voyons, dit Harry Dickson, vous n'êtes guère raisonnable. Voilà un homme qui aurait pu vous tuer et qui, en tout cas, vous a bien maltraité. Pourquoi voulez-vous l'épargner à présent ?

Mais Fage semblait en proie à une véritable frénésie furieuse.

— C'est mon droit et cela me regarde ! Laissez-le partir ! Je ne porte pas plainte ! Je vous dis que je connais la loi ! Allez-vous-en !

Le détective vit un bizarre sourire glisser sur la face hautaine de son prisonnier et, de nouveau, il sentit revenir en lui cette sympathie sans fondement.

— Soit, dit-il, vous êtes libre, Juarez. Mais ne recommencez pas !

— J'exige la plus absolue discrétion sur ce qui est arrivé, glapit

Mr. Fage, sinon je me plaindrai ; soyez-en convaincus !

Il les poussa véritablement dehors.

— Rendez-lui son fusil, Tom, ordonna Harry Dickson.

Juarez remercia d'un signe de tête et s'éloigna d'un bon pas, prenant de l'avance sur les deux détectives, qui remontaient le sentier à travers la lande. Tout à coup, le Mexicain sembla se raviser. Il se retourna avec brusquerie et revint vers les détectives.

— Sir, demanda-t-il à Harry Dickson, puis-je connaître votre nom ?

— Pourquoi ? fit sèchement le détective.

— Pour pouvoir un jour vous prouver ma reconnaissance.

— C'est inutile... L'affaire est close.

— Elle pourrait ne pas l'être pour vous !

— Et pourquoi ?

— À cause de la sale bête, qui habite cette maison isolée. Et, surtout, à cause de ce que vous y avez vu !

— Qu'avons-nous donc vu d'exceptionnel ?

— Les sept chaises, gentlemen !

— Mon nom est Harry Dickson, fit le détective après une minute de réflexion.

Le Mexicain le considéra longuement, un éclair de joie dans ses étranges yeux bleus.

— Rappelez-vous les sept petites chaises, sir, dit-il à voix basse.

Puis il s'éloigna et se perdit dans le lointain, sans plus se retourner.

2. Tom Wills esquisse un « cavalier seul »

Le soir, au dîner où Mr. Shaw avait invité Harry Dickson et son élève, ces derniers ne soufflèrent mot de l'agression de l'après-midi, mais le détective parvint néanmoins à aiguiller la conversation sur l'étrange Mr. Fage.

— Nous avons fait une merveilleuse promenade, cet après-midi, et nous nous sommes attardés au bord d'une lande farouche et déserte. À notre grand étonnement, nous y vîmes une maisonnette très agréable d'aspect. Dans l'espoir de nous faire montrer le chemin, nous avons frappé à sa porte, mais personne ne nous a ouvert. Après, nous nous sommes débrouillés tout de même...

— La lande bleue, dit Mr. Shaw. On l'appelle ainsi à cause d'une certaine marne bleue qu'on y trouve. Quant à cette maison, je ne m'étonne pas qu'on ne vous ait ouvert : elle est presque toujours inoccupée.

— C'est regrettable, car elle est diantrement jolie !

— Euh... oui, hésita Mr. Shaw, mais il faut être une créature privée de bon sens pour aller habiter un tel désert.

— Et qui donc l'habite ?

— Quand elle l'est, c'est par son propriétaire, un certain Mr. Fage. Un ancien homme de loi, paraît-il. C'est heureux que, comme administré, je n'aie pas à m'occuper beaucoup de lui.

Trop content de tenir un sujet de conversation, Mr. Shaw continua :

— Une fois seulement, j'eus, comme maire, affaire à lui. Il s'agissait de terrains communaux, sur lesquels son jardin empiétait quelque peu. Je fis porter par Weeny une lettre à son domicile, car il était absent. Quinze jours plus tard, il se rendit à ma convocation et se montra à peine poli envers moi.

» Comme il était porteur d'une recommandation émanant d'un haut personnage de la Chambre des Communes, recommandation qui était presque en ordre, je le tins quitte de toutes formalités et je fus bien aise de me débarrasser de lui. D'ailleurs, il ne nous occasionne aucun embarras. Il ne vient jamais au village et, quand il se rend à sa maison, ou quand il la quitte pour Londres, il arrive et part à bicyclette par le chemin qui longe la Tamise.

Mr. Shaw regarda l'heure au cartel de la salle à manger.

— La foire est déclarée ouverte dès ce soir. Que diriez-vous si

je tous invitais à assister aux débuts du cirque Gomez ?

— Tope ! fit Harry Dickson.

Le cirque Gomez avait bien fait les choses.

Sur les tréteaux, éclairés par une demi-douzaine de torches à pétrole, les baladins annonçaient des merveilles :

Linda la Trapéziste – Orthez, le plus merveilleux acrobate du monde – Pedro le Rocher, l'hercule des hercules – Le shooter masqué !

— Ah, dit Mr. Shaw, nous allons revoir notre ami de ce matin.

Harry Dickson pinça légèrement le bras de Tom Wills et sourit.

La représentation n'était ni meilleure ni plus mauvaise que celles que l'on est habitué à voir dans les kermesses villageoises.

Comme le public n'était guère difficile non plus, chaque numéro eut son succès, et des applaudissements nourris éclataient après chaque nouvelle prouesse. Enfin, on annonça le « Tireur masqué » !

Un stand de tir volant fut installé et l'artiste vint sur la piste.

Il ne portait plus son costume voyant de la journée, mais une tunique sombre, qui s'harmonisait au loup de soie noire couvrant son visage.

Quelques cartons furent troués avec art, des boules tirées au vol, des clay-birds mis en morceaux. Enfin, une jeune artiste prit place devant un écran de tôle. Glissant une cigarette entre ses dents, elle fit signe au public que le tireur allait la lui couper au ras des lèvres.

Le shooter salua l'assemblée et choisit une nouvelle arme au râtelier.

C'était un beau fusil damasquiné, qui luisait aux feux du projecteur. Minutes d'angoisse pour l'assistance : l'homme leva son fusil, l'épaula, et visa longuement. Le coup partit.

Il y eut une détonation sourde, bizarre. La cigarette demeura intacte aux lèvres de la jeune femme et un nuage de fumée entoura le tireur.

Celui-ci resta une seconde sans mouvement, puis, poussant une plainte déchirante, il s'effondra sur le sol.

— Qu'arrive-t-il ? s'écria Mr. Shaw.

— Le fusil vient d'éclater ! s'écria Harry Dickson. Le pauvre diable pourrait payer cela de sa vie. Allons voir !

Il s'élança, suivi de Tom et du maire, vers la draperie de toile derrière laquelle on venait d'emporter le malheureux artiste.

Harry Dickson le trouva sans mouvement, entouré des autres membres de la troupe, qui poussaient force cris et gémissements.

— Vite, de l'eau et des linges ! ordonna Dickson en voyant le visage ensanglanté du tireur.

On obéit et rapidement le détective torcha, d'une main experte,

les joues et le front de la victime.

— Il en réchappera, dit-il. Par une chance inespérée, les yeux ont été épargnés et les éclats de métal n'ont fait qu'entamer assez profondément les chairs... Mais, que signifie ?... ce n'est pas le señor Juarez !

Gomez s'avança, en s'excusant.

— Juarez nous a quittés brusquement ce soir, señor, sans rien nous dire. Alors, comme le numéro était annoncé, Orthez, qui est très bon tireur également, l'a remplacé.

— Montrez-moi le fusil, ordonna le détective.

Il examina ce qui restait de l'arme et fit signe à son élève.

— C'est bien ce que je pensais. Le canon a été bouché à l'aide d'un tampon gras, et un coup de lime dans la culasse a fait le reste.

Dickson se tourna vers Gomez.

— Quelqu'un d'étranger à la troupe a-t-il eu accès au cirque depuis le départ de Juarez ?

— Non, señor. Mais, comme nous avons fini de prendre en commun notre repas du soir, dans la roulotte principale, nous avons remarqué qu'une des toiles de clôture avait été fendue d'un coup de couteau.

— Où se trouvent remisées les armes ?

— Dans ma propre roulotte. Avant la représentation, elles sont enfermées dans un réduit, tout contre la piste.

— J'irai voir...

C'était une petite pièce carrée, aux cloisons de toile et servant sans doute de loge au shooter.

Harry Dickson inspecta le sol, qui était celui de la grand-place en partie recouvert d'un tapis grossier.

Il ramassa quelques menues parcelles de terre.

— De la marne bleue, Tom, dit-il en ricanant doucement. La terre de la belle lande bleue.

— Elle peut provenir des chaussures de Juarez, qui l'a parcourue tout comme nous.

— C'est évident ! Seulement, Juarez portait des bottes de cuir souple, à semelles de buffle, tandis que ces plaques de terre portent quelques gaufrages fort caractéristiques, comme seuls en laissent des souliers de cycliste.

— Fage fait de la bicyclette, murmura Tom. Nous le savons par Mr. Shaw.

— Ce qu'il fallait démontrer !

— Allons-nous en avertir le maire ?

— Nous nous en garderons bien, Tom. Il est inutile de troubler la quiétude de ce brave homme. Nous suffirons nous-mêmes à l'enquête que je désire mener en silence. Que diriez-vous d'une

expédition nocturne ?

— À la lande bleue ? s'écria joyeusement Tom Wills. Chouette... L'inaction commençait à me peser. Ah ! quel pays de rêve !

Orthez, le front bandé, put revenir saluer le public, et Gomez fit une allocution pleine de feu, dans laquelle il dépeignit son pensionnaire comme un foudre de courage et d'endurance. La soirée se termina fort bien malgré le dangereux intermède. Il fallut pourtant subir encore un assaut d'hospitalité de la part de Mr. Shaw, qui tenait à régaler les détectives de quelques verres d'un vieux whisky, fameux entre tous. Le clocher d'Alwich sonnait minuit, avant que Dickson et son élève pussent s'éloigner par les rues endormies.

Ce n'était guère facile de retrouver une route à peine frayée, qu'ils n'avaient parcourue qu'une fois, à la lumière du jour. Heureusement, la lune s'était levée et mettait un badigeon d'argent vierge sur toutes choses.

Après plus d'une heure de marche et d'hésitations, un pan de mur blanc parut au fond de la lande.

— La maison solitaire ! murmura Tom Wills.

Sous la clarté de la lune, elle n'avait plus cet aspect accueillant de la journée. Elle semblait basse, tassée sur elle-même, comme une bête prête à bondir sur tous ceux qui prétendaient l'approcher.

Les grands soleils, leurs corolles géantes closes, semblaient de vilains piquets noirs, surmontés d'une tête fripée.

Les volets étaient clos. À l'intérieur, tout resta silencieux quand Harry Dickson heurta l'huis.

— Cela va de soi, grogna le détective. Tout à coup, il huma l'air. — Et cela aussi !

Puis, sans ménagement aucun, il crocheta la serrure.

Dans la clarté de leurs torches électriques, ils revirent le hall, puis la cuisine aux meubles de chêne lustré, aux dinanderies luisantes.

— Quelque chose manque à l'appel, n'est-il pas vrai, Tom ? ricana le maître.

— Le nommé Fage ?

— Et pas seulement lui...

— Les sept petites chaises, que diantre !

— Parties en auto, comme des dames de la haute ! Tout à l'heure, n'avez-vous pas senti l'odeur de l'essence minérale ? Fage est quelqu'un qui sait fichtrement aller vite en besogne !

— Je me demande ce que tout ceci peut signifier ?

Harry Dickson s'était mis à inspecter ce qui l'entourait.

Outre la cuisine, la maison ne contenait qu'une petite pièce dénudée et une chambre à coucher, meublée d'un simple lit de fer. Il n'y avait pas d'étage et pas de cave non plus.

Dans l'unique buffet il ne découvrit, en dehors d'un pain entamé, de quelques croûtes de fromage et d'une demi-bouteille de vin, que des tiroirs vides.

Harry Dickson revint à l'endroit où s'étaient trouvées les chaises. Le mur, auquel elles s'appuyaient, était blanchi au lait de chaux et gardait encore les traces de leurs dossiers.

— Envoyez-moi un rond de lumière là-dessus, Tom !

Sur le mince halo lumineux, Harry Dickson darda sa loupe, puis, de l'ongle, gratta une parcelle de la chaux noircie par le contact du siège.

— Voilà du vilain !

Il déposa quelques fragments brunâtres sur la feuille blanche de son carnet de notes.

— C'est du sang, Tom !

— Quelqu'un a donc saigné ici ? demanda naïvement le jeune homme.

— Je ne le pense pas, mais, évidemment, sur une des chaises. Pour cette raison, elle ne devait pas se trouver ici. Voyons, il y a d'autres traces sur le mur !

Fichtre... l'histoire se répète. Presque toutes ces petites chaises ont laissé de menues traces sanglantes sur la muraille.

Soudain, la main de Tom Wills se crispa sur le bras de son maître.

— Quel lugubre cri... Avez-vous entendu ?

Harry Dickson se releva.

— Oui, c'est celui du butor chevronné, un échassier mélancolique, qui se complaît à pousser cet effroyable appel. Mais...

Le visage du détective avait pris une expression de stupeur.

— Tout d'abord, il n'y a pas de marécages par ici, et cet oiseau ne quitte guère les bords de l'eau fangeuse. Ensuite, le butor ne crie pas la nuit.

— Alors, dit Tom, quelqu'un a imité le cri. C'est un signal.

— Eteignez votre lampe et restez tranquille.

On n'entendait rien. Le silence des alentours était formidable. À peine s'élevait le léger murmure du vent nocturne dans les bruyères.

Par le dessus et les fentes de volets, le clair de lune pénétrait en pinceaux bleus dans la pièce, dessinant des formes fantastiques sur le carrelage, noir et blanc, du sol.

Tom Wills observait l'une d'elles. Il lui sembla qu'elle devenait plus large au fur et à mesure qu'il la regardait.

Il reporta aussitôt ses regards sur le volet, par où la clarté lunaire filtrait dans la pièce.

Tout à l'heure, il était clos. À présent, une fente assez large y brillait, et... oui, lentement, elle s'élargissait.

Wills allait attirer l'attention du maître sur ce fait étrange, quand le cri du butor éclata avec une violence nouvelle, tout proche cette fois, comme s'il s'élevait contre le mur même.

En même temps, les battants du volet s'écartèrent.

Cela dura à peine l'espace d'une seconde. Pas même...

Derrière la vitre carrée, en plein clair de lune, un visage inhumain, effroyable, un masque d'enfer et d'épouvante, venait d'apparaître.

Deux yeux de tigre se fixèrent sur Tom Wills, qui leva son revolver. Mais trop tard, et sa main tremblait... Le coup ne partit même pas. Déjà, la fenêtre était vide et n'encadrait plus que le paysage lunaire de la lande bleue.

— Maître ! chevrota Tom Wills. Avez-vous vu ?

Harry Dickson s'élançait déjà hors de la maison.

C'est en vain qu'ils en firent le tour. Ils ne virent que la vastitude champêtre, que les bouquets de buissons épineux, que la bruyère nacrée de lune. Sous leurs pieds ne crissait que le sol marneux et, dans le jardin aux soleils endormis, ils ne foulèrent que les globes fragiles et fumeux des pissenlits.

Ils reprirent le chemin d'Alwich, où ils arrivèrent fatigués et songeurs.

— Je me demande quel nouveau secret détient la fameuse lande bleue, murmura le détective en se mettant au lit.

Tom Wills ne pouvait pas si facilement trouver le sommeil. La tête encore remplie des souvenirs de la journée, il musait dans sa chambre.

La joie de l'action qu'il avait éprouvée tout à l'heure, était tombée pour faire place à une sourde inquiétude qu'il s'expliquait mal.

Il revoyait la figure rouge et bonasse de Mr. Fage, puis les singulières petites chaises noires, et enfin l'horrible figure entrevue un moment devant la fenêtre baignée de lune.

L'instant d'après, c'était au Mexicain Juarez qu'il pensait, à ce shooter si brusquement disparu, et il sentit un certain réconfort de le savoir ennemi du fruste M. Fage.

Il s'était allongé sur son lit et entendit trois heures sonner au clocher d'Alwich. Le sommeil ne venait pas.

— Ah, soliloqua le jeune homme, si nous pouvions retrouver ce Juarez !...

Il resta quelque temps à se morfondre, espérant en vain trouver une route dans les ténèbres. Il répéta :

— Si je pouvais retrouver Juarez !

Il avait dit « je ».

Tom Wills avait parfois de ces mouvements d'humeur égoïste. Il lui arrivait de mener assez bien une mission à lui confiée par le

maître. Mais, jamais, il n'avait conduit une affaire seul, tout seul !

— À mon avis, Juarez ne s'est pas enfui, car un personnage aussi voyant se serait fait repérer en un tour de main. Pour moi, il ne doit pas s'être éloigné de la troupe Gomez. Peut-être qu'il y est à cette heure.

Il s'approcha de la fenêtre et en souleva les rideaux.

Un peu de clarté naissait déjà à l'est, argentant vaguement le faite des toitures. La grand-place était déserte et l'on y voyait les silhouettes confuses des tentes et des roulottes.

— Tiens, se dit Tom en fixant une échoppe sise tout à fait à l'écart des autres, voici un outillage forain plus moderne.

La roulotte, rangée contre les flancs de toile de l'échoppe, était, en effet, à la remorque d'une petite auto, une Ford d'ancien modèle, haute sur pattes et qui avait dû faire bien des milliers de kilomètres, tant elle semblait usée et disjointe.

Tom se souvint de s'être arrêté un moment en faisant le tour de la foire, devant cette tente, qui portait une enseigne cocassement peinte :

Mrs. Hugueness, extra-lucide, cartomancienne, chiromancienne, nécromancienne.

Mais il ne se souvint pas d'avoir entrevu la petite automobile Ford.

— Oh ! fit-il tout à coup, que signifie ceci ?

Une silhouette venait de s'approcher de la machine et la mettait en marche d'un quart de tour de manivelle.

— Rudement au point ce moteur, marmotta Tom. Et comme il fait peu de bruit !

— Ah ça, continua-t-il, voilà des gens qui s'en vont après le premier jour de fête, alors que celle-ci se prolonge pendant presque toute la semaine ?

Il ne songeait plus à dormir, tant sa curiosité de détective était en éveil. Allait-il prévenir le maître ?

Certes, c'était le parti le plus sage à prendre, mais d'un côté, le jeune homme redoutait une inutile alerte, qui aurait pour suite l'éternelle ironie du maître, et d'autre part, le désir de travailler seul le reprenait.

— Bah ! cela ne coûte pas grand-chose d'aller voir, dit-il.

Il se vêtit et se glissa hors de l'auberge, sans avoir été entendu de personne. Une clarté brouillée régnait déjà sur la grand-place.

Tom vit que l'auto avait exécuté un virage et se tenait, la roulotte en remorque, prête à partir par la grand-rue. Il vit alors également que cette roulotte lui était totalement inconnue la veille. Oui... celle de la diseuse de bonne aventure, une boîte roulante, haute sur roues et peinte en rouge, était toujours en place. Que signifiaient

ces mouvements nocturnes ?

Il était arrivé à quelques mètres de la maison roulante, dont les petits volets étaient clos. L'auto Ford ronronnait tout doucement, à peine audible. À travers les fenêtres de mica de sa capote, le jeune homme ne parvenait à distinguer aucune silhouette de chauffeur au volant.

En tapinois, il s'approcha davantage et l'idée lui prit de s'accrocher derrière la voiture foraine et de faire route avec elle.

Brusquement, il se sentit ceinturé avec vigueur et poussé contre le sol.

Il aurait voulu crier, mais un bâillon venait de lui être glissé dans la bouche, avec une infernale habileté.

Il lui restait un bras libre. Il eut un geste, qui fit tomber son chapeau. Un second geste envoya ce dernier sous les roues de l'auto.

Tom avait été réduit à l'impuissance par son agresseur invisible et jeté brutalement dans la roulotte.

Il avait dû avoir affaire à une créature d'une dextérité sans pareille car, sans qu'il s'en soit rendu compte, une fine cordelette avait été enroulée autour de son corps et lui interdisait tout mouvement.

Il sentit la voiture s'ébranler, prendre de l'allure, aller de plus en plus vite ; puis, par la sonorité décroissante du pavage, il comprit qu'on était en rase campagne.

Il maudit son imprudence et surtout son désir d'indépendance vis-à-vis de Harry Dickson.

Mais il avait laissé une trace de son passage.

Le détective comprendrait et Tom, dans toute sa détresse, se sentit un peu plus rassuré.

3. Les deux premières chaises

Oui, Harry Dickson retrouva la trace et, immédiatement, il se rendit compte de l'imprudence de son élève.

Weeny, en faisant sa ronde matinale, avait trouvé le chapeau et l'avait aussitôt reconnu : le magnifique feutre blanc ne faisait-il pas loucher d'envie tous les habitants d'Alwich ?

Quelques minutes plus tard, le détective avait sonné chez Mr. Shaw et de toute urgence, s'était fait recevoir de lui.

En aussi peu de mots que possible, il mit le brave homme au courant des événements de la veille.

— Cela à Alwich ! se lamenta le bon Mr. Shaw. Qu'importe, il faut retrouver les coupables, puisque coupables il y a !

— Le plus pressé n'est peut-être pas de courir au secours de Tom, dit Harry Dickson. L'axiome se répète souvent dans le métier : si l'on enlève quelqu'un qu'on aurait pu aisément assommer sur place, ce n'est pas dans l'intention de le tuer, du moins pas dans un bref délai. En général, on se sert des victimes comme d'otages. N'avez-vous plus rien à me révéler au sujet de la lande bleue, monsieur Shaw ?

— Peu de choses : on la dit hantée, mais cela est courant dans la région. À part un ou deux vagabonds, peu dignes de croyance, qui ont parlé d'une sorcière en mante noire, personne n'a jamais vu le fantôme de la lande bleue. Il faut reconnaître également que personne ne fréquente cet endroit, l'évite même. C'est tout ce que je puis vous en dire.

— Soit... À présent, faites un effort de mémoire ; quel est le personnage haut placé de qui s'est recommandé Mr. Fage ?

Le visage de Mr. Shaw se rembrunit.

— Je vous le dirai mais, comme ce n'est pas un homme agréable, j'aime autant que mon nom ne soit pas mêlé à cette affaire. C'est Lord Redfax, de la Chambre des Communes, vous savez bien.

— Oui, je connais en effet. C'est un politicien estimé, mais redouté pour sa sévérité et la façon très dure dont il dit leurs quatre vérités à ses adversaires. Non certes, ce n'est pas un bonhomme facile à manœuvrer.

— N'empêche, dit vaillamment Mr. Shaw, que je ferais arrêter Fage s'il se présentait sur le territoire de la commune d'Alwich.

— C'est fort bien, répondit Harry Dickson. Seulement, je crains que vous n'en ayez l'occasion de sitôt.

Il se leva et tendit la main au maire.

— Veuillez me prêter votre automobile, ainsi que ce brave policier de Weeny. Il me faut retrouver Tom !

— Dieu vous entende, monsieur Dickson. Dès que les communications téléphoniques seront établies, j'alerterai la police des environs, et même de Londres.

Harry Dickson secoua la tête.

— Je vous remercie. Vous êtes bien obligeant, monsieur le Maire, mais j'espère que ce ne sera pas nécessaire.

— Vous êtes donc tellement certain de retrouver votre collaborateur ?

— Oui, dit Harry Dickson, car il a déjà quelqu'un à ses trousses, et quelqu'un qui n'est pas homme à plaisanter !

— Oh ? Et qui est ce brave homme ?

— Hm, je ne le sais pas trop. Il est encore bien mystérieux pour moi. Quand Weeny m'apporta le chapeau, avant de venir sonner à votre porte, je me suis rendu sur la grand-place et j'ai fait quelques constatations. D'abord, j'acquis la conviction que Tom avait été enlevé en auto, puisque ce sont des pneus qui ont écrasé son couvre-chef. Ensuite, que cette auto avait une remorque, une roulotte : les traces en étaient parfaitement visibles.

» Cette auto devait être une Ford ancien modèle. Je sais parfaitement ce que ces voitures peuvent tracer quand elles traînent une charge comme la roulotte en question. Reste l'heure... C'est fort important en la matière.

» L'auto a laissé des traces d'huile.

» J'ai fait une étude approfondie sur les huiles d'auto, et surtout sur l'altération qu'elles subissent à l'air, après un temps déterminé. Ces traces d'huile, je ne les ai pas relevées sur la grand-place, mais à l'angle de la grand-rue. Donc, à ce moment, la voiture était en marche.

» Fort de mes anciennes recherches, j'augure que le convoi s'est mis en branle entre trois et quatre heures. Je précise même : trois heures et demie, car je me suis endormi à trois heures seulement.

» Qu'en conclure, monsieur le maire ?

» D'abord que les scélérats n'auraient garde de circuler avec leur équipage pendant les heures claires, au risque d'être vus de tout le monde. Ensuite, qu'ils devaient arriver à destination avant la clarté du jour. Or, il fait clair à quatre heures trente. J'ajoute également que les gens de la région ne se lèvent guère avant cinq heures, soit dit pour les plus matinaux. Il ne fallait donc pas une heure complète aux voleurs d'hommes pour arriver à leur première halte de sécurité.

» Tel que je m'imagine le convoi, en une heure, il n'a pu, sur vos routes, faire plus de vingt-cinq kilomètres. Je situe donc l'endroit

de la halte à moins de vingt-cinq kilomètres. Disons même quinze. Il vous serait aisé à vous-même, qui connaissez le pays comme votre poche, de me dire si, à quinze kilomètres vers l'est, en suivant la grand-route, il y a un endroit propice à ce genre de halte ?

Mr. Shaw se livra à une gymnastique mentale très ardue.

— La route avance en terrain plat, murmura-t-il. Pendant les premiers milles, il n'y a que landes et friches. Ah, ensuite, il y a du bois... Mais non, ce ne sont que des boqueteaux... Il y a aussi une futaie, mais elle n'est pas bien grande. Ah, j'y suis : au kilomètre quatorze, il y a le cimetière de St. Britten !

— Qu'est-ce ? demanda le détective en dressant l'oreille.

— Le cimetière de l'ancienne abbaye de St. Britten ! L'abbaye est détruite depuis plus d'un siècle, mais son immense cimetière est resté. Pendant bien des années, il continua à servir de nécropole pour les gens très riches de Londres, car le prix des concessions y était énorme. Il y a une dizaine d'années, il a été définitivement désaffecté et acheté par une duchesse ou une comtesse slave, la Neroltschka, qui prétendit vouloir y rebâtir l'abbaye, ce qu'elle n'a jamais fait d'ailleurs. Elle a désigné deux gardiens à la surveillance de ce lugubre endroit, deux Espagnols je crois. Cela me fait penser qu'on a prétendu que la Neroltschka était Espagnole, et non Russe ou Roumaine, mais peu importe !

» Ces deux moricauds continuent à entretenir le cimetière, en interdisent farouchement l'accès à qui que ce soit, ce qui est leur droit.

— Merci, dit Harry Dickson. Cet endroit me va comme un gant !

Il allait partir, quand le maire le retint.

— Et... celui qui protège le pauvre Tom ? demanda-t-il.

— Pendant que vos domestiques font le plein d'essence de votre auto, donnez-moi un pas de conduite jusqu'à la grand-place, dit le détective.

Mr. Shaw s'empessa d'achever sa toilette et suivit Harry Dickson.

Celui-ci marcha droit vers la tente de Mrs. Hugueness, l'extralucide, et arracha la toile qui lui servait de porte.

— Vide ! s'écria le maire.

— Comme une huître dont on n'aurait laissé que la coquille ! ricana le détective. Voyons un peu plus loin, maintenant.

Il désigna la roulotte de la diseuse de bonne aventure, garée tout contre la tente. La porte en était ouverte.

— Vide ! hurla pour la deuxième fois le maire d'Alwich.

— Heureusement, elle ne l'était pas tout à fait pour moi, repartit Harry Dickson. Voici ce que j'y ai trouvé, et qui me rassure.

Il tira de sa poche un bandeau de toile rouge.

— Qu'est-ce là ?

— En certains pays, cela sert de chapeau... D'ailleurs, il y avait un billet noué dans l'un des coins. Tenez, le voici :

— *Harry Dickson : je les suis !* lut le maire à haute voix. Qui a écrit cela ?

— Juarez, dit simplement le détective, et ce n'est pas un homme qui plaisante.

Etourdi, étouffant presque sous le bâillon, Tom Wills sentait une somnolence vague mais pénible l'envahir. Il avait été jeté sur le plancher de la voiture, qui avançait en cahotant. À la fin, les moindres heurts devinrent douloureux pour le prisonnier.

Il eut à peine conscience de l'arrêt du convoi. Des mains l'arrachèrent sans douceur à sa prison roulante.

Il vit que le jour s'était levé, mais que la nuit s'attardait encore en brumeuses grisailles. Il sentit la fraîcheur de l'air matinal, il entendit le frisselis des feuilles et le premier ébrouement des oiseaux.

Quelques instants après, ce fut à nouveau les ténèbres.

Il comprit qu'il avait été déposé dans un endroit froid et humide, sur des dalles glacées, où des vents coulis circulaient comme des couleuvres.

Au-dehors, il y eut un bruit de pas, puis, des voix assourdies et mécontentes, furieuses ensuite.

Une voix cria en mauvais anglais :

— Il en manque deux !

Enfin le murmure du moteur reprit, puis ce fut le silence.

Soudain, une épouvante indicible s'empara du jeune détective.

Un cri atroce, d'une tristesse déchirante, venait de s'élever non loin de lui : l'appel du butor chevronné !

Tom répondit à cette horrible clameur par un hurlement de terreur que le bâillon étouffa et transforma en un sourd rauquement de détresse.

Un grand souffle froid le prit dans le dos. Il comprit qu'on venait d'ouvrir une porte derrière lui.

Cela n'avait apporté aucune clarté dans sa prison, qui resta noire comme l'enfer. Dans l'obscurité, des pas traînants s'élevaient à présent et le jeune homme se sentit effleurer le visage par une étoffe humide ; en même temps, l'odeur lui parvint.

Elle était écœurante ! Le jeune homme la reconnut : c'était celle des cadavres, celle de l'horrible décomposition humaine.

La chose devait se tenir immobile devant lui, exhalant ce souffle putride qui faisait lentement défaillir Tom Wills.

Brusquement, il se vit inondé de lumière : ce n'était qu'un rayon dardé par une lampe sourde, mais qui suffisait pour meurtrir ses

yeux trop longtemps voués aux plus compactes ténèbres.

Un long soupir s'éleva, et, alors, quelqu'un se mit à rire.

Oh ! ce rire... Tom l'entendrait jusqu'à son dernier soupir, tant il était lourd de cruauté et d'inhumaine férocité.

Tout à coup le rayon pivota, et il vit.

À trois pas de lui, deux yeux de tigre en fureur le couvaient avec une rage indicible, et ces yeux s'enchaînaient dans le visage le plus abominable qui puisse surgir du tréfonds d'un cauchemar.

Il était d'une blancheur de craie, fendu d'une immense bouche rouge qui s'ouvrait sur une denture effroyable, aux canines démesurées.

Une chevelure d'un blanc de neige se hérissait tout autour de cette tête monstrueuse, dont Tom vit à peine les oreilles pointues et velues de chauve-souris. Pour la seconde fois, la vision surgissait devant lui, car c'était l'odieuse apparition de la maison de la lande bleue : mais, à présent, cette horreur se dressait à quelques pieds à peine !

Le souffle de la bête était tellement putride que les sens de Tom chaviraient. Il vit la tête se rapprocher, les dents tendues pour mordre...

Un appel strident retentit et le monstre bondit en arrière avec un grondement de terreur et de colère. La lumière disparut. Tom entendit le bruit de la porte qui se fermait. Le silence était revenu.

Cette minute avait trop exigé des forces du pauvre garçon. La terreur et un peu d'oubli, voisins de l'évanouissement, lui vinrent.

Cela ne dura pas. Il y eut des bruits au-dehors, des bruits lointains, confus et pourtant terribles. C'étaient des râles, des plaintes volontairement étouffées, de sourds rauquements d'agonie, accompagnés de rumeurs particulièrement sinistres que Tom ne put définir.

Un immense frisson le saisit : de nouveau, la porte s'était ouverte.

Il n'entendit plus le glissement précautionneux d'un pas, ni le grougrou d'un long manteau humide, seulement des pas très lourds, comme ceux d'un homme transportant de gros fardeaux. Puis il y eut des heurts dans l'ombre, comme si ces fardeaux venaient d'être déposés non loin de lui. La porte se referma. Et, de nouveau, l'odeur régna en maître.

Elle avait changé de nature. Elle était douceâtre, particulièrement écœurante. Tom songea à un poulet fraîchement éventré.

C'était l'odeur du sang...

Il y eut alors un autre bruit, menu, léger et têtue, comme celui d'une pluie qui commence à tomber à larges gouttes. Il persistait, il

persistait...

Tom comprit que, dans les ténèbres, en face de lui, du sang coulait à lourdes gouttes, invisible et tout proche.

Définitivement, sa raison chavira.

— Grâce ! Grâce !

Tom hurlait... On venait de lui retirer son bâillon et en même temps, il se vit entouré de clarté.

— Cela vous apprendra, mauvais garnement !

Tom poussa un grand cri et se mit à pleurer à chaudes larmes.

C'était le maître qui parlait.

Vaguement, les formes devenaient définies autour du jeune homme.

Il vit l'agent Weeny décrocher de lourds volets de bois, la lumière du jour entrer à grands flots dans une pièce toute en pierres grises et humides. Dans un coin, il aperçut d'autres choses mais le détective lui fit détourner la tête.

— Attendez d'avoir pris une bonne gorgée de rhum, mon petit, car ce qu'il vous reste à voir est loin d'être beau.

Tom obéit et la liqueur brûlante lui fit l'effet d'un baume.

— Maître, sanglota-t-il, pardonnez-moi... Dire que je ne sais même pas ce qui m'est arrivé !

— Il me faudra du temps pour le savoir moi-même, riposta le détective. Vous sentez-vous assez fort à présent ? Oui ? Eh bien, voyez vous-même !

Tom eut à peine vu qu'il détourna les regards.

Contre le mur, attachés à deux chaises basses, deux hommes de forte corpulence se tenaient dans une pose atroce.

Leurs traits étaient hideusement révoltés, les yeux leurs sortaient des orbites et du sang coulait, en larges filets, de leurs bouches tordues.

— Qu'est-ce... qu'est-ce ? balbutia le jeune homme.

— Cela se nomme le supplice du garrot, répondit Dickson d'une voix sombre. Ils ont été étranglés avec une force terrible. Ils ont la gorge complètement broyée.

Il se tourna vers Weeny, tremblant d'horreur.

— Les reconnaissez-vous, Weeny ?

— Certainement, sir, hoqueta l'agent... Ce sont les deux étrangers, affectés à la garde du cimetière de St. Britton, où nous nous trouvons en ce moment.

— Et vous, Tom, reconnaissez-vous les sièges sur lesquels ils sont assis ?

— Ceux de la maison de Fage ! s'écria Tom Wills. La maison sur la lande bleue !

— Il y a un papier sur l'un d'eux, dit Weeny.

— Bien, dit Dickson, un étrange sourire sur son visage. Je reconnais l'écriture.

Il lut à haute voix :

— À *Harry Dickson* : *Je vous rends Mr. Wills sain et sauf. Je vous laisse les deux premières petites chaises, ainsi que les crapules assises dessus ! – Juarez.*

Le détective resta longtemps silencieux.

— Weeny, dit-il en s'adressant à l'agent, je prends la responsabilité de cette affaire. Il y a assez de place dans ce cimetière pour y inhumer ces deux morts. Pour cela, faites-vous accompagner par des hommes de confiance qui sauront se taire le temps qu'il faudra. Mr. Shaw vous dira avec moi que rien ne peut être divulgué de tout ceci, avant que je n'en donne moi-même l'autorisation. Compris ?

Weeny, homme de discipline, salua.

— Compris, monsieur Dickson !

Tom, un peu remis à présent, fit le récit de son obscure équipée.

Harry Dickson l'écouta sans mot dire, puis il appela à nouveau l'agent Weeny.

— Y a-t-il un chemin carrossable conduisant d'ici à la lande bleue ? demanda-t-il.

— Carrossable sir ? Oh non, pas du tout !

— Ainsi, il faudrait prendre par le village d'Alwich pour venir de la lande bleue jusqu'ici en voiture ?

— Oui, en effet, il le faudrait.

— Bien. Weeny. Et à pied ?

— Cela change la question, sir ! La lande bleue se trouve dans la même direction que l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. Seulement, elle est située de l'autre côté de la Tamise, qui, je m'empresse de l'ajouter, n'est guère plus large qu'un fossé en ces parages.

— Tout cela concorde, dit Harry Dickson après un moment de réflexion. Une question encore, Weeny : avez-vous fait un tour de foire, hier soir ?

— Certainement, sir. Je n'étais pas de service en ce moment. Mon collègue, Bless me remplaçait.

— Avez-vous visité quelques tentes ?

— Eh oui, sir, comme tout le monde !

— Egalement celle de la diseuse de bonne aventure ?

Mr. Weeny rougit et baissa la tête.

— C'est par la faute de ma femme, sir. Elle me disait, par rapport à un petit héritage que nous espérons...

— Je ne vous fais pas de reproches, mon brave Weeny. Au

contraire, je bénis la curiosité de Mrs. Weeny. Comment était cette cartomancienne qui se faisait nommer Mrs. Hugueness ?

— On l'appelait la « prêtresse mystérieuse », dit naïvement l'agent, parce qu'elle faisait ses tours de cartes avec un masque noir sur le visage.

— Encore des masques ! grogna le détective. Ne l'avez-vous pas vue lorsqu'elle a dû exhiber ses papiers ?

— Non. Son domestique l'a fait à sa place. Une sorte d'idiot qui ne comprenait rien à rien. Mais ses papiers étaient en règle.

— Je vous remercie, Weeny, dit Harry Dickson au policier content de voir cet interrogatoire prendre fin.

— Tout cela concorde, avez-vous dit, maître, fit Tom Wills quand Weeny se fut éloigné quelque peu. Un complot se tramait donc contre Fage ?...

— Contre Fage ? Heu... sans doute, mais pas de la façon qu'on pourrait croire. Nous sommes plutôt devant un chassé-croisé. Juarez recherche Fage. Chose curieuse, il ne le tue pas, bien qu'il eût pu le faire aisément. N'avait-il pas son fusil ? Non, il s'est contenté de le rosser. Je suppose plutôt qu'il espionnait Fage. Mais d'autres espionnaient Juarez et auraient été bien aises de le supprimer. Or, Juarez n'est pas un chat à prendre sans gants.

» Il disparaîtrait du cirque Gomez, mais non d'Alwich, surveillant à son tour ceux qui croient le surveiller.

» Et voici la mécanique du reste de la nuit...

» Arrive l'auto chargée des sept petites chaises enlevées à la maison Fage. Je crois qu'elle a dû stationner quelque temps aux abords du village, sinon nous l'aurions croisée sur notre route nocturne.

» Juarez l'attend. Il doit se douter de l'endroit où la voiture se rendra avec son chargement. Et, à cet endroit, il a quelque chose à faire.

— Quoi donc ?

— Décharger subrepticement deux des chaises et les faire servir de sièges de supplice.

— Ah, fit Tom en frissonnant, je commence à comprendre...

— Mais Juarez vous voit venir. Il sait dans quelle folle équipée vous allez vous engager. Il est trop tard pour intervenir. Il ne peut pas rater l'occasion qui va s'offrir à lui, de parfaire une certaine œuvre de mort au cimetière de St. Britten. Il me laisse un siège et il paye ainsi sa dette de reconnaissance à Harry Dickson.

— Cela explique certaines choses, mais bien peu encore, murmura Tom Wills.

— À Londres, nous en apprendrons peut-être davantage, dit le détective en se mettant au volant de l'auto de Mr. Shaw.

4. Un personnage haut placé

— Sa Seigneurie ne reçoit que sur rendez-vous, et je ne crois pas qu'elle vous ait fixé rendez-vous, dit le laquais gourmé dès que Harry Dickson eut exprimé le désir de voir Lord Redfax.

— Avez-vous passé ma carte ? demanda le détective.

— L'idée ne m'en est pas venue, fut la réponse insolente. Veuillez vous en aller...

— Si, au moins, vous lisiez cette carte ! insista Dickson sans se démonter.

— Votre nom et vos qualités me sont indifférents. Voici la porte.

— Je ne crois pas que vous ignoriez mon identité, dit le détective en montrant une patience d'ange. Je ne le crois pas, car je vous ai vu faire la grimace. Je suppose que vous ne devez pas aimer les gens de police.

— Non, je ne les aime pas. Mais j'aime encore moins des mêlétout de votre espèce. Allons, je vous le répète, voici la porte, célèbre Harry Dickson !

— Vous allez la prendre vous-même, Brooks, et sans attendre vos huit jours, dit une voix triste et douce. J'ai déjà montré trop de patience avec vous !

Une jeune femme en toilette sombre s'avavançait au milieu du hall et s'inclinait devant le détective d'un geste empreint de noblesse.

— Brooks n'est que depuis peu de temps à notre service, s'excusa-t-elle. Ce n'est pas la première fois que l'on a à se plaindre de son insolence.

Le valet s'était retiré un peu à l'écart, pas assez toutefois pour n'avoir pas tout entendu. Il jetait des regards furibonds au détective. Mais, quand il les reporta sur la jeune femme, ils perdirent toute leur férocité et exprimèrent une profonde détresse.

— Si Miss Annabelle savait comme moi que la maison est, depuis tout un temps, en butte à je ne sais quel vil espionnage, elle ne me renverrait pas pour si peu de chose, se lamenta-t-il.

Harry Dickson intervint.

— Permettez-moi d'intercéder pour Brooks, dit-il. À une condition toutefois, c'est qu'il veuille nous dire de quel genre d'espionnage il veut parler. Il est inadmissible qu'une personne comme Lord Redfax soit en butte à de pareilles manigances.

Brooks approuva vivement.

— Voilà qui s'appelle parler ! Puisque monsieur est si bon de prendre ma défense, je le prie d'accepter mes excuses, dit-il, en changeant brusquement de mode et de chanson. Je vais lui dire ce qui en est. Si vraiment il est animé de bonnes intentions envers notre maître, peut-être pourra-t-il trouver une défense contre ceux qui nous tourmentent.

La jeune femme fit un signe de tête.

— Parlez, Brooks, Mr. Dickson mérite notre pleine confiance.

— L'autre jour, commença le domestique, non, l'autre soir plutôt, on sonne. J'ouvre : il n'y a personne, mais un violent éclair m'éblouit. Quand je surmonte l'aveuglement qui s'ensuit, je ne vois qu'une rue vide, avec un taxi qui s'en va à toute vitesse. Je comprends toutefois : on m'avait photographié au magnésium.

» Deux jours plus tard, un bonhomme s'amène avec de grands airs.

» — Scotland Yard, dit-il en soulevant le revers de son veston. Je suis l'inspecteur Tommer. Veuillez répondre à mes questions.

» Je m'incline.

» — Vous n'avez pas déclaré votre bicyclette, et je viens la confisquer.

» Je me mets à rire.

» — D'abord, inspecteur, je ne sais pas rouler à bicyclette. Ensuite, il n'y en a pas dans toute la maison.

» — C'est ce que nous allons voir ! grogna-t-il.

» Je n'ignore pas que l'on ne procède pas de cette façon.

» — Une perquisition, dis-je ! Et dans la maison de Lord Redfax ! Je suppose que vous avez un permis en règle ?

» — C'est inutile, dit-il rudement. Et puis, il ne s'agit pas de Lord Redfax, mais de vous-même.

» — Très bien ! Je ne m'y oppose pas, mais, auparavant, je vais me servir de ce téléphone.

» — Pour quoi faire ?

» — Pour demander un renseignement à Scotland Yard !

Jamais je n'ai vu quelqu'un gagner la porte à une telle vitesse et disparaître aussi rapidement dans la rue ; il est vrai qu'il y avait du brouillard. J'ai mis notre maître au courant et il s'est mis en colère. Il m'a dit de me montrer particulièrement méfiant et sévère envers tous ceux qui prétendraient entrer ici, munis de l'un ou l'autre mandat.

— Je n'ai aucun mandat, dit Harry Dickson, et je ne désire que quelques minutes d'entretien avec Sa Seigneurie.

— Je vais vous annoncer moi-même, dit la jeune femme en montant l'escalier.

Brooks, que l'intercession du détective avait retourné comme

un gant à son égard, voulut racheter sa faute.

— C'est une brave dame... Une vraie lady ! Elle s'appelle Miss Annabelle Challenger ! C'est la secrétaire privée du patron. Ah, ce n'est pas un poste facile qu'elle a ici, car le « boss » est loin d'être accommodant. Pendant que vous êtes là, vous pourriez lui offrir vos services, pour enquêter sur les gens de mauvais aloi qui semblent rôder autour de la maison. Je suis certain qu'il vous payerait bien, car il est très riche !

La secrétaire privée revenait.

— Sa Seigneurie vous attend dans son bureau, monsieur Dickson, dit-elle.

Elle conduisit le détective, par d'immenses vestibules, que des toiles de maître transformaient en de véritables galeries de tableaux, jusqu'à une porte en chêne sombre qu'elle ouvrit devant le visiteur.

Harry Dickson découvrit une salle de dimensions extraordinaires, éclairée par de hautes fenêtres en ogive, où le grand bureau ministre, qui en occupait le centre, semblait perdu comme une épave sur l'océan, et où apparaissait tout aussi réduit le petit homme qui, de derrière ce meuble, épiait le nouveau venu.

— Monsieur Dickson, dit-il, d'une voix glacée qu'il essayait de rendre polie, que me vaut l'honneur...

Il était petit, chétif, ratatiné ; ses joues étaient blêmes et creuses, et le détective eut peine à penser que c'était là ce membre de la Chambre des Communes si redouté par ses collègues.

— Je voudrais prendre la liberté de poser une question à Sa Seigneurie, répondit Dickson en s'inclinant.

— Vous êtes un serviteur de la justice de mon pays et, comme tel, vous avez peut-être le droit de me poser des questions. Donc, parlez, monsieur Dickson. Je jugerai si votre question mérite une réponse de ma part.

— Puis-je vous demander pour quelle raison vous avez recommandé au maire d'Alwich un certain Mr. Fage, venu s'établir sur le territoire de la commune ?

Lord Redfax parut réfléchir.

— Je ne connais pas ce Fage, dit-il, du moins ce qui s'appelle connaître. Mais, il y a quelques années, il m'a rendu service. Cela vous suffit-il ?

— Je regrette de devoir vous dire que non, Excellence. Aussi dois-je dédoubler ma question. Comment avez-vous connu ce Fage et quelle est la nature des services qu'il vous a rendus ?

Le visage ascétique de Lord Redfax s'assombrit.

— C'est presque de l'indiscrétion, dit-il, mais je sais que vous n'êtes pas homme à entreprendre de vains interrogatoires. Je vous dirai donc ceci, en certifiant d'avance que c'est absolument tout ce que

je sais de Fage.

» J'aime les toiles de maître. Un jour, Fage s'est présenté ici avec un Breughel. Il me disait qu'il n'était pas marchand de tableaux, mais homme de loi, dans je ne sais plus quel quartier de Londres, et qu'il était en difficulté d'argent.

» Le Breughel dont il me proposait l'achat me plaisait, et nous allions être d'accord quand son regard tomba sur deux toiles d'autres maîtres flamands, que je me disposais à acheter. « Ils sont faux, dit-il, mais merveilleusement contrefaits. » Puis, avec une aisance remarquable, il me démontra la fraude et, de la sorte, il empêcha que je fusse trompé pour un montant de plusieurs milliers de livres.

» Je lui exprimai ma reconnaissance.

» Peu de temps après, Fage revint et me dit qu'il avait fait l'acquisition d'une petite maison de campagne à Alwiche, que le maire voulait lui susciter des difficultés pour un lopin de terre. J'écrivis, sur-le-champ, une lettre de recommandation au maire d'Alwiche, que je connais pour être un brave homme mais très négligent, administrativement parlant.

» Depuis, je n'ai plus revu ce Mr. Fage, ni entendu parler de lui.

La chute de la phrase signifiait un congé.

Harry Dickson se leva, s'inclina et gagna la porte.

Ce fut Lord Redfax qui le rappela.

— Veuillez reprendre place, monsieur Dickson. Il se peut que vous puissiez m'être utile et je ne demande qu'à m'entendre avec vous. Miss Challenger, ma secrétaire, vient de me rapporter l'algare que vous avez eue avec cet imbécile de Brooks, mon domestique. L'homme était de bonne foi et je suis heureux d'avoir appris que vous lui avez pardonné son insolence. Vous rappelez-vous ce qu'il a dit par rapport aux sottises manœuvres qui, il y a peu de jours, furent dirigées contre ma maison ?

— Certainement, sir !

Lord Redfax devint plus grave et la pâleur de son visage s'accrut.

— Je crois en savoir davantage que Brooks, monsieur Dickson. Fatalement, un homme comme moi doit avoir des ennemis. Mais je ne puis croire qu'il en existe d'assez vindicatifs pour en vouloir à mon existence.

— Pourquoi parlez-vous de votre existence, sir, et en quoi a-t-elle pu être menacée ? demanda le détective.

— Peut-être vois-je les choses trop en noir, je le concède, répartit Lord Redfax. Mais quelqu'un rôde autour de moi, ici, dans ma maison même... quelqu'un qui a essayé d'entrer dans ma chambre à coucher pendant que je dormais. J'ai vu des traces sur ma porte, le

lendemain. Quelqu'un qui, ne pouvant s'introduire par la porte, a tâché de le faire par la fenêtre.

J'ai vu sa sombre silhouette se dresser derrière les vitres et disparaître avant que j'eusse pu donner l'alarme ou m'emparer d'une arme.

— Quand cela s'est-il passé ?

— L'ombre devant la fenêtre a paru hier soir !

— Je ne suis à Londres que depuis trois jours, dit Harry Dickson. Je regrette de n'être pas venu vous trouver dès le premier jour, comme j'en avais l'intention. Seulement je revenais de vacances et un trop volumineux courrier m'attendait. Si vous voulez, j'établirai une surveillance ici, dès aujourd'hui.

— Certes, je le veux ! Mais je serais enchanté de vous voir payer de votre personne, si cela vous était possible, monsieur Dickson.

— Je ne dis pas non, mais il faudra pourtant, pour les premiers temps, faire confiance à mon élève Tom Wills, qui est un garçon de réelle valeur et sait mener à bien une mission de ce genre.

— Soit, je me rends à vos raisons, bien que je préfère m'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints, vous devez le comprendre, dit le lord en tendant la main à son visiteur.

Miss Challenger attendait Dickson au bas de l'escalier.

— Sa Seigneurie vous a demandé... commençât-elle.

— En effet, mademoiselle. Puis-je vous demander quelques minutes d'entretien à ce sujet ?

— Certainement, sir, cela m'agréa même beaucoup, répondit avec élan la jeune femme.

Elle lui fit alors les honneurs de son bureau particulier, une place un peu sombre mais confortablement agencée et encombrée de livres.

— Ma Thébaïde... fit-elle avec un sourire.

Elle pouvait avoir trente à trente-cinq ans. Ses traits tirés, ses yeux las et ses épaules légèrement voûtées lui en faisaient paraître davantage.

Elle n'était pas extrêmement jolie, mais la noblesse de son attitude, de ses gestes, l'aisance de sa diction lui donnaient un charme qui valait bien une beauté passagère.

— Miss Challenger, dit Harry Dickson, êtes-vous au courant des alarmes de votre maître, Lord Redfax ?

— Oui, sir. Il est devenu craintif, il se croit poursuivi par des ennemis inconnus jusque dans sa propre demeure. Je dois vous avouer que ce n'est pas sans raison. Vous le savez d'ailleurs par ce que vous a dit Brooks, le valet de pied, et par ce que Lord Redfax a dû vous confier lui-même.

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de Sa

Seigneurie, mademoiselle Challenger ?

— Depuis cinq ans.

— Etes-vous contente ? N'avez-vous pas à vous plaindre de son caractère.

— Contente ?... Oui, je crois que je le suis... Lord Redfax se montre très distant avec tous ceux qui le servent, également avec moi, mais il le fait avec la déférence voulue, et j'aurais mauvaise grâce de me plaindre de son caractère taciturne et maussade, car il n'influe jamais sur nos rapports de maître à secrétaire.

— Lord Redfax ne s'occupe que de ses importantes fonctions à la Chambre des Communes, je crois, tandis que les tableaux de maître constituent comme qui dirait son violon d'Ingres ?

— Si vous voulez. Il travaille beaucoup, quand il ne le fait pas, il reste plongé dans de longues rêveries, qui sont peut-être bien des méditations.

— Vous ne connaissez rien, dans sa vie, qui pourrait nous conduire à faire des suppositions quant à des ennemis éventuels ?

Miss Annabelle secoua lentement la tête : elle ne savait rien.

— Sa vie est très monotone, il vit ici en ermite, ne sortant que très rarement, et toujours pressé de regagner sa maison.

— J'aurai à établir une surveillance dans cette demeure même. Comme vous le savez, mademoiselle Challenger, vous aurez à supporter la présence de mon élève, Tom Wills, pendant quelques nuits. Je suppose que vous ne manquez pas de chambres d'amis dans cette demeure ?

Miss Annabelle sourit.

— En fait de chambres, Redfax-House pourrait en remontrer à un hôtel de premier rang, monsieur Dickson. La plupart restent closes car le personnel est très restreint. Voulez-vous choisir vous-même celle qui sera réservée à Mr. Wills ?

Harry Dickson ne demandait pas mieux.

Après quelques recherches, il jeta son dévolu sur une chambre d'angle, dont la fenêtre donnait sur la ruelle des remises et qui s'ouvrait sur le grand palier des appartements personnels de Lord Redfax.

— Tom prendra sa première veille ce soir même, annonça-t-il en se séparant de la secrétaire.

À dix heures, le jeune homme sonna à la porte de Redfax-House et fut introduit par Brooks, puis reçu par Miss Challenger.

Il apprit que Lord Redfax était habitué à se mettre au lit à neuf heures sonnantes, et qu'il ne le verrait que le lendemain matin.

À onze heures, il se laissa glisser sans bruit à bas du lit où il s'était étendu tout habillé. Avec mille précautions, pour ne pas faire du bruit, il entrouvrit la porte de sa chambre et fit quelques pas sur le

palier.

Il y faisait sombre, car les fenêtres qui l'éclairaient étaient à épais vitraux verts et jaunes, mais elles tamisaient cependant un beau clair de lune, et une pénombre brouillée et sinistre y régnait.

Tom Wills compta les portes à sa droite et s'avança vers celle du bureau de Lord Redfax. Il lui avait semblé entendre un bruit lointain de papiers remués, ne pouvant, à son avis, venir que de cette pièce.

Avançant précautionneusement, un pied devant l'autre, gagnant centimètre par centimètre, il se trouva enfin devant la haute porte de chêne.

Fourmi lumineuse dans la nuit, le trou de la serrure laissait filtrer un rayon de lumière jaune.

D'après la description que son maître lui avait faite de ce bureau, Tom Wills savait que l'infime ouverture allait lui permettre d'embrasser un champ de vision relativement étendu.

Il ne distingua pas la source de la lumière, qui devait provenir d'une lampe-applique d'un des murs, mais la clarté était suffisante pour qu'il puisse voir la grande table de travail vide, et également la silhouette d'un homme debout contre elle et tournant le dos à la porte.

Le jeune homme ne vit donc qu'un gros manteau de voyage et une tête coiffée d'un chapeau vulgaire.

Quelques mots de Harry Dickson lui revenaient dans la mémoire : « Derrière le bureau ministre, il y a une immense glace... ».

Une glace... Dans ce cas, le visage de l'homme debout devait s'y réfléchir.

La clarté était trop diffuse, trop faible pour envahir complètement une salle aussi vaste. Tom eut beau écarquiller les yeux, il ne vit qu'une eau trouble à la place du grand miroir du fond.

Pourtant, la silhouette se déplaçait lentement vers la droite.

Tom trembla d'émotion : que l'homme fasse encore quelques pas et son reflet serait visible dans la glace.

Et ces pas, il les fit... à la plus formidable stupeur du jeune détective qui, soudain, aperçut dans le miroir le visage bouffi de Mr. Fage.

5. Les dernières chaises

Tom Wills retint son souffle, pris de vertige.

Il dut faire un effort pour ne pas tourner la poignée de la porte. Il songea à temps que celle-ci devait être fermée au moins au verrou.

D'ailleurs, la consigne du maître était formelle : pas d'action...

Non, pas d'action avant sa venue, car le détective allait venir, à l'insu des autres habitants de Redfax-House.

Il fallait attendre trois heures encore.

Trois heures ! Tom aurait-il assez de patience ? Le passé était riche en leçons pour le jeune homme ; aussi retourna-t-il à sa chambre pour y rester aux écoutes.

Il n'entendit plus rien, sinon le cri plaintif de quelques nocturnes chassant dans le ciel sombre.

À deux heures du matin, il entendit un ivrogne chanter un petit refrain dans la rue proche. Il ouvrit sans bruit la fenêtre donnant sur la ruelle des remises et laissa couler une corde de soie par dessus le rebord.

Une mince silhouette jaillit de l'ombre. Avec une agilité consommée elle monta vers lui, puis sauta dans la chambre.

Tom n'attendit pas même la question du maître pour lui raconter, en un souffle, l'étrange apparition dans le bureau de Lord Redfax.

Harry Dickson laissa tomber un laconique : « Très bien » et ce fut tout.

Tom, étonné devant cette indifférence, ne put se retenir d'en faire la remarque sur un ton empreint d'une réelle déception.

— Et moi qui croyais vous épater, maître !

— Vous n'en avez pas vu assez, dit sèchement le détective, en guise de réponse.

— Comment ! Que voulez-vous que j'eusse pu voir ? répliqua le jeune homme, piqué au vif.

— Juarez, par exemple !

— Juarez... Ici, dans cette maison ?

— Et pourquoi pas, puisque vous y avez vu Fage ?

— Ils s'y donnent donc rendez-vous ? demanda naïvement Tom Wills.

Pour le coup, Harry Dickson se mit à rire, bien qu'il le fît aussi doucement que possible.

— Pas tout à fait, mon ami, mais comme j'ai dans l'idée que Juarez est un homme pressé, sa présence ici n'aurait rien d'étonnant. Bien au contraire...

Harry Dickson s'amusait énormément de l'embarras de son élève. À la longue, il le prit en pitié.

— Pendant votre absence, j'ai bien travaillé, Tom, dit-il, c'est-à-dire que j'ai passé quelques heures à parcourir une volumineuse collection de vieux journaux, qui n'étaient pas tous d'ici. Le calendrier indique, je crois, le dernier jour du mois d'août ?

— En effet, répondit Tom.

— Comme au dernier acte d'une pièce dramatique qui se respecte ! Et nous sommes au dernier acte.

— Maintenant... déjà ?

— Ne faites pas trop de bruit, et je vais vous faire voir quelque chose !

Le détective reprit en tapinois le chemin de Tom et le ramena vers la porte du grand bureau.

Les traits du jeune homme se crispèrent : de nouveau, la serrure était lumineuse.

Le maître lui fit signe de regarder. En guise de précaution, il lui posa d'avance la main sur la bouche.

Bien en prit au détective, car Tom eût certainement crié.

Un homme était là. Assis dans le fauteuil de Redfax, il semblait attendre : c'était Juarez !

Déjà, le détective entraînait son élève.

— Que fait-il ici ? haleta Tom.

— Il attend !

— Mais quoi ?

— Je vais vous le dire exactement ; il attend le coup de cinq heures. Même, pour être plus précis, cinq heures et quart !

Dickson consulta son chronomètre.

— Il nous reste deux heures, dit-il. C'est plus qu'il ne nous en faut pour aller regarder quelque chose de près.

Comme s'il était chez lui, le détective parcourut la maison, ouvrit la porte du jardin et entraîna Tom par ses allées obscures.

Complètement médusé, incapable d'y voir clair, le jeune homme se laissa conduire comme une machine.

Son amour-propre n'élevait plus la moindre protestation : le maître était tellement sûr de ses moindres gestes !

Derrière un grand massif d'arbres, ils atteignirent un pavillon délabré, que les constructeurs d'antan appelaient une « folie ». Dickson poussa la porte entrebâillée ; une odeur fade les accueillit.

— Ça ne sent pas la rose, avoua le détective, mais cela ne vous rappelle-t-il rien, Tom ?

Le jeune homme réprima difficilement un frisson d'horreur.

— Si, murmura-t-il, l'odeur de l'effroyable créature du cimetière de St. Britton... Oh ! Dieu ! j'espère qu'on ne va pas la voir !

— Patience, mon petit. En attendant, entrez avec moi au musée des horreurs !

Dans un coin du dallage, il y avait une trappe. Sous elle, un escalier en spirale. À peine les détectives en eurent-ils descendu quelques marches que Tom eut la nausée.

— L'odeur, maître !... Cette affreuse pestilence !

Une cave suintante s'ouvrait devant eux, qu'éclaira la blanche lumière de la torche électrique de Harry Dickson.

— Un peu de cœur au ventre, Tom, conseilla le maître. Ce n'est pas beau, je le concède.

Et le halo lumineux de sa lampe s'immobilisa sur trois formes immobiles.

— Trois petites chaises ! hurla Tom Wills.

Puis il se détourna avec épouvante des atroces occupants de ces sièges de mort. Trois têtes verdâtres pendillaient sur des suaires aux hideuses souillures.

— Le supplice du garrot ! dit Tom en un murmure horrifié.

— Tout au plus un affreux simulacre, répliqua le maître. Les corps sur lesquels ces abominables sévices furent commis, sont des cadavres volés ce jour même au cimetière de Brompton !

— Quelle abomination ! se révolta le jeune homme. Quel rebutant acte de folie !

— Folie, vous le dites bien...

L'un comme l'autre avaient hâte de quitter l'écœurant réduit. Une fois de retour dans la chambre de Tom, ils s'empressèrent de boire une ample gorgée de rhum à la gourde du détective.

À ce moment, Tom s'étonna de certains gestes de Dickson.

— Quand j'y pense, maître ! Vous avez circulé dans cette maison comme si vous y étiez seul chez vous, et comme si aucun des domestiques ne pouvait vous surprendre au cours de vos allées et venues nocturnes !

Le détective sourit.

— Je suis bien tranquille. En fait de domestique, il n'y a personne dans la maison, mon jeune ami !

Comme toujours, Tom demanda des explications. Il reçut pour toute réponse :

— À cinq heures et quart, mon petit !

À cinq heures, le premier cri éclata, effroyable.

Tom bondit, et il allait s'élancer vers la porte, quand son maître le retint.

— Dans un quart d'heure, Tom !

— Mais on tue quelqu'un !

— Je ne dis pas non... Pourtant, attendons encore.

— Maître ! cria le jeune homme, est-ce bien vous qui parlez ?

— Avez-vous jamais vu Harry Dickson s'opposer à un acte de justice ? De véritable justice encore ? Non, n'est-ce pas ? Certes, il y en a qui sont terribles, mais ils sont le châtement de crimes tout aussi terribles !

Tom Wills se boucha les oreilles, littéralement malade, car à présent les cris étaient devenus multiples et formaient un des plus atroces concerts qu'on pût imaginer.

Dickson regarda sa montre.

— Venez, Tom !

Il marcha, d'un pas délibéré, vers le bureau dont la porte était grande ouverte.

— Entrez, messieurs ! dit une voix grave.

D'abord, les détectives ne virent que Miss Annabelle Challenger. Comme elle avait changé ! Ce n'était plus la jeune fille pâle aux épaules voûtées, mais une grande femme aux traits hautains et fiers.

— Voici les deux dernières petites chaises, monsieur Dickson !

Elles se trouvaient ridiculement petites, au milieu de la grande pièce.

— Le monstre ! hurla Tom, en voyant, recroquevillée sur un des sièges, l'effroyable femme rencontrée par deux fois lors de ses étranges vacances.

— Mr. Fage ! ajouta-t-il tout bas en voyant le cadavre de l'autre supplicié lié à la seconde chaise.

Harry Dickson s'approcha de cette dernière, glissa, avec un peu de dégoût, sa main dans la bouche ouverte du mort et en retira deux petits coussins en caoutchouc ; le visage devint aussitôt creux et maigre. Puis, de l'autre main, le détective arracha une perruque brune.

— Lord Redfax !

Dickson se tourna vers Miss Challenger :

— À présent, doña Juarez, vous nous devez votre histoire !

— Elle sera aussi brève que possible, monsieur Dickson. Mon nom est en effet Carmencita Juarez, et je suis fille du professeur Juarez, de l'université de Barcelone.

» Il y a plusieurs années, fonctionnait dans cette ville catalane un tribunal secret dont personne n'osait parler, pas même les autorités légales.

» De singuliers justiciers essayaient, par un règne d'ombre et de terreur, d'imposer au pays des lois criminelles, et il faut dire qu'ils y réussirent quelque peu. Alors, mon père et six de ses amis se

révoltèrent ouvertement contre cette loge secrète. Ils agissaient avec d'autant plus de vigueur qu'ils se faisaient fort de la démasquer dans un très bref délai.

» Mais ils furent trahis par deux de leurs domestiques et faits prisonniers par les conspirateurs.

» Après un odieux simulacre de jugement, ils furent condamnés à mort et exécutés la nuit même. Oui, sur les sept chaises que vous connaissez, ils subirent le supplice infamant du garrot !

» J'étais seule... Mais, seule, je jurai vengeance !

» Et pendant des années, je cherchai, au hasard, dans le vide !

» Brin par brin, découverte par découverte, j'appris la vérité.

» Le chef de la loge criminelle était un Anglais du nom de Fage, un politicien aux folles idées de conquête, mais surtout une créature avide d'argent.

» Son lieutenant était une femme, une authentique Grande d'Espagne, atteinte d'une folie horrible : le goût du meurtre et du sang !

» Cette goule se complaisait, non seulement à assister aux exécutions ordonnées par le tribunal, mais elle officiait elle-même en tant que bourreau ! Fage reçut d'elle une véritable fortune pour envoyer au supplice autant de malheureux que possible.

» Mais, tant va la cruche à l'eau...

» Les amis de mon père finirent par découvrir la piste des misérables et une nuit, en pleine séance du tribunal secret, ils y firent irruption.

» Ce fut un terrible carnage : tous furent massacrés sans pitié. Seuls Fage, la bourrelle et deux de leurs complices, précisément les traîtres qui avaient vendu mon père et ses amis aux bandits, parvinrent à prendre la fuite.

» Je compris bien que Fage se cachait en Angleterre, mais sous quel nom ?

» Je cherchai, et je trouvai, après bien du temps, monsieur Dickson, ce que vous avez mis quelques minutes à découvrir : Fage avait un protecteur en la personne de Lord Redfax. Il y avait un fil conducteur entre ces deux hommes. J'entrai au service de Lord Redfax et, il y a une semaine à peine, je découvris la retraite de Fage.

» Gomez, qui était de mes amis, m'enrôla dans sa troupe pour me permettre de circuler, sans trop attirer l'attention, dans le village d'Alwich, dans le voisinage de Fage. Vous m'y avez vue sous mon déguisement masculin.

» Quand vous me surprîtes en train de rosser Fage, j'aurais pu le tuer, certes, mais j'avais arrêté un autre mode de vengeance : il devait mourir du même supplice honteux que ses victimes. Ensuite, il me fallait mettre la main sur sa complice, qui, tout comme lui, devait

habiter l'Angleterre.

» Elle y était en effet ; elle se cachait sous un nom russe, dans le cimetière de St. Britten, gardée par les deux traîtres à la cause de mon père. Elle se plaisait, d'ailleurs, à déterrer les cadavres pour s'y livrer à d'odieuses récréations macabres. Cela vous expliquera l'horrible odeur qu'elle répandait, comme un parfum naturel, monsieur Wills.

» Fage avait, sur les instances de son horrible amie, emporté à Alwiche les sept petites chaises de mort. De nuit, la goule venait les admirer, les caresser, supplier Fage d'y faire asseoir d'autres victimes.

» Or, durant ces derniers jours, elle pressait tellement son complice de reprendre ses anciennes habitudes que ce dernier résolut de faire venir les chaises à Londres, pour y asseoir des cadavres frais, le cimetière de St. Britton n'en possédant plus. Le monstre payait bien...

» L'horrible folle arriva donc sur la place d'Alwiche, avec une roulotte de diseuse de bonne aventure : c'était plus qu'il n'en fallait pour opérer le déménagement, sans éveiller l'attention.

» Le hasard voulut que je fus sur place. Terrifiés par mon intervention, ils essayèrent de me tuer en détériorant mon fusil.

» Mais, à ce moment, j'en savais déjà trop long !

» En frappant Fage, j'avais déplacé les coussins de caoutchouc qui lui donnaient un tout autre visage, du maquillage s'était déposé sur mes mains... et j'avais reconnu Lord Redfax !

» Je tenais ma vengeance !

» La nuit même, j'exécutais les deux traîtres au cimetière de St. Britton. Mais je réservai la date et l'heure d'aujourd'hui pour la mise à mort des deux autres. Vous avez compris, monsieur Dickson, que c'est une date d'anniversaire ! Je voulais des témoins. C'est moi, qui me présentai en faux détective à Redfax-House. Par une comédie, je réussis à jeter l'alarme dans l'esprit de Lord Redfax et, par conséquent, à demander votre assistance.

» Oui, je voulais votre présence ici, en ce moment... et j'y ai réussi !

» Pour complaire à son atroce amie, Fage-Redfax se prêta à un nouveau simulacre de garrot, sur deux cadavres volés ce jour dans leurs sépultures.

» Il ne vous craignait pas. Surtout, il ne craignait pas Mr. Wills.

» J'avais donné congé à tous les domestiques. Maintenant ma tâche est accomplie et j'attends votre décision.

Elle se croisa les bras sur la poitrine et attendit.

— Je suppose que vous partirez pour le continent avec l'avion de sept heures, doña Juarez ? dit Harry Dickson. Quant à cette histoire, je me charge de la raconter moi-même au Premier ministre.

» Il sera bien aise de la voir étouffée, sans ameuter l'opinion publique. J'ose, en son nom, vous exprimer sa reconnaissance...

Les sept chaises se trouvent au musée spécial de Scotland Yard. Bien peu de gens sont admis à les voir et, même alors, personne n'est capable de raconter leur histoire...

FIN

LES IDÉES
DE MONSIEUR TRIGGS

1. Un souper dans Paternoster row

Par une avant-soirée d'hiver, où le travail avait tendance à chômer un peu, Harry Dickson et Tom Wills se tenaient dans le confortable cabinet de travail du détective, à Bakerstreet.

Mrs. Crown venait d'apporter une lettre au maître : lettre des plus ordinaires, grossière enveloppe bleue, dite commerciale, à très bon marché, dont, à l'ouverture, s'échappa une feuille de cahier d'écolier.

À peine Dickson eut-il pris connaissance de son contenu que son visage s'éclaira et qu'il se mit à tirer plus allègrement sur sa pipe.

— Oh, fit Tom Wills alléché, il y a du nanan, si je ne me trompe !

— Ce n'est pas impossible, oh ! mais pas du tout, répondit le maître de bonne humeur. Celui qui m'envoie cela ne ferait rien d'aussi grave sans raison.

— Et que fait-il donc de grave ?

— Il nous invite à dîner, ce soir.

Tom Wills prit un air mécontent.

— Ah bon ! c'est une blague... Fallait me le dire plus tôt !

Harry Dickson lança une chiquenaude.

— Vous voilà parti de nouveau sur vos grands chevaux ! Je vous assure que cette invitation est de celles qui comptent souvent dans la vie et dans la carrière d'un détective. À propos... vous croyez que votre maître, Harry Dickson, est un bien grand homme ?

— Certes, je le crois ! s'écria le jeune homme avec chaleur.

— Eh bien ! vous aurez l'occasion d'en connaître un plus grand que lui !

— Oh, vraiment ? fit Tom abasourdi. Et qui est cet aigle ?

— Il s'appelle Mortimer Triggs et habite Paternoster Row, où il tient échoppe de bouquiniste, c'est-à-dire qu'il loue, à raison de deux pence par semaine, des romans d'amour, d'aventures et de cape et d'épée aux midinettes et aux calicots du quartier.

— Je savais bien que c'était une blague, soupira Tom Wills.

— Mais, jamais de la vie ! s'écria Harry Dickson avec conviction. Mortimer Triggs aurait pu être le roi des criminalistes s'il n'avait manqué d'une qualité : la persévérance. À laquelle je joins un autre défaut : l'horreur absolue de l'action. Cet homme est capable de résoudre les problèmes criminels les plus ardues, à condition de ne pas

devoir quitter son fauteuil et son comptoir. Il est vrai qu'il n'étudie jamais une affaire à fond et qu'il ne tire jamais de conclusions. C'est un homme qui s'entend, comme pas un, à poser des lumières dans les ténèbres, mais sans se soucier de ce qui se passe autour de lui, quand l'obscurité s'est évanouie.

— Et il nous invite à dîner ?

— Ce qui, de sa part, est un signe de rare bienveillance, car il a un violon d'Ingres : la cuisine. Depuis des lustres, il s'imagine que la maritorne qui lui mijote ses ratatouilles est le plus parfait cordon bleu du Royaume-Uni et, sans doute, de quelques autres pays encore ! Surtout, ne vous avisez pas de ne pas louer suffisamment le menu ! Il ne vous reverrait de sa vie et ce serait réellement regrettable...

Harry Dickson consulta sa montre.

— Allons nous habiller et faisons-le avec soin ! Il est sensible à cette marque extérieure du décorum gourmand.

À sept heures, sous une bruine glacée et un aigre vent d'ouest chargé d'eau, les deux détectives marchaient dans Paternoster Row, aux tristes et avares lumières.

À peu près aux limites de Cheapside, Harry Dickson s'arrêta devant une petite demeure, à la façade lépreuse et noircie d'une suie centenaire.

— Voici la résidence de l'illustre Mr. Mortimer Triggs, annonça-t-il.

Tom Wills en béa d'étonnement.

La maison de Mr. Triggs était une mesure hâve, au pignon en casque à mèche, à unique étage, que l'on s'étonnait de trouver debout à côté d'immeubles autrement confortables.

La boutique donnait immédiatement sur la rue par deux étroites fenêtres et une porte tout aussi menue ; il fallait, en surplus, descendre trois dangereuses marches pour y accéder.

La stupeur du jeune homme atteignit son comble quand il vit que le magasin s'éclairait encore à la chandelle, comme au début du siècle dernier !

— Mortimer Triggs juge que le luminaire moderne est néfaste au cerveau humain, expliqua Harry Dickson. Peut-être n'a-t-il pas tort. Il vit d'ailleurs complètement dans le passé et n'en sort que pour mettre au point les plus difficiles problèmes du jour, qu'il se hâte du reste d'oublier pour s'enthousiasmer devant quelque vieille édition ou une estampe un peu ancienne.

Ils entrèrent. Derrière le comptoir, un homme se leva, ferma un livre qu'il lisait avec attention, moucha la chandelle avec habileté et souhaita le bonsoir aux visiteurs.

Il était grand et maigre, dépassant d'une demi-tête la taille pourtant honorable de Harry Dickson. Son visage anguleux et pâle

n'avait rien de remarquable, ni l'immense nez retombant tristement sur sa bouche, ni ses yeux clignotants derrière des besicles d'argent.

Il portait une longue lévite noire, quelque peu verdie, un gilet moiré, une grosse cravate lamartinienne et un pantalon à sous-pieds. De maigres mèches grisonnantes s'échappaient d'un petit calot vert, à floche.

Tom n'aurait pu lui donner un âge défini. Il se pouvait que Mr. Mortimer Triggs eût à peine dépassé la cinquantaine ; il se pouvait également qu'il eût laissé les soixante-dix derrière son dos voûté.

— Margaret est allée quérir de la bière à la taverne de la Tour de Fer, dans Cheapside, dit-il. C'est la seule où l'ale soit encore digne de figurer sur une table qui se respecte.

Une vieille femme édentée et d'éternelle mauvaise humeur entra presque aussitôt, portant un petit cruchon de grès.

— On se met à table, dit-elle, sans saluer personne.

Si la façade extérieure de la maison de Mr. Triggs avait déconcerté Tom Wills, l'intérieur, et surtout la salle à manger où ils s'installèrent, le déconcertèrent bien davantage. Un chandelier en grosse faïence, où se trouvait fichée une unique bougie, était posé à l'un des angles de la table. Celle-ci se couvrait d'une nappe rapiécée et les couverts y étaient mis à la diable. Après quelque temps tout de même, chacun des convives se trouva pourvu d'une assiette, d'un couteau, d'une fourchette de fer et d'un gobelet d'étain.

— Margaret, dit Mr. Triggs, je suppose qu'il y a du poisson frais ?

Non, monsieur Triggs ! s'écria la vieille. Il n'y a pas de poisson. Si la mer venait jusque dans notre arrière-cour, j'y aurais jeté des filets et j'en aurais pris et vous en auriez eu. Mais la mer n'y vient pas et les poissonniers de Cheapside sont tous des voleurs, que j'aimerais voir pendre à Newgate. Il y a des harengs salés...

— Ils seront excellents ! déclara Mr. Triggs.

Ils étaient hideux, secs et rances. L'amphitryon les dévora avec délice et Harry Dickson et Tom Wills firent comme lui.

— Le gigot, tel que Margaret l'aura accommodé, sera un chef-d'œuvre ! jubila Mr. Triggs.

— Il est froid ! répliqua hargneusement Margaret.

— C'est très sain et fort digestif, le soir, dit Mr. Triggs.

Après cela, les invités furent régالés avec du jambon au vinaigre et du fromage, puis d'un chausson de pommes vertes.

L'ale goûtait le tonneau et ne moussait que lorsqu'on la versait de grande hauteur dans les gobelets.

À la fin, Mr. Triggs fit apporter une autre chandelle, un petit pot de tabac, des pipes de Hollande, du rhum et de l'eau chaude.

— Ah ! murmura-t-il, la belle et saine tradition du bien-

manger. Je ne crois pas qu'à Buckingham, on fût ce soir à plus brillante fête gourmande !

Harry Dickson acquiesça lâchement.

— Quelles sont les nouvelles, monsieur Triggs ? dit-il.

L'homme haussa des épaules dédaigneuses.

— On lit moins Walter Scott de nos jours et plus d'Edgard Wallace ! C'est absolument stupide. Cette semaine, je n'ai donné *Ivanhoé* que deux fois en lecture, alors que tous mes Wallace ont été emportés.

Il savourait sa pipe avec ferveur, attentif à ne pas perdre un grain de tabac, ni un flocon de fumée bleue.

— J'ai acheté une Bible, éditions Reeves, dit-il. Mais je ne la mettrai pas en location. Je la garde pour ma propre joie. C'est bien mon droit, n'est-il pas vrai ?

Harry Dickson l'affirma. Il savait qu'il devait laisser Triggs venir de lui-même au sujet qui avait attiré son attention. Cela arriva, en effet.

— Vous avez lu le *Daily Express* d'hier et d'avant-hier ?

— Certainement, monsieur Triggs !

— Naturellement, et avec l'insouciance et l'indifférence qui caractérisent les hommes de nos jours ! Cela n'a pas dû vous intéresser bien fort d'apprendre que Latimer Grants, condamné de droit commun et détenu à la prison voisine de Newgate, que vous pouvez voir d'ici, a été dirigé sur l'annexe spéciale de psychiatrie.

— Je me rappelle, en effet, qu'on le croit atteint de démence.

— C'est idiot ! dit Mr. Mortimer Triggs. Lati Grants n'est qu'un bien mince délinquant. Il a cambriolé une maison vide, en a retiré quinze livres de vieux plomb, empruntés à la tuyauterie de la salle de bains. Cela lui a valu quatre mois de prison.

— Oui, en effet. Il n'a guère de chance, puisque son terme touchait à sa fin.

— Voilà pourquoi il est devenu fou, dit Mr. Triggs.

— De joie ? demanda Tom Wills.

Le bouquiniste lui lança un regard foudroyant.

— Non, jeune homme, certainement non, dit-il avec hauteur.

Sous la table, Harry Dickson, du pied, poussa son élève : il ne fallait pas interrompre Mr. Triggs et surtout, ne pas l'indisposer par des questions saugrenues.

— Reprenons, dans ses plus grands traits, l'affaire de Lati Grants, continua Mr. Mortimer Triggs après avoir pris une petite gorgée de grog.

» Latimer Grants est un maraudeur, un chapardeur et rien de plus. Sa spécialité, c'est le vol de matériaux dans les maisons en construction ; matériaux qu'il revend à un prix ridicule aux regrattiers

de Whitechapel ou de Wapping. En devenant cambrioleur, il voulait monter d'un cran dans la hiérarchie de la pègre. Il débute, avec modestie, en s'introduisant dans un vieil immeuble de Bedfordstreet, inoccupé depuis des années. Le veilleur de nuit le chope, à sa sortie, avec son butin. Il est fait. Il écope de quatre mois de taule.

» Voilà pour lui et pour son affaire. Maintenant, vous avez dû lire, dans votre journal, pourquoi on le croit fou.

— Oui, il déclare voir un cœur de feu s'allumer sur les murs de sa cellule !

— Précisément, déclara Mr. Triggs avec une satisfaction visible. Tout est là, voyez-vous. Savez-vous comment se nomme la maison abandonnée qu'il cambriola, naguère, dans cette vilaine rue de Covent Garden, qui a nom Bedfordstreet ?

— Attendez ! s'écria Harry Dickson. Si je ne me trompe, elle se nomme « Red Hearth-House » la maison du cœur rouge.

— Précisément, répéta Mr. Mortimer Triggs de plus en plus satisfait.

— Curieux, murmura Harry Dickson.

Son hôte l'entendit.

— Vous appelez cela « curieux » ! Tout simplement curieux ! heu, c'est un peu mince, mon ami, un peu faible... Il fallait dire que c'est formidable, inouï, ou employer une expression de valeur au moins égale. Je crois savoir qu'il y a peu d'hommes, dans Londres, plus au courant que vous de l'histoire de certaines de ces vieilles demeures. Je suis en droit de conclure que « Red Hearth-House » doit être parmi celles-là. Ai-je tort ou raison ?

— Vous avez raison, monsieur Triggs, confessa Harry Dickson. L'histoire de cette maison est, en effet, assez... remarquable. Il y a une dizaine d'années, y habita un vieil original, un ancien fonctionnaire des Hautes-Indes, si je ne me trompe. Il se nommait Sir Boswell, mieux connu sous le nom de « Red Hearth » !

— C'est facilement compréhensible, continua Mr. Mortimer Triggs, quand on sait que Sir Boswell ne pouvait converser avec quelqu'un, même sur les sujets les plus ordinaires, sans y mêler une allusion à un certain « cœur rouge ».

» Sa folie n'avait rien de méchant ni de dangereux. Peu de temps avant sa mort, une tache rougeâtre se forma sur son front et affecta la forme d'un cœur. Tout est dit, mon ami Dickson.

— Et Latimer Grants ? risqua Tom Wills.

Le grog et le tabac avaient rendu Mr. Triggs d'une humeur plus rose. Il sourit, avec condescendance, à la question du jeune homme.

— Il n'est pas fou. Du moins, il ne l'est pas encore ! Je ne pense pas qu'il le deviendra.

— Pourquoi ? s'enhardit Tom.

— Parce qu'il mourra, pardi ! Boswell en est bien mort ! Alors, pourquoi Grants échapperait-il à ce que je pourrais appeler « la loi du cœur rouge » ?

— Mais, qu'est-ce donc que ce « cœur rouge » ? supplia l'élève.

Mr. Triggs n'avait jamais été autant questionné de sa vie. Néanmoins, il se montra bienveillant envers le jeune homme.

— C'est un scotome, mon petit ami.

Il se tourna vers Harry Dickson.

— Et si, maintenant, l'on parlait d'autre chose ?

Cet « autre chose » fut un grand discours sur Dickens, Thackeray et Walter Scott. Il tourna ensuite en un virulent réquisitoire contre l'électricité et finit par le panégyrique de la chandelle, comme luminaire, et de la bonne vieille cuisine anglaise.

Il ne fut plus question ni de feu Boswell, ni de Latimer Grants, ni du cœur rouge.

2. Le cœur rouge

Le lendemain, à la table du thé matinal, Tom Wills se gaussa gaiement de Mr. Mortimer Triggs et de ses idées. À son étonnement, Harry Dickson resta grave.

— À propos, que veut dire votre ami avec son scotome ? demanda Tom.

— Un scotome, répondit le détective, est une image irréelle, qui reste fixée sur la rétine, sans que l'on sache trop comment, et qui se mêle à toutes les visions du patient. Le cas est fort mal étudié en médecine. Supposez un objet quelconque, cette tasse, par exemple, qu'une source de lumière inonde brusquement. Fermez les yeux et vous continuez à voir cette tasse pendant quelques instants. Mais, il se peut, également, que l'impression ait été trop violente sur la rétine et que l'image y restât fixée comme sur une plaque photographique : le scotome est né.

— Et la tasse reste éternellement devant les yeux ?

— Oui... éternellement est un peu exagéré, mais son image peut persister pendant un temps relativement long. Le cas de Sir Boswell n'est pas unique et non pas dépourvu d'explication. Il y a, en effet, des exemples de scotomes qui, à la longue, sont devenus des stigmates en apparaissant en certains endroits du corps, dans la forme de la vision. Tel doit avoir été le fameux cœur ardent.

Harry Dickson se leva et décrocha le récepteur du téléphone.

Tom Wills l'entendit demander la direction de la prison de Newgate et prier, ensuite, d'être mis en communication avec l'infirmerie.

— L'image du cœur rouge est apparue sur le front de Latimer Grants, dit le détective en raccrochant le téléphone. Il semble en outre que ses moments soient comptés. Depuis hier soir, il est entré en agonie...

Pendant toute la matinée, Harry Dickson resta enfermé dans son cabinet de travail, où il se fit servir un lunch sommaire.

Dans l'après-midi, il en sortit, les traits quelque peu tirés, mais les yeux brillants et même joyeux.

— Mr. Triggs nous a laissé, comme toujours, la peine de conclure, dit-il. En vérité, c'était moins difficile que je ne l'aurais cru au premier abord.

— Vous allez en ville ? demanda Tom Wills.

— Oui, et vous m'accompagnez. Nous passerons par l'étude de Messrs. Bates et Gregory, dans le Fleet. Ce sont les avoués chargés, par les héritiers de Sir Boswell, de louer la maison de Bedfordstreet.

Pendant que Tom allait quérir chapeaux et manteaux, Harry Dickson fouilla dans ses tiroirs. Quand son élève revint, il le vit essayer deux paires d'énormes lunettes fumées.

— Nous en aurons bien besoin, Tom, si nous voulons nous éviter le sort du malheureux Latimer Grants, dit-il.

— Bigre, vous n'êtes pas rassurant !

— Il y a de quoi ! Je suis certain que quelque chose de terrifiant se cache dans la vieille maison de Bedfordstreet !

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— La nature du vol qu'y commit Lati Grants... Ah ! si le maraudeur s'était contenté de forcer un coffre-fort quelconque ! Mais voler des tuyaux de plomb, dans la maison de quelqu'un qui passa un tiers de sa vie dans les régions les plus mystérieuses des Hautes-Indes...

— Ah ça ! s'écria Tom ! La manière des devinettes recommence !

— En effet ! Au fond, Mr. Triggs n'a fait que nous en poser une. Il est évident qu'il n'avait qu'à se donner la peine de réfléchir quelques moments, pour pouvoir nous servir son étrange histoire de A jusqu'à Z. Mais, comme toujours, il ne s'en est pas donné la peine, et soyez certain qu'il n'y songe plus du tout !

Des mains du premier clerc de Bates et Gregory, ils reçurent une grosse clef en fer forgé, destinée à ouvrir la porte de la maison abandonnée.

Celle-ci était de belle mine encore, malgré sa partielle décrépitude.

À l'intérieur, ils se trouvèrent devant le sempiternel spectacle des demeures vouées depuis des années à l'oubli et à la négligence des tiers.

Harry Dickson ne s'y attarda pas. D'un pas allègre, il monta l'escalier menant à l'étage. Au fond d'un large vestibule, il atteignit la salle de bains. On y voyait encore les traces du passage du cambrioleur nocturne : les tuyauteries avaient été arrachées, sectionnées ou mutilées avec précipitation. Toutefois, avant d'y entrer, le détective fit signe à Tom de s'arrêter.

— Pas d'imprudence, Tom, Quelque chose d'aussi terrible qu'implacable guette le visiteur derrière cette porte.

Tom prit son revolver, mais le maître secoua la tête en riant.

— Nul besoin d'une arme pareille. Pour le moment, ces lunettes noires vous suffiront... j'espère. Mettez-les et assujettissez-les bien : un malheur est vite arrivé !

Sur ces paroles énigmatiques, le détective entra dans la salle de bains, avec autant de précautions que s'il se fut agi d'un antre de lions.

Tom lui vit faire prudemment le tour de la pièce.

— Non ! ne touchez à rien, dit vivement Dickson en voyant son élève tendre la main vers la muraille où pendillaient encore des tronçons de tubes.

Puis, le jeune homme entendit une sorte de monologue bref et fiévreux :

— C'est en arrachant les conduites de plomb que cela a dû se produire. Lati Grants a vu... C'est fatal ! *Il doit avoir vu ! Mais pour ne plus voir l'instant d'après.* Qu'est-il donc arrivé ?

Il resta pensif, pendant un certain nombre de minutes, caressant son menton d'un air perplexe. Puis ce fut le geste triomphal.

— Eh oui ! c'est évident... Presque immédiatement après, le plâtre de la muraille, entamé par les travaux du cambrioleur, a dû se détacher. Où est-il ce plâtre ?

Il formait un petit tas sur le plancher.

Tom vit son maître considérer ce petit amas de poussière, avec la même curiosité inquiète que s'il avait observé un serpent à sonnettes ou un tube de dynamite.

— Les lunettes, Tom.

Le détective prit dans sa poche une paire de fines pinces et une petite boîte grise, qui semblait bien lourde. L'instant d'après, il s'était mis à fouiller dans le tas de gravat.

— Le voici, dit tout à coup le détective, d'une voix altérée.

Tom le vit élever quelque chose entre les deux doigts de la pince. Il vit un éclair rouge sombre qui, en dépit de ses lunettes fumées, lui blessa les yeux à tel point qu'il dut les fermer un moment.

Aussitôt, il poussa un hurlement de détresse.

— Maître ! Je vois le cœur rouge !

Harry Dickson soupira profondément.

— Heureusement, grâce à vos verres fumés, cela passera vite... Partons maintenant...

— Comment, nous n'avons plus rien à faire ici ?

— Non, Tom ! Ce qui provoqua la folie et la mort de Sir Boswell et de Latimer Grants est à présent captif dans une boîte spéciale, où sa terrible faculté de nuire lui est enlevée.

» Je vous raconterai son histoire tout à l'heure, quand nous serons rentrés chez nous, à Bakerstreet.

— Comme toujours, les heures de lecture, passées ce matin dans la bibliothèque, ont contribué à me mettre sur la piste, commença Harry Dickson. Ah ! Tom, on ne saurait croire comme les

livres, les encyclopédies, les œuvres d'histoire et de science, de littérature même, sont l'arsenal du parfait détective.

» Mortimer Triggs est entouré de livres et Mortimer Triggs serait une étoile de première grandeur à Scotland Yard si, seulement, il voulait s'en donner la peine.

» Depuis des temps reculés – ainsi parlèrent les récits de voyage dans les hautes régions hindoustanes – on avait situé dans les montagnes un petit temple, réputé par ses miracles.

» Ce sanctuaire possédait une petite statue, haute d'un pied à peine, qui avait le pouvoir de guérir certaines maladies, surtout de terribles affections de la peau, si fréquentes dans l'Inde.

» Le plus curieux, c'est que plusieurs voyageurs, et il y a de grands savants parmi eux, sont absolument d'accord pour affirmer la réalité de ces guérisons. Il y a une dizaine d'années environ, cette statuette disparut, volée dit-on. Retournée parmi les dieux d'où elle était venue, déclaraient les prêtres. Or, certains annuaires m'ont révélé qu'à cette époque Sir Boswell était passé par ces régions. Et Sir Boswell ne jouissait pas d'une excellente réputation auprès du vice-roi des Indes, précisément à cause de nombreux larcins dont il se rendit coupable dans les sanctuaires indigènes.

» Dès maintenant, je pourrai conclure cette affaire, Tom.

» La statuette, faite d'une terre grossière mais spéciale – je suppose que c'était de l'argile mélangée à des sels de plomb – contenait un corps singulier, une matière inconnue, une sorte de radium pur ou, plutôt, une substance du même genre, mais bien plus puissante encore.

» À travers la terre cuite, elle envoyait des rayons obscurs, fort mitigés et salutaires pour certaines maladies, comme le font d'ailleurs le radium et ses sels directs.

» Boswell rapporta son butin à Londres. Un jour, par maladresse, il cassa la statuette... il s'en échappa une pierre mystérieuse, d'un éclat rouge violent, ayant la forme d'un cœur.

» Boswell possédait assez de science pour savoir qu'il avait affaire à un corps redoutable, et il l'emprisonna dans une conduite de plomb de sa salle de bains, salle qu'il n'employait plus guère.

» Mais la justice immanente le poursuivit : l'étrange pierre rouge avait imprimé un scotome sur sa rétine. Depuis, il ne vit plus que l'ardent cœur rouge devant son regard. Peu à peu, son intelligence en fut affectée. Il parla, à tort et à travers, du cœur rouge qu'il voyait toujours ; il sombra dans la démence et mourut après que les stigmates eussent apparu sur son front.

» Il n'y a là rien que de très naturel, bien que la nature de la pierre mystérieuse soit encore inconnue.

» Quant à Latimer Grants, la même chose lui advint ou à peu

près.

» En arrachant les conduites de plomb, il fit sauter le cœur rouge dont l'image ardente s'imprima au fond du regard de l'homme, puis disparut immédiatement sous un amas de plâtre arraché à la muraille.

» Sans doute, dès le premier jour, le pauvre larron fut-il en proie aux déconcertantes visions du cœur enflammé. Mais il n'en parla autour de lui qu'au moment où la démence s'installait dans son cerveau.

» Or, la pierre radiante semble, une fois mise à nu, procéder toujours de la même façon : le scotome, la démence et la mort.

» Latimer Grants vient de mourir à son tour.

— Qu'allez-vous faire du fameux cœur rouge ? demanda Tom Wills.

— Je l'ai envoyé immédiatement, avec toutes les explications nécessaires, au laboratoire spécial de Greenwich...

Depuis lors, Harry Dickson s'en repentît amèrement. Il avoua, à qui voulait l'entendre, qu'il aurait dû suivre sa première inspiration et confier la pierre radiante aux flots de la mer.

Peu de jours après, le laboratoire spécial de Greenwich sauta et flamba ; on se souvient de cette catastrophe, qui coûta la vie à plusieurs hommes de science et détruisit de magnifiques ouvrages.

Le « cœur rouge », qui en fut la cause, rentra, après une dernière et terrible revanche, dans le mystère d'où jamais il n'aurait dû sortir.

FIN

CONSPIRATION FANTASTIQUE

La livraison originale, intitulée « La conspiration fantastique », comporte également un autre récit que nous publions à la suite de celui-ci, dans l'ordre déterminé par Jean Ray.

Liminaire

Il a été fort difficile au scribe, chargé de rédiger les mémoires du prestigieux détective Harry Dickson, de condenser, en quelques pages, ce qu'il présente aujourd'hui au lecteur comme une aventure de Harry Dickson.

L'étrange et terrible histoire de « l'homme traqué par l'enfer » n'est qu'une suite de situations sombres et angoissantes, qu'on aurait dû qualifier d'inextricables, si Dickson ne s'y fût trouvé mêlé.

Le détective lui-même, tenu à certaines discrétions, n'a pas livré toutes ses notes à son biographe ; d'autres, par contre, furent écrites de sa main.

Il est incontestable que du moment où il s'institua le protecteur et le défenseur du singulier inconnu dont le lecteur fera bientôt la connaissance, « l'enfer » s'est tourné contre le détective lui-même.

Le biographe s'excuse donc, auprès du lecteur, de la façon dont il a dû lui présenter cet ouvrage : une suite d'événements terrifiants, hallucinants, gravitant autour d'une seule et même personne, et se dénouant tout à coup avec une déconcertante brusquerie.

Quand Harry Dickson prit connaissance de ce récit joint à celui de ses autres aventures, il resta longtemps rêveur.

— J'hésite à vous en autoriser la publication, dit-il après une longue réflexion, car il est incontestable que ces pages vont rouvrir des plaies qui ont à peine eu le temps de se fermer. Ensuite, il m'est impossible de livrer certains noms à la malignité publique.

— Ces noms ont été changés par nos soins.

— Est-ce bien suffisant ? Si d'aucuns n'y verront qu'une aventure policière, contée avec plus ou moins d'entrain, d'autres, voyant plus clair, vont essayer de lire entre les lignes, tireront des conclusions erronées ou... parfaitement justes. Deux choses redoutables qu'il faudrait éviter !

Puis il eut un geste de lassitude.

— Soit, faites...

Et nous avons entrepris de raconter ce qui va suivre.

1. Le tragique inconnu

Penché sous la bourrasque qui accourait avec furie du nord-nord-ouest, un homme marchait dans une rue déserte des environs de Clissold Park.

La rue n'était éclairée qu'au gaz, et l'ouragan avait éteint deux réverbères sur trois.

L'homme devait de temps à autre, se garer le long des murailles pour éviter les avalanches de briques et de tuiles détachées des toitures par la force de la tempête.

Le plus nocturne des chiens ne se serait pas hasardé dehors par cette nuit de tourmente et, pourtant, le passant prenait visiblement toutes les précautions pour ne pas être vu.

Il s'enfonçait parfois dans les profondeurs obscures d'un porche et y restait de longues minutes, l'œil aux aguets, pour repartir ensuite d'une démarche hésitante.

Pourtant, il semblait parfaitement connaître ce quartier suburbain, maussade et terne, de Stoke Newington, car il avait fait de savants crochets à travers un labyrinthe de rues neuves et sans visage, tellement pareilles qu'en plein jour un moins initié s'y serait perdu.

Il marchait ainsi depuis plus de cinq quarts d'heure, faisant détour sur détour, dédaignant les plaques indicatrices des rues, en homme qui sait parfaitement où il va.

Aux approches de minuit, il longeait une longue rue obscure, qui se terminait en un haut mur de briques rouges, pareil à ceux qui entourent les usines ou les asiles.

De fait, c'était une manufacture de construction assez récente, mais une faillite l'avait obligée à licencier son personnel et à clore ses portes.

Arrivé à la hauteur des bâtiments qui avaient dû servir de bureaux, le noctambule pouvait lire les écriteaux jaunes, annonçant que l'usine et les terrains industriels étaient à vendre.

L'homme ne s'en soucia pas. Il inspecta un moment la rue où valsaient éperdument les feuilles mortes, pourchassées par les rafales, et brusquement s'engouffra sous l'espèce de tunnel qui précédait la grande porte fermée de l'usine vide.

Dans un des vantaux, un portillon étroit avait été pratiqué. L'homme glissa une clef dans la serrure, donna deux tours rapides et soudain disparut. Il était à présent de l'autre côté de la grande porte

et, par une mince fente, observait la rue qu'il venait de quitter.

Qu'espérait-il donc y voir sinon les paquets de pluie poussés en trombe par le puissant souffle d'ouest ?

Son attente dura cinq minutes, dix peut-être, puis une lueur courut sur les pavés luisant d'eau. Une auto avançait lentement, basse, puissante, monstrueuse. Ses deux phares, légèrement orangés, éclairaient très bas le pavé ; mais à la hauteur du capot se trouvait un petit projecteur mobile dont le faisceau balayait, méthodiquement, la rue et ses façades.

Arrivée à la hauteur de l'usine, la voiture ralentit visiblement, sans s'arrêter toutefois.

Derrière la porte, l'homme retint son souffle.

Il ne pouvait rien voir que la voiture aux vitres sombres ; néanmoins, il distingua qu'une de ces dernières était légèrement baissée et laissait passer le canon court d'une petite mitrailleuse.

Puis l'auto disparut de son champ de vision, et l'homme respira.

— Cinq minutes plus tard, murmura-t-il, ou une seule hésitation sur le chemin à prendre, et j'avais vingt balles de cette Hotchkiss dans la peau.

Le tunnel qui s'amorçait devant la porte se prolongeait pendant une vingtaine de mètres et s'ouvrait tout grand sur une cour dallée où, ici et là, surgissaient quelques squelettes d'arbres.

Au-delà, les ténèbres du néant commençaient.

L'homme reprit sa course, car vraiment il courait.

Il plongea dans cette obscurité sans miséricorde, comme un nageur désespéré dans des flots inconnus et hostiles.

La grande cour traversée, se dressaient devant lui les imposants bâtiments de l'usine. Il semblait bien les connaître, car il escalada un perron, poussa une porte que seul un loquet fermait, traversa dans le noir la salle des machines aux vagues luisances métalliques, où stagnait encore une odeur d'huile rancie, puis fila comme un zèbre le long d'un interminable couloir à verrière déjà encombré de débris rudéraux de toutes espèces.

La traversée de ces bâtiments désolés lui prit près d'un quart d'heure avant qu'il n'accédât à un mur d'enceinte, au faite hérissé de tessons de bouteilles et de hallebardes de fer.

Avec une déconcertante adresse, il évita les embûches en escaladant le mur, et d'un bond de félin, se trouva hors de l'usine dans une ruelle étroite et toute noire. Le pavage y faisait absolument défaut, et les pluies en avaient fait un immonde cloaque.

— Au moins l'auto-mitrailleuse ne pourra se frayer un chemin par ce boyau, monologua l'homme.

L'autre côté de la ruelle était formé également par une muraille de briques, mais deux ou trois petites façades de maisons s'y

encastraient.

L'inconnu s'avança vers l'une d'elles, tâta sa porte et en trouva la serrure. Alors il travailla sans bruit, mais avec fièvre.

Il tira des clefs et des rossignols de sa poche, les essaya en vain, les remplaça par d'autres.

Son obstination prévalut : la porte s'ouvrit.

Il entra, ferma avec un soin parfait la porte violée et, pour la première fois, fit usage d'une minuscule lampe électrique, ne dardant hors de sa mince lentille qu'un unique rayon rougeâtre.

Cette chétive clarté lui suffit pourtant pour découvrir un escalier de bois qu'il monta. Au fond d'un couloir, il avisa enfin une porte basse.

Là il fit halte et respira profondément avant de frapper au panneau sur un rythme spécial et bizarre : trois coups secs, trois longs, trois brefs, puis deux coups espacés. Cela fait, il recula vivement et attendit. Tout resta silencieux, mais l'intrus avait dirigé le rayon de sa lampe à la hauteur des yeux, et voici ce qu'il vit au bout de quelques minutes.

Quelque chose glissa devant le bois, s'avança sournoisement et fusa avec un bruit aigu avant de disparaître : il avait pu voir une terrible lame recourbée, tournoyant en une giration de faux.

S'il s'était trouvé devant la porte, l'effroyable couperet l'aurait décapité d'un coup.

Pourtant, l'horrible chose ne semblait pas grandement l'émouvoir, car il s'approcha de nouveau et refrappa les mêmes coups. Alors la porte s'entrebâilla et il entra.

Il se trouvait dans une pièce de petites dimensions, mais agencée et meublée avec un raffinement quasi théâtral : Des tapis de haute laine aux magnifiques tons dégradés recouvraient les murs. Des coussins en brocart d'or et d'argent jonchaient le plancher. Un radiateur électrique rougeoyait dans un coin, près d'un large divan bas, et deux globes opalins adorablement irisés déversaient une lumière de féerie sur ce décor harmonieux.

Dans cette clarté diffuse, l'homme apparut : forme noire, indistincte dans une ample cape sombre, un chapeau de feutre mou rabattu sur les yeux, le visage complètement noyé dans l'ombre du haut collet relevé.

Il restait debout, sans mouvement, dans l'attente.

Une draperie se souleva lentement, resta comme suspendue : quelqu'un, dans une pièce contiguë, devait l'observer avec une attention passionnée.

La draperie s'écarta davantage.

— Relevez votre chapeau, dit une voix sourde, si vous n'êtes pas celui qui doit venir, vous êtes un homme mort, vous le savez bien.

L'homme obéit. Aussitôt un soupir s'éleva derrière la draperie.

— Harry Dickson !

Le détective laissa glisser son manteau de ses épaules, car il faisait une chaleur torride dans le petit salon.

— Oui... faites vite, Sir !

— Ainsi, vous m'avez trouvé ici ?

Harry Dickson manifesta un peu d'impatience mêlée d'inquiétude.

— Je vous ai trouvé ici, en effet, Sir, et vous savez ce que cela signifie pour vous.

— Je sais : si moi, Harry Dickson, je vous ai découvert dans cette impossible demeure, les autres en feront autant.

— C'est exact, heureusement que maintenant, comme toujours, je les devance de quelque temps.

— De combien de temps environ, Harry Dickson ?

— Si je dis une demi-heure, c'est beaucoup !

— Il me faut dix minutes pour être prêt, est-ce trop ?

— C'est énorme, mais je vous les accorde, Sir.

L'habitant de l'étrange maison se retira, sans s'être découvert, derrière la draperie qui retomba.

Harry Dickson resta immobile, indifférent au féerique décor qui l'entourait. Il avait tiré de sa poche un énorme revolver parabellum, une véritable mitrailleuse de poche, qu'il tenait pointée vers la porte.

Les dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la draperie se souleva de nouveau et qu'un homme parut, drapé dans un manteau sombre à peu près pareil à celui du détective, portant un large chapeau de feutre noir profondément enfoncé sur les yeux.

— Eteignez les lumières, ordonna brusquement le détective.

L'inconnu étendit la main vers un commutateur dissimulé dans une moulure des lambris et toutes les douces clartés s'évanouirent.

— Dégagez la fenêtre avec prudence.

Un faible rai de lueur grise apparut quand les deux épais rideaux s'écartèrent.

De là, le détective avait vue au-dessus du mur d'en face, sur une des cours de l'usine qu'il venait de quitter.

Une luciole sembla voltiger dans les ténèbres des bâtiments déserts.

— Ils sont déjà là..., murmura-t-il ; ils sont allés plus vite en besogne que je ne l'avais pensé.

— Nous sortons par la ruelle ? demanda l'inconnu d'une voix blanche.

— Je n'ai pas prévu d'autre sortie et le temps nous fait complètement défaut.

Harry Dickson avait rajusté son manteau et renfoncé son

chapeau sur les yeux ; son compagnon regarda autour de lui et poussa un soupir de regret.

— En route pour une autre retraite, murmura-t-il, et après celle-là ?

Le détective ne répondit pas, mais lui fit signe de faire diligence.

Ils se trouvèrent, quelques instants plus tard, dans la ruelle où la pluie s'était mise à tomber avec rage.

— Ah, fit Dickson, je l'avais pensé, ils sont allés quérir des chiens.

— Dans ce cas, nous risquons d'être perdus, gémit doucement l'inconnu.

— Non, puisque j'avais prévu le cas... tenez, répondit le détective.

Et il jeta une poignée de boules de verre qui éclatèrent avec un bruit sec de l'autre côté de la ruelle.

— Qu'est-ce ?

— Du benzol et du goudron, deux substances qui ont immédiatement raison du meilleur flair canin.

Un aboiement étouffé leur parvint d'au-delà du mur, mais déjà ils avaient quitté la ruelle en courant.

Un grand parc dénudé se dressa bientôt devant eux ; c'était Clissold Park, avec sa petite rivière à méandres.

Harry Dickson descendit un escalier de pierres bleues et s'arrêta devant une grille de fer. L'eau de la petite rivière d'agrément filait sous un tunnel bas, vers d'incertaines profondeurs.

D'un coup sec, il poussa la grille, l'ouvrit.

— Nous descendons dans les égouts de Londres, n'est-il pas vrai ? demanda son compagnon.

— Pas tout à fait, les eaux s'arrêtent aux filtres de la New River, mais c'est suffisant : là-bas, nous remonterons à la surface.

» Le long des New River Company Works vous trouverez une petite auto Morris. Elle vous est destinée. Je ne puis rien faire d'autre pour vous ce soir.

— C'est suffisant, répondit l'étranger.

Et tout fut comme Dickson l'avait dit.

L'inconnu prit place dans l'auto sans ajouter un mot à l'adresse du détective, démarra et disparut dans la nuit tourmentée.

Harry Dickson suivit un instant la voiture des yeux, puis, par un immense détour, regagna la ville.

Ce n'est qu'à l'aube qu'il retrouva Baker Street où il se coucha harassé, les membres brûlant de fièvre.

Ici le biographe est obligé de retourner quelques mois en arrière, et le lecteur aura à le suivre dans une antique petite ville de la Prusse orientale. Cela par un matin terrible entre tous.

Dans la cour de la prison cellulaire, une exécution capitale est imminente.

Comme dans plusieurs communes de Prusse, les condamnés à la peine suprême y sont exécutés à l'aide de la guillotine et non par la hache. L'appareil de justice est presque vieux d'un siècle⁽¹⁾ et ressemble à un hideux jeu de mailloche d'une hauteur démesurée.

D'antiques traditions entourent le supplice : les juges revêtent la toge noire, ainsi que le pasteur qui assiste le condamné. La garde militaire porte, outre le casque à *pointe*, d'anciennes vareuses hanovriennes écarlates : ainsi l'exige la coutume locale. Seul le bourreau officie en redingote et chapeau haut de forme, comme en France.

Une clarté laiteuse apparaît au-dessus des toits, puis un pan de ciel bleu où voguent des nuages nacrés. Ce beau jour va débiter par une scène atroce.

Entre deux aides, le condamné s'avance en chancelant. Il porte un pantalon sombre et la veste de couil des détenus. Son visage est neutre, d'une teinte cendreuse, sans expression aucune. Fixez-le attentivement et vous aurez toutes les peines du monde à vous souvenir de ses traits.

On remarque pourtant qu'il est chauve, que quelques maigres touffes de poils gris se hérissent en épis le long de son cou maigre.

Dès qu'il apparaît dans la cour de la prison, l'accusateur public s'avance vers lui et, d'une voix monotone, lui lit l'arrêt de mort :

— Muller, ou qui que vous soyez, car ce nom est faux, vous avez été condamné à la peine de mort pour l'assassinat de trois personnes, un homme et deux femmes. Le Président du Reich n'a pas cru devoir faire usage en votre faveur de son haut droit de grâce. Que Dieu ait pitié de votre âme !

Puis d'une voix plus forte, se tournant vers l'exécuteur des hautes œuvres :

— Bourreau, faites votre devoir !

En un clin d'œil, l'homme fut jeté sur la planche (qui n'était pas à bascule comme dans les guillotines modernes), deux cercles de fer lui emprisonnèrent les chevilles, un autre la ceinture. Le cou maigre fut glissé dans la lunette. Le bourreau leva la main vers le bouton de commande du couperet. La lame luisait bleue et froide dans la clarté matinale.

Soudain, une porte s'ouvrit avec fracas et un geôlier, bousculé, vint rouler sur le pavé presque aux pieds des soldats.

— Qu'arrive-t-il ? hurla l'accusateur public.

— Halte ! Au nom du Président ! La grâce est accordée au condamné !

Les assistants virent alors qu'un homme en complet de voyage, brandissant un papier officiel, se trouvait au milieu d'eux.

Son visage ruisselait de sueur.

Tout à coup, un nom courut parmi les représentants de l'autorité.

— Dickson... Mais c'est Harry Dickson ! Donnerwetter !

Le premier juge s'était saisi du papier qu'il parcourait d'un œil hagard.

— C'est parfaitement en ordre... Dieu du ciel, trois secondes plus tard, l'inévitable se serait produit !

Il se tourna vers le bourreau.

— Le supplice n'aura pas lieu..., qu'on ramène le condamné dans sa cellule !

— La grâce de... Muller a été signée hier soir, dit sombrement Harry Dickson, vous auriez dû être prévenus par téléphone, mais tous les fils ont été coupés entre votre ville et Berlin. Je l'avais prévu... Je suis arrivé en auto, mais j'ai fait des rencontres.

— Lesquelles ? demanda le juge.

Le détective haussa les épaules.

— Peu importe, les gens qui ont détruit les communications ont naturellement surveillé la route. Il y a quelques traces de balles sur ma voiture, mais cela est réellement sans importance.

— C'est vous, Mr. Dickson, qui avez provoqué la mesure de clémence du Président ? demanda le juge avec respect.

— C'est moi, et non seulement la grâce du condamné mais l'ordre de son élargissement immédiat, car l'homme est parfaitement innocent des crimes qu'on lui impute !

— Oh, Mr. Dickson, comment peut-on dire, s'exclama l'accusateur, c'est moi qui ai tenu l'accusation et...

— Dès que les fils téléphoniques et télégraphiques seront rétablis, vous recevrez une invitation pressante de vous rendre à Berlin, docteur Bauer, répondit sans aménité le détective. Là vous attend une nouvelle très personnelle : celle qui vous relève de vos fonctions. Votre négligence a été monstrueuse !

— Je saurai me défendre, s'écria le docteur Bauer, rouge de colère.

— Très bien, mais vous aurez à répondre à une série de questions que j'ai d'ailleurs formulées moi-même : dans une maison louche de cette ville, on trouve un nommé... Muller, devant trois cadavres fraîchement occis par une main féroce. Comment Muller se trouve-t-il dans votre ville ? Qu'y fait-il ? Oui est-il ? Trois questions auxquelles vous auriez été bien en peine de répondre.

— Muller avait du sang plein les mains. Il se les était torchées à une serviette : on l’a retrouvée, maculée de sanglantes empreintes digitales qui sont les siennes. La preuve était donc faite ! jubila l’accusateur.

— Avez-vous fait analyser le sang trouvé sur la serviette ?

— A quoi bon !

— Vous auriez découvert que ce n’était pas du sang humain, mais du sang de lapin, docteur Bauer, et que cette serviette était préparée d’avance.

— Mais Muller n’a pas nié un seul instant !

— A-t-il avoué ?

— Pas non plus... A vrai dire, il n’a jamais soufflé mot !

— Qui donc, depuis son arrestation, lui portait ses repas ?

— Le chef de la pistole, le gardien Dreichmann.

— Où est-il ?

— Il est parti en congé depuis trois jours.

— Depuis trois jours, il se trouve à Berlin, où il est entendu par une commission de justice spéciale, à laquelle il a fini par avouer qu’il mettait chaque jour des drogues dans la nourriture du condamné.

— Quelles drogues et pourquoi ? hurlèrent les juges.

Harry Dickson secoua tristement la tête.

— Ces drogues sont des substances stupéfiantes annihilant chez le nommé... Muller toute pensée, toute mémoire, toute personnalité, voilà ce que nous pouvons affirmer. Mais le mobile de cet acte reste encore mystérieux. Dreichmann avait promis de tout dire et... une heure après il était mort.

— Et..., murmura le juge à l’oreille de Harry Dickson, qui est donc... Muller ?

Le détective se mordit les lèvres et son regard devint dur et méfiant.

— Je n’en sais rien, dit-il.

*

L’homme que Dickson avait vu partir dans l’auto Morris, par les tristes rues de Stoke Newington, était celui qu’il avait sauvé de l’échafaud prussien, et dont il disait ignorer le nom.

2. La boutique de Barnabé Jess

Dans une rue latérale de Black-Friairs Road, la vieille Surrey Row, se situent quelques échoppes charmantes et vieillottes qui font la nique aux prétentieuses maisons neuves voisines, car leurs jolies façades anciennes se trouvent sous la puissante protection de la Commission des Edifices publics. L'une d'elles surtout attire l'attention du flâneur, car elle semble tirée tout récemment d'une boîte de construction de Nuremberg. Elle est toute en petites fenêtres à vitraux, avec d'adorables sculptures antiques : guivres, gargouilles et tarasques. L'enseigne du lieu est bien en harmonie avec toutes ces splendeurs d'un autre âge : « La boîte à musique. » Un écriteau sur beau parchemin déclare, en écriture gothique enrichie d'enluminures, que le maître de céans, Barnabé Jess, répare toutes les mécaniques et se recommande pour la construction de machines et de jouets automatiques.

Le minuscule étalage est un véritable paradis pour les gamins de Black-Friairs qui, au sortir de l'école, vont coller leur nez contre ses vitres.

On y voit, en effet, de merveilleuses petites scènes d'automates.

Un monsieur en redingote vert olive tire une sonnette ; aussitôt, une fenêtre s'ouvre à l'étage et une dame en bigoudis se penche au-dehors, dans un geste de souriant accueil.

Une barque vogue sur un océan en furie que survole une mouette, tandis qu'un phare fait pivoter des lumières rouges et vertes.

Un gourmand avale incessamment des gigots, des poulets et des jambons qui, sans trêve, garnissent son assiette ; c'est la dégustation perpétuelle !

Mr. Barnabé Jess, un beau vieillard à barbe de fleuve, préside à toutes ces splendeurs et accueille les moindres clients, même ceux qui ne viennent que par curiosité, par un bon sourire.

Il n'est pas très causeur, mais laisse volontiers parler les autres. Il jouit d'une très grande estime, non seulement dans le quartier, mais jusqu'aux confins de Londres, car il construit aussi des appareils d'optique et l'observatoire de Greenwich ne dédaigne pas de lui passer des commandes.

Parmi ses clients de renom, on trouve également Harry Dickson, et il paraît que le vieillard s'en montre assez fier : lorsqu'il peut parler du détective, il devient enfin loquace.

C'est qu'il lui a rendu dans le temps un fier service.

Jess avait terminé un travail très délicat pour un musée du continent. Il s'agissait ni plus ni moins de la reproduction d'un des célèbres automates de Vaucanson. Il avait consacré une année entière à ce travail et, l'ayant achevé, l'avait expédié à son client.

Hélas... le temps passait et l'automate n'arrivait pas à destination.

Barnabé Jess ne faisait pas grand cas de l'argent, mais la perte d'une de ses plus belles œuvres lui mettait la mort dans l'âme.

La chose vint aux oreilles de Harry Dickson qui, prenant le vieil artiste en pitié, résolut de s'en occuper.

L'automate fut retrouvé au moment où son voleur allait l'envoyer à un receleur fameux, connu pour servir d'intermédiaire entre un tas de larrons et d'acheteurs dénués de scrupules.

Et Barnabé Jess et le détective devinrent une paire de bons amis.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de les voir fumer leur pipe sur le pas de la porte de la petite échoppe de Surrey Row, en échangeant des réflexions sur le temps qu'il fait et qu'il fera demain, puis d'entendre le détective accepter l'offre du vieillard de prendre, auprès du feu, « un bon grog bien chaud et bien épicé ».

Ce soir-là, le temps était humide et glacial à souhait pour de pareils régals.

Mr. Barnabé Jess posa les gros volets de chêne devant ses fenêtres, assujettit une barre de fer devant la porte, glissa des verrous supplémentaires puis rejoignit son invité dans l'arrière-cuisine-salle à manger, où une grosse salamandre rougeoyait de toutes ses vitres de mica.

De chaque côté du feu trônait un fauteuil en velours d'Utrecht. Les deux hommes s'y installèrent en silence.

Aussi longtemps que Mr. Barnabé Jess avait officié dans son magasin ou qu'il s'était trouvé dans la rue, un bon sourire avait illuminé sa face patriarcale, mais maintenant, seul avec le détective, il avait troqué ce sourire contre une morne gravité.

Harry Dickson le regardait avec attention.

— C'est bien, je vois, dit-il tout à coup.

L'autre poussa un profond soupir.

— C'est très dur, Mr. Dickson, il est vrai que je commence à m'y faire, mais ces damnées machines à calculer me donnent bien du fil à retordre ; il est heureux que vous soyez là.

— Donnez, dit froidement le détective.

Alors une curieuse chose se passa.

Au lieu de passer son temps à causer, à boire ou à fumer, Harry Dickson endossa une blouse de travail, vissa une loupe dans l'orbite de son œil gauche, s'installa devant un établi et, armé de pinces et de

tournevis, se mit à remonter une machine à calculer.

Barnabé Jess suivait les moindres gestes du maître détective d'un regard attentif, mais à aucun moment il n'intervint.

— Là, fit enfin le singulier ouvrier, ce n'était pas bien grave, un petit ressort détendu et une roue dentée qui ne mordait plus.

— Dieu merci, fit le mécanicien rassuré.

— Rien de nouveau ?

— La chambre est toujours vide et à aucun moment la lampe ne s'est allumée.

— Vous avez la liste des clients qui se sont présentés aujourd'hui ?

— La voici, Mr. Dickson.

Sur une page de cahier d'écolier, des noms se trouvaient inscrits ; Dickson se mit à les lire à haute voix.

— Edward Lommer, directeur de l'école professionnelle pour garçons de Black-Friars Road : réparation d'une lunette d'arpenteur.

» Matthew Mason, particulier, Borough Road, une pendule à jaquemarts à réparer.

» Eleazar Dorkling, une jumelle de marine faussée.

» Aaron Cohen, revendeur, une boîte à musique cassée.

» Lady Crompton, Fentiman Road... Tiens, tiens, elle vient de loin, Lady Crompton, et que vous a-t-elle apporté ? Cette machine à calculer ?

Harry Dickson s'était réinstallé dans le fauteuil d'Utrecht et se mit à bourrer sa pipe.

— Pourquoi Lady Crompton a-t-elle besoin d'une machine à calculer ? Je me le demande... et encore cette Burroughs toute neuve, car elle est neuve !

Il s'était mis à fumer à petits coups serrés et rapides.

— Une Burroughs neuve..., mais une machine pareille ne se détraque pas une fois en dix ans, et jamais encore de cette façon. Attendez !

Il s'était remis à examiner l'appareil.

— Bien m'en a pris, s'écria-t-il soudain, je n'avais pas vu cette anicroche au différentiel. La machine aurait à peine fonctionné qu'une nouvelle panne se serait produite, et en même temps on aurait conclu que Barnabé Jess était un ignare ou un négligent, en tout cas pas un roi de la mécanique.

Il se remit au travail et pendant une demi-heure, les deux hommes n'échangèrent plus un seul mot.

— Fini ! dit enfin Dickson avec satisfaction.

— La machine a été détraquée à dessein, n'est-il pas vrai ? demanda le vieillard en branlant sa tête chenue.

— Cela se conçoit, mon vieux !

— Je crois qu'il commence à faire malsain ici, fit Barnabé Jess seigneur.

Tout à coup, Harry Dickson poussa une exclamation étouffée.

— Mon pauvre ami, j'allais vous jouer un bien vilain tour !

— Et comment ? s'écria le mécanicien tout éberlué.

— En réparant si bien la machine à calculer !

— Mais...

— Ah non, pas de mais, rendez-moi ce tournevis que je tarabiscoté un peu le différentiel pour que la machine retombe en panne dès qu'on s'en servira, c'est la seule façon de sauver votre peau, bel innocent !

L'ouvrage fait à rebours, Harry Dickson considéra en souriant le vieil homme dont le visage reflétait l'incompréhension la plus complète.

— Personne ne vous oblige à y comprendre quelque chose, mon ami, dit-il, moi-même j'erre dans d'épaisses ténèbres, mais une chose est évidente ; la maison de Surrey Row est « faite » ; peu importe d'ailleurs, tôt ou tard elle devait l'être, je m'étonne même que cela ait duré si longtemps.

— Pourtant, vous ne paraissez pas trop mécontent, Mr. Dickson ! fit l'autre avec reproche.

— Et je ne le suis pas : enfin je tiens un nom et une adresse : Lady Crompton, Fentiman Road.

— Et dans tout ceci... quel est mon rôle ?

— Votre rôle ? Il allait être bientôt celui d'un mort. Oui, si la machine avait été bien réparée, vous étiez cuit comme une châtaigne sous la cendre. Certes, vos bourreaux auraient bientôt constaté leur erreur, mais ce n'était pas une raison pour vous faire grâce, bien au contraire.

Harry Dickson se leva, se rendit dans le magasin et en revint avec le beau parchemin gothique, qu'il se mit aussitôt à recouvrir de larges caractères d'imprimerie.

— Que faites-vous, Mr. Dickson ? demanda Barnabé Jess.

— Lisez vous-même.

— « Fermé pour cause de maladie », lut le mécanicien.

Il réfléchit tout un temps.

— Alors on ferme boutique ?

— Comme vous le dites !

— Et... Et... vous savez bien ?

— La pie ne revient pas au nid brûlé !

— Bon, j'entends..., d'ailleurs le rôle était devenu fatigant et monotone ; de plus, je n'avais pas la vocation. Vous permettez...

Mr. Barnabé Jess porta la main à sa barbe et l'arracha d'un coup sec.

Et, poussant un soupir de délivrance, parut Tom Wills, l'élève favori du détective Harry Dickson.

*

Ici le biographe reprend la parole.

Pourtant, pendant des années, les habitants de Black-Friairs ont connu le doux et serviable Barnabé Jess. Pourtant, sa renommée de mécanicien avait franchi les limites du quartier.

Et voici que nous voyons Tom Wills arracher sa fausse barbe et retourner joyeusement à Baker Street, laissant derrière lui une boutique vide avec un écriteau de départ.

Pourtant, il y a un Barnabé Jess, mais qui est-il ? Et où est-il ?

Le biographe fait mention du mystère et passe à d'autres aventures de Harry Dickson ayant trait à cette ténébreuse et – à première vue – incohérente histoire.

*

— Et si l'adresse de Fentiman Road était fausse ?

C'était Tom Wills qui, tout à coup, lançait cette remarque, le lendemain matin, comme ils s'apprêtaient à repartir en campagne.

— Elle ne le serait jamais qu'à moitié, riposta le détective avec un sourire de sphinx, et je m'explique, histoire de ne pas vous faire languir : ceux qui ont remis la machine à calculer...

— ...ou celui, car c'est un commissionnaire qui me l'apporta.

— Je n'attache aucune importance à cela. Donc ceux-là essayaient, de cette manière habile et détournée, de savoir si Barnabé Jess était réellement Barnabé Jess. Comme vous le savez, ce dernier est un admirable mécanicien, qui réparerait une anicroche du genre en un tour de main.

» Mais les gens en question se doutent d'une certaine substitution. Ils veulent en faire la preuve, car ils ne tiennent nullement à poursuivre, persécuter, capturer ou occire un autre que Barnabé Jess.

» J'ai eu soin de renvoyer la machine par un commissionnaire à Lady Crompton, avec un mot d'excuse pour votre départ précipité, et une facture qui, d'ailleurs, fut réglée rubis sur l'ongle. Ils ont dû être d'abord fort alarmés à Fentiman Road, en apprenant ce départ intempestif, puis rassurés en constatant que leur Burroughs était si mal réparée.

— Mais, s'écria Tom, vous avez eu tort, maître, vous auriez dû me laisser passer pour Barnabé Jess, me faire tomber entre leurs mains et...

— Et vous sauver in extremis de quelque sort aussi mystérieux qu'effroyable ? ricana Harry Dickson. Non, mon petit, je n'ai pas voulu me hasarder jusque-là, parce que ceux qui pourchassent Jess sont encore trop forts pour nous.

— Et s'ils allaient se douter que nous avons eu partie liée avec ce diable d'horloger, et comprendre que nous connaissons leur adresse ?

— Ils se doutent de tout cela en ce moment, et je suppose qu'ils seront assez audacieux pour jouer cartes sur table avec moi.

Mrs. Crown, la gouvernante, frappa à la porte.

— C'est une dame en grand deuil, annonça-t-elle. Elle n'a pas voulu dire son nom, mais elle prétend que vous l'attendez, Mr. Dickson.

— C'est exact, veuillez donc l'introduire sur-le-champ.

La gouvernante eut à peine le temps de s'effacer qu'une dame imposante, en vêtements de deuil et cachée des pieds à la tête par un immense voile de crêpe, entra dans le bureau et vint immédiatement se poster contre la table.

— Lady Crompton, dit froidement Harry Dickson, je vous préviens qu'au moindre geste suspect d'une de vos mains, je vous tire une balle dans la tête.

Un rire ironique sonna derrière le voile.

— Je vous croyais moins couard, grand Harry Dickson, mais le fait est que tout est possible dans votre vilain métier. Je vous croyais aussi plus intelligent et plus perspicace, en tout cas suffisamment pour savoir que mes amis et moi avons déjà eu cent occasions de vous abattre.

Harry Dickson salua, les yeux railleurs.

— Je suis pourtant assez intelligent pour comprendre que vous ne le ferez pas, dit-il.

— Et pourquoi donc, monsieur le prophète ?

— Parce que ce n'est que par moi seul, pour autant toutefois que je fasse un faux pas, que vous pouvez arriver... à celui que vous savez.

Elle resta immobile comme une statue de ténèbres.

— Quel intérêt avez-vous de vous acoquiner avec... lui ? demanda-t-elle enfin d'une voix rauque.

Harry Dickson fit un geste vague qui le dispensa de répondre.

— Pourquoi ne seriez-vous pas des nôtres ?

— Il est seul, répondit simplement le détective.

Elle poussa un ricanement atroce.

— Bon, voilà que vous glissez sur la pente de la sentimentalité ! Toutes les désillusions, quant à votre personne, seront donc miennes aujourd'hui... Est-ce de l'argent qu'il vous faut ?

Une lueur mauvaise parut dans les yeux de Harry Dickson.

— Faites attention, Lady Crompton, dit-il doucement, je pourrais

interpréter ces mots comme une injure.

— Bêtises, dit-elle. Enfin, je comprends, vous restez de « son » côté. Tant pis pour vous, Harry Dickson. Et maintenant écoutez-moi bien : vous connaissez mon nom et mon adresse, l'un et l'autre sont exacts.

Le détective hochait lentement la tête.

— Je m'en suis bien douté, mylady, et, à vrai dire, je n'y attache aucune importance. Les gens qui vous emploient sont assez avisés pour savoir que j'aurais beau vous entourer d'une surveillance de tous les instants, ouvrir des enquêtes à votre sujet, demander des renseignements sur vos relations, je ne trouverais rien. Permettez-moi l'expression : vous êtes une estafette sans point d'appui. Il n'y a entre vous et « vos amis » aucune liaison de fait. Même si je vous donnais un mot pour eux, autre que celui de mon ralliement, vous seriez fort en peine pour le faire parvenir.

— Oui, murmura-t-elle, vous avez raison, diable d'homme que vous êtes.

— Adieu, mylady, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, acheva Harry Dickson en saluant avec raideur.

Sans un mot, elle se retourna et sortit. Tom la vit monter dans une auto de garage qui tourna bientôt le coin de la rue.

— Développez la plaque, Tom !

— Ah... vous avez fait cela ?

Depuis quelques mois, un constructeur suisse avait installé, dans le bureau du détective, un ingénieux petit appareil à rayons Roentgen pouvant prendre certains clichés à l'insu des personnes présentes dans la pièce. Le détective le manœuvrait aisément, par une simple pression du pied, grâce à un minuscule plateau mobile sous la carquette de la table. Au bout d'une vingtaine de minutes, le jeune homme présenta à son maître une radio-photo séchée à l'alcool, où des formes curieuses étaient visibles.

— Mais c'est l'intérieur de son sac à main ! s'écria Tom.

— Un bien volumineux sac à main... voyons ce que les rayons indiscrets vont nous apprendre : quelques livres d'or, un petit automatique... Ah ! j'y suis, un cylindre de métal, tout à fait mignon, et puis ce petit nuage... Vous savez ce que c'est ?

— A franchement parler, pas du tout !

— C'est un petit ballon rouge !

— Hein... un... petit ballon...

— ... rouge, oui, comme on en offre aux enfants sages certains jours de fête. Mais il est dégonflé. Toutefois, ce petit cylindre métallique contient plus d'hydrogène qu'il n'en faut pour le faire s'envoler vers les nuages.

Tom Wills haussa les épaules d'un air mécontent.

— Si cela l’amuse, il ne faut pas l’en empêcher.

— Pas si vite, mon petit. Rappelez-vous une des dernières paroles que j’eus pour la dame en noir : « Si je vous donnais un mot autre... »

» Mais si j’avais accepté de passer dans l’autre clan, Lady Crompton aurait pu faire parvenir un message à « ses amis ».

» Un message innocent qu’ils auraient vu de loin, sans être vus eux-mêmes : un petit ballon rouge montant dans le ciel.

— Ah, fit Tom, et n’auriez-vous pas, par hasard, l’intention de lâcher vous-même un petit ballon ?

Harry Dickson s’esclaffa.

— Vous mettez le doigt dans le mille, Tom ! Nous allons nous y employer sur-le-champ, car certainement les instructions reçues par la dame Crompton ont été d’agir vite. Une fois le petit sphérique en l’air, les choses vont changer de face ! Les « amis » de lady Crompton ne se sentiront plus obligés à une discrétion aussi rigoureuse. Ils vont accourir chez elle, pour apprendre à quelles conditions j’ai consenti à les servir. Je vais enfin savoir quelque chose à leur sujet.

— Mais ils verront qu’on les a joués !

— En effet, et je crois que leur fureur sera assez grande pour devenir homicide à notre égard. Baker Street deviendra un endroit brûlant pour nous.

— Si je comprends bien, ce lâcher d’un petit ballon rouge va nous exiler pour un certain temps de notre demeure ?

— Bien deviné, mon petit. A partir de l’envol de notre joujou aérien, nous deviendrons des nomades, des errants et, surtout, des hommes pourchassés et traqués par des démons à face humaine !

3. Le petit ballon rouge

Le petit ballon rouge fut lancé vers l'heure de midi.

Harry Dickson et son élève s'étaient glissés dans la cour intérieure d'un grand immeuble de rapport, situé à peu de distance de la demeure de Lady Crompton. C'était une maison qui avait dû connaître son temps de gloire au siècle dernier, car plusieurs plaques en granit sombre, aux lettres décorées, répertoriaient les hommes célèbres qui y avaient résidé.

A présent, elle était scindée en appartements, pour la plupart inoccupés si on en croyait les nombreux écriteaux jaunes. Aucun concierge ne remarqua l'entrée des détectives, et comme ces derniers passaient par le porche, ils virent une loge nue et déserte.

— Ceci est l'endroit idéal, avait déclaré Harry Dickson.

Au fond de la cour, ils avaient découvert un escalier en colimaçon conduisant vers des appartements mansardés, complètement abandonnés.

La chance leur était propice : les murs des jardins avoisinants étaient bas et, de leur position élevée, ils pouvaient voir parfaitement la maison de Lady Crompton, le perron de façade donnant dans Fentiman Road, ainsi qu'une partie du jardin.

— A vol d'oiseau, le petit ballon rouge ne partira qu'à vingt mètres du jardin de Lady Crompton, constata Tom Wills. A moins d'avoir le nez collé dessus, un observateur s'y tromperait. En tout cas, le signal est choisi d'une façon bien ingénieuse.

A l'aide d'un cylindre d'hydrogène, la baudruche rouge se gonfla bientôt et on entendit, au loin, Big-Ben sonner douze coups quand, par la lucarne entrebâillée du toit, le petit aéronef prit son vol.

— A présent, tenons les yeux rivés sur la maison de Lady Crompton, ordonna le détective.

— Voyez-vous que nous ayons fait cela à tort, murmura Tom Wills devenant soudain sceptique. Il est vrai que ce ne serait jamais qu'un petit ballon rouge de perdu et une heure vaine passée dans une méchante mansarde...

— Silence ! grogna le maître.

Une automobile longue et basse tourna brusquement l'angle de Carroun Road et s'arrêta devant Crompton House. L'homme qui se tenait au volant sauta sur le trottoir et escalada les marches du haut perron d'un pas délibéré.

— Justes dieux !...

Tom qui avait entendu ce murmure, se retourna vers son maître et vit son visage atterré et livide.

— Qui est-ce ?

— Peu importe pour le moment, répondit le détective d'une voix à peine audible, mais ce que je puis vous dire, mon ami, c'est que c'est certainement un des hommes d'Angleterre avec qui j'aimerais le moins entrer en lice !

— Pourquoi ? demanda Tom Wills angoissé.

— Parce que nos chances de succès sont minces, dit durement Harry Dickson, avec un éclair de colère désespérée dans les yeux.

Il s'était accoudé contre le portant en faux marbre de la cheminée et réfléchissait éperdument.

— Il comprendra immédiatement, continua-t-il, car c'est une créature extrêmement intelligente. Il connaîtra en quelques secondes notre projet comme si on le lui avait exposé en détail. Il agira sur-le-champ, cela va sans dire.

— Nous devrions donc nous en aller sans tarder, conseilla Tom Wills.

Son maître éclata d'un rire amer.

— Nous en aller ? Ah ouiche, nous n'aurions pas fait trois pas dans la rue qu'un accident quelconque nous coucherait sans vie sur le sol. Pour le moment, nous sommes ici dans une sécurité relative, mais cela ne durera pas, je vous le jure. Je m'attendais certes à quelqu'un de puissant... mais à lui...

— Dites-moi donc qui c'est ! supplia le jeune homme.

— Malheureusement, c'est là un secret qui ne m'appartient pas tout à fait, Tom, répondit gravement le détective... Plus tard, vous saurez pourquoi et vous approuverez mon silence.

— Je n'ai fait que l'entrevoir, dit le jeune homme, et j'ai eu l'impression d'un homme assez ordinaire, d'âge mûr, un peu bedonnant et de mise peu recherchée. Quand il partira, je ferai plus attention.

— Petit malheureux ! Gardez-vous-en bien. Je connais l'homme ; en sortant de la maison, si toutefois il en sort, il n'y aura pas une fenêtre qu'en l'espace de quelques secondes il n'ait pas observé, pas un passant qu'il n'ait pas vu et qu'il ne puisse reconnaître ensuite jusqu'à la trame de ses habits.

— Une créature bien extraordinaire dans ce cas, riposta Tom avec une nuance de raillerie dans la voix.

— En effet... c'est un fou !

Tom bondit.

— Un fou... mais alors...

— J'ai dit un fou et il en est ainsi. Mais un fou terrible,

effroyable, dont l'esprit présente des faces d'intelligence surhumaine à côté d'autres pleines de ténèbres. Je vais lui donner un nom : nous l'appellerons Lord Nox parce que Nox signifie Nuit.

— On voit comme un miroir qui brille par intervalles à l'une des fenêtres de Lady Crompton, dit tout à coup Tom Wills.

Le maître l'attrapa par l'épaule et le força à reculer jusqu'au fond de la chambre.

— Attention, vous dis-je, c'est une lunette d'approche qui est braquée sur les alentours. N'entrons pas dans son champ, ce serait signer notre propre arrêt de mort à bien bref délai.

— Allons-nous rester à nous morfondre dans cette sale maison ? se lamenta le jeune homme.

— Nous allons commencer par l'explorer avec toute la prudence désirable et voir quelles chances de fuite elle nous laisse, trancha le maître.

— Et une fois sortis d'ici, que ferons-nous ?

— Nous entamons la grande lutte, Tom, et maintenant que je sais à qui j'ai affaire, une partie de ma tâche s'en trouve facilitée, je sais où me diriger. Mais chacun de mes pas, de nos pas, sera entouré de dangers, ne l'oubliez pas. J'avais pensé, de prime abord, que nous aurions affaire à des ennemis implacables disposant d'une réelle puissance, mais je n'aurais osé envisager la présence de Lord Nox parmi eux.

Ils étaient sortis de la chambre qui les avait abrités jusqu'alors et, par un long palier sonore, se dirigeaient vers un escalier étroit menant aux étages inférieurs. En passant devant les longues théories de fenêtres poussiéreuses, Tom pouvait voir les jardins des maisons voisines, éclairés par la lumière mobile et chaude de la méridienne.

Le grand immeuble, du moins l'aile qu'ils parcouraient, devait être presque complètement inoccupé.

Tout à coup, une bouffée d'air chaud leur parvint, chargé d'une lourde senteur de charbon mêlée à des relents de parfumerie et d'encens. Harry Dickson avait fait halte et Tom vit que son visage avait encore blêmi.

— J'ai l'esprit à l'envers, murmura-t-il, je pense à des choses impossibles.

Ils traversaient une galerie étroite ne prenant jour que par une étroite fenêtre donnant sur une cour intérieure, sombre comme un puits.

L'odeur se faisait de plus en plus pénétrante et Tom comprit qu'ils se dirigeaient vers sa source.

Ils s'arrêtèrent enfin dans un obscur corridor finissant en cul-de-sac, au fond duquel on voyait une porte aux panneaux épais.

De toute évidence, le parfum têtue et accablant émanait de la

chambre, derrière la porte close.

Tom vit son maître chanceler quand il saisit le bec-de-cane et le tourna. La porte n'était pas fermée au verrou et le jeune homme vit une pièce aux fenêtres obturées de lourdes tentures, faiblement éclairée par une ampoule électrique voilée de gaze. Un feu continu bourré d'antracite répandait une chaleur suffocante. Tom vit une multitude de coussins de velours et de soie, des tapis orientaux, mais pas l'ombre d'une présence humaine. Déjà le détective s'était élancé à l'intérieur.

— Impossible ! gémissait-il... Ah, quelle atroce fatalité s'est donc mise contre nous dans cette aventure !

Il bouleversait les coussins avec une sorte de rage froide, sondait les murs à coups de poing. Mais la pièce n'avait d'autres issues que la porte par où ils étaient entrés et les deux fenêtres complètement obturées, aux vitres éteintes sous une couche de peinture vitrauphane.

— Dieu merci, il est parti..., murmura enfin le maître, détendu.

— Qui ?... supplia Tom... qui ? Je vous en prie, maître, ces énigmes sont aussi déroutantes que terribles pour moi.

— L'homme que j'ai pour mission de protéger, Tom, répondit simplement Harry Dickson en se laissant tomber sur une pile de coussins.

— Chut ! fit Tom, on marche dans l'escalier.

Le détective grinça des dents.

— Ils ont découvert bien vite notre retraite, gronda-t-il.

Ses regards erraient sur les murs tendus de draperies lamées et, tout à coup, ils eurent un éclair. Dans un angle, il venait de découvrir une petite panoplie comprenant quelques armes exotiques : une sagaie, un couteau de jet, un arc et trois flèches.

Précautionneusement, il vérifia ces dernières et poussa une exclamation de joie. Puis il décrocha l'arc et le garnit d'un trait empenné.

— Une simple écorchure de cette pointe et l'homme atteint ne pourra plus esquisser l'ombre d'un geste avant de mourir, dit-il d'une voix sauvage en s'avançant à pas de loup vers la porte.

Auparavant, il avait éteint la lumière, de sorte que la chambre était plongée dans une obscurité complète.

Bientôt, Tom y vit glisser une clarté terne : son maître venait d'entrebâiller la porte.

Il vit la haute silhouette du détective se profiler sur le pâle écran du jour, l'arc soulevé à la hauteur de la poitrine.

Une marche craqua, toute proche, un pas assourdi s'avança dans le boyau, vers la chambre où ils se tenaient cachés.

Tom entendit un léger sifflement.

— Venez, ordonna le détective d'une voix haletante, la route est

libre pour le moment... Venez, faites vite, les secondes sont précieuses.

Dans la pénombre du corridor, le jeune homme distingua une silhouette appuyée contre le mur.

— Inutile de chercher à le reconnaître, murmura Harry Dickson, cela ne nous apprendrait rien, ce n'est qu'un anonyme, comme nous en rencontrerons encore bien d'autres.

— Et si on le trouve là ?

— On se chargera bien de le faire disparaître, soyez-en certain, répliqua amèrement le détective.

Il scrutait attentivement les profondeurs humides de la petite cour intérieure, sur laquelle s'ouvrait une des fenêtres de la galerie.

— Ah, jubila-t-il doucement, cette fois-ci la chance est avec nous !

Il désigna du doigt une échelle à incendie scellée dans la muraille, depuis les dalles de la courette jusqu'à la toiture.

— Nous montons sur les toits ? demanda Tom.

— Au contraire, nous descendons, répondit le maître. Il y a une trappe dans le pavé de la cour, et elle doit mener dans les caves de l'immeuble. Les escaliers de la maison nous sont certainement interdits, mais ils ne doivent pas encore avoir songé aux souterrains. Je les connais : presque tous aboutissent à d'antiques tuyaux d'écoulement, larges comme des tunnels, dans les anciens égouts d'Upper-Kennington, aujourd'hui abandonnés par le service des eaux, mais rejoignant encore le collecteur de Lambeth.

Tout en parlant, il avait ouvert la fenêtre et s'était mis à descendre l'étroite échelle, rongée par la rouille.

Promptement, ils avaient soulevé la trappe et s'étaient mis à courir dans d'énormes souterrains, où les rayons de leurs lampes électriques ameutèrent des légions de gros rats bleus.

Harry Dickson avait été bon prophète : après quelque hésitation, ils découvrirent en effet les anciennes conduites d'eau où ils s'engagèrent, suffoquant presque à chaque pas, car les anciens égouts tout proches leur envoyaient des bouffées d'air méphitique.

— A mon avis, nous sommes en ce moment sous Upper-Kennington Lane, dit Harry Dickson en suivant un mince trottoir dépassant d'un pied à peine une épaisse rivière de nauséabonde gadoue. Marchons droit au nord et nous devons fatalement atteindre les grilles de la Tamise, à Lambeth Reach.

— Sauvés ! s'écria Tom Wills.

— Pour le moment oui, mais combien d'heures serons-nous en sécurité ? répondit le maître d'une voix lourde d'appréhension.

Tout se déroula pourtant comme il l'avait prévu.

Bientôt, il y eut des reflets blancs sur l'affreuse masse stagnante

de la rivière souterraine et, arrivant à un coude, ils virent au loin un pan de ciel, derrière une vaste grille.

— Tiens, dit Tom en y accédant, elle n'est pas fermée comme on l'aurait cru !

— Bizarre, chuchota le détective, puis il huma l'air. Je m'en doutais bien ! Il nous a précédés !

— Lord Nox ?

Harry Dickson haussa les épaules avec un peu de pitié.

— Oh non, celui-là aurait plus de raison de nous suivre que de marcher devant nous. Mais l'habitant de la chambre de tout à l'heure.

— Allons-nous essayer de le rejoindre ?

Encore une fois le détective fit le même geste.

— Je ne le pense pas. A ce moment, nous ne lui serions que d'un piètre secours. Il est d'ailleurs assez habile pour se tirer d'affaire quand il faut. Nous le retrouverons toujours quand il le faudra.

— C'est une bien singulière façon de protéger quelqu'un, répliqua Tom Wills d'un air mécontent.

— A singulière aventure, procédés singuliers, répliqua le maître, goguenard.

— Regardez, un canot de la police fluviale, dit soudain le jeune homme, portant ses doigts à ses lèvres pour lancer un coup de sifflet.

— Imprudent ! gronda le maître en empêchant vivement le geste.

— Mais nous ne pourrions mieux trouver que des gens de la police ! protesta le jeune homme.

Alors le détective eut une réponse vraiment étrange.

— Même la police n'est pas de nos amis, pour le moment !

Le canot s'éloignait déjà dans la direction de Westminster et Harry Dickson attendit qu'il eût complètement disparu.

A travers la grille, il inspectait longuement les alentours.

— Je crois avoir trouvé, dit-il enfin.

Tom suivit la direction de ses regards et vit, à une cinquantaine de yards de la grille, un remorqueur dont l'équipage s'apprêtait à aller luncher dans une des cuisines populaires du voisinage.

— Allons-nous monter à son bord ? demanda-t-il, ce serait bien hasardeux.

— Aussi nous nous en garderons bien, mais comme vous pouvez le voir d'ici, il y a déjà un grappin tendu entre sa plage arrière et cette grosse péniche à fond plat, chargée à couler de ballots et de caisses. Il ne nous faudra franchir que quelques pas pour l'atteindre et nous avons des chances de ne pas être vus à cette heure creuse.

En quelques enjambées, la distance fut en effet franchie, et les deux nouveaux stowaways s'installèrent fort commodément derrière un gros rempart de caisses imposantes.

Harry Dickson ricana d'aise : l'endroit ne formait pas seulement une excellente cachette, mais un véritable poste d'observation, car par les longs et minces interstices entre les caisses on avait vue sur toute une partie du fleuve et de l'Embankment.

Ils y étaient depuis un quart d'heure à peine, quand Tom remarqua que l'attention du maître semblait vivement sollicitée par quelque chose qui se passait à l'angle de Vauxhall Bridge. Deux hommes, qui se donnaient des allures de touristes étrangers, semblaient en extase devant le panorama brumeux du fleuve dont ils fouillaient chaque recoin à l'aide de jumelles prismatiques ; en même temps, venant de la direction de Chelsea, un petit yacht à moteur, battant un pavillon du club fluvial, descendait la river avec lenteur.

— Regardez-moi ces deux hublots dévissés, Tom, ricana doucement le maître, et dites-moi s'ils ne vous apprennent rien.

— Pas trop, si ce n'est que deux petites hampes de fanions dépassent.

— Innocent, ce sont deux mignonnes mitrailleuses Hotchkiss, munies de silencieux perfectionnés. Si elles se mettaient à bavarder de concert, il n'y aurait pas un marinier à vingt pas pour relever la tête, car leur staccato étouffé se confondrait avec celui du moteur qui aussitôt se mettrait à tourner à plein régime. Mais, en même temps, une pluie de balles balayerait le quai à l'adresse de certaines personnes de notre connaissance.

— Nous-mêmes ?

— Et qui d'autre, cher garçon ! Bon, voici d'autres touristes qui se complaisent beaucoup sur le quai, en face de Grosvenor, et qui ne perdent de vue aucun pouce de terrain, aussi lointain qu'il peut paraître, grâce aux jumelles Zeiss dont on voit, de temps à autre, briller les lentilles.

— Regardent-ils du côté de la grille ? Dans ce cas, ils pourraient bien deviner notre retraite.

— Heureusement non, ce qui me fait supposer que ce ne sont que les sous-ordres de Lord Nox, le bien nommé, et qu'il ne dirige pas en personne les opérations contre nous. Ah bon, j'aime mieux cela...

L'équipage du remorqueur était revenu et aussitôt les chauffeurs se mirent à pousser les feux. Un coup de sirène retentit, la péniche reçut une secousse et bientôt s'éloigna du quai. A la remorque du toueur, elle gagna le milieu du fleuve et le remonta.

On passa sous Chelsea Bridge, sous Albert Bridge, sous Battersea Bridge. On quittait Londres vers la lointaine banlieue de Fulham.

Il commençait à faire frais sur l'eau. Les détectives sentirent les premières atteintes de la faim.

Sous la main de Tom, quelque chose de poisseux suinta d'une caisse et, curieux, le jeune homme lut sur l'étiquette : Figues de

Smyrne.

— Tant pis, dit Harry Dickson, quand son élève lui fit part de sa découverte, nous voici définitivement passés de l'autre côté de la légalité.

Ils écartèrent une des planches du colis et en retirèrent quelques poignées de gros fruits sucrés.

Au soir tombant, le remorqueur fit halte près des réservoirs de Castelnau, le long d'un quai sinistre portant le joli nom de Tea Rose Wharf. Les détectives quittèrent furtivement le bord de la péniche et s'enfoncèrent dans l'ombre.

4. Le chapeau de Lady Crompton

Deux gentlemen devisent.

Ils sont soucieux et parlent à voix basse, comme s'ils craignaient l'indiscrétion des murs. Pourtant, ces murs sont à belle distance d'eux, puisque la pièce où ils se tiennent est énorme.

C'est une grande salle au parquet luisant comme un miroir. Aux murs, quelques toiles de grande valeur, un Gainsborough, un Durer, deux portraits d'apôtres peints par Van Dyck.

Un vaste bureau en occupe le centre et, bien que de dimensions inusitées, il paraît perdu sur l'immensité luisante du plancher.

De hautes et lourdes draperies masquent les fenêtres qui sont énormes comme celles des églises. Un seul lustre est allumé, ainsi que deux grosses lampes sur le bureau, mais toute cette lumière ne parvient pas à chasser les ombres de cette grandeur murée.

— Chelsham, dit l'un d'eux, comme tout cela me paraît sombre.

L'autre va répondre, mais le premier lève la main.

— Non, non, je parle ce soir à l'ami, au camarade d'enfance. Vous allez comme jadis m'appeler John, je l'entends ainsi. C'était le bon temps : vous étiez Nick et j'étais John. Il ne manque que Nat à l'appel pour que le trio soit complet.

— Nat nous avait promis de venir, dit Chelsham.

— C'est un distrait qui ne respecte pas plus le temps que le reste, répond John en souriant ; il est capable d'arriver en retard au Jugement dernier !

— Nat nous en veut un peu. Il dit que nous avons manqué de confiance en lui en mêlant un étranger à une affaire où, d'ailleurs, aucun de nous trois n'y comprend goutte...

— Je ne considère pas Harry Dickson comme un étranger, mais comme un conseiller, presque comme un ami, à qui l'on a recours dans les situations désespérées.

— Pauvre Nat, lui qui déteste tout ce qui est police et détective, voilà qu'il a bien voulu se charger aujourd'hui d'aller aux nouvelles, comme un vulgaire commissionnaire. C'est un immense sacrifice qu'il vous fait, avouez-le..., John.

Un téléphone ronfleur se met à gronder sur la table et Chelsham s'en empare. Son visage s'éclaire et il repose l'appareil avec une grimace joyeuse.

— Enfin, voici l'ineffable Nat ! Et il n'est en retard que d'un

quart d'heure sur le rendez-vous assigné !

— C'est un record, je le reconnais.

Au fond de la salle, une porte s'ouvre à deux battants et, bientôt, un gentleman arrive dans le cercle de lumière.

— Allons, Nat, éternel retardataire, aux nouvelles, ordonne Chelsham en tendant une main cordiale au nouveau venu.

Celui-ci serre la main tendue, fait une révérence amusante à l'autre gentleman et lève les bras au ciel.

— Quelle corvée, Dieu de Dieu, je ne suis pas un détective, moi !

— On ne vous en demande pas tant, Nat, réplique Chelsham, mais seulement d'aller aux nouvelles chez un détective.

— J'ai commencé par en être malade. Je m'imagine très bien en papillon et même en insecte, mais en ces démons d'hommes...

» Enfin, je suis allé sonner à Baker Street, j'en avais presque la nausée : heureusement Dickson n'était pas chez lui.

— Heureusement ! s'exclament les autres avec reproche.

— C'est comme je vous le dis, je n'aurais pas pu lui cacher le mépris que j'ai pour les gens de son métier. Une impolitesse flagrante m'a ainsi été épargnée !

— Et les nouvelles que nous attendons avec une telle impatience, vous le savez bien, vilain homme !

Le gentleman prend un air contrit.

— Celles que je vous apporte vous chiffonneront sans doute quelque peu. Pour autant que ce soient des nouvelles : Harry Dickson a disparu, ainsi qu'un petit morveux qui lui sert d'élève.

Une vive consternation se dépeint sur les traits de ses amis.

L'un d'eux, celui qui veut être appelé John, est devenu très pâle et ses mains tapotent fiévreusement la table.

— Je désire... je veux que l'on retrouve Dickson, dit-il !

La voix a sonné d'une façon impérieuse et les deux autres s'inclinent comme devant un ordre formel.

— Que pensez-vous de Scotland Yard ? dit enfin Nat avec peine.

— Vous savez bien que cela ne peut se faire.

— Nat ! dit soudain Chelsham, on compte sur vous. Allez !

— Allez ! ajoute l'autre d'une voix sombre.

Nat s'incline, il n'a plus sa mine joyeuse et insouciant de tout à l'heure. Tête basse, il parcourt d'immenses corridors, descend un perron, traverse une pelouse grande comme un parc public.

Quand une grille s'ouvre enfin devant lui, une sentinelle lui présente les armes.

... Et, une fois de plus, le biographe prie le lecteur de l'excuser pour le mystère qu'il est obligé de laisser planer sur cette entrevue nocturne et sur l'identité des trois gentlemen dans le grand salon seigneurial.

Cette nuit-là, Harry Dickson et Tom Wills atteignirent Barnes, puis, tournant à gauche, les eaux lentes de la Beverley Brooks.

Une résille de petits canaux de mauvaise navigation leur barrait la route de temps à autre.

Tom Wills avançait comme un automate, la gorge sèche, n'ayant plus le courage de souffler mot. Il observait toutefois que la marche du maître s'était précipitée, comme s'il voulait absolument arriver au plus tôt à un endroit déterminé. Enfin Harry Dickson consentit à desserrer les dents.

— La prédestination existe, dit-il.

Tom ne répondit pas, trop las pour faire un effort de pensée.

— Le remorqueur n'aurait pu faire meilleure route, continua le détective. C'est comme s'il marchait selon la volonté du destin. Il aurait pu prendre une tout autre direction. Le sort a voulu qu'il n'en fût pas ainsi. A présent, nous ne fuyons plus, Tom !

— Et que faisons-nous alors ? ronchonna le jeune homme.

— Nous travaillons, Tom, nous avançons sur une piste déterminée, vers un endroit qui n'est plus trop éloigné d'ici.

— Dieu merci...

— Ne chantez pas trop vite grâce, mon petit, car ce n'est pas un endroit de repos pour nous, à moins que ce ne soit celui du repos éternel, ce qui n'est pas exclu en ces circonstances.

Il parlait avec fièvre et continuait à presser le pas.

Devant eux se levait lentement, hors de l'ombre, le formidable massif de Richmond Park avec ses grandes futaies et ses halliers touffus. Un peu avant d'arriver aux lumières de Rochampton Gâte, ils quittèrent le cours du Beverly Hill pour s'enfoncer sous le sombre couvert des arbres, au long d'une allée de gravier blanc.

Au bout de quelque temps, une grille leur barra le passage.

— Maître, murmura Tom en désignant un écusson armorié en haut des tiges de fer lancéolées, avez-vous vu ?

— Quoi donc, mon garçon ?

— Ces armes héraldiques... Vous savez à qui appartient le château qui se trouve au bout de cette avenue ?

— Certainement, je le sais, car c'est ici que nous venons.

Tom Wills en eut le souffle coupé.

— C'est un peu fort !

Harry Dickson fit un geste de résignation.

— Que voulez-vous...

— Oh, voici que vous forcez la serrure ! s'indigna le jeune homme.

— C'est-à-dire que je l'ouvre avec des précautions sans pareilles. Venez !

— Si l'on nous trouve ici, je me demande quelles explications vous fournirez !

— Il y a bien des chances pour que cette demeure soit sans habitant pour le moment.

— Non ! fit Tom.

Le détective se tourna vers lui avec étonnement.

— Pourquoi ce « non » péremptoire ?

— Il n'y a pas longtemps qu'une automobile a stationné à cet endroit, voyez donc cette flaque d'huile.

Harry Dickson se pencha vers le sol, sa lanterne électrique allumée mais ne laissant filtrer qu'un unique rayon.

— Vous avez raison... Ah, voici les empreintes des pneus : comme ils sont éloignés les uns des autres.

— C'est que la machine est très longue !

Harry Dickson gémit.

— Longue et basse ! Seigneur, quelle nouvelle ignominie s'est perpétrée en un si court intervalle !

Ce fut presque au pas de course qu'ils achevèrent de parcourir l'avenue pour arriver en vue d'une demeure longue, à un seul étage et surmontée d'une vilaine tour carrée.

Aucune lumière ne brillait aux fenêtres, obturées pour la plupart par de lourds volets de fer.

Tom ne protesta plus quand il vit son maître s'escrimer contre la porte, l'ouvrir et entrer délibérément dans un hall obscur comme la nuit même. Il avait à peine franchi le seuil que le jeune homme le vit chanceler comme un homme ivre.

— L'odeur... l'odeur ! se lamenta-t-il tout bas.

Tom la reconnut : c'était celle de la petite chambre torride de la maison abandonnée de Fentiman Road.

Jamais il n'avait vu le maître plus désespéré, aussi peu sûr de lui. Il grinçait des dents, serrait éperdument les poings.

— L'homme que vous devez protéger est venu ici, dit Tom Wills.

— Oui, répondit sauvagement Harry Dickson, il est venu !

— Est-il en danger ?

— Et comment !

— Mort ? L'a-t-on tué ?

— Non... ce serait terrible, effroyable, abominable !

Ils étaient entrés dans un bureau-bibliothèque où régnait un violent désordre. Livres et papiers gisaient épars.

Harry Dickson alluma sa lampe et s'installa devant la table.

— Prenez place dans ce fauteuil, Tom, dit-il, et dormez ; je n'aurai pas besoin de vous avant quelque temps.

— Dormir ici... et si l'on vient ?

Harry Dickson éclata d'un rire sarcastique.

— Personne ne viendra, soyez-en convaincu... Allons, dormez. Bientôt, vous aurez besoin de toutes vos forces, mon pauvre garçon !

Tom obéit ; il se laissa choir dans un profond fauteuil en cuir et, quelques minutes plus tard, la fatigue de la journée eut raison de ses craintes et il s'endormit.

Quand il s'éveilla, la lampe du détective brûlait encore, mais une clarté terne luisait aux fentes des volets.

Harry Dickson, blême, les traits tirés, finissait l'examen d'une grosse liasse de papiers et s'apprêtait à partir.

— Vous vous éveillez à temps, mon petit, en route !

— Votre nuit de veille n'a-t-elle pas été vaine, au moins ?

— Non, elle ne l'est pas, bien que les résultats en soient bien décevants pour moi. Je comprends beaucoup de choses à présent, mais cette compréhension me montre toute l'horreur de l'affaire et ses difficultés presque insurmontables.

— Nous aurons à changer d'aspect, ajouta-t-il en tirant de sa poche une boîte plate à postiches.

Une heure plus tard, deux bons fermiers achetèrent dans une boutique de banlieue, à Richmond, de confortables manteaux de voyage, bien que de très vilaine coupe, et des coiffures à l'avenant.

— Ce camouflage ne nous servira que pendant quelques heures, Tom, déclara le détective. Nous devons même nous séparer, car voyager de concert attirerait trop l'attention sur nous. Mais nous nous retrouverons bientôt.

— Et où donc ?

Harry Dickson lui dit quelques mots à l'oreille et le visage du jeune homme refléta la plus complète stupeur.

— Nous passons donc la Manche ? Nous nous rendons sur le Continent ?

— Oui... Ainsi tout est entendu et compris.

Ils s'étreignirent longuement les mains, brusquement émus au-delà de toute pensée, comme s'ils pressentaient les dangers sans nombre qui allaient fondre sur eux. Puis ils se séparèrent sans un mot, la silhouette de Tom s'estompant sur la route de Montlake, celle de Harry Dickson se perdant dans les brumes matinales de la rive.

*

Sur le quai de Douvres, où Tom attendait le moment de s'embarquer sur la malle pour Calais, le jeune homme se heurta à un monsieur d'âge incertain, habillé d'une grosse veste normande, et dont les traits lui rappelaient vaguement quelque chose.

Il se souvint alors des trois touristes entrevus de loin, au coin de Vauxhall Bridge. L'homme fumait une grosse pipe, à tête de faïence brune, en rejetant avec force d'épais nuages de fumée.

Tom, qui avait les apparences d'un jeune rural tâtant pour la première fois du mal de mer, passa devant lui sans que l'autre sourcillât.

L'homme continuait à fumer avec frénésie et, soudain, le jeune détective eut l'impression que cette manière inusitée d'user du tabac pouvait bien être un signal ou, du moins, signifier quelque chose.

Mais quoi ? Le maître ne voyageait pas à bord de la malle de Douvres à Calais, peut-être qu'il userait d'un transport tout à fait particulier. A ce sujet, il n'avait fait à Tom aucune confidence.

Et si les bouffées de tabac de plus en plus précipitées le concernaient ? S'il avait été découvert sous son maquillage ?

Ayant franchi la coupée de bâbord, le jeune homme s'était installé dans un des fauteuils pliants, en feignant de lire un journal d'intérêt local, ce qui ajoutait à la vraisemblance de son travestissement.

Les yeux fixés sur un article d'élevage colombophile, ses pensées travaillaient sans relâche.

A quel moment l'homme s'était-il mis à fumer avec tant de force ?

Au moment où lui, Tom Wills arrivait sur le quai ?

Non, impossible, puisqu'il y était déjà depuis un bon moment quand le manège commença.

Il se mit alors en devoir de rassembler ses souvenirs immédiats, essayant de se rappeler la moindre image précédemment entrevue.

Il revit en pensée une charrette chargée d'oranges se mettre en mouvement, puis un steward quitter le bord de la malle et partir en courant vers les bureaux du quai. Ensuite, un omnibus d'hôtel lui revint en mémoire, un gros car automobile peint en jaune et bleu, qui déversa quelques voyageurs sur le quai.

Halte ! L'image se précisait soudain : une dame habillée d'un épais costume à carreaux écossais, chapeautée de noir, au visage dissimulé par une voilette était descendue de voiture et avait immédiatement gagné le bord. Aussitôt, l'homme s'était mis à fumer.

Qui était cette dame ?

Tom n'eut plus guère le temps d'y réfléchir, car un steward lui réclama son billet de passage et la sirène du steamer lança trois notes aiguës dans l'air brumeux. Les pales des hélices se mirent à brasser l'eau de la darse et, lentement, la malle quitta le pied d'amarrage.

Sur le quai, l'homme éteignait sa pipe et s'en allait d'une démarche lourde, sans même tourner la tête.

Mais, dans l'esprit du jeune homme, une conviction s'était faite :

le fumeur avait signalé la présence de la voyageuse à quelqu'un qui se trouvait à bord.

Tom se leva et se mit à déambuler sur le pont, momentanément désert à cause des embruns qui le mouillaient. L'examen du pont-promenade ne lui apprit rien. Sans doute la passagère avait-elle pris place au salon des dames, dans lequel les gentlemen n'étaient pas admis.

Il passa donc devant le salon interdit, dont la porte était restée ouverte. La dame était là, assise à une table du fond. Comme il passait, elle releva un coin de sa voilette pour déguster une tasse de thé brûlant que l'on venait de servir.

Ce que le jeune homme vit de son visage ne lui apprit rien sur le moment, mais il se rappela le geste et, peu après, l'ample sac de voyage en cuir noir.

— Tudieu, grommela-t-il, j'y suis, c'est Lady Crompton !

Il remonta sur le pont. Le temps se mettait au beau ; le navire avançait dans une gloire de soleil jeune, poursuivi par des centaines de mouettes criardes. Des marsouins batifolaient autour, voulant gagner de vitesse le grand poisson métallique.

— Pourquoi signaler la présence de Lady Crompton, murmura-t-il, alors que cette femme est des leurs ?

Le maître n'étant pas là pour fournir la réponse, il dut y pourvoir lui-même, et il s'en tira avec honneur.

— Elle met les voiles ! Elle fuit ! Elle a mal travaillé !... Elle a peur !

Il se tenait accoudé sur la lisse, les yeux sur les côtes de France qui devenaient visibles sur l'horizon dépouillé de brumes.

Soudain, un grand cri retentit, suivi d'une course éperdue d'hommes d'équipage sur le pont.

— Un homme par-dessus bord !

La sirène lança un long sifflement de détresse et le navire stoppa, courant lentement sur son erre.

Un point noir dansait dans le sillage au gré de la houle.

Les portemanteaux grincèrent et un canot fut descendu, monté par six hommes qui se hâtèrent de faire force rames vers l'endroit du sinistre.

Du bord, on les voyait tourner en rond, cherchant en vain.

L'homme ne remontait pas à la surface.

Mais quand les sauveteurs revinrent à bord, l'un d'eux tenait en main un petit objet fripé et humide.

— Ce n'était pas un homme, dit-il, mais une femme.

Tom Wills reconnut alors le chapeau de Lady Crompton.

5. La guillotine évanouie

Dans la soirée, Tom Wills arriva dans une petite ville du Pas-de-Calais. Il y faisait froid, triste et sombre. Quelques réverbères à flammes rousses en illuminaient le mail maussade.

Malgré l'heure relativement tardive, toutes les fenêtres des auberges et des débits de boissons rougeoyaient encore.

Tom crut même détecter un certain air de fête, bien qu'il n'y eût pas de monde dehors, un air de fête qui se serait réfugié dans les cafés. En prenant place à l'auberge des *Trois Rois Mages*, un patron rubicond et hilare se chargea vite de le mettre au courant.

— Vous savez, monsieur, dit-il en le servant amplement de pain, de fromage et de jambon fumé, vous savez, un pareil événement est une vraie bénédiction pour nous. Les étrangers affluent depuis hier, j'ai loué jusqu'aux chambres de bonnes, et je couche sur le billard. Encore ne dormira-t-on pas beaucoup cette nuit, car c'est fixé à cinq heures.

Tom Wills se garda bien de le questionner et se contenta d'opiner du bonnet. L'hôte était bavard et la commande d'une bouteille de vin bouché le disposait bien à l'égard de son client ; il prit familièrement place à sa table et continua :

— Une affaire de crime assez vulgaire au fond, n'est-il pas vrai, monsieur ? Un couple de vieux fermiers assassinés par leur valet, un certain Picard, qui fréquentait les mauvaises maisons quand il venait en ville.

» Voici dans le *Petit Audomarois*, qui sort tout frais des presses, le portrait de ce misérable. Picard y est assez ressemblant. Voulez-vous voir ?

Il lui tendit une feuille encore humide d'encre d'imprimerie, où s'étalait en première page un affreux cliché, représentant un homme d'âge incertain, au regard éteint et morne.

— Ah oui, il ne fait pas le fier sur le portrait ! continua l'aubergiste ; quelle vilaine tête, hein ? Ce n'est pas dommage que, dans quelques heures, elle tombera dans le panier de son de Monsieur de Paris.

Le jeune homme avait compris.

Tous ces gens qui étaient décidés à passer une nuit blanche, en buvant et en festoyant, attendaient l'heure d'une terrible justice.

La guillotine allait être dressée sur la place publique et quelques

heures à peine les séparaient du sanglant spectacle.

Il jeta un regard distrait sur le portrait et tout son être en reçut une secousse : il reconnaissait vaguement ces traits !

Oui, c'étaient ceux qu'il avait adoptés lui-même en jouant le rôle de Barnabé Jess, mais seulement quand il n'y avait pas ajouté la barbiche grise.

— Il faut dire, continua le patron des *Trois Rois Mages*, que ce Picard est autrement mieux qu'il n'est représenté là-dessus. Les photographies du Parquet ne l'ont pas avantageé, et puis la prison, le procès et la terreur du châtimement ont dû faire le reste.

» Je suppose que vous essayerez de voir quelque chose de l'exécution ?

— C'est bien pour cela que je suis venu, répondit Tom Wills.

— Eh bien, ce n'est pas loin d'ici. La « veuve » sera montée devant la porte de la prison qui se trouve en retrait de la place Gambetta.

Place Gambetta !

C'était là que le maître l'avait fait venir, en lui indiquant uniquement un numéro, le 31 bis.

— Vous n'avez qu'à suivre la rue sur votre droite, en sortant d'ici, et vous tomberez en plein sur ladite place, expliqua l'hôte serviable. Cependant, c'est encore trop tôt. Le bourreau et ses aides ne sont pas encore arrivés, mais les bois de justice sont déjà en gare. Je vous conseille fort d'aller jusqu'au champ de manœuvres, vous y verrez un grand fourgon plat, avec une bâche et une inscription en lettres blanches : « Fragile ».

» Est-ce assez plaisant ? La guillotine est fragile, il ne faut pas qu'on la bouscule trop ! Par hasard, n'y aurait-on pas mis l'étiquette : « Haut et bas » ?

Le tavernier trouva sa plaisanterie fort à son goût et se mit à rire bruyamment avant d'aller la servir à d'autres tables.

Tom trouva pourtant son conseil bon à suivre et se dirigea vers la gare et, de là, vers le champ de manœuvres.

Le sinistre fourgon s'y trouvait, remisé sur une voie de garage.

Des idées se pressaient, tumultueuses, dans sa tête.

Le maître n'avait pas pris le temps de le mettre au courant, peut-être ne l'avait-il pas voulu, et à présent Tom le blâmait vertement de sa retenue. Pourtant, une de ses idées devenait fixe : il fallait empêcher l'exécution capitale, tout comme celle de jadis sur la terre allemande.

Alors un projet téméraire prit corps dans son esprit.

Au loin, une grosse locomotive destinée à un convoi de marchandises manœuvrait devant un poste d'aiguillage se trouvant sur la voie de garage, à quelques mètres du fourgon.

Il vit la machine franchir l'aiguille et le convoi reçut un coup qui rapprocha la dernière voiture de celle qui portait le lugubre colis. Tom Wills bondit entre les rails, saisit un lourd crochet de fer qui pendait, l'ajusta fébrilement dans la haussière métallique et se rejeta vivement sur le remblai.

Il était temps, un coup de sifflet strident déchira l'air, des nuages de vapeur blanche et une nuée d'escarbilles brûlantes s'envolèrent de la cheminée de la locomotive, et aussitôt le convoi s'ébranla, prit de la vitesse, se fondit dans la nuit, emportant pour une destination inconnue le fourgon et les bois de justice !

Alors quelqu'un se mit à rire dans la nuit, mais Tom eut beau regarder autour de lui, il ne vit personne.

*

Place Gambetta : une esplanade triangulaire aux ormes chétifs. A l'un des angles d'un bâtiment carré et noir, dont un fenestron est faiblement éclairé, la prison municipale.

A quelques mètres de la porte, un sac... un sac de sciure de bois. C'est tout ce qui annonce le prochain crime légal.

La place est déserte, un vent âpre s'est levé, fouillant les arbres, la pluie s'est mise à tomber, fine et glacée.

Tom cherche le numéro 31 bis et ne le découvre pas. La dernière maison porte le numéro 31. Mais à côté d'elle, il y a un terrain vague.

Tom franchit une minable clôture de planches vermoulues et se trouve au milieu d'un dépotoir, où il s'empêtre dans des tessons de bouteilles, des vieilles ferrailles et des briques éparses.

Tout au fond, il y a une masure abandonnée, tombant en ruines et ressemblant à une misérable demeure de zoniers.

C'est vers elle qu'il se dirige. Il en pousse la porte branlante et se trouve dans un intérieur sordide et désert.

— Mes félicitations, Tom !

La voix sort de l'ombre, mais avec un cri de joie, le jeune homme la reconnaît : c'est celle de Harry Dickson.

— Vous avez prévenu mon geste de quelques secondes, Tom, dit le maître, et je m'en félicite, car pour peu j'allais arriver en retard. Diable, j'ai eu des difficultés pour arriver ici, la route est jonchée d'ennemis comme de feuilles sèches. Mais ils doivent penser que je n'étais pas au courant.

— L'homme... murmure Tom Wills, l'homme qui va être exécuté...

— Je vous crois assez fort pour l'avoir deviné, Tom. Ce Picard possède une certaine ressemblance avec le personnage que j'ai pour mission de sauver d'un destin défini : mourir sur l'échafaud.

» Mes recherches de la nuit dernière dans le château de Barnes m'avaient renseigné à ce sujet. Avec quelle vélocité la terrible meute a joué son grand coup ! Malgré moi, j'admire leur rapidité...

— Votre homme a été substitué à Picard, le condamné à mort ! s'écrie Tom.

— C'est juste, et avec une dextérité telle que je m'y perds encore.

— Impossible ! murmura l'élève.

— Tout est possible quand il s'agit de gens comme nos adversaires. Ils s'y entendent pour mettre en branle les complicités les plus coupables.

— Hélas, dit Tom Wills, nous n'avons fait que gagner du temps... à moins que votre homme parle !

— S'il parlait, on le prendrait pour un fou ou un simulateur, mais même devant la mort il ne parlera pas, je le sais.

— C'est bien étrange, en effet.

Et le maître n'en dit pas davantage à ce sujet.

Alors Tom revint à sa première idée.

— Ce n'est jamais qu'un peu de répit que nous avons obtenu en envoyant la guillotine se balader sur le rail !

— C'est tout ce qu'il nous faut pour l'heure !

— Comment, cela suffira pour que l'homme ne soit pas exécuté ?

— Certainement ! Demain matin arrivera la grâce présidentielle. Tout rentrera dans l'ordre, car le public admettra qu'un homme qui fut aux portes de la mort ne repasse plus par les mêmes heures d'angoisse.

— Cela le sauvera-t-il au moins ?

— Cela le sauvera parce que pendant les prochains jours, il n'y aura meilleur refuge pour lui qu'une cellule de prison !

— Mais les autres ? Ses ennemis ? Ne s'en prendront-ils pas à lui, dès sa sortie de geôle ?

— Non, pas pour le moment, ils doivent préparer un nouveau coup du genre. Cela ne se fait pas du jour au lendemain et l'occasion ne se présentera plus pour eux.

— Vous semblez bien certain de vous, maître !

— Oui, parce qu'à présent cette affaire n'a plus de mystère pour moi. Je sais tout ce qu'il faut savoir.

— Et nous ?

— Voilà le grand point. Notre rôle se termine ici, et je vous avoue que vous êtes pour quelque chose dans la promptitude de cet achèvement. Mais tout n'est pas fini pour autant puisqu'il nous faut rentrer en Angleterre.

— Comment ? Rien n'est plus facile, il me semble !

— Mon pauvre garçon ! Comme si nos adversaires n'allaient pas comprendre sur l'heure que Harry Dickson s'en est mêlé et qu'il se

trouve dans les environs. Mon protégé est à l'abri, mais je ne le suis pas.

Harry Dickson se tut et son élève raconta brièvement les péripéties de la journée ; quand il en vint à parler de Lady Crompton, le détective gronda.

— Elle a pris peur, et pour cause ; on a dû imputer l'histoire du faux ballon rouge à une faute de sa part. Elle a pris le large. On l'a rejointe et on s'en est débarrassé proprement. Le même sort nous attend, Tom, si nous n'avons pas la chance avec nous.

A travers les palissades de l'enclos, ils virent un peu de mouvement sur la place. Trois hommes se hâtaient vers la prison en faisant de grands gestes.

— Vous l'avez reconnu, Tom ?

— Mais non, je n'ai vu que des ombres !

— Mais quelles ombres ! C'est l'exécuteur des hautes œuvres et ses deux aides qui viennent raconter à la direction de la prison la fugue de leur affreuse machine !

Tout à coup, une auto aux phares resplendissants arriva en bolide et stoppa devant la sombre porte.

Un homme en descendit et comme il s'avavançait fébrilement vers la sonnette, il parut un moment dans la faible lumière des phares. Tom Wills poussa un cri et murmura un nom.

— Taisez-vous ! ordonna durement le maître, de pareils noms ne se prononcent pas ! Non, pas même devant les murs. Vous êtes Anglais, Tom !

Le jeune homme baissa la tête et ne souffla plus mot.

Mais un moment après, le détective se mit à rire.

— Ce brave... Nat, murmura-t-il. Tout est pour le mieux.

— Vous l'appellez Nat ?

— Pas moi, mais quelqu'un d'autre !

— Comment est-il ici ?

— Parce que je l'ai prévenu.

— Au diable, grommela Tom. Comme toujours, c'est beaucoup trop compliqué pour moi.

— Parlons d'autre chose, mon petit. Je m'étonne de ne pas encore avoir entendu vos questions au sujet de notre étrange rendez-vous d'aujourd'hui.

» C'est que, dans ma cervelle, se trouvent comme incrustés les plans de plusieurs centaines de villes du continent et d'ailleurs. C'est ce qui m'a permis de vous fixer un rendez-vous aussi précis. J'ai dû user, lors de notre séparation, d'un langage très bref, télégraphique presque, parce que je sentais l'ennemi très proche de nous.

L'homme que Dickson avait appelé Nat avait disparu à l'intérieur du pénitencier et son chauffeur quittait la voiture pour se diriger vers

un cabaret dont les lumières luisaient au loin dans la nuit.

Le détective se précipita.

— Voici une première occasion qui se présente ! Vite !

— On barbote l'auto de Messire Nat ?

— Je lui en ferai mes excuses plus tard !

Harry Dickson avait bondit au volant et Tom à ses côtés ; l'auto démarra et fila en trombe à travers la petite ville obscure.

— Pourvu que l'on puisse s'en servir assez longtemps, opina craintivement le jeune homme.

Le détective ne répondit pas, mais son élève le sentait soucieux. Pour le moment, il donnait tous ses soins au véhicule.

Bientôt l'aiguille-témoin du compteur kilométrique atteignit le chiffre maximum.

La route filait toute droite et, à un certain moment, elle se mit à longer un remblai de chemin de fer. A leur gauche, une lumière rougeâtre étoilait l'horizon.

— C'est votre fameux convoi, Tom, ricana le détective, il a fait du chemin depuis son départ et je doute fort que la veuve puisse revenir à temps sur la place... Au diable, qu'est cela ?

C'était une lumière blanche, à présent, qui courait à toute vitesse sur la route, devant eux.

— Une moto... et je parie bien des choses que je connais le démon qui la pilote à une telle allure !

— Il veut rejoindre le train ! s'exclama Tom qui commençait à y voir plus clair.

— Ils sont donc au courant... déjà ! gronda Harry Dickson. Quelles créatures d'enfer ! Bénie soit l'auto de Mister Nat !

Il avait à peine dit cela que le pare-brise s'étoila.

— J'aime mieux cela, dit le détective avec un éclat sauvage dans la voix. Ils ont tiré les premiers. A nous, la revanche ; cette manœuvre me convient ! La moto roulait maintenant en retrait de la route, ne stoppant pas mais ralentissant sensiblement sa course.

— Prends le volant, Tom, et dépasse-les à toute allure !

Dans le faisceau des phares, on vit que les deux hommes prenaient leurs dispositions pour descendre de leur engin.

Mais l'auto fonçait déjà sur eux. Deux flammes jaillirent du côté de la moto et frappèrent le capot de la voiture. Harry Dickson se pencha légèrement hors de l'auto, levant la main. Tom Wills dépassa la moto comme un boulet, en même temps une forte détonation éclatait à ses côtés.

— C'est une grenade Mills, Tom... une des meilleures que nous possédions... A ce moment, il ne reste plus grand-chose de la moto et des deux assassins. Le train peut continuer son voyage.

Mais quelques minutes plus tard, Tom poussa un cri de colère.

— Nous n'avançons plus guère... là, nous sommes en panne !

— Ce sont les deux dernières balles de ces bandits qui nous valent ce contretemps, répondit Dickson, mais nous n'avons pas le temps de réparer l'avarie. Nous avons des jambes et nous devons nous en servir !

L'auto fut abandonnée à son sort et les deux détectives s'avancèrent sur une route noire comme l'encre.

Au bout d'un quart d'heure de marche, le détective leva brusquement la tête.

— Entendez-vous, Tom ?

— Quoi... ce sont eux ?

— Non, c'est elle plutôt... c'est la mer !

On entendait parfaitement le bruit monotone du ressac sur la plage et bientôt une terne clarté apparut au bout du chemin.

— Nous voici devant une route barrée, dit sombrement le jeune homme.

— Pas tant que cela !

— Tiens, fit soudain Tom Wills, il y a une lumière devant nous.

Ils se dirigèrent de ce côté et bientôt les formes d'une villa solitaire se dessinèrent dans le noir.

Harry Dickson grogna d'aise.

— C'est un poste de garde-côtes, dit-il, je crois que nous ferons bien d'y chercher un asile passager !

Mais son élève le retint.

— Maître, regardez donc, sur la plage, devant vous : un avion !

Harry Dickson ricana.

— Décidément, nous n'avons pas fait appel en vain à la chance !

Il s'était approché de l'appareil mais soudain, se rejeta en arrière.

— Ne touchons pas à cela, Tom ! C'est sacré !

— Pourquoi ?

— Je crois que vous l'apprendrez bientôt !

Il avait tourné le dos à l'aéroplane et, d'un pas fiévreux, se dirigeait vers la villa.

Il frappa à la porte qui fut aussitôt ouverte. Tom vit un uniforme français.

— Angleterre ! dit Harry Dickson et sans un mot l'homme s'effaça.

La lumière brûlait dans le salon où une salamandre ronronnait d'une douce flamme. Deux gentlemen se tenaient assis près d'elle ; ils se levèrent à l'entrée du détective et de son élève.

Harry Dickson s'inclina longuement devant l'un d'eux qui, après une seconde d'hésitation, s'approcha de lui.

— Majesté... murmura le détective.

Tom Wills chancela.
C'était le roi d'Angleterre.

6. La conspiration fantastique

— Mr. Dickson ? demanda le roi.

— Sire, répondit le détective, nous attendons encore quelqu'un.

— En effet.

Le roi se tourna vers l'autre gentleman qui se tenait immobile, assis près du feu et le présenta.

— Le duc de Chelsham, mon cousin. Harry Dickson s'inclina.

Un long silence tomba, que personne ne rompit.

Enfin, de la route, monta le bruit d'une automobile lancée à toute vitesse. Puis des coups ébranlèrent la porte et un troisième gentleman roula à l'intérieur de la villa plutôt qu'il n'y entra.

— Dieu merci, j'ai vu que l'avion royal était encore en place, s'écria-t-il, mais figurez-vous qu'on m'a dérobé mon auto. Alors, j'ai dû en emprunter une à un fonctionnaire de l'endroit.

Tom reconnut, en effet, le petit homme qu'on appelait Nat.

Celui-ci reconnut à son tour les détectives et son visage se rembrunit.

— Les agents de police, grommela-t-il ; allons bon, il fallait bien mêler ces gens à l'affaire !

— Le comte Warwolk, mon cousin, présenta le roi.

— Sire, répondit le détective, nous nous connaissons.

— Certainement, nous nous connaissons, riposta aigrement Warwolk, et pourquoi ne nous connaissons-nous pas, je me le demande ?

— Allons, Nat, dit le roi d'un ton conciliant, ne vous chamaillez pas, dites-moi plutôt si...

— Tout est en ordre, je suppose que Mr. Dickson y est pour quelque chose.

— Tout l'honneur en revient à mon élève, Tom Wills, répondit doucement le détective.

— Attendez-vous encore quelque chose, Mr. Dickson, demanda le roi ?

— Votre bon plaisir, Majesté, pour parler enfin.

Le roi hésitait visiblement.

— Soit, dit-il d'une voix sourde, parlez, Mr. Dickson. Personne n'est de trop ici pour entendre...

Il regarda du côté de Tom Wills en hésitant visiblement. Harry Dickson le rassura en déclarant :

— Mon élève a joué un grand rôle dans cette affaire, Majesté, et surtout dans son étrange dénouement.

D'un geste simple, le souverain pria les deux détectives de prendre place. Chelsham et Warwolk se tenaient immobiles à côté du feu, les regards dans la flamme. Harry Dickson commença, parlant lentement, d'une voix volontairement voilée.

— Dans l'entourage de Votre Majesté vivait un seigneur portant un des plus grands noms du pays, d'une belle intelligence et d'une grande culture.

» Ce que presque tout le monde ignorait, c'était qu'un accident vulgaire, une chute de cheval, le mit un jour à deux doigts de la mort.

» Ceci arriva dans un endroit désert de l'Ecosse et les familiers du blessé gardèrent le silence à ce sujet.

» Ils avaient une raison : le gentilhomme guérit de corps mais non d'esprit ; la chute avait occasionné de graves lésions cérébrales.

» Elles ne ternirent pourtant pas son intelligence, mais y provoquèrent des troubles fort étranges.

» Ami des sciences positives d'abord, il se tourna aussitôt vers les sciences occultes, mais il le fit clandestinement. Il se cacha pour s'entourer de nécromans, de kabbalistes, de magiciens de toutes espèces.

» Un jour, un des astrologues à son service tira son horoscope et lui déclara entre autres insanités :

» — Vous êtes de sang royal et le trône vous attend. Mais un de vos ancêtres est mort sur l'échafaud, par ordre du roi, et son ombre demande toujours vengeance de l'opprobre, du fond de la nuit éternelle où elle erre. Il faut qu'un homme de sang royal, très proche du roi, meure d'une semblable façon par votre faute, qu'il ait la tête tranchée par le bourreau... Vengez-le et, un jour, le trône sera vôtre.

» Le gentilhomme occultiste crut aveuglément ces horribles sornettes. Il fouilla d'anciennes chroniques et découvrit que l'astrologue avait dit vrai quant à la mort honteuse et tragique de son lointain aïeul.

» Dès ce moment, son dessein était fermement arrêté.

» Cet homme était riche et intelligent ; il eut tôt fait de s'entourer de courtisans qui non seulement épousèrent son idée fixe, mais poussèrent à sa réalisation, gagnés eux aussi par la trouble possibilité de satisfaire leurs ambitions.

» Et leurs manigances prirent bientôt l'allure d'une véritable conspiration. Restait à trouver la victime.

» Un être proche, très proche de Votre Majesté, avait depuis sa jeunesse quitté la cour et ses fastes pour se retirer dans une humble retraite.

» Original, intelligent mais taciturne et obstiné, il vivait dans

Londres même, gagnant sa vie comme horloger et se faisant appeler Barnabé Jess. En réalité, il se nomme...

— Non, intervint le souverain, ne le dites pas, je ne le veux pas !

Harry Dickson s'inclina et, sur un nouveau geste du roi, continua son récit.

— Le conspirateur, que j'appellerai désormais le fou, car c'est un fou, savait tout cela. Il vit dans ce solitaire une victime toute trouvée, prédestinée même. Et depuis, il chercha par tous les moyens à le faire périr sur l'échafaud, mais seulement là où les condamnés à mort ont encore la tête tranchée.

» Tout le mystère est là, Majesté !

» Vous avez bientôt appris, Sire, que Barnabé Jess était traqué d'une manière mystérieuse, dont vous ignoriez pourtant la raison. Vous-même, vous m'avez donné, par l'entremise du comte Warwolk, l'ordre de le protéger contre des ennemis invisibles et pourtant redoutables.

» Mais... Barnabé Jess était un original, comme je vous l'ai dit, et, très souvent, j'ai dû le protéger malgré lui.

— Comment avez-vous appris la vérité ?

— Il m'a fallu beaucoup de temps pour l'apprendre, bien qu'au fond elle fût moins compliquée qu'on eût pu le croire, Sire, mais Barnabé Jess n'a jamais rien fait pour m'y aider. C'était un fataliste qui se soumettait d'avance à son sort, quel qu'il pût être.

» Dès que mes ennemis sentirent que ma protection devenait réellement efficace, ils tournèrent leurs armes contre moi.

» Ils étaient en nombre ! Ils possédaient des ramifications partout et, la politique aidant, ils se croyaient certains de votre chute et de l'avènement du félon, dont pourtant ils ignoraient la folie.

— Vous connaissez cet homme ?

— Certainement, Sire, car il a commis des imprudences, mais dès que j'eus la conviction qu'il dirigeait ses étranges manœuvres contre Barnabé Jess, sachant qu'il était fou, je commençai à entrevoir des lueurs de vérité. Alors, je cambriolai son château, un de ses châteaux, et j'y découvris, parmi un arsenal de sorcier digne du Moyen Age, tous les fils de la singulière conspiration.

— Et ce château..., murmura Sa Majesté.

— Se trouve à Barnes !

Le comte Warwolk bondit comme un tigre.

— Sale flic ! Mon château se trouve à Barnes !

Le roi s'était levé, pâle, les traits bouleversés par une douleur immense.

— Warwolk... Nat... vous... Oh, ce n'est pas possible !

Mais le détective leva la main.

— Attendez, Sire, je n'ai pas tout dit, le duc de Chelsham

possède également un château dans cette région.

Tous se retournèrent, horrifiés, vers Chelsham.

Il continuait à regarder le reflet rouge de la salamandre, sans faire un geste, la tête légèrement penchée sur la poitrine.

— Nick, s'écria le roi, parlez donc.

Chelsham garda le silence.

— Nick ! répéta le souverain.

Harry Dickson lui posa doucement la main sur le bras.

— Inutile, Sire, le duc de Chelsham ne vous entend plus. Il y a dix minutes qu'il est mort.

— Il s'est empoisonné ! s'écria Warwolk.

Harry Dickson secoua tristement la tête.

— Non, mais Dieu a eu pitié de lui ; une congestion cérébrale, due sans doute à la violente émotion de me savoir au courant de son effroyable secret, l'a foudroyé.

Le roi se couvrit le visage de ses mains tremblantes.

— Je désire rester seul avec lui, murmura-t-il, ce fut mon ami d'enfance, mon compagnon de jeux, je l'appelais Nick... que Dieu ait pitié de sa pauvre âme !

*

Ainsi finit ce que le biographe appelle « la conspiration fantastique ».

Peu de choses de cette affaire ont transpiré dans le public.

De sévères sanctions furent prises contre les alliés de Sir Chelsham, qui aboutirent toutes à l'exil.

Quelques-uns n'ont pas gardé le silence qu'il aurait fallu, et c'est pourquoi Harry Dickson ne s'est que mollement opposé à laisser figurer ce récit parmi ses aventures.

Il faut certes avouer qu'il contient des lacunes, mais Harry Dickson s'est toujours refusé à les combler.

Comme il s'agit surtout d'attaques directes contre sa personne, entreprises par des conspirateurs haut placés, il est dans son droit et on ne peut lui reprocher son silence.

Nous savons que Barnabé Jess a repris son métier d'horloger, mais il ne le pratique plus à Londres, ni même en Angleterre.

De temps à autre, Harry Dickson s'offre un voyage assez lointain : il va rendre visite à son ancien protégé, qui n'a plus besoin de sa vaillante garde, à présent, mais est resté un de ses amis les plus dévoués.

LE DÉCAPITÉ VIVANT

Comme son biographe achevait la lecture du récit précédent, Harry Dickson lui dit d'un air détaché :

— Oui, et cela suffit, mais puisque nous sommes au chapitre tragique des exécutions capitales, laissez-moi vous raconter la plus étrange sans doute de celles que relatent les annales criminelles, et où je jouai un rôle.

» C'était en 189..., et j'étais encore bien jeune ; je faisais à cette époque un séjour prolongé en France.

» J'avais suivi attentivement, dans une petite ville de l'Est, le procès d'un jeune homme accusé d'avoir assassiné une voisine.

» Les preuves étaient accablantes, pourtant j'y découvris des lacunes. J'en fis part à l'avocat de la défense, mais il ne put en faire un usage utile. L'homme – un certain Arnould Pouchet – fut condamné à mort.

» Je ne me désespérai pas, car il me restait encore assez de temps pour me mettre au travail et faire éclater au grand jour l'innocence du condamné. Mais j'avais compté sans l'imprévisible.

» Quelques semaines plus tard, je tombai malade : j'avais contracté de violentes fièvres paludéennes, en allant chasser dans les marais. Pendant des jours, je luttais contre la mort et, le danger passé, je restai plongé dans un état de prostration telle que mes médecins craignirent pour ma raison.

» Jugez de mon angoisse quand, aux premiers jours de ma convalescence, j'appris que le recours en grâce d'Arnould Pouchet était rejeté.

» Je sautai hors du lit et me fis conduire, en voiture, à la ville voisine où Pouchet était détenu dans la prison municipale.

» Une nouvelle terrible m'y attendait : Pouchet serait exécuté à l'aube prochaine !

» Il était six heures du soir ; dans un demi-tour d'horloge, le crime légal, car c'en était un, serait consommé.

» Je télégraphiai à Paris, mais hélas, je ne possédais pas encore toutes les preuves nécessaires et surtout je ne jouissais pas encore, à ce moment-là, d'un bien grand crédit auprès des autorités judiciaires.

» On me répondit en retour... par un refus de surseoir à l'exécution.

» Il était huit heures. J'étais seul, sans amis, dans une ville étrangère. Mais quand je dis sans amis, j'exagère car, au cours de ma maladie, j'avais reçu les soins d'un médecin, celui précisément qui était attaché au service de la prison où se trouvait Arnould Pouchet.

» J'eus avec lui une conversation d'une heure.

» A dix heures, le bourreau et ses aides vinrent présenter leurs lettres de créance au directeur de la prison, puis ils allèrent prendre un peu de repos dans une auberge voisine.

» C'était un jour de foire et il y avait beaucoup de monde dans la petite ville. J'entends encore la musique des limonaires et des carrousels à vapeur, je revois les lumières violentes des tentes et le remous de la foule qui se promettait, pour l'aube, une autre fête...

» A quatre heures, les bourreaux dressèrent la guillotine, puis on procéda au réveil du condamné et à sa dernière toilette.

» A cinq heures, il quitta sa cellule, mains liées, pieds entravés, et le sinistre cortège s'achemina vers le greffe où devaient avoir lieu les formalités de la levée d'écroû.

» Comme celles-ci s'accomplissaient, les lumières s'éteignirent brusquement. On accourut avec des lanternes, des lampes, des bougies, bref tout un attirail d'éclairage de fortune.

» On s'aperçut alors que le condamné à mort s'était évanoui aux mains des bourreaux.

» Le médecin l'examina.

» — Il n'est qu'évanoui, dit-il, il serait inhumain de le tirer de cet état, l'exécution peut avoir lieu.

» Les aides du bourreau durent le transporter jusqu'à la guillotine. Rapidement, l'exécuteur des hautes œuvres fit fonctionner le déclic et le couperet s'abattit. « Justice » était faite !

» Le médecin se pencha sur l'affreux panier à moitié rempli de son et constata le décès. Le corps fut transporté dans un fourgon vers le cimetière voisin où l'inhumation eut lieu.

» La famille ayant réclamé le corps, celui-ci n'échoua pas à l'amphithéâtre de médecine.

» Deux mois plus tard, je parvins à obtenir la révision du procès et l'innocence d'Arnould Pouchet fut reconnue.

» On réhabilita sa mémoire...

» Et Arnould Pouchet revint d'Angleterre en France !

» Eh bien, oui...

» En passant par le champ de foire, j'avais vu un musée de figures de cire dirigé par deux Anglais, les meilleurs prestidigitateurs que j'aie jamais connus. Ils acceptèrent d'essayer le plus formidable tour de passe-passe qui fût : escamoter un homme.

» A l'aide d'un narcotique puissant, le véritable bourreau et ses aides furent endormis à l'auberge. Quand ils se réveillèrent, le soleil était haut dans le ciel. Alors ils comprirent avec terreur qu'ils avaient manqué leur exécution.

» Mais je leur fis croire que, par une fantaisie d'original, j'avais pris leur place avec deux de mes amis.

» Le crurent-ils vraiment ? Je n'en sais rien, mais ils admirèrent que le plus prudent était de se taire. Ce qu'ils firent.

» Maintenant, voici la marche de l'étrange substitution.

» J'avais pris la figure du bourreau, et mes deux prestidigitateurs

celui de ses aides. Nous avions habillé une des poupées de cire comme le sont les condamnés à mort à leurs derniers instants et nous lui avions même donné une certaine ressemblance avec Pouchet.

» Avec une habileté fabuleuse, l'un de mes aides « passa » la poupée de cire à l'intérieur de la prison et la dissimula sous un voile noir, comme ceux que les illusionnistes emploient pour escamoter un homme sur la scène.

» Quand les lumières s'éteignirent, je me trouvais aux côtés de Pouchet et je lui fis une piqûre au bras, qui eut pour effet de le plonger dans un évanouissement subit. Il disparut immédiatement sous le voile noir et la poupée de cire prit sa place.

» L'exécution terminée, mes aides retournèrent à la prison, pour discuter avec le greffier et enlever la caisse à outils qu'ils avaient eu soin de laisser à l'intérieur de la geôle : Pouchet endormi.

» Sans eux et sans leur adresse, sans l'aide du médecin, j'eusse été impuissant, je l'avoue.

» Cette histoire, à mon avis, peut faire pendant à celle qui précède, où je joue également le rôle accablant d'un homme seul qui met des bâtons dans les roues de la Justice, roues qui ne tournent pas toujours rond, comme vous le savez.

{1} Rappelons que Kuerten, le vampire de Dusseldorf, fut exécuté à Cologne par une guillotine plus que centenaire.